This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIV
ERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD
RARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSI
NFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRA
UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STA
LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIV
ERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD
RARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSI
NFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRA
UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STA
LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIV

TY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSI
NIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD U
LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES ·
· STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
RD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFOR
TY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSI
NIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD U
LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES ·
· STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
RD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFOR
TY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSI
IVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD U

TY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVE
NIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD
LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSIT
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
S · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRAI
RD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STAN
TY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVE
NIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD
LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSIT
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
S · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRAR
RD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STAN
TY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVE

Sie ihn, eher als Sie ihn noch mehr reitzen.

Il a obtenu *à force de supplier*, er hat durch vieles Bitten erhalten.

5) nach folgenden Beywörtern wird der Infinitif im Génitif gesetzt, als:

affligé, betrübt.
avide, begierig.
bien-aise, erfreut.
bien séant, wohlanständig.
capable, fähig.
chagrin, traurig.
commode, gemächlich.
content, zufrieden.
convenable, schicklich.
curieux, neugierig.
désireux, begierig.
digne, würdig.
éloigné, weit.
envieux, neidisch.
exempt, frey.
facheux, betrübt.
fatigué, müde.
impatient, ungeduldig.
incapable, unfähig.
incertain, ungewiß.
indigne, unwürdig.
inquiet, bekümmert.
libre, frey.
mécontent, unzufrieden.
obligé, verbunden.
permis, zugelassen.
plein, voll.
sûr, gewiß.
tenu, gehalten.
triste, traurig.

Anmerkungen.

I. Ehe, oder ehe als mit dem Indicatif im Deutschen, werden im Französischen mit avant und dem Infinitif im Ablatif gegeben, z. B.

Avant de mourir je veux aller voir encore une fois mes enfants, ehe als ich sterbe, will ich noch einmal meine Kinder besuchen.

II. Lieber, in dem ersten Gliede eines Satzes vor einem Zeitworte heißt: plutôt, oder aimer mieux, und als in dem zweyten Gliede, que, worauf der Infinitif im Ablatif folget, z. B.

Plutôt mourir que *de faire* une injustice, ich wollte lieber sterben, als eine Ungerechtigkeit begehen.

J'ai-

peindre bezeichnet bloß die Handlung, welche die Dame verrichtete, folglich verändert.

Cette ariette que j'ai *entendu chanter*, diese Arie, welche ich habe singen hören, (entendu, gehört, was? singen, folglich unverändert; schriebe man aber entendue, so würde es heissen: diese Arie, welche ich gehört habe, indem sie (nehmlich die Arie) sang.

Elle a fait toutes les choses qu' elle a pu, (nehmlich faire wird drunter verstanden) sie hat alles gethan, was sie hat thun können.

Elles ont pris toutes les mesures qu'elles ont dû (nehmlich prendre) sie haben alle Maaßregeln ergriffen, welche sie haben ergreifen sollen.

3) wenn kein gerades Regimen vor dem relativen Pronom en stehet, z. B.

Avez-vous reçu des lettres? j'en ai reçu, haben Sie Briefe erhalten? ich habe welche erhalten.

Voilà de belles poires — Nous en avons mangé de meilleures, das sind schöne Birnen — wir haben bessere gegessen.

Anmerkung.

D' Oberten in seiner Sprachlehre behauptet fast gegen alle Sprachlehren: daß en zuweilen eben so wohl im Accusatif oder geradem Regimen stehe als le, la, les, que, etc. und folglich auch verändert werden müsse, und führt unter andern folgende Beyspiele an:

Mſr. avez-vous vu passer des troupes par la ville? Oui, Mſr. j'en ai vues, & je les ai même comptées.

A-t-on aussi bu de la bierre à table? Oui, on en a bue.

4) wenn que vor dem Participe nicht als relatives Pronom und zugleich im geraden Regimen, sondern als Conjonction in der Bedeutung da, als, wie, daß, während ꝛc. stehet, oder eine Préposition darunter verstanden wird, z. B.

Les

TABLEAUX HISTORIQUES
DE L'ASIE,

DEPUIS LA MONARCHIE DE CYRUS JUSQU'A NOS JOURS.

A LEIPSICK. . . . . Chez LÉOPOLD VOSS.
BERLIN . . . . . SCHROPP et compagnie,
DUNKER et HUMBLOT.
MOSCOU. . . . . GAUTIER.
SAINT-PÉTERSBOURG. GRAEFF, A. PLUCHART.
VARSOVIE . . . . . GLUCKSBERG.
VIENNE . . . . . C. GEROLD, C. F. BECK,
TENDLET ET DE MANSTEIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

TABLEAUX HISTORIQUES
DE L'ASIE,

DEPUIS LA MONARCHIE DE CYRUS JUSQU'A NOS JOURS;

ACCOMPAGNÉS DE

RECHERCHES HISTORIQUES ET ETHNOGRAPHIQUES
SUR CETTE PARTIE DU MONDE;

OUVRAGE DÉDIÉ

à MM. Guillaume et Alexandre de Humboldt,

PAR J. KLAPROTH.

AVEC UN ATLAS IN-FOLIO.

PARIS,
SCHUBART, ÉDITEUR;
LIBRAIRIE DE PONTHIEU, PALAIS-ROYAL, GALERIES DE BOIS;
LONDRES,
TREUTTEL ET WURTZ, SOHO-SQUARE;
STUTTGARD,
COTTA.

M. DCCC. XXVI.

DS35
K63

APERÇU GÉNÉRAL DES CARTES.

PREMIÈRE CARTE.

ÉPOQUE DE CYRUS, L'AN 530 AVANT JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE PERSAN.

Cyrus, d'origine persanne, c'est-à-dire d'une race sémitique, ayant mis fin à la dynastie mède qui domina dans l'Irân, étendit avec rapidité les bornes de ses états. Cette carte présente son empire tel qu'il était en 536 avant notre ère. Ses limites sont marquées en *rouge*. Le royaume de *Lydie*, que Cyrus conquit en 538, et qui comprenait l'Asie mineure entre la mer *Egée*, le mont *Taurus* et le fleuve *Halys*, est distingué des anciennes possessions mèdes par une *frontière bleue*, et celui de Babylone, soumis deux ans plus tard, par une *verte*.

LYDIE.

BABYLONE.

ÉGYPTE.

En *Égypte* régna *Amasis*, sixième roi de la vingt-sixième dynastie, qui était Saïte. Couleur *jaune clair*.

ARABIE.

A cette époque reculée les parties habitables de l'*Arabie* étaient partagées entre différentes familles de petits princes, dont le gouvernement était tout-à-fait patriarcal. L'histoire, ou plutôt la tradition postérieure des Arabes, ne nous donne que la liste de leurs noms, sans aucune chronologie, et accompagnée de quelques anecdotes souvent très fabuleuses.

DE L'INDE ET TUBET.

Quant à l'*Inde* et le *Tubet*, nous en savons encore moins sur les événements qui ont eu lieu dans ces vastes régions, du temps de Cyrus et de ses successeurs. Les Hindoux n'ont pas songé à écrire leur histoire, et chez eux la poésie a envahi le domaine de cette dernière. Les fastes de l'Inde ne peuvent être recueillis que dans les innombrables inscriptions anciennes que le temps et la fureur dévastatrice des musulmans ont épargnées. La couleur *bleue*, qui entoure sur notre première carte la presqu'île en-deçà du Gange, est donc simplement une indication ethnographique et géographique; car nous ignorons si cette grande partie de l'Asie méridionale était soumise à un seul monarque, ou si elle fut partagée entre plusieurs princes indépendants les uns des autres.

CEYLAN.

L'île de *Ceylan*, ou *Lanka*, a été autrement coloriée que l'Inde (en *orange*), parcequ'elle était habitée par un autre peuple, qui était vraisemblablement de la race nègre.

INDE TRANSGANGÉTIQUE.

Nous n'avons aucune notion historique des événements qui ont eu lieu dans l'Inde au-delà du Gange.

ISTHME CAUCASIEN.

L'*isthme Caucasien*, ou le pays situé entre la mer Noire et la mer Caspienne, était, du temps de Cyrus, habité presque par les mêmes peuples qui l'occupent aujourd'hui. Les chroniques géorgiennes prétendent que ces peuples descendent du patriarche *Thargamos*, et leur donnent pour cette raison le nom de *Thargamossiens*. Je leur ai affecté sur cette carte la couleur *orange*, en réservant la *bleue* pour les habitants de l'*Albanie*, qui étaient d'origine différente.

ALBANIE.

TRANSOXIANE.

Au nord-est de l'empire persan on voit la *Sogdiane* et toute la *Transoxiane*, marquées en

SOGDIENS OU SZU.

violet. Nous n'avons aucune idée précise sur l'origine et sur la parenté des Sogdiens et des autres tribus qui habitaient ces contrées : il est permis de croire qu'elles sont les *Szu* des historiens chinois, qui plus tard furent chassés de ce pays, et contraints de se rendre dans les régions situées sur les deux bords de l'Indus et de ses confluents septentrionaux. On peut donc présumer que ces peuples sont les ancêtres des *Afgans* de nos jours, et que, comme tels, ils appartenaient à la souche des nations indo-germaniques.

AFGANS.

MASSAGÈTES.

Au nord de la Transoxiane, on voit le pays des *Massagètes*, ou les *Gètes éloignés*, qui étaient de la même race que les *Parthes*, les *Alains* et les *Gètes* de l'Europe. C'était aussi un peuple indo-germanique. Sur la carte ses frontières sont marquées en *jaune foncé*.

NATIONS HUNNIQUES.

Les *nations hunniques*, ou *Finnois orientaux*, issues de la même souche que les *Wogoules*, *Ostiaks* et *Hongrois* de nos jours, et les *Huns*, les *Awares* et *Khazars* du moyen âge, habitaient anciennement au-delà de l'*Oural* dans la *Sibérie occidentale*, et s'étendaient à l'orient et au sud-est jusqu'à l'Ob et les monts *Altai* et *célestes*. Ils sont désignés par la couleur *vert céladon*.

CHINE.

La première carte de notre atlas nous montre la *Chine* (*jaune foncé*) déjà divisée en plusieurs royaumes qui sont rangés autour du domaine de l'empereur (*enluminé en plein*) comme autour d'un centre. L'espace trop petit des cartes n'a pas permis d'indiquer tous les royaumes existants à cette époque, qui souvent n'étaient que de petites principautés, ou des villes médiocres avec leurs territoires. On s'est contenté d'en indiquer les principaux.

COR

Le *Tchao sian*, ou la *Corée*, qui depuis la fondation de la dynastie *Tcheou* a eu des rois d'origine chinoise, est enluminée en *rouge foncé*. On ne sait pourtant pas si ces anciens princes ont dominé sur toute la presqu'île, ou s'ils n'en ont possédé que la moitié septentrionale.

MII DE LA C

Le *midi de la Chine* était anciennement divisé entre les barbares de *Yue* et ceux de *Nan tchao*. Aux premiers le *rouge clair* est affecté, et aux seconds le *vert pomme*.

JAPO

La partie occidentale du Japon (*vert*) était déjà civilisée du temps de Cyrus. La moitié orientale de la plus grande île de cet archipel était encore habitée par des barbares velus, appartenant vraisemblablement à la race Kourile.

TURC

L'Asie centrale était occupée par les tribus nomades des *Turcs*, nommées par les Chinois *Hian yun* (*vert*). Au nord, ils avaient les nations *samoïèdes* (*brun*), qui se trouvaient sur l'Iénireï supérieur, et les montagnes de Tangnou et Sayansk. A l'occident de ceux-ci, habitèrent les ancêtres des *Mongols*, en Daourie et dans d'autres pays voisins du lac Baikal, marqués en *violet*.

SAMOÏÈ

MONGO

TOUNGOU

Les anciens Chinois désignaient sous le nom *Toung hou* toutes les peuplades de la race *toungouse* qui se trouvaient disséminées dans les pays situés à l'orient des Turcs et des Mongols, et au nord de la Corée, ou autour du fleuve Amour et de ses confluents. Leur enluminure est *bleue*. Il paraît pourtant que dans cette dénomination de Toung hou étaient confondus les *Sian pi* et les *Ou houon*, ancêtres des Coréens de nos jours, qui forment une souche de peuple tout-à-fait particulière.

SIAN P

SECONDE CARTE.

ÉPOQUE DE DARIUS HYSTASPIS, L'AN 500 AVANT JÉSUS-CHRIST.

PERSE.

Des progrès rapides avaient considérablement agrandi l'*empire persan*. Cambyse avait conquis l'Égypte en 525. Darius Hystaspis, après avoir échoué dans son expédition contre les Scythes d'Europe, rendit la Thrace et la Macédoine tributaires, soumit la Transoxiane, et s'empara de

la partie de nord-ouest de l'Inde. Ces conquêtes, et la possession de l'Arménie et de l'Adiabène, mirent la *Perse* au plus haut point de sa puissance. Ses limites vers l'an 500 avant notre ère sont marquées en *rouge*.

PAYS CAUCASIENS.

La Géorgie (*orange*) et l'Albanie (*bleu*), ou les *pays Caucasiens*, étaient alors indépendants. Le reste de l'Asie n'avait pas essuyé de changements considérables, de sorte que les limites et les couleurs pour les autres empires et nations sont restées les mêmes que sur la première carte.

TROISIÈME CARTE.

ÉPOQUE D'ALEXANDRE LE GRAND, L'AN 322 AVANT JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE ALEXANDRE.

L'empire du vainqueur de Darius est marqué en *violet*. Il se composait en Europe de la Macédoine, d'une partie de la Thrace et de toute la Grèce; en Asie, il comprenait l'Asie mineure (à l'exception de la Bithynie, la Cappadoce et le Pont, qui formaient des états indépendants), la Syrie, Phénicie, Palestine, tous les pays situés sur l'Euphrate et le Tigre, l'Assyrie, l'Arménie méridionale, l'Adiabène, la Médie, toute la Perse, la Bactriane et la Sogdiane, jusqu'au fleuve Iaxarte; enfin, ses parties les plus orientales étaient les contrées arrosées par l'Indus et ses confluents.

En Afrique, Alexandre posséda l'Égypte jusqu'aux cataractes du Nil, et les côtes de Libye jusqu'aux frontières de Cyrène.

ARMÉNIE ET PAYS CAUCASIENS.

L'*Arménie septentrionale*, la *Géorgie*, et l'*Albanie*, ne furent pas soumises au pouvoir macédonien.

NATIONS TURESQUES ET HUNNIQUES.

Les Massagètes et les peuples hunniques, ou Finnois orientaux, n'avaient pas changé de demeure.

INDE ET TUBET.

L'Inde et le Tubet étaient historiquement aussi inconnus qu'auparavant.

CHINE.

La *Chine* ne montre d'autres changements que la réduction du territoire de la domination impériale et l'agrandissement du royaume de *Thsou*, produit par la conquête de celui d'*Ou*.

JAPON ET CORÉE. NOMADES DE L'ASIE INTÉRIEURE ET ORIENTALE.

Le *Japon* et la *Corée* se trouvèrent dans l'état antérieur, de même que les pays habités par les nations des *Turcs*, *Toungouses*, *Mongols* et *Samoïèdes*. Cependant les *Sian pi* et *Ou houon*, habitants des contrées montagneuses et boisées au nord de Péking et du golfe de Liao toung, n'étaient pas soumis aux Turcs.

QUATRIÈME CARTE.

ÉPOQUE DE LA DIVISION DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE, L'AN 281 AVANT JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE DES SÉLEUCIDES.

Le fond de l'empire d'Alexandre en Asie était la Perse, qui, après la mort de ce conquérant, tomba en partage aux *Séleucides*. C'est pour cette raison que j'ai laissé à leur monarchie la couleur *violette*. La domination des Séleucides s'étendait sur la Syrie, Babylone, les pays situés sur l'Euphrate et le Tigre, la Bactriane et la Sogdiane; à l'orient, elle se trouvait limitée par l'Indus et l'Hyphasis. La superbe ville d'Antiochie était la capitale de ce vaste empire.

ÉGYPTE.

Les rois de l'*Egypte*, dont les possessions sont coloriées en *jaune*, avaient en Asie la Palestine, la Phénicie, l'île de Cypre, la Cilicie, la Lycie, la Pisidie, la Carie, la Lydie et l'Ionie. Entourés de leurs domaines, les habitants de l'île de *Rhode* avaient pris le parti des Ptolémées; ils

RHODE.

furent attaqués par Antigone et Démétrius, qui mirent le siége devant leur ville; mais, n'ayant pas pu la prendre, ils firent la paix avec les Rhodiens en 302, par laquelle ils reconnurent l'indépendance de cette petite république (*bleu clair*), qui posséda quelques endroits sur la côte de la Doride.

BITHYNIE. Le royaume de *Bithynie*, marqué de couleur *orange*, existait au moins depuis l'an 382 avant notre ère. Son roi, *Bias*, avait battu Caranus, général d'Alexandre, et soutenu son indépendance. *Zipoetes*, qui lui succéda, fut installé par Lysimaque.

HÉRACLÉA. A l'orient de la *Bithynie* nous voyons la petite république d'*Heraclea*, marquée en *bleu*.

PERGAME. En 281, *Philetaerus* fonda le royaume de *Pergame*, sans prendre le titre de roi, qui ne fut adopté que par son successeur Eumène (261). Originairement ce royaume ne comprit que la ville de Pergame avec son territoire, mais après la guerre qu'Eumène II, allié des Romains, entreprit contre Antioche, il s'agrandit considérablement, et conquit toute l'Asie antérieure, jusqu'à la Cappadoce et la Galatie, à l'exception de la Carie et de la Lycie. Je l'ai représenté sur cette carte, par anticipation, dans sa plus grande étendue, en lui affectant la couleur *rouge clair*.

CAPPADOCE. La *Cappadoce*, marquée en *orange*, avait déjà du temps de Cyrus ses propres rois. Alexandre ne l'avait pas soumise; ce ne fut qu'après sa mort qu'elle fut conquise par Perdiccas et Eumène. Plus tard (300 avant Jésus-Christ), Ariarther IV, issu de l'ancienne dynastie des rois de la Cappadoce, reprit ses droits, et monta sur le trône.

PONT. Le *Pont* paraît ne pas avoir été soumis à l'empire d'Alexandre; mais nous ne savons rien sur les événements qui ont eu lieu dans ce pays dans le premier siècle après la mort de ce conquérant. Vraisemblablement chaque ville ou tribu de ses habitants formait une république, ou avait ses propres princes. Ce ne fut qu'en 223 avant Jésus-Christ que Mithridate I (Ktistes) fonda le royaume de Pont, si célèbre dans l'histoire romaine.

BOSPHO. Le royaume du *Bosphore* comprit en Europe la partie orientale de la Chersonèse taurique, jusqu'à la ville de Théodosie, et en Asie le territoire de Phanagoria, jusqu'à la frontière de Sindica. Il fut fondé en 479 avant notre ère, et se trouve déjà marqué sur la carte précédente. Ses limites sont coloriées en *orange*.

ATROPATÈ. *Atropates*, satrape d'Alexandre, fonda en 318 un royaume dans la Médie septentrionale, qui, d'après son nom, reçut celui d'Atropatène. Ses successeurs y régnaient à l'époque de notre quatrième carte; plus tard ce pays fut soumis par les Arsacides. Il est marqué en *orange*.

ARMÉNIE. L'*Arménie* passait pour être une province de l'empire des Séleucides; cependant les gouverneurs nommés par ces princes étaient presque indépendants; j'ai donc cru pouvoir distinguer leur domaine par l'enluminure *bleue*.

GÉORGIE. La *Géorgie*, marquée en *jaune foncé*, était aussi indépendante, et les princes qui la gouvernèrent résidèrent à *Mtskhéta*, ville située au confluent du Kour et de l'Aragwi.

ALBANIE. L'*Albanie* était habitée par différentes peuplades, gouvernées d'après leurs propres lois (*vermillon*).

INDE. L'*Inde* paraît avoir été partagée à l'époque de cette carte en deux grands empires. Au nord était celui des *Prasiens* (*bleu*), et au sud le royaume des *Dachinabades* (*jaune foncé*).

KHOTAN. Dans l'intérieur de l'Asie, et à l'orient des hautes montagnes neigeuses sur lesquelles l'Oxus prend son origine, s'était formé le royaume de *Kou stana* ou de *Khotan*, dont les rois étaient d'origine indienne; c'est pourquoi il est marqué en *bleu* sur la carte.

Le reste de l'Asie n'offre pas de changements remarquables.

Y LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY
NIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UN
LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LI
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · ST
· STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
D UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD
Y LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY
NIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UN
LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LI
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · ST
· STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
D UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD
Y LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY
VERSITY LIBRARIES · STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES · STANFORD UN

fleuve jusqu'à la frontière de l'Arménie mineure, et jusqu'au promontoire de Jason, auquel finissait la Colchide méridionale. Couleur *bleue*.

CAPPADOCE. Au sud du Pont et de la Galatie était le royaume de *Cappadoce*. Il avait été envahi par Nicomède, roi de Bithynie; mais après lui l'ancienne famille royale reprit les rênes du gouvernement. La capitale était *Mazaca*, qui plus tard reçut le nom de *Césarée*. Couleur *orange*.

GÉORGIE. La *Géorgie*, marquée en *jaune foncé*, avait ses rois, qui résidèrent toujours à *Mtskhétha*; mais les provinces occidentales, habitées par les Géorgiens, étaient divisées entre différents petits princes, dont quelques uns paraissent avoir été d'origine arménienne.

ALBANIE. L'*Albanie* était indépendante; de temps à autre ses parties méridionales, ou le *Chirwan* de nos jours, étaient occupées par les Arméniens. Couleur *vermillon*.

BOSPHORE. Le *Bosphore* avait ses propres rois, dont les possessions sont marquées en *orange*.

CHINE. Pendant que dans l'Asie occidentale la vaste étendue de pays possédée par Alexandre-le-Grand se trouvait morcelée en plusieurs royaumes et principautés plus ou moins considérables, le génie des princes de *Thsin*, et principalement l'esprit entreprenant de *Thsin chi houang ti*, avaient rétabli l'unité du pouvoir en *Chine*. Les petits royaumes du temps des *Tcheou* avaient disparu, et le fondateur de la nouvelle dynastie étendit les limites de l'empire jusqu'aux bords de la mer qui baigne les provinces méridionales de la Chine. Il divisa les pays soumis à son sceptre en quarante provinces indiquées sur la carte et enluminées en *jaune foncé*.

CORÉE. A l'orient de la Chine était le royaume de *Tchao sian* en *Corée*; mais nous ne savons pas si toute cette presqu'île était soumise à un seul prince, ou si plusieurs de ses provinces, comme les pays de *Pian han*, *Chin han* et *Goei mé*, avaient des chefs particuliers. Cette incertitude m'a fait donner à toute la Corée la même couleur, le *carmin foncé*.

JAPON. Le Japon, marqué en *vert clair*, avait à l'époque de cette carte la ville de *Karoutsi* pour capitale. La partie orientale de ce pays n'était pas tout-à-fait soumise, et habitée par des peuplades barbares.

SIAN PI Au nord du Liao toung et au nord-est de la Chine, habitaient les nations des *Sian pi* et d'*Ou houan*, qui, tous deux étaient de la même origine que les Coréens. Tantôt ils furent soumis par les Turcs *Hioung nou*, tantôt ils étaient libres, et gouvernés par leurs propres princes. Je distingue leur pays par une couleur *brun clair*.

HIOUNG Les *Hioung nou* formèrent déjà à l'époque de cette carte une puissante monarchie, mais leurs limites vers l'occident n'étaient pas bien déterminées; car ils avaient l'habitude de faire de ce côté plutôt des invasions et des déprédations que des conquêtes. Le campement de leur *tchhen yu*, ou roi, était au nord du désert de Gobi, dans le voisinage du *Selengga* supérieur. Couleur *vert foncé*.

YUE TC ET OU SU Au nord-ouest de la Chine et au nord de la haute chaîne de montagnes neigeuses, appelées *Kuen lun* ou *Nan chan*, dans un pays fertile, arrosé par le *Bouloungghir*, mais entouré de déserts de sable, habitaient ensemble deux nations d'origine différente; les *Yue tchi*, qui étaient de la race tubetaine, et les *Ou sun*, auxquels on serait tenté d'assigner une descendance plus occidentale, car ils étaient blonds et avaient des yeux bleus ou verdâtres. L'enluminure de leur contrée est en *vermillon*.

KHOTA Le royaume de *Koustana* ou de *Khotan*, fondé par une colonie hindoue, est pour cette raison colorié en *bleu*. Nous ne connaissons pas son étendue, mais il est à présumer que, s'il ne comprenait pas toute la partie occidentale de la petite Boukharie, comme je l'ai présumé sur la carte, il lui avait au moins communiqué sa religion et sa civilisation.

MASSAGÈT Le pays des *Massagètes* et des tribus de la même souche, qui portaient le nom général de *Daæ*, est enluminé en *jaune foncé*. Ces peuples, d'une race tudesque, étaient parents des *Parthes*; ils avaient des princes de la famille des *Arsacides*.

ASIE SEPTENTRIONALE. Dans le nord de l'Asie, les peuplades *toungouses*, *mongoles*, *samoïèdes*, et les nations *hunniques*, ou *Finnois orientaux*, n'avaient pas changé de place, et s'il y a eu des révolutions parmi eux, l'histoire n'en parle pas.

TUBET. Dans le sud, les *Tubetains*, ou *Si khiang* (couleur *orange*), entourés de leurs montagnes inaccessibles, n'avaient pas cherché de communications avec leurs voisins; si l'on excepte les

petites incursions qu'ils étaient accoutumés de faire dans les provinces occidentales de la Chine. Cependant *Thsin chi houang ti* les avait souvent châtiés, et les tint en respect.

INDE ET ARABIE.

Ni l'*Inde*, toujours divisée en septentrionale (*bleu*) et méridionale (*jaune foncé*), ni l'*Arabie*, laissée en blanc, n'offrent de l'intérêt historique à l'époque de la cinquième carte.

SIXIÈME CARTE.

ÉPOQUE D'AUGUSTE, L'AN 31 AVANT JÉSUS-CHRIST.

ROMAINS.

L'agrandissement rapide de la puissance des Romains a entièrement changé la face de l'Europe méridionale, et de l'occident de l'Asie. A l'époque de notre carte la domination romaine se trouva partagée entre *Auguste* et *Antoine*. Le dernier ne possédait plus que l'*empire des Ptolémées*, colorié en *jaune clair*. Le vainqueur d'Actium était maître de l'Europe et de l'Asie. La limite *rouge clair* désigne les frontières de son empire, qui comprenait toute l'Asie mineure, les côtes asiatiques de la Méditerranée, quelques pays situés sur l'Euphrate supérieur, l'Arménie, la Colchide, et plusieurs contrées voisines de la mer Noire et du Mæotis.

OSRHOËNE.

Le petit royaume d'*Édesse* ou d'*Osrhoëne*, enclavé dans les possessions romaines, se trouva tantôt sous la dépendance des Romains, tantôt sous celle des Parthes. Presque tous ses rois portèrent le nom d'*Abgare*; le plus célèbre d'entre eux est le treizième, nommé *Abgare Uchama*, qui vivait du temps de Jésus-Christ. Ce royaume a duré depuis 136 avant notre ère jusqu'en 218 après cette époque. Pour l'indiquer, j'ai souligné en *vert* le nom de sa capitale, *Édesse*.

GÉORGIE.

La *Géorgie* avait ses propres rois, plus ou moins dépendants des Romains. Couleur *jaune foncé*.

ALBANIE.

L'*Albanie* septentrionale, marquée en *vermillon*, était gouvernée par plusieurs petits chefs.

PEUPLES SARMATO-GOTHS.

Les peuples *tudesques* ou *sarmato-goths*, auxquels appartenaient les *Massagètes* et les *Alains*, avaient en partie quitté les pays situés à l'orient de la mer Caspienne, et les bords du *Iaxartes*, qu'ils appelaient dans leur langue *Tanais* (ou *Don*, c'est-à-dire *Fleuve*). Ils s'étaient avancés vers l'occident, où ils occupèrent les bords septentrionaux de la Caspienne, du Mæotis et de la mer Noire, d'où ils commencèrent déjà à menacer l'empire romain. Je leur ai affecté sur cette carte la couleur *violette*.

PARTHES.

Leurs parents méridionaux, les *Parthes*, gouvernés par les princes *arsacides*, étaient parvenus à culbuter la puissance des rois de Syrie, en s'emparant de toute la Perse septentrionale, de l'Assyrie et de la Mésopotamie. Leurs capitales étaient *Hécatompyles* et *Rhagæ*. Couleur *jaune clair*.

ATROPATÈNE.

Le royaume d'*Atropatène*, colorié en *orange*, avait aussi un roi *arsacide*, et fut allié à celui des Parthes.

BACTRIANE.

La *Bactriane*, coloriée en *violet*, était gouvernée par des princes *arsacides*, mais ses frontières s'étaient considérablement resserrées.

YUE TCHI.

La *Transoxiane*, ou le pays situé entre l'Oxus et le Iaxartes, était occupé par la nation tubetaine des *Yue tchi*, venue de la frontière de la Chine. Elle avait soumis la Sogdiane et étendit ses conquêtes de plus en plus. J'ai laissé aux Yue tchi la couleur *vermillon*, qui les désignait sur la carte précédente, quand ils habitèrent encore, ensemble avec les *Ou sun*, au nord du Tubet oriental.

PERSE MÉRIDIONALE.

Les *provinces méridionales de la Perse* jusqu'au *Tigris* n'étaient pas soumises aux rois des Parthes. Elles étaient ou libres ou gouvernées par des petits princes qui s'étaient liés pour résister aux *Arsacides*. Je les ai marquées par le *vert clair*.

PAYS SUR L'INDUS.

Le pays situé des *deux côtés de l'Indus*, ou l'*Inde septentrionale* des auteurs chinois, était

couleur *verte*. — Le royaume des *Thsian yan* ou *premiers Yan*, au nord des provinces chinoises de Pe tchy li et de Liao toung; enluminure *orange*.—Le pays des *Sian pi* de la horde de *Yu wen*, à l'orient du précédent, en *violet*. — Le campement de *Thou kou hoen*, chef de quelques hordes *Sian pi*, qui plus tard formaient une nation puissante, se trouvait alors dans les monts *In chan*, au nord du coude septentrional du *Houang ho*; couleur *orange*. — Le royaume de *Ho si*, à l'O. de ce coude; *carmin*.

HIOUNG NOU MÉRIDIONAUX. Les *Hioung nou méridionaux* étaient soumis aux Chinois, leur pays est marqué en *violet foncé*.

ASIE CENTRALE. Les royaumes de l'*Asie centrale*, indiqués par une couleur *bleue claire*, étaient devenus indépendants. L'existence du royaume de *Liang* empêcha leur communication avec l'empire chinois sous la dynastie de *Tsin*.

TA WAN. Le pays de *Ta wan*, colorié en *rouge*, était tantôt indépendant, tantôt soumis aux *Yue tchi*.

OU SUN. Les *Ou sun* n'avaient pas quitté leur pays au nord des *montagnes Célestes*. Couleur *orange*.

OUIGOUR. Les *Ouigour* ou *Kiu szu*, couleur *rouge clair*, étaient aussi indépendants, et quelquefois tributaires des *Tho po*.

DÉBRIS DES HIOUNG NOU. Aux sources de l'Irtyche se trouvaient encore quelques débris des *Hioung nou* (couleur *verte*), qui plus tard se réunirent aux *Thou khiu* ou Turcs de l'Altaï. La partie de la nation des Hioung nou du nord, qui avait été chassée à l'occident, y vivait dans le pays de *Fue po*, indiqué sur la carte par la couleur *jaune*.

TING LING. Le pays des *Ting ling*, nation blonde et aux yeux bleus, dans la Sibérie méridionale et sur le lac Baïkal, est colorié en *bleu*.

KIAN KUEN. Les *Kian kuen* restaient toujours sur le *Kian*, ou Ienisei supérieur. Couleur *jaune*. D'autres *Kian kuen* s'étendaient plus au sud, jusqu'aux *montagnes Celestes*, au nord du pays de *Yan khy*; leur nom est *souligné en jaune*.

MONGOLS. *Peuplades mongoles*, couleur *brune claire*.

TOUNGOUSES. Les *Toungouses* en *bleu*.

THEOU MO LIU. Les *Theou mo liu* (et non *Kheou mo han*, comme on le lit sur les cartes IX et X), dont le pays est colorié en *orange*, paraissent être des tribus *kouriles*.

HUNS. A l'époque de cette carte, les *nations hunniques* ou *Finnois orientaux*, se trouvaient encore au nord de la mer Caspienne, habitant le pays autour des monts Ourals; enluminure *orange*.

KHAZARS. Les *Khazars*, sans doute de la même souche, s'étendaient plus au sud. Ils occupaient les bords du Wolga inférieur et les côtes de la mer Caspienne jusqu'à *Derbend*. Couleur *violette*.

INDE. Pour l'Inde, voyez l'explication de la VIIIe carte.

DIXIÈME CARTE.

ÉPOQUE DE L'EMPIRE DES HUNS, L'AN 425 DE JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE ROMAIN DIVISÉ. La division de l'*empire romain* avait eu lieu en 337. L'empire de l'*Occident* est indiqué sur cette carte par une couleur *verte jaunâtre*, et celui de l'*Orient* par le *rouge*.

L'empire des *Huns* est enluminé en *bleu*. Les noms des principaux *peuples tudesques* qui lui furent soumis sont soulignés en *jaune*. Celui des *Akatsires* (ou *Khazar*) est souligné en *rouge clair*, comme d'origine *finnoise orientale*.

ALAINS ORIENTAUX. Le pays des *Alains orientaux*, dans le Daghestan septentrional, est enluminé en *jaune foncé*.

GÉORGIE. Le royaume de *Géorgie*, couleur *orange*.

ARMÉNIE. L'*Arménie*, enluminure *bleue*, se trouvait à l'époque de cette carte gouvernée par le dernier roi *Arsacide*.

PERSE. L'empire des *Sassanides* en *Perse*, a repris une partie de ses provinces orientales, et possédait les côtes de l'Arabie sur le *golfe Persique*, et sur celui d'*Oman*. Couleur *verte foncée*.

ARABIE. En *Arabie* on a marqué les états suivants: royaume des *Nabathéens*, couleur *violette*; — royaume de *Hira*, en *jaune*; — royaume de *Hedjiaz*, en *orange*; — royaume des princes éthiopiens dans l'*Yémen*, en *jaune*.

INDO-SCYTHE. Le royaume des *Indo-Scythes*, sur l'*Indus*, qui fut un démembrement de celui des *Yue tchi*, est colorié en *rouge clair*.

EMPIRE DES YE TA. Sur l'*Oxus* et l'*Iaxartes* on voit le nouvel empire des *Ye ta*, qui étaient les descendants des *Yue tchi*; ainsi d'origine *tubétaine*. En *jaune*.

TABLEAUX HISTORIQUES
DE L'ASIE,

DEPUIS LA MONARCHIE DE CYRUS JUSQU'A NOS JOURS.

NAN TCHAO. Dans la province de *Yun nan*, existait le royaume de *Nan tchao*, qui ne devint important que sous *Moung che loung*, à peu près cent ans après l'époque de cette carte.

EMPIRE DES HEOU TCHEOU. On voit la Chine occidentale occupée par l'*empire des Heou tcheou*, ou *seconds Tcheou;* leur capitale était *Tchhang ngan*. Couleur *rouge*.

HEOU LIANG. Le royaume des *Heou liang*, ou de la famille impériale des *seconds Liang*, dont la capitale était *Kiang ling*, se trouvait au milieu de la Chine, au nord du *Kiang*. Couleur *violette*.

PE THSI. Le nord-est de la Chine formait l'empire des *Pe thsi*, qui avait *Lo yang* pour capitale. Couleur *verte claire*.

THOU KOU HOEN. L'*empire des Thou kou hoen*, qui, à l'époque de cette carte, étaient très puissants, se trouve à l'ouest de la Chine et au nord du Tubet. Il est colorié en *bleu*.

CORÉE. La *Corée* est encore divisée en trois royaumes : *Kao li* (rouge clair), *Pe tsi* (violet), et *Sin lo* (jaune).

JAPON. Le *Japon* est colorié en *vert*.

EMPIRE DES TURCS. L'immense empire des *Thou khiu*, ou des *Turcs de l'Altaï*, colorié en *jaune*, s'étend depuis le Caucase jusqu'à la mer Orientale. L'*Asie centrale* lui fut presque toujours soumise. Les hordes des *Tchhy le* ou *Thie le*, appelés aussi *Kao tchhé*, qui habitaient depuis le *Terek* jusqu'aux sources de l'*Onon*, lui furent soumises, et sont soulignées en *rouge*. Le nom des *Ting ling*, pareillement soumis aux *Thou khiu* est souligné en *vert*. Ceux des *Mou ky* et des *Khi tan*, comme d'origine *toungouse*, en *bleu*. Le nom des *Mongols* en *violet*. La route de l'ambassade de *Zemarkh*, envoyée en 569 au khan des Turcs, est tracée sur cette carte avec un trait *orange*.

TOUNGOUSES. Le pays des *Chy goei*, ou *Toungouses de la Sibérie*, est enluminé en *bleu*.

KOURITES. Celui des *Theou mo liu*, ou *Kouriles*, en *orange*.

INDE. L'Inde ne présente aucune importance historique.

DOUZIÈME CARTE.

TABLEAU ETHNOGRAPHIQUE DE L'ASIE INTÉRIEURE ET MOYENNE JUSQU'A L'AN 1000 DE NOTRE ÈRE, D'APRÈS LES HISTORIENS CHINOIS.

Ce tableau est indispensable pour l'intelligence des migrations des peuples de l'intérieur de l'Asie. Il servira à donner une idée juste des cinq races principales qui ont habité ces vastes contrées, et sur lesquelles on trouvera d'amples détails dans le texte de l'ouvrage. Les peuples mongols habitaient trop au nord pour pouvoir entrer dans ce tableau.

TREIZIÈME CARTE.

ÉPOQUE DE MAHOMET, L'AN 632 DE JÉSUS-CHRIST.

ARABIE. A l'époque de la mort de *Mahomet*, en 632, son pouvoir était répandu sur la presqu'île de l'*Arabie* et sur quelques cantons de la Syrie. Enluminure *rouge clair*.

PERSE. L'*empire des Sassanides*, agrandi du côté de l'ouest par l'Arménie, a perdu l'équivalent à l'orient. Je lui ai laissé la couleur *verte*.

GÉORGIE. La *Géorgie* a soutenu son indépendance, quoique ses princes, qui craignaient la puissance des Persans, n'osèrent pas porter le titre de *mephe* (roi). Ils s'appelaient *mthawari* (chefs). Couleur *orange*.

EMPIRE GREC. L'*empire romain oriental*, colorié en *jaune*.

GOTHS. Les *Goths Tétraxites* habitent toujours la Crimée moyenne. Couleur *jaune foncé*.

AVARES. L'*empire des Avares*, colorié en *bleu*.

FINNOIS ORIENTAUX. A l'époque de cette carte, les bords septentrionaux de la mer Caspienne étaient occupés par les *Khazar*, *Ogors*, et autres peuples de la race des *Finnois orientaux*. A l'ouest, ils étaient séparés par le Volga et le Don du *pays des Bulgares*. Couleur *violette*.

CHINE. L'empire de la grande dynastie des *Thang*, colorié en *jaune foncé*, s'étendait depuis la mer Jaune jusqu'à l'*Oxus*, qui le séparait de celui des Sassanides. La division de l'Asie centrale en quatre *tchin*, ou gouvernements militaires, est indiquée par des lignes *bleues*.

TUBÉTAINS. L'empire des *Thou fan* ou *Tubétains*, couleur *orange*.

SI KHIANG. Le pays des *Si khiang*, autre peuplade tubétaine au nord-est des précédents, couleur *bleue*.

THOU KOU HOEN. Le pays des *Thou kou hoen*, qui ont perdu beaucoup de leur puissance, est colorié en *rouge clair*.

HOEI HE, OU OUIGOUR ORIENTAUX. Au nord de l'empire des Thang et au sud du lac Baikal, on voit le pays des *Hoei he*, ou *Ouigour orientaux*, colorié en *vert*.

KIRGHIZ. A l'occident de ceux-ci est le pays des *Hakas* ou *Kirghiz*, couleur *violette*.

MONGOLS. Les *peuplades mongoles* n'ont pas quitté leur ancien pays autour du lac Baikal. Ceux qui habitaient au sud se trouvaient vraisemblablement sous la domination des Turcs *Hoei he*. Aux autres j'ai affecté la couleur *brun clair*.

TOUNGOUSES. Les habitations des peuples *toungouses* sont enluminées en *bleu*.

THEOU MO LIU. A l'orient des Toungouses méridionaux se trouve le pays de *Theou mo liu*, qui occupaient aussi une partie des bords occidentaux de l'île de *Tarrakai*. Couleur *orange*.

CORÉE. La Corée est divisée en trois royaumes ; savoir : *Kaoli*, couleur *rouge clair* ; *Pe tsi*, colorié en *bleu* ; et *Sin lo* en *jaune*.

JAPON. Le *Japon*, couleur *verte*.

L'INDE AU-DELA DU GANGE. Royaume de *Tchen tchhing* ou de la *Cochinchine*, couleur *orange*.

Royaume de *Tchin la*, ou *Combodje intérieure*, enluminé en *vert*.

Royaume de *Nan kheng* ou *Tchin la d'eau*, couleur *violette*.

Royaume de *Lin y* ou Siam, couleur *bleue*.

Royaume de *Nan tchao* ou *Yun nan*, couleur *verte*.

HINDOUSTAN. Depuis l'introduction du *bouddhisme* en Chine, ou depuis le premier siècle de notre ère, les Chinois sont restés en relation perpétuelle avec l'Inde, soit pour des objets religieux, soit pour le commerce. Par ce moyen, ils avaient acquis des notions très exactes sur l'Hindoustan, qu'ils nomment *Thian tchu*. Ils ont exposé toutes ces notions sur une carte de ce pays, qui paraît être très ancienne, et qui, sous tous les rapports, peut soutenir une comparaison avec celle de *Ptolomée*. Sur la treizième feuille de l'atlas, j'ai adapté cette carte à nos connaissances positives, et je dois ici ajouter quelques remarques.

Le *Thian tchu*, ou l'Hindoustan, se divisait en cinq parties, marquées sur la carte par des chiffres romains, savoir :

I. *Thian tchu oriental*, colorié en *jaune*.
II. *Thian tchu méridional*, couleur *bleue*.
III. *Thian tchu occidental*, colorié en *jaune*.
IV. *Thian tchu du milieu*, en *rouge clair*.
V. *Thian tchu septentrional*, couleur *violette*.

Dans le *Thian tchu oriental*, on reconnaît facilement dans *Ka mo liu po*, la province *Kamaroupa* ou *Kamroup*, qui fait partie du royaume d'Assam, et qui se trouve sur la droite du Bourampontra. *Ni pho lo* est le royaume de *Nipâl* ou *Nepal*. La mer de *Pang ka la* est sans doute le *Golfe de Bengale*.

Dans le *Thian tchu méridional*, le royaume de *Ngan oua lo* ou *An oua lo* tombe au même endroit du Karnatik, où il y a de nos jours le district et la ville d'*Ongole*. — *Tchu li na* paraît être l'ancienne ville de *Tchiringa* ou *Tchiranga* avec son district, située sur une île du fleuve *Kaveri*. — *Ta lo phy thou* se trouve au même endroit que *Dara pouram*, ville située au pied des Ghâts, et célèbre dans l'histoire de l'Inde. — Le royaume de *Kong kia na pou lo* est la province indienne de *Konkan*, située entre les 14° et 19° de lat. N., et bordée à l'occident par la mer et à l'orient par les Ghâts. — Le royaume de *Mo ha la tho* est l'ancienne province *Mharat* du Dekan, comprenant la partie du nord-ouest de ce pays, qui est très montagneuse et s'étendait jusqu'à Bombay et autres places maritimes situées sur la même côte.

L'île de *Ceilan*, appelée dans la carte chinoise *Leng kia chan*, ou la montagne de *Lanka*, est enluminée en *jaune*.

Dans le fleuve *Nay vi tho*, qui sépare le *Thian tchu méridional* de l'*occidental*, on reconnaît facilement la *Nerboudda*, qui traverse la moitié de l'Hindoustan de l'orient à l'occident. — Le royaume d'*A tcha li* ou *Ngo tcha li* du *Thian tchu occidental* est la presqu'île de *Goudjourat*. — *Ou tou yan na* paraît être le pays d'*Oudi* et d'*Oudjein*. — *Sou la tho* est sans doute la ville et le district de *Sourate*, placée sur la carte chinoise beaucoup trop au nord, et au sud de l'embouchure du Nala Sind, au lieu qu'il devait se trouver sur celle du Tapty.

Dans le *Thian tchu du milieu*, on voit le royaume d'*A yu tho*, c'est celui *Ayodhia*, nommé ordinairement *Oude*, qui était anciennement beaucoup plus considérable que de nos jours. — Celui de *Ma khia to* est le puissant règne de *Magadha*, dont le centre était le Bahar méridional. Sa capitale, nommée sur la carte chinoise *Yu che tchhing*, ou *ville des habitations en pierres précieuses*, doit avoir porté un nom sanscrit qui avait la même signification.

Dans le *Thian tchu septentrional*, on reconnaît le pays de *Bikanir*, en *Pe kia*, et *Lahore* en *Lohou lo*. *Ki pin* est la Cophène des anciens dans le voisinage de *Kaboul*; *Kian tho lo* est *Kandahar* de nos jours.

QUATORZIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES KHALIFS OMMIADES, L'AN 679 DE JÉSUS-CHRIST.

KHALIFAT. Les contrées soumises aux *Khalifs* sont enluminées en *vert foncé*.

EMPIRE GREC. L'*empire grec*, couleur *jaune*.

BULGARES. Le *royaume des Bulgares* au sud du Danube, couleur *orange*.

AVARES. L'*empire des Avares*, couleur *bleue*.

KHAZARS. L'*empire des Khazars*, au nord de la mer Caspienne et de la mer Noire, et entre l'*Oural* et le *Boug*, couleur *violette*.

ARMÉNIE. L'*Arménie*, quoique gouvernée par ses propres rois, payait également le tribut aux khalifs et aux empereurs de Constantinople. Couleur *bleue*.

GÉORGIE. La *Géorgie*, couleur *orange*, avait aussi ses propres rois; elle fut souvent exposée à des invasions des Arabes.

CHINE. L'empire de *Thang*, quoique toujours limitrophe avec la Perse, a diminué par l'agrandissement de la puissance des Tubétains, qui lui

ont ravi les quatre gouvernements militaires de l'Asie centrale, couleur *jaune foncé*.

TUBÉTAINS. La monarchie des *Thou fan* ou *Tubétains* s'est considérablement accrue aux dépens des *Thang*, et s'étend au nord jusqu'aux montagnes Célestes. Enluminure *orange*.

BOLOR. Le royaume de *Po lou lo* ou *Bolor*, aux sources du Djihhoun, couleur *verte*.

HOEI HE. L'empire de *Hoei hou* ou *Hoei he* a pris plus de consistance, et s'étend au sud jusqu'aux monts *In chan*, qui le séparent des Chinois. Couleur *verte*.

KIRGHIZ. Les *Hakas* ou *Kirghiz* ont toujours leur principal campement au fleuve *Kem* ou *Jenisei*. Enluminure *violette*.

MONGOLS. Les Mongols, autour du lac Baïkal, couleur *brun clair*.

TOUNGOUSES. Les peuplades toungouses sont distinguées par l'enluminure *bleue*.

CORÉE. La Corée est divisée en deux royaumes : le septentrional est celui de *Kao li*, couleur *rouge*; et le méridional celui de *Sin lo*, couleur *violette*.

JAPON. Le Japon garde son enluminure *verte*.

INDE. Les deux presqu'îles de l'Inde montrent les mêmes divisions comme sur la carte précédente.

QUINZIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES TURCS HOEI HE ET DES TUBÉTAINS, L'AN 745 DE JÉSUS-CHRIST.

KHALIFAT. Le *Khalifat des Ommiades* se montre dans sa plus grande étendue. Couleur *verte*. Les Arabes, en guerre perpétuelle avec les peuplades turques et les Chinois au-delà du *Djihhoun* occupent tantôt la Transoxiane jusqu'au *Sihhoun*, tantôt le premier fleuve fait leur frontière.

MPIRE GREC. L'*empire grec*, couleur *rouge*.

BULGARIE. Le *royaume des Bulgares*, au midi du Danube, couleur *orange*.

AVARES. L'*empire des Avares*, qui a diminué de beaucoup, est marqué par une enluminure *verte*.

KHAZARS. L'*empire des Khazars*, couleur *bleue*.

PETCHENEGHES. Les *Petcheneghes*, *Bedjenak* ou *Patsinakites* occupent les pays situés au nord de la mer Caspienne. Couleur *violette*.

CHINE. L'*empire des Tang* est enluminé en *jaune*.

HOEI HE. L'*empire des Hoei he*, couleur *verte*.

TUBÉTAINS. L'*empire des Thou fan* s'est encore agrandi, et s'étend au nord-ouest jusqu'au *Sihhoun supérieur*, couleur *orange*.

MONGOLS. Les *peuplades mongoles* non soumises aux *Hoei he*, couleur *brune*.

TOUNGOUSES. Les *Toungouses* septentrionaux, gouvernés par autant de petits chefs qu'il y avait de hordes, sont marqués par la couleur *bleue*.

PHOU HAI. Le *royaume de Phou hai*, fondé par les Toungouses ou Mo ho méridionaux, enluminé en *rouge*.

THEOU MO LIU. Le *pays de Theou mo liu*, couleur *orange*.

SIN LO. Le *royaume de Sin lo* ou *Siraki*, dans la Corée méridionale, couleur *orange*.

JAPON. L'*archipel japonais*, toujours gouverné par la même famille des Daïri, conserve l'enluminure *verte*.

INDE. L'Inde en-deçà et au-delà du Gange montre les mêmes subdivisions comme sur la carte précédente, quoique l'enluminure en soit changée.

SEIZIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES KHALIFS ABASSIDES, L'AN 865 DE JÉSUS-CHRIST.

KHALIFAT. L'empire des khalifs Abasides, qui s'étend sur cette carte jusqu'aux bords du Sihhoun, a pour enluminure générale le *bleu*. Il comprend la *Géorgie* comme pays tributaire, couleur *orange ;* et l'*Arménie* sous la même catégorie, couleur *jaune*.

KHORASSAN. Le *royaume des Thahériens* dans le *Khorassan*, est le premier démembrement du khalifat qui eut lieu. Couleur *rouge*.

EMPIRE GREC. L'*empire grec* est enluminé en *rouge*.

BULGARIE. Le *royaume des Bulgares*, au sud du Danube, couleur *orange*.

KHAZARS. L'*empire des Khazars*, entre le Dniester, la mer Caspienne et le Caucase, couleur *verte*.

GOTHS. Les *Goths Tétraxites* en Crimée, couleur *jaune*.

RUSSIE. Le *grand-duché de Russie*, fondé en 861 par *Rurik* et ses frères, est marqué par l'enluminure *violette*.

CHINE. L'*empire des Thang*, qui ont regagné l'Asie centrale sur les Tubétains, est enluminé en *jaune*.

KIRGHIZ. Les *Hakas* ou *Kirghiz*, couleur *violette*, se sont emparés des pays soumis aux *Hoei hou* ou *Ouigour septentrionaux*, qui se sont retirés dans le Tangout, l'Asie centrale, et à l'orient jusqu'au fleuve Sihhoun, sous la domination chinoise.

TUBET. Les *Thou fan* ou *Tubétains* sont presque réduits au Tubet et à une petite partie du Tangout méridional. Couleur *orange*.

MONGOLS. Les *Mongols* non soumis au Kirghiz, couleur *brune*.

TOUNGOUSES. Les *Toungouses* libres, couleur *bleue*.

PHOU HAI. Le *royaume de Phou hai* ou des Toungouses méridionaux, couleur *rouge*.

THEOU MO LIU. Le pays des *Theou mo liu*, ou Kouriles, qui habitent aussi une partie de l'île de Tarrakaï; enluminure *orange*.

SIN LO. Le royaume de *Sin lo* ou *Siraki*, dans la Corée méridionale, couleur *bleue*.

JAPON. Le *Japon*, comme sur les cartes précédentes, en *vert*.

INDE. Les deux péninsules de l'Inde montrent les mêmes divisions, comme sur la carte précédente.

FAUTES A CORRIGER.

DANS LE TEXTE.

Page 87, marginales, *lisez* 925 de J.-C., *au lieu de* 625 de J.-C.

Page 119, *ligne* 13, *lisez* Thou khiu, *au lieu de* Thou khin.

Page 121, *ligne* 24 de la note, *lisez* XIIIe et XIVe siècle.

DANS L'APERÇU DES CARTES.

Page XIII, à la onzième carte, colonne 1, première ligne, lisez : *L'empire romain oriental*.

DANS LES CARTES.

Dans le *tableau ethnographique* (n° 11), colonne 7, supprimez dans le second titre les mots « *ou Pelwan, c'est-à-dire Arsacides.* »

Sur la 13e carte la position de *Dastagerd* doit se trouver au-dessus du *D* initial de ce nom.

Sur la même carte et sur la 14e, 15e et 16e, la position de *Pe thing* doit se trouver à deux lignes au nord de *Si tcheou*, et à la droite de la rivière qui coule au nord.

Sur la 14e, 15e et 16e carte la position de *Tovin* en Arménie doit être portée sur la gauche de l'*Araxes*. — Sur les mêmes feuilles la pointe méridionale de l'île de Ieso doit être enluminée en vert.

Sur la 15e et 16e carte le nom de *Kachimir* doit être placé au sud de l'Indus, et pas au nord de ce fleuve.

DIX-SEPTIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES SAMANIDES, L'AN 632 DE JÉSUS-CHRIST.

905?

EMPIRE GREC. L'*empire grec*, enluminé en *rouge*, ne se compose que de la Grèce, de l'Asie mineure et de la partie occidentale de la Crimée, jointe à un petit territoire à la gauche de l'embouchure du Danapris.

KHALIFAT DES ABASSIDES. Le *khalifat des Abassides*, en *bleu*, après avoir essuyé de grands démembrements, a pourtant repris ses possessions en Syrie et en Égypte sur les *Thoulounides*, dont la dynastie fut détruite par le khalife *Moktafi*, en 905. Les limites des états des Thoulounides sont marquées en *jaune*.

KARMATHES. En Arabie s'était formé, en 901, le *royaume des Karmathes*, couleur *vermillon*, qui avait *Hadjar* pour capitale.

SAMANIDES. L'empire des Émirs *Samanides*, colorié en *vert*, comprend la plus grande partie de la Perse et le Mawarannahar.

PERSE MÉRIDIONALE. Les *provinces méridionales de la Perse*, situées sur le golfe d'Oman, étaient indépendantes et soumises à plusieurs petits chefs; couleur *violette*.

ARMÉNIE. L'*Arménie* est divisée en deux royaumes: celui des *Pagratides*, qui avaient *Tovin* pour capitale, est enluminé en *violet*; et celui des *Ardzrouniens* ou des rois de *Wasbouragan*, qui régnaient à *Wan*, en *vert*. Ces deux royaumes reconnaissaient plus ou moins la suprématie des khalifes.

GÉORGIE. La *Géorgie*, distinguée par l'*orange*, quoique gouvernée par ses propres princes, était dans le même cas. Sa *partie occidentale*, ou la *Lazie*, était divisée en plusieurs petites principautés, tantôt soumises aux Romains, tantôt indépendantes; couleur *violette*.

ALAINS. Les *Alains* du Caucase, et dans les plaines qui avoisinent la partie orientale de cette chaîne de montagnes; couleur *jaune clair*.

KHAZARS. Les *Khazars*, entre le Palus Mæotis et la mer Caspienne, avec leur capitale *Atel* ou *Balandjar*, en *bleu*.

RUSSIE. Le *grand-duché de Russie* s'est accru considérablement; couleur *orange*.

PETCHENEGHES. Les pays des *Petchenèghes* ou *Patzinakites*, au nord de la mer Noire, couleur *verte*; celui des *Petchenèghes orientaux*, appelés *Bedjénak* par les Arabes, situé au nord de la mer Caspienne; couleur *jaune clair*.

BOULGARIE. Le royaume de *Boulgarie*, au midi du Danube, colorié en *orange*.

BOULGARES SEPTENTRIONAUX. Le pays des *Boulgares*, situé sur le Volga et la *Kama*, est enluminé en *vert clair*.

HINDOUSTAN. L'*Inde en-deçà du Gange*, coloriée en *bleu*, nous est historiquement inconnue à l'époque de cette carte.

TURET. Le *Tubet*, ou le pays des *Thou fan*, est le même que sur la carte précédente; couleur *orange*.

OUIGOURS-HOEI HOU. Les *Hoei hou*, ou *Ouigours occidentaux*, occupent une vaste étendue de pays entre le nord-ouest de la Chine jusqu'aux rives du Sihhoun ou Iaxartes; couleur *rouge*.

OUIGOURS OU KAOTCHHANG. Les *Ouigours proprement dits*, ou les *Kao tchhang*, ayant pour capitale *Bich balik*, aujourd'hui *Ouroumtsi*, sont indiqués par le *vert clair*.

CHINE. La *Chine*, divisée après la destruction de la dynastie des *Thang*, se compose des états suivants:

1. L'empire des *Heou liang*, couleur *jaune foncé*.
2. Royaume de *Tsin*, couleur *verte*.
3. — *Khy*, — *violette*.
4. — *Nan phing*, — *rouge*.
5. — *Ou*, — *verte*.
6. — *Thsou*, — *jaune*.
7. — *Chou*, — *bleue*.
8. — *Nan han*, — *verte*.
9. — *Min*, — *bleue*.
10. — *Ou yue*, — *orange*.
11. — *Yan*, — *rouge*.
12. — *Nan tchao*, — *verte*.

Les pays des *Miao* ou *Miao tsu*, plus ou moins soumis aux royaumes voisins, en *vermillon*.

INDE AU-DELA DU GANGE. L'Inde au-delà du Gange présente les mêmes divisions que sur la carte précédente.

JAPON. L'*empire japonais* s'est agrandi par la conquête de la partie méridionale de la *Corée*; coloriée en *vert clair*.

CORÉE. La *Corée*, réduite à la moitié, nous montre le royaume du bonze *Koung y*, couleur *orange*.

PHOU HAI. Au nord de ce pays on voit le royaume des *Phou hai*, peuple de la race toungouse; couleur *bleue*.

EMPIRE DES KHITANS. L'empire des *Khitan*, colorié en *jaune clair*, comprend la Mongolie actuelle et le pays des Mandchoux.

KIRGHIZ. Les contrées occupées par les hordes nomades des *Hakas* ou *Kirghiz*, sont enluminées en *bleu*.

MONGOLS. Celles des *Mongols*, en *vermillon clair*.

CHY GOEI. Celles des *Chy goei*, ou Toungouses libres, en *bleu*. On a pourtant souligné en *bleu* et *vermillon* le nom des *grands Chy goei*, parcequ'il n'est pas décidé s'ils étaient d'origine toungouse ou mongole.

DIX-HUITIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES KHITANS OU LIAO, L'AN 952 DE JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE GREC. L'*empire grec*, comme sur la carte précédente, en *rouge*.

PETCHENEGHES. Le pays des *Petchenèghes occidentaux*, en *jaune*.

Celui des *orientaux*, en *vert*.

RUSSIE. La *Russie*, en *orange*.

KHAZARS. Le pays des *Khazars*, couleur *violette*.

BOULGARES. Le pays des *Boulgares septentrionaux*, en *jaune clair*.

ALAINS. Celui des *Alains* du Caucase oriental, en *bleu*.

BOULGARIE. Le royaume de *Boulgarie* au sud du Danube, colorié en *vert foncé*.

ÉGYPTE. L'Égypte, la Palestine et une partie de la Syrie, composent le royaume des *Ikhchidites*, colorié en *violet*.

ARABIE. L'*Arabie*, couleur *verte*, est gouvernée par différents petits princes réputés vassaux des khalifes de Bagdad, mais indépendants par le fait.

KARMATHES. Le royaume des *Karmathes*, couleur *jaune clair*.

BOUIDES. Les différents princes de la dynastie des *Bouides*, avaient partagé entre eux la Perse occidentale et la plus grande partie de l'Assyrie et de la Mésopotamie; couleur *bleue*.

PROVINCES INDÉPENDANTES EN PERSE. Les *provinces indépendantes de la Perse*, sur les bords du golfe d'Oman, *violet*.

L'empire des *Samanides*, rétréci un peu par les Bouides et par les Dilémites, couleur *vermillon*.

DILÉMITES. Les pays au sud et à l'ouest de la mer Caspienne, c'est-à-dire le Mazanderan, le Thabarestan, le Dilem et le Chirwan, étaient soumis aux princes *Dilémites*, dont les possessions sont coloriées en *jaune foncé*.

HAMADANITES. Dans la Syrie septentrionale, l'Assyrie et le Kurdistan, s'étaient formé deux royaumes appartenants à la famille des princes *Hamadanites*, dont l'un est colorié en *orange* et l'autre en *jaune*.

ARMÉNIE. L'*Arménie* se trouve aussi partagée entre les rois Pagratides de *Tovin*, couleur *violette*; et ceux de *Wasbouragan*, couleur *verte*.

GÉORGIE. La *Géorgie*, gouvernée par ses propres princes, enluminée en *orange*.

INDE. L'*Inde* en-deçà et au-delà du Gange n'offre pas des changements historiques connus.

CHINE. La *Chine* se trouve encore divisée en plusieurs monarchies, savoir :

1. L'empire des *Heou tcheou*, coul. *jaune foncé*.
2. Royaume de *Pe han*, — *orange*.
3. Principauté de *Hia*, — *verte*.
4. Royaume de *Chou*, — *violette*.
5. — *Nan pling*, — *verte*.
6. — *Thsu*, — *orange*.
7. — *Nan thang*, — *violette*.
8. — *Ou yue*, — *orange*.
9. — *Nan han*, — *verte*.
10. — *Nan tchao*, — *jaune clair*.

TUBET. Le *Tubet* ou *Thou fan*, couleur *orange*; le pays des *Ouigour Hoei hou*, en *jaune*; celui des *Ouigour kao tchhang*, en *violet*, ne montrent pas des changements sensibles.

EMPIRE DES LIAO. L'*empire des Khitan*, ou *Liao*, s'est agrandi au sud par plusieurs provinces de la Chine septentrionale; couleur *bleue*.

CORÉE. La *Corée*, réunie dans un seul royaume sous les princes de *Kao ti*, est coloriée en *rouge*.

JAPON. Le *Japon* réduit comme autrefois à l'archipel qui le compose; couleur *verte*.

KIRGHIZ. Les *Hakas*, ou *Kirghiz*, qui n'ont pas quitté leur ancien pays, en *vert*.

MONGOLS. Les *Mongols*, en *orange*.

TOUNGOUSES. Les *Chy goei* ou Toungouses libres, couleur *jaune clair*.

DIX-NEUVIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES GHAZNEVIDES, L'AN 1000 DE JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE GREC. L'*empire grec*, enluminé en *jaune clair*, a repris sur les Arabes une partie de ses provinces, telles que les îles de Crète et de Chypre. Il possède une partie de la grande Grèce, de même que la Lazie et l'Abasgia.

RUSSIE. Le *grand-duché de Russie* s'est considérablement agrandi en occupant la partie la plus considérable des possessions des Khazars, jusqu'à Tmoutarakan, sur les rives du Bosphore; couleur *orange*.

BOULGARES. Le pays des *Boulgares*, sur le Volga, en *jaune*.

PETCHENÈGHES. Les *Petchenèghes* ont encore leurs anciens pâturages au nord de la mer Noire, coloriés en *bleu*.

KHAZARS. Les *Khazars* possèdent une petite partie de la Crimée orientale, appelée d'après eux *Khazarie*, de même que les contrées situées sur le Volga inférieur, en *violet*.

ALAINS. Le pays des *Alains*, en *bleu*.

FATHIMIDES. L'Égypte et la Syrie forment les possessions des khalifes *Fathimides*, coloriées en *vert*.

HAMADANITES. Le royaume de *Haleb*, appartenant aux *Hamadanites*; couleur *orange*.

OKAÏLITES. Le royaume des *Okaïlites*, qui a pour capitale Moussoul, est enluminé en *violet*.

ARMÉNIE. Celui des *Ardzarouniens*, ou de *Wasbouragan*, en *vert*.

Le royaume des princes *Pagratides*, en Arménie, qui régnaient à Tovin et à Ani; couleur *bleue*.

Celui des Pagratides de *Kars*, en *orange*.

Celui des *Gorigéans*, ou Pagratides de l'Albanie, en *jaune foncé*.

GÉORGIE. Le royaume de *Géorgie*, couleur *orange*.

DILÉMITES. Les possessions des princes *Dilémites*, au sud de la mer Caspienne, coloriées en *vert*.

KHARIZM. La principauté de *Kharizm*, sur les bords orientaux de la même mer et sur l'Oxus inférieur, en *violet*.

GHAZNEVIDES. Le royaume naissant des *Ghaznevides* dans la Perse orientale, en *rouge*.

Les états des différentes branches de la maison des *Bouides*, en *jaune clair*.

Le pays des Baloudjes indépendants, en *vert*.

ARABIE. L'*Arabie* divisée sous une infinité de petits chefs, couleur *bleue*.

HINDOUSTAN. L'*Hindoustan*, plus connu par les guerres avec les Ghaznevides, montre à cette époque plusieurs royaumes considérables, savoir :

Le royaume du *Radja Djeipal*, sur l'Indus même, en *bleu*.
— de *Kachimir*, couleur *jaune*.
— de *Delhy*, — *verte*.
— de *Kanoudje*, — *violette*.
— de *Adjimir*, — *jaune*.
— de *Kallingir*, — *bleue*.

BOLOR. Le royaume de *Bolor*, aux sources de l'Oxus et au nord de l'Hindoukouch, *orange*.

TUBET. Le *Tubet* ou *Thou fan*, réduit à ses véritables limites, couleur *orange*.

OUIGOUR-HOEI HOU. Les *Hoei hou*, ou *Ouigour occidentaux*, possèdent un vaste empire dans l'intérieur de l'Asie,

qui comprend le Tangout, l'Asie centrale, le Turkestan et le Mawarannahar; couleur *verte*.

OUIGOUR-TCHHANG. Les *Ouigour Kao tchhang* occupent toujours leur ancien pays, et ont pour capitale Pe thing ou Bich balik; couleur *vert foncé*.

L'INDE AU-DELA DU GANGE. L'*Inde au-delà du Gange* ne montre pas de changements; du moins ils ne nous sont pas connus.

CHINE. L'*empire des Soung* comprend presque toute la Chine; il est colorié en *jaune foncé*.

NANT CHAO. Le royaume de *Nan tchao*, couleur *verte*.

HIA. La principauté de *Hia*, dans le nord-ouest de la Chine, en *rouge*.

EMPIRE DES LIAO. L'empire des *Khitan* ou *Liao*, contenant la Mongolie actuelle, le pays des Mandchoux et une partie de la Chine septentrionale, est colorié en *bleu*.

CORÉE. Le royaume de *Kao li* ou de la *Corée*, en *violet*.

JAPON. Le royaume de *Niphon* ou *Japon*, en *vert*.

KIRGHIZ. Le pays des *Hakas* ou *Kirghiz* sur l'Irtyche, l'Ob et le Ienisei supérieurs; couleur *violette*.

MONGOLS. Les habitations des *peuplades mongoles* non soumises aux Khitan, couleur *orange*.

TOUNGOUSES. Celles des *Chy goei* ou *Toungouses* libres, sont coloriées en *vert clair*.

VINGTIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES SELDJOUKES EN PERSE ET DES ALTOUN KHANS, L'AN 1225 DE JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE GREC. L'*empire grec* paraît sur cette carte considérablement diminué. Il a perdu une grande partie de l'Asie mineure. Sa couleur est le *rouge*.

SELDJOUKES D'ICONIUM. Ce sont les *Turcs Seldjoukes*, qui se sont emparés d'une grande partie de l'Asie mineure et y ont fondé un royaume puissant, qui dura de 1074 à 1308. Enluminé en *vert*.

ÉGYPTE. L'*Egypte* et la partie méridionale de la Palestine se trouvent sous la dénomination des khalifs Fathimides. *Jaune foncé*.

FRANCS. Les côtes de la Palestine, de la Syrie et d'une grande partie de la Cilicie, de même que les villes d'Antiochie et d'Edesse, se trouvent soumises aux *Francs*, qui y ont établi différentes principautés. *Orange*.

SELDJOUKES DE DAMAS. La partie orientale de la Syrie est entre les mains d'une branche de princes *Seldjoukes*, qui ont leur résidence à Damas. Ils y régnèrent de 1095 à 1154. *Vert foncé*.

ORTOKIDES. Les pays de Haleb, de Merdin, de Hisn-Kaifa, d'Asmid, de Miafarekin et d'autres villes situées sur le versant méridional du Taurus, sont gouvernés par des princes turcs Ortokides. Couleur *jaune*. Les Ortokides de Merdin et de Miafarekin ont régné de 1096 à 1312; ceux d'Emed et de Hisn Kaifa de 1100 à 1231.

ROYAUME DE KHELAT. Le royaume de Khelat, en Arménie, de 1099 à 1207. Couleur *bleue*.

GÉORGIE. La *Géorgie*. Couleur *orange*.

ZYKHES. Le pays de *Zykhes* ou Tcherkesses et Abases, sur la mer Noire, se trouve libre; il est enluminé en *bleu*.

ALAINS. Celui des *Alains* au nord du Caucase. *Violet*.

COMANS. Les *Comans* et *Ouzes*, appelés *Polovtses* dans les chroniques russes, occupent les vastes pays depuis l'embouchure du Danube jusqu'au lac Aral. *Jaune*.

RUSSIE. Le *grand duché de Russie*. Couleur *orange*.

PERSE. La *Perse* se trouve sous la domination d'une autre branche de princes *Seldjoukes*; elle régna depuis 1037 jusqu'en 1195. Couleur *verte*.

KIRMAN. Une quatrième branche des *Seldjoukes* s'était emparée, en 1063, du *Kirman* et de plusieurs contrées voisines; elle y régna jusqu'en 1187. *Orange*.

ISMAÉLIENS OU ASSASSINS. Au milieu de la Perse, dans le pays montagneux, depuis Reï jusqu'à Khorassân, s'était établie la secte fameuse et la dynastie des *Ismaéliens* ou *Assassins*, dont le siége principal était le château d'*Alamont*; elle se soutint jusqu'en 1255, époque à laquelle elle fut exterminée par les Mongols, sous Houlagou. *Jaune*.

BALOUDJISTAN. Les habitants du *Mekran* et du *Baloudjistân* étaient libres. *Violet*.

GHAZNEVIDES. La Perse orientale et la partie occidentale de l'Hindoustan forment le puissant empire des *Ghaznevides*, qui a duré de l'an 1000 jusqu'en 1183. *Jaune*.

KHARIZMI. Le *Kharizm* devint, en 1097, le partage d'un esclave turc, qui prit le titre de *Kharizm chah*, et fut le fondateur d'une puissante dynastie, qui ne fut détruite qu'en 1231 par les Mongols. Couleur *brune*.

KARA KITHAÏ. A l'orient des possessions des rois de Kharizm on voit l'empire des *Kara kithaï* ou des *Liao occidentaux*, chassés de la frontière de la Chine. *Bleu*.

ASIE CENTRALE. Le reste de l'Asie centrale montre les royaumes de *Khotan*, en *rouge*; celui des Turcs *Hoei hou* ou *Ouigour* de Cha tcheou, en *vert*; et celui des *Ouigour Kao tchhang*, dans le pays de Tourfân, de Kharachar, de Khamil et de Bich-Balik. *Jaune*.

TUBET. Le *Tubet*, déchu de sa grandeur antérieure, et divisé, à ce qu'il paraît, entre plusieurs chefs; colorié en *orange*.

KACHMIR. Le *Kachmir*, en *violet*.

BOLOR. Le royaume de *Bolor*, en *orange*.

GOUZERAT. Le royaume de *Gouzerat*, dans l'Inde; *violet*.

L'INDE. Le reste de l'*Hindoustán* est enluminé en *vert*. Son état politique est peu connu.

CEYLAN. L'île de *Ceylan; orange*.

L'INDE AU-DELA DU GANGE. Dans l'*Inde au-delà du Gange* existent les mêmes royaumes qu'auparavant.

NAN TCHAO. Le royaume de *Nan tchao;* couleur *verte*.

KHIANG. Le pays des *Khiang*, nation tubétaine, qui habitait au sud du lac Khoukhou noor; *violet*.

TANG HIANG. Celui des *Tang hiang*, autre tribu tubétaine, qui a donné au pays qu'elle occupait le nom de *Tangout*, est en *bleu*.

HIA OU TANGOUT. Le royaume de *Hia*, ou du *Tangout proprement dit*, dont les princes descendaient des *Tang hiang*, fut fondé à la fin du neuvième siècle, et finit en 1227. *Rouge*.

CHINE. La dynastie impériale de *Soung* ne posséda que la partie de la Chine située au sud du *Houang ho*. On a laissé à leur empire la couleur *jaune foncé*, affectée dans ces cartes à la Chine, sous les empereurs. Il se composait des provinces suivantes:

1. Toung king,
2. Toung king si lou,
3. Toug king nan lou,
4. Hoei nan toung lou,
5. Hoei nan si lou,
6. Liang tche lou,
7. Kiang nan toung lou,
8. Kiang nan si lou,
9. Fou kian lou,
10. Kouang nan toung lou,
11. Kouang nan si lou,
12. King pe lou,
13. King nan lou,
14. Young hiang,
15. Li tcheou lou,
16. King hou pe lou,
17. King hou nan lou,
18. Kouei tcheou lou,
19. Thoung tchhouan lou,
20. Tchhing tou fou lou.

La *Corée*, ou le royaume de *Kao li;* couleur *orange*. CORÉE.

L'empire de *Kin*, ou des *Alloun khans; violet*. KIN.

Les habitations des *peuplades mongoles* libres, *jaune*. Les noms de leurs tribus soumises au Kin sont aussi soulignés en *jaune*. MONGOLS.

Les *Toungouses* indépendants, *bleu*. TOUNGOUSES.

Les pays des *Kirghiz*, en *rouge*. KIRGHIZ.

Les îles habitées par des *Aïnos*, couleur *jaune*. AÏNOS.

L'empire du *Japon*, en *vert*. JAPON.

VINGT-UNIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES TCHINGHIZ KHAN, L'AN 1226 DE JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE MONGOL. L'immense empire du conquérant *mongol* s'étend depuis les bords de l'Océan oriental jusqu'au Danube et jusqu'à la Kama; il est colorié en *bleu;* le bleu était la couleur que Tchinghiz khan affecta pour sa nation.

EUROPE. La *Russie*, en *orange*. La *Hongrie*, en *jaune*. Le royaume *Walacho-Bulgare*, en *violet*. L'*empire grec*, en *rouge*.

EMPIRE DE TRAPEZUNT. L'empire grec de *Trapezunt* ou *Trébizonde*, en *violet*.

SELDJOUKES. Le royaume de Seldjoukes d'*Iconium*, en *vert*.

PETITE ARMÉNIE. Le royaume de la petite *Arménie*, en Cilicie, couleur *jaune*.

CHYPRE. Le royaume de *Chypre*, en *violet*.

FRANCS. Les états des *Francs*, sur les côtes de la Palestine et de la Syrie, en *orange*.

ÉGYPTE. Le royaume Agoubite d'*Égypte*, en *vert*.

SYRIE. Les royaumes Agoubites de la *Syrie*, en *bleu*.

Celui des Agoubites dans le *Yemen*, en *jaune*. YEMEN.

Les possessions des princes *Ortokides*, en *rouge*. ORTOKIDES.

Celles des princes *Atabeks*, en *violet*. ATABEKS.

L'*Irak Arabi*, l'apanage peu sûr des *khalifs* de Bagdad, en *jaune*. KHALIFS.

Le royaume des *Atabeks du Farsistán*, ou des *Salgouriens*, qui subsista depuis 1148 jusqu'en 1264, en *rouge*. SALGOURIENS.

Les possessions des *Ismaéliens* ou *Assassins*, en *jaune foncé*. ISMAÉLIENS.

Les *Provinces indépendantes* de la Perse, en *orange*. BALOUDJIES.

L'*Arménie*, en *vert*. ARMÉNIE.

La *Géorgie*, en *orange*. GÉORGIE.

Le royaume de *Chirvan*, en *jaune foncé*. CHIRVAN.

L'*Inde*, en *vert*. INDE.

Le *Kachmir*, en *jaune*. KACHMIR.

CEYLAN. L'île de *Ceylan*, en *jaune*.

TUBET. Le *Tubet*, en *orange*.

L'INDE INTÉRIEURE. L'Inde au-delà du Gange montre les mêmes royaumes que dans la carte précédente.

CHINE. L'empire des *Soung*, dans la Chine méridionale; *jaune foncé*.

KIN. L'empire des *Kin*, en *rouge*.

JAPON. Le *Japon*, en *vert*.

VINGT-DEUXIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES KOUBLAI KHAN, L'AN 1290 DE JÉSUS-CHRIST.

Le *grand empire mongol* est divisé entre les descendants de Tchinghiz khan, formant quatre lignes, dont les trois autres se trouvent cependant encore dans une certaine dépendance de celle qui régnait en Chine, en recevant de l'empereur mongolo-chinois l'investiture de leurs états respectifs.

MONGOLS EN CHINE. Les *Mongols de la Chine* avaient donné à leur dynastie le nom de *Yuan*. Leur empire, colorié en *jaune*, se composait :

I. Des neuf provinces de la Chine proprement dite, dont les noms sont soulignés en *orange* sur la carte; savoir :

1. Fou li,
2. Ho nan,
3. Kiang tche,
4. Kiang si,
5. Hou kouang,
6. Yun nan,
7. Szu tchhouan,
8. Chen si,
9. Kan sou.

II. Des gouvernements extérieurs suivants :

1. Chang ton,
2. Yn tchhang,
3. Ta toung,
4. Ta ning,
5. Khorin (Kara korum), ou Ling pé,
6. Liao yang,
7. Khai yuan,
8. Khoran, ou des Tatars aquatiques,
9. Du pays du Liao wang,
10. Kouei, ou Kouei té,
11. To kan,
12. Thou fan.

III. De royaumes tributaires, soulignés dans la carte en *vert*.

1. Kao li, ou la Corée,
2. Khamil, ou des Ouigour Kao tchhang,
3. Tubet,
4. Bangala,
5. Karaïn,
6. Mian,
7. Ngan nan,
8. Tchen tchhing.

TCHAGATAIENS. L'empire mongol de *Tchagatai*, dans l'Asie centrale; couleur *bleue*.

MONGOLS DE LA PERSE. Celui des *Mongols de la Perse*, descendants de Houlagou, en *rouge*.

MONGOLS DU KAPTCHAK. L'empire des khans *Mongols du Kaptchak*, descendants de Touchi, en *jaune foncé*.

ROYAUME DE KAIDOU. Le royaume de *Kaidou*, prince mongol, rebelle contre Koublaï khan; en *vert*.

ROYAUME DE SIBIR. Le royaume de *Sibir*, en *violet*.

L'INDE ULTÉRIEURE. Dans l'*Inde ultérieure* on voit, comme précédemment, le royaume de *Siam*, en *bleu*; celui de *Cambodje*, en *vert*; et *Dziamba*, en *orange*.

JAPON. Le *Japon*, couleur *verte*.

HINDOUSTAN. L'*Inde en-deçà du Gange*, coloriée en *vert*.

NIPAL. Le royaume de *Nipál*, en *orange*.

KACHMIR. Celui de *Kachmir*, en *rouge*.

BALOUDJES. Les *peuplades indépendantes de la Perse* orientale, en *violet*.

ARABIE. L'*Arabie*, en *bleu*.

YEMEN. Le royaume de *Yemen*, en *orange*.

EGYPTE ET SYRIE. L'*Égypte et la Syrie* sous les Mameluks baharites, en *vert*.

CHYPRE. Le royaume de *Chypre*, en *bleu*.

PETITE ARMÉNIE. Le royaume de la *petite Arménie*, en *orange*.

EMPIRE GREC. L'*Empire grec*, en *jaune foncé*.

TRAPEZUNT. L'*Empire grec de Trapezunt*, en *bleu*.

VÉNÉTIENS. Les possessions des *Vénétiens*, en *violet*.

GÉNOIS. Celles des *Génois*, en *orange*.

BULGARIE. Le royaume *Walacho-Bulgare*, en *vert*.

GÉORGIE. La *Géorgie*, en *orange*.

MERDIN. Le royaume *Ortokide* de *Merdin*, en *jaune foncé*.

NOVGOROD. La république de *Novgorod*, en *orange*.

LITHUANIE. Le grand-duché de *Lithuanie*, en *vert*.

Les possessions de l'*Ordre teutonique*, en *violet*.

VINGT-TROISIÈME CARTE.

ÉPOQUE DE LA FONDATION DE LA DYNASTIE CHINOISE DES MING, L'AN 1368 DE JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE GREC. L'*empire grec* est réduit à cette époque à la possession de quelques provinces, et d'îles peu considérables, marquées en *bleu clair*.

TURCS OTHMANS. Les *Turcs othmans* ont envahi ses meilleures provinces, et en ont formé le noyau de leur nouvel empire; colorié en *orange*.

ÉMIRS TURCS. La partie *orientale de l'Asie mineure* se trouve entre les mains d'émirs turcs, qui n'étaient pas alliés aux Othmans, et souvent leurs ennemis. Couleur *bleu foncé*.

EMPIRE DE TRAPEZUNT. L'empire grec de *Trapezunt* est encore intact; en *violet*.

CHYPRE. L'île de *Chypre* forme un royaume dépendant en quelque sorte de l'Égypte; en *rouge*.

VÉNÉTIENS. Les possessions des *Vénétiens* sont coloriées en *violet*.

GÉNOIS. Celles des *Génois* se trouvent coloriées ou soulignées en *orange*.

BULGARIE. Le royaume de la *Bulgarie* en *bleu clair*.

KAPTCHAK. L'empire *mongol du Kaptchak* ne s'étend plus que jusqu'au Bug; il est colorié en *jaune foncé*.

GÉORGIE. La *Géorgie*, couleur *orange*.

CHIRVAN. Le royaume de *Chirvan*, en *bleu clair*.

IL KHANS. Le royaume de *Il khans*, dont la capitale est Bagdad, en *jaune foncé*.

MODHAFFARIENS. Les *États des princes modhaffariens*, en Perse, avec la capitale *Chiraz*; en *orange*.

SARBEDAR. Celui des *Sarbedáriens*, qui résident à *Sebzevar*, en *bleu foncé*.

KOURTS. Le *Royaume de Kourts*, dans la Perse orientale, en *brun*.

BALOUDJES. Les *peuples indépendants* de cette même partie de la Perse, en *rouge*.

ARABIE. L'*Arabie*, en *bleu clair*.

YEMEN. Le royaume de *Yemen*, en *violet*.

BAHARITES. L'*Égypte*, la *Syrie*, et une partie de la *Cilicie*, sous des Mameluks baharites; en *brun*.

TCHAGAT. Les états des princes mongols, descendants de *Tchagataï*, dans l'*Asie moyenne*, en *bleu clair*.

KHAMIL. Le royaume ouigour de *Khamil* ou *Hami*, en *orange*.

YUAN DU N. L'empire du *Yuan du nord*, ou des Mongols chassés de la Chine, ne mérite peut-être pas ce titre, car il était divisé entre plusieurs chefs plus ou moins indépendants. Couleur *bleu foncé*.

TANGOUT. Dans le *Tangout* on voit deux principautés mongoles, qui finirent par devenir tributaires de la Chine; celle de *Kouei*, en *violet*, et celle de *Tho kan*, en *bleu*.

CHINE. La *Chine* presque entière, soumise à la dynastie des *Ming*, en *jaune foncé*.

HIA. Le royaume de *Hia*, formé par un des chefs qui s'étaient révoltés contre les Mongols, existe encore dans la province de Szu tchhouan; en *bleu clair*.

CORÉE. La *Corée*, devenue indépendante, en *rouge*.

DJOURDJE. Le pays des *Djourdje* ou *Tatars aquatiques*, ancêtres des Mandchoux, en *jaune*.

AÏNOS. Les peuples *Kouriles* ou *Aïnos*, sur le continent de l'Asie et sur les îles; *orange*.

JAPON. Le *Japon* ou *Niphon*, en *bleu*.

L'INDE ULTÉRIEURE. L'*Inde ultérieure* se compose des royaumes de *Ngan nan* ou Tonquin, en *violet*; de celui de *Tchen tchhing* ou Cochinchine, en *bleu clair*; du *Siam*, en *bleu foncé*; du royaume de *Cambodje*, en *rouge*; du *Dziamba*, en *orange*, et du royaume de *Mian*, dont on ne peut fixer les limites à cette époque.

BENGA. Le *Bengál*, colorié en *jaune foncé*, forme un royaume indépendant.

HINDOUS. Le reste de l'*Inde en-deçà du Gange* est colorié en *bleu foncé*.

TUBET. Le *Tubet*, couleur *orange*.

VINGT-QUATRIÈME CARTE.

ÉPOQUE DE TIMOUR, L'AN 1404 DE JÉSUS-CHRIST.

EMPIRE OTHMAN. L'*empire des Turcs othmans*, comprenant la plus grande partie de l'Asie mineure, et s'étendant en Europe jusqu'aux bords du Danube, est colorié en *jaune*.

EMPIRE GREC. Les débris de l'*empire grec de Constantinople* sont coloriés ou soulignés en *carmin*.

VENISE. Les possessions des *Vénitiens* en Grèce et dans l'Archipel en *vert plein*.

GÊNES. Celles des *Génois* sur les côtes de la Dalmatie, dans l'Archipel, dans l'île de Chypre, sur les côtes de la mer Noire et de celles d'Azov ou de Zabache, sont coloriées en *orange*.

COMNÈNES. Les possessions des *despotes de la famille des Comnènes*, sur les côtes occidentales de la Grèce, sont indiquées par la *couleur bleue*. C'était *Charles Tocco*, comte de Céphalonie, Zante et Saint-Maur, qui, en 1376, obtint par un mariage l'Acarnanie et l'Étolie, et qui plus tard s'empara de Joannina et d'autres villes de l'Albanie.

TRAPEZUNT. L'*empire de Trapezunt*, couleur *vert clair*.

CHYPRE. Le *royaume de Chypre*, dont la ville principale, Famaguste, restait entre les mains des Génois, *violet*.

ÉGYPTE. L'empire des mamelucs Bordjites, en Égypte, *bleu*.

ARABIE. L'*Arabie*, gouvernée par plusieurs chérifs et roitelets, *verte*.

Le royaume de *Yemen*, colorié en *orange*.

IL-KHANS. Royaume des *Il-khans* sur l'Euphrate et le Tigre inférieur, *jaune*.

EMPIRE DE TIMOUR. L'empire de *Timour* ou *Tamerlan*, en *carmin*.

GÉORGIE. La *Géorgie*, couleur *orange*.

KAPTCHAK. L'empire des khans du *Kaptchak* ou *Kiptchak*, en *bleu*.

RUSSIE. Le grand-duché de *Russie*, en *vert clair*.

NOVGOROD. La république de *Novgorod*, coloriée en *orange*.

LITHUANIE. Le grand-duché de *Lithuanie*, enluminure *violette*.

PODOLIE. La *Podolie*, coloriée avec du *vermillon*.

MOLDAVIE. La *Moldavie*, couleur *vert clair*.

VALACHIE. La *Valachie*, enluminée en *bleu*.

SIBÉRIE. Le Khannat de la *Sibérie*, fondée par les successeurs de *Cheibani*, n'a pu être indiqué que par ses frontières occidentales et méridionales, coloriées en *jaune foncé*. On n'a aucun renseignement jusqu'où il s'étendait à l'est et au nord.

ASIE CENTRALE. Le royaume des princes *ouigour* ou *hoei khe*, *de Bich-balik*, dans l'Asie centrale, divisé en plusieurs petites principautés qui n'étaient pas toujours soumises à un seul prince, et dont on connaît peu l'histoire, couleur *verte*.

TUBET. Le *Tubet*, gouverné par un roi, enluminé en *orange*.

NÉPAL. Le royaume de *Népâl*, en *jaune*.

KACHEMIR. Celui de *Kachemir*, aussi en *jaune*.

BENGALE. Le royaume de *Bengale*, couleur *vert clair*.

HINDOUSTAN. L'empire de l'*Hindoustán*, considérablement diminué par les conquêtes de Timour, en *bleu*. Il est impossible de déterminer avec exactitude ses limites méridionales.

INDE AU-DELA DU GANGE. Dans l'*Inde au-delà du Gange* on voit le royaume de Siam, *bleu*; celui de Tchin la ou Cambodje, *jaune*; le Dziamba, *violet*; le royaume de Tchen tchhing, ou la Cochinchine, *vert*; et le royaume de Ngan nan, ou Tonquin, *carmin*.

EMPIRE CHINOIS. L'*empire chinois*, couleur *jaune foncé*. La Chine, proprement dite, n'était alors divisée qu'en quatorze provinces,

1. Kiang nan, ou Kiang nan Ki nai.
2. Pe phing.
3. Kiang si
4. Ho nan.
5. Chan toung.
6. Chan si.
7. Hu kouang.
8. Tche kiang.
9. Kouang toung.
10. Kouang si.
11. Fou kian.
12. Chen si.
13. Yun nan.
14. Szu tchhouan.

MONGOLS. Les *Mongols*, chassés de la Chine, avaient formé dans le nord de la Mongolie l'empire des Yuan septentrionaux, presque toujours déchiré par des troubles; *bleu foncé*.

TOUNGOUSES. Les *peuplades toungouses*, dont celles qui habitaient l'Amour inférieur et ses affluents, ont plus tard formé la nation des Mandchoux; *rouge clair*.

Les *Ainos* du continent, de l'île Tarrakai et des Kouriles, *orange*. AINOS.

La *Corée*, coloriée en *violet foncé*. CORÉE.

Le *Japon*, en *vert*. JAPON.

VINGT-CINQUIÈME CARTE.

ÉPOQUE DE MOHAMMED II, L'AN 1497 DE NOTRE ÈRE.

EMPIRE OTHMAN. L'*empire othman*, considérablement agrandi, *bleu foncé*.

VÉNITIENS. Les possessions des Vénitiens dans la Méditerranée, *vert clair*.

KARAMANIE. La *Karamanie*, qui avait ses propres princes, plus ou moins dépendants du sulthan des Othmans, *jaune*.

ÉGYPTE. L'empire des *mamelucs Bordjites* en Égypte, *carmin*.

ARABIE. L'*Arabie*, gouvernée par différents petits princes, *bleu*.

YEMEN. Le royaume de *Yemen*, couleur *vert clair*.

TURCOMANS. L'empire des *Bayandouriens* ou des *Turcomans du mouton blanc*, chez les Grecs *Asprobatades*, rendu puissant par *Oussun Hassan*, colorié en *jaune foncé*.

GÉORGIE. La *Géorgie*, gouvernée par ses propres rois, *carmin*.

MEKRAN. Le *Mekran*, indépendant, aussi colorié en *carmin*.

SEDJESTAN. Le khanat de *Sedjestán*, couleur *bleue*.

KANDAHAR. Celui de *Kandahár*, enluminé en jaune

KHORASSAN. Le khanat de *Khorassán*, colorié en *carmin*.

BADAKHCHAN. Le khanat de *Badakhchan*, couleur *verte*.

KABOUL. Celui de *Káboul*, plus ou moins dépendant des sulthans de l'Inde, *violet*.

TRANSOXIANE. Le royaume de *Mavarannahar* (et non pas *Marawannahar*, comme on l'a gravé sur la carte), *bleu foncé*.

OUZBEKS. Les possessions des *Ouzbeks* nomades, *carmin*.

ASTRAKHAN. Le khanat d'*Astrakhan*, dont les princes étaient de la race de Tchinghiz khan, *vert*.

CRIMÉE. Le khanat de *Crimée*, aussi gouverné par des Tchinghiz-khanides, *jaune*.

KAZAN. Le khanat de *Kazán*, sous des princes de la famille de Tchinghiz khan, *vert bleuâtre*.

RUSSIE. La *Russie*, coloriée en *carmin*.

SIBÉRIE. Le khanat des *Cheibaniens* en *Sibérie* n'est que souligné en *orange*, ses limites étant très incertaines.

Le khanat de *Ferghána*, colorié en *jaune*. FERGHANA.

Le royaume de *Kachgar*, sous des princes turcs, *carmin*. KACHGAR.

Celui de *Khotan*, aussi sous des princes turcs, *violet*. KHOTAN.

Le royaume de *Khamil*, ou *Hami*, couleur *orange*. KHAMIL.

Le pays des *Ouirat* ou *Kalmuks*, entre les montagnes Célestes et l'Altai, *violet*. KALMUKS.

Le pays des *Mongols*, colorié en *vert*. On a souligné avec la même couleur les noms de tous les peuples d'origine mongole, n'importe sous quelle domination ils se trouvent. MONGOLS.

Peuplades *toungouses*, couleur *bleue*. TOUNGOUSES.

La *Corée*, enluminée en *carmin*. CORÉE.

Le royaume de *Japon*, couleur *verte*. JAPON.

L'empire *chinois*, colorié en *jaune foncé*. Il comptait à cette époque quinze provinces, par la formation de celle de *Kouei tchéou*. CHINE.

Dans l'*Inde au-delà du Gange*, on voit les royaumes de Mian tian, ou Ava, souligné en *vert*; celui de Siam, couleur *bleue*; le Tchin la ou Camhodje, *carmin*; le Dziamba, *jaune foncé*; le Tchen tchhing, ou la Cochinchine, *orange*; Ngan nan ou le Tonquin, *vert clair*. INDE AU-DELÀ DU GANGE.

La *presqu'île en-deçà du Gange* montre : INDE EN-DEÇÀ DU GANGE.

L'empire des sulthans de Dehly, *carmin*.

Le royaume de Kachemir, *jaune*.

Le pays de Sindi, *vert*.

Le royaume de Goudjerat, *bleu*.

Le Malwa, *violet*.

Le Kandez, *orange*.

Le royaume de Konkana, *vert*.

Le Malabar, *jaune foncé*.

Le pays de Karnata, *carmin*.

Le Dekan, *bleu*.

Le royaume de Golconde, *jaune*.
L'Outkala, ou l'Orissa, *vert*.
L'île de Ceylan, *bleu*.
Le royaume de Bengale, *jaune*.
Celui de Nepâl, *vert*.
Le *Tubet*, gouverné par des rois, *bleu*. TUBET.

VINGT-SIXIÈME CARTE.

ÉPOQUE DES RUSSES ET DES MANDCHOUX, L'AN 1725 DE NOTRE ÈRE.

EMPIRE OTHMANS. L'empire des *Turcs othmans*, en *carmin*.

ARABIE. Les états du *chérif de Médine*, sous la protection turque, *jaune*.

Ceux du *chérif de la Mecque*, également sous la protection turque, *bleu*.

Le royaume de *Yemen*, colorié en *jaune*.

Le royaume d'*Aden*, en *bleu*.

Celui de *Fartak*, en *violet*.

Le royaume de *Hadjar*, en *orange*.

Le royaume de *Maskate*, en *vert*.

PERSE. L'empire *persan* et ses dépendances, *bleue*.

RUSSIE. Les *possessions de la Russie*, agrandies considérablement par les conquêtes de Pierre Ier, *vert clair*; les divisions des provinces de la Sibérie sont indiquées par des frontières *oranges*.

CRIMÉE. Le khanat de la *Crimée*, tributaire de la Turquie, est diminué par les conquêtes des Russes; *bleu*.

KIRGHIZ. Le pays des *Kirghiz* et d'autres tribus turques indépendantes, *jaune*.

OUZBEKS. Le royaume des *khans Ouzbek* de *Kharizme*, colorié en *orange*.

BOUKHARA. Le khanat de *Boukhara*, gouverné par les descendants de Timour, *vert*.

BOLOR. Le pays de *Bolor*, couleur *orange*.

BADAKHCHAN. Le khanat de *Badakhchan*, gouverné par un sulthan, *jaune foncé*.

AFGHAN. Le pays d'*Afghan*, colorié en *orange*.

BELOUTCHES. Le pays de *Beloutches*, ou le *Beloutchistán*, indépendant, *carmin*.

SINDH. Le *Sindh*, à l'embouchure de l'Indus, *vermillon*.

GRAND-MONGOLS. L'empire des *Grand-Mongols*, ou des *Baberides*, descendants de Timour par le sulthan *Baber*, qui fut chassé de ses états, se rendit dans l'Inde, et y établit cet empire puissant, *vert*.

INDE MÉRIDIONALE. Les *provinces méridionales de la presqu'île en-deçà du Gange*, gouvernées par plusieurs princes indépendants, couleur *jaune*.

POSSESSIONS EUROPÉENNES. On a indiqué dans l'Inde les possessions des différentes nations européennes en les soulignant avec les couleurs suivantes :

Carmin, Anglais.
Violet, Portugais.
Jaune foncé, Français.
Orange, Danois.
Bleu, Hollandais. A ces derniers appartenait aussi l'île de Ceylan, à l'exception du royaume de *Kandy*, souligné en vermillon, situé dans l'intérieur du pays.

INDE AU DELA DU GANGE. Dans l'*Inde au-delà du Gange* on voit les pays suivants :

Le royaume d'*Assam*, en *violet*.

Celui d'*Arrakan*, en *carmin*.

Le royaume d'*Ava* ou de *Mian*, en *bleu*.

Le royaume de *Pegou*, en *jaune*.

Le royaume de *Siam*, en *orange*.

Le royaume de *Laos*, en *carmin*.

Le royaume de *Kambodje*, en *jaune*.

Le royaume de *Tsiampa*, ou *Dziamba*, en *bleu*.

La *Cochinchine*, en *vert clair*.

Le royaume de *Ngan nan*, ou de *Tonquin*, en *violet*.

EMPIRE MANDCHOU-CHINOIS. L'*empire chinois* des *Mandchoux* est colorié en *jaune foncé*. Dans la *Chine proprement dite*, les limites des provinces sont indiquées par des traits en *vermillon*; dans les pays habités par des *Mongols*, par des frontières *vertes*; dans le pays des *Mandchoux*, par le *bleu*; la *Corée* est séparée de ce dernier par une ligne en *carmin*; dans les lignes *oranges*.

NGARI. Le *Ngari*, ou la partie occidentale du Tubet, n'étant pas encore soumise aux Mandchoux, est enluminée en *vermillon*.

JAPON. Le *Japon* et ses possessions en *carmin*.

KALMUCKS. L'empire des *Œlœts*, ou *Kalmuks*, dans l'Asie centrale, *violet*.

NEPAL. Le royaume de *Nepâl*, en *bleu*.

KACHEMIR. Le royaume de *Kachemir*, soumis au Grand-Mongol, couleur *bleue*.

VINGT-SEPTIÈME ET DERNIÈRE CARTE.

ÉPOQUE DE LA PRÉPONDÉRANCE DES ANGLAIS DANS L'ASIE MÉRIDIONALE, L'AN 1825 DE NOTRE ÈRE.

TURCS OTHMANS. L'*empire des Turcs othmans*, colorié en *bleu*.

RUSSIE. L'*empire russe*, colorié en *vert*. On a marqué la *nouvelle* division de la *Sibérie* par des frontières en *orange*.

TURKOMANS. Le pays des *Turkomans* et des *Kirghiz* nomades, en *vermillon*.

KHIVA. Le khanat de *Khiva*, en *violet*.

Celui de *Boukhara*, en *vert foncé*.

BADAKHCHAN. Les possessions du sulthan de Badakhchan, *vert clair*.

PERSE. Le *Perse*, en *orange*.

KABOUL. Le royaume de *Kâboul*, ou des *Afghân*, divisé actuellement en deux, dont l'oriental en *violet*, et l'occidental en *bleu*.

BELOUDJÈS. Le pays des *Beloudjès*, en *jaune*.

EUROPÉENS DANS L'INDE. On trouve sur la carte même l'explication des couleurs employées dans l'*Inde*, *en-deçà du Gange*.

CEYLAN. L'île de *Ceylan* est la seule possession que le roi d'Angleterre ait dans l'Inde; elle est enluminée en *rouge très clair*, avec une lisière *jaune foncé*.

BIRMANS. L'*empire des Birmans*, *violet*. On a souligné avec du *carmin* les villes principales qui se trouvent entre les mains des Anglais.

SIAM. Le royaume de *Siam*, *jaune*. La capitale actuelle *Bankok*, un peu au sud de *Juthia*, a été oubliée par le graveur sur la carte.

MALACCA. Le pays de *Malacca*, gouverné par des princes indépendants, *brun*. Le graveur y a également oublié la ville de SINCAPOUR, appartenant aux Anglais, elle se trouve à la pointe la plus méridionale de la presqu'île de Malacca, sur une île.

KAMBODJE. Le royaume de *Kambodje*, en *bleu*.

LAOS. Le royaume de *Laos*, en *rouge*.

COCHINCHINE. La *Cochinchine*, qui comprend actuellement le *Tonquin*, en *orange*.

EMPIRE CHINOIS. L'*empire chinois*, fond *jaune*.

La *Chine proprement dite* compte à présent les dix-huit provinces suivantes, distinguées par des limites d'un *jaune foncé*, savoir:

1. Tchy li.
2. Kiang sou.
3. Ngan hoei.
4. Kiang si.
5. Tche kiang.
6. Fou kian.
7. Hou pe.
8. Hou nan.
9. Ho nan.
10. Chan toung.
11. Chan si.
12. Chen si.
13. Kan sou.
14. Szu tchhouan.
15. Kouang toung.
16. Kouan si.
17. Yun nan.
18. Kouei tcheou.

Le pays des *Mandchoux*, ou la province de *Ching king*, se divise en trois gouvernements, séparés par des frontières *oranges*, savoir:

1. Ching king.
2. Ghirin oula.
3. Sakhalian oula.

La *Corée*, entourée d'une lisière *bleue*.

La *Mongolie*, divisée par des limites *bleues*, savoir:

1. Mongols Chara gol.
2. Khalkha.
3. OElœt, à l'ouest du pays d'Ordos.

Les pays des *Mongols et Eleuts à l'occident de la Chine*, divisés par des traits *verts*, savoir:

1. Mongols du Koukhon noor.
2. Mongols appelés Khor, au nord du Tubet.

L'*Asie centrale*, ou *Thian chan Nan lou*, c'est-à-dire province au sud des montagnes Célestes, entourée d'une lisière en *carmin*.

L'ancien pays des *Dzoûngar*, ou *Thian chan Pe lou*, province au nord des montagnes Célestes, avec des divisions en *bleu*, savoir:

1. Province d'Ili.
2. Province de Kour kara oussou.
3. Province de Tarbagatai.
4. Pays des Bourout, tribus kirghizes.

Le *Tubet*, avec ses divisions en *orange*, savoir:

1. Province de Kam.
2. Province d'Ouei.
3. Province de Thzang.
4. Province de Ngari.
5. Le Balti, ou le Petit Tubet; fond et lisière *orange*.

JAPON. Le *Japon* et ses possessions, fond *bleu*, lisière *carmin*.

FAUTE D'IMPRESSION QUI N'A PAS ÉTÉ INDIQUÉE.

Page 177, dans les deux dernières notes marginales, *lisez* 374 après J.-C., et 372 après J.-C.

TABLEAUX HISTORIQUES

DE L'ASIE.

INTRODUCTION.

L'Asie, séparée de l'Afrique par la mer Rouge et l'isthme de Suez; de l'Europe par le détroit des Dardanelles, les deux Bosphores, le Caucase et les monts Oural; de l'Amérique par un étroit passage, peut, dans sa vaste étendue, se diviser en différentes régions principales. L'Asie centrale est hérissée de chaînes de montagnes élevées, couvertes de neiges, qui renferment, d'un côté, de vastes déserts pierreux et des sables mouvants, de l'autre, des pays fertiles, où la vigne, le coton, le mûrier et le riz s'offrent en abondance, et où s'étendent des prairies immenses, théâtre éternel du vagabondage d'une multitude de peuples. La Chine, partant des monts qui limitent cette région centrale, s'étend de l'ouest à l'est jusqu'au bord du grand Océan, et forme la partie orientale de l'Asie, la plus éloignée de notre partie du globe. L'Inde, s'étendant des monts *Himalaya* jusqu'à l'Océan, abritée par eux des vents du nord, et recevant les influences d'un ciel pur et chaud, forme la partie méridionale, moins éloignée de nous que la Chine, et par conséquent plus connue des anciens. La partie occidentale, enfin, composée de la Perse, de l'Arabie, s'avançant par l'Asie mineure jusqu'en Europe, mêlée dans nos révolutions, figure dans toutes les époques de notre existence et s'y rattache presque continuellement.

Dans l'Asie occidentale, c'est la Perse, qui depuis le septième siècle avant notre ère, a formé l'empire dominant, et dont l'histoire doit principalement

nous occuper. Nous ignorons quel était, dans ces temps reculés, l'état de l'Inde. Les Tubétains n'étaient que des barbares féroces et indépendants, n'ayant aucune espèce de gouvernement, vivant dispersés dans leurs montagnes inaccessibles, et ne présentant point l'ensemble d'une nation. Les nomades Turcs, Mongols et Toungouses, de même que leurs voisins occidentaux, les peuples tudesques et hunniques, se composaient de hordes ne reconnaissant entre elles aucune supériorité, et errant confusément dans de vastes solitudes.

Dans une position centrale entre l'Euphrate et l'Indus, se trouvait l'*Irân* ou la Perse proprement dite, sur laquelle s'étaient alternativement établies des populations différentes. Il paraît que, sous l'empire assyrien, de nombreuses colonies sémitiques avaient passé l'Euphrate pour s'établir dans l'Irân, ce qui est prouvé par l'histoire et par la grande quantité de mots sémitiques qui se trouvent dans les idiomes de la Perse et de la Médie. Ces mots sont très différents de ceux que les Arabes musulmans y ont introduits plus tard avec la conquête, et leur différence marque clairement les deux mélanges aux deux diverses époques.

On est donc fondé à croire que l'ancienne population de la Perse a été à la fois *sémitique* et *indo-germanique* ou *japhétique*. Sa primitive histoire nous est peu connue, car les Juifs ne nous en ont appris que ce qui a rapport à eux-mêmes; les Grecs nous en ont dit davantage, mais ils ne s'accordent pas les uns avec les autres; enfin, les livres persans, qui, sans nous éclairer complètement, auraient pu nous procurer plus de lumières que des traditions étrangères, furent entièrement détruits par l'ardeur dévastatrice des mahométans. Ce ne fut qu'au commencement du onzième siècle que le sulthan *Mahmoud de Ghizneh*, jaloux d'exécuter un projet formé inutilement par ses prédécesseurs, résolut de faire recomposer les anciennes annales de la Perse, dont quelques fragments épars se trouvaient entre les mains des adorateurs du feu, qui avaient fui dans les montagnes la fureur des musulmans. Ces fragments réunis avaient déjà été confiés, environ un siècle auparavant, au poëte *Dak'ik'i*, pour composer l'une de ces histoires en vers que nous nommons épopées : elle devait s'étendre depuis le commencement de la monarchie persanne jusqu'à *Yezdedjerd*, dernier roi, chassé par les Arabes, dans le septième siècle de notre ère. La mort empêcha *Dak'ik'i* d'achever son ouvrage. Un jeune chantre, que l'instinct du talent et de l'ambition avait conduit à la cour de Mahmoud, et qui s'y était rendu fameux par ses vers, eut l'ordre

d'exécuter l'ouvrage commencé par *Dak'ik'i*. Le nouvel auteur, *Firdoussi* (1), mécontent de ce qu'on ne lui tint pas les promesses qu'on lui avait faites, s'ensevelit dans la retraite, où il acheva sa vaste entreprise. Il fut rappelé à la cour du sulthan; des présents magnifiques arrivèrent pour récompenser son travail, à l'instant où il expirait; et, comme le Tasse, il mourut la veille du triomphe. Son poëme est celui qui est devenu si fameux sous le nom de *Chah-nameh*, ou livre des rois. C'est dans cet ouvrage tout chargé de fables que nous trouverons ce que savent les mahométans sur l'ancienne histoire de l'Asie occidentale; et, sans espérer d'y rencontrer ni chronologie ni certitude, nous y découvrirons cependant quelques lueurs qui peuvent contribuer à éclaircir et à confirmer les récits des historiens grecs.

(1) Aboul Kasem Mansour *Firdoussi*, né en 916 ou 917 de notre ère, mourut à l'âge de cent quatre ans. Le premier orientaliste qui ait donné quelques fragments du *Chah-nameh* de Firdoussi est sir William Jones, dans son *Traité de la poésie asiatique*, placé à la suite de la traduction de l'*Histoire de Nadir-chah*, et dans son *Poeseos asiaticæ Commentarium*. (Londres, 1775, in-4°, et Leipzig, 1778, in-8°.) *Langlès* a profité de ce travail pour composer la *Notice sur la vie et les ouvrages de Firdoussi*, placée à la suite des *Fables* et *Contes* persans, traduits et publiés en 1788, in-16 et in-8°. M. Champion a traduit en vers anglais le commencement du *Chah-nameh*, et l'a publié sous ce titre: *The Poems of Ferdousi translated from the original persian*, 1788, 1 vol. in-4°. M. de Wallenburg, conseiller aulique de l'empereur d'Autriche, avait entrepris une traduction française de tout le *Chah-nameh* : cette traduction était avancée quand la mort l'enleva au milieu de son utile travail. Un de ses amis, M. A. de Bianchi, a publié sa traduction de *l'Introduction au Chah-nameh*, par Ebn-Mansour-el-Omry, et celle des *Chants préliminaires du Chah-nameh*, dans une brochure intitulée *Notice sur le Chah-nameh de Firdoussi, et traduction de plusieurs pièces relatives à ce poëme; ouvrage posthume de M. le conseiller de Wallenburg*. (Vienne, 1810, in-12.) Un des professeurs du collége de Fort-William, à Calcutta, le savant M. Lumsden, secondé de deux mollas très familiarisés avec la poésie persanne, y a entrepris de publier le texte persan du *Chah-nameh*, revu sur vingt-sept manuscrits, sous ce titre anglais: *The Shah-nama; being a series of heroic Poems, on the ancient History of Persia from the earliest times*. L'éditeur s'est contenté d'ajouter une très courte préface en anglais. Il n'y a que le premier volume qui ait paru de cette édition, qui devait former huit volumes in-folio, 1811. Le récit de la mort de Sohrab a été traduit librement en vers anglais par M. Atkinson, qui a publié cet épisode intéressant du poëme avec de nombreuses et savantes notes et le texte persan, d'après l'édition de M. Lumsden, sous ce titre : *Soorab, a Poem, freely translated from the original persian of Ferdousee*, etc. (Calcutta, 1814; 1 vol. gr. in-8° de 267 pages.) M. *Sil-*

vestre de Sacy, qui, dans le tome IV des *Notices et extraits des manuscrits*, avait traduit la vie de Firdoussi d'après Daulet-Chah, a inséré, dans le tome IV du *Magasin encyclopédique* de 1823, de curieux détails sur le *Chah-nameh* et sur les diverses traductions qu'on a faites de quelques fragments de ce fameux poëme; il en cite même des morceaux assez étendus. M. *Jourdain* a parlé amplement de Firdoussi, et a donné la traduction de plusieurs fragments ou passages de cet auteur dans l'ouvrage qu'il a publié en 1814, sous le titre de *La Perse*, tome V. M. *Goerres* a traduit le *Chah-nameh* en allemand, sous ce titre : *Heldenbuch von Iran, aus den Schah-nahmeh des Firdussi, von F. Goerres*, avec figures et une carte. (Berlin, 1820, 2 vol. in-8°.) Cette traduction n'est qu'un abrégé, qui cependant forme un ensemble; elle est précédée d'une introduction sur l'ancien état de la Perse. Le professeur *Wahl* à Halle s'occupe depuis long-temps d'une traduction complète en allemand du même ouvrage, de laquelle il a inséré des fragments dans les *Mines de l'Orient*. Le *Chah-nameh* a été traduit en prose arabe par un nommé K'aouam-eddyn Aboul Fetah Issa, fils d'A'ly Alhindary, natif d'Isphan, d'après l'ordre du grand roi Aboul Fetah Issa, fils d'Adel el Aboubekr, fils d'Ayoub. On possède à la bibliothèque du roi une copie de cette traduction, sous les n°s 624, 625 des manuscrits arabes, et plusieurs beaux exemplaires du texte original persan, ornés de peintures.

HISTOIRE DE L'ANCIENNE PERSE,

D'APRÈS FIRDOUSSI.

DYNASTIE DES PICHDADIENS.

Keïoumaratz fut, d'après les traditions pehlwis, le premier qui gouverna dans le monde. Il vécut mille ans et en régna trente. Couvert d'une peau de tigre, il descendit des montagnes et enseigna aux hommes l'usage des vêtements et d'une nourriture meilleure: les bêtes fauves, ainsi que tous les êtres vivants, venaient deux fois par jour lui rendre hommage. *Ahriman*, le génie du mal, envoya un démon pour l'attaquer. *Siamek*, fils de Keïoumaratz, fut tué dans ce combat; *Houcheng* vengea le trépas de son père. Keïoumaratz.

Houcheng parvint au trône à l'âge de quarante ans. Il régna avec justice; il apprit aux hommes l'art de cultiver et d'ensemencer les champs, et leur fit connaître les céréales. Rencontrant un monstre dans une forêt, il se saisit d'une énorme pierre pour le combattre; la pierre heurtant contre un rocher en fit jaillir des étincelles, et le feu fut découvert. Avec le secours de ce précieux élément, *Houcheng* inventa l'art de travailler le fer, et forgea la pince, la scie et le marteau. Il dirigea en outre le cours des fleuves, et construisit des canaux. Il apprit encore à ses sujets l'art d'élever le bétail et de substituer les étoffes de laine aux simples peaux de bêtes. Houcheng.

Theimouratz, fils de *Houcheng*, lui succéda. Il fut le premier qui chassa avec l'once et le faucon, et qui apprit la musique aux hommes. Un ange, envoyé par la Divinité, lui remit un lacet et un cheval, pour prendre les démons et les sou-

mettre. Il leur livra une bataille à la tête des Iràniens, les battit complètement, et fit prisonniers un grand nombre d'entre eux. Ces derniers lui demandèrent la vie, et, en retour de ce bienfait, ils lui enseignèrent l'écriture et la science. *Theimouratz*, vainqueur des démons, régna trente ans.

Djemchid. *Theimouratz* fut remplacé par son fils *Djemchid*. Les oiseaux et les *peris*, ou bons génies, lui obéissaient. Il inventa la cuirasse, les étoffes précieuses, et l'art de la broderie. Il employa cinq années à diviser son peuple en quatre castes principales. Les *Katour* formèrent la caste des prêtres, et habitèrent sur les montagnes; les *Asgar* formèrent celle des guerriers, les *Sebaisa* celle des agriculteurs, et les *Anoukhechi* celle des artisans. Le luxe se répandit sous son règne, et pendant trois cents ans *Djemchid* fut constamment heureux, jusqu'à ce que l'orgueil lui inspirât la pensée de se révolter contre la Divinité. *Dzohâk'* était alors prince des *Tasi* ou Arabes, et communiquait avec les mauvais génies. *Dzohâk'* accueillit les sujets de *Djemchid* qui abandonnaient leur souverain depuis ses désordres. Il se mit à leur tête, marcha contre *Djemchid*, le prit dans sa fuite, et le mit à mort après un règne de sept cents ans.

Dzohâk'. *Dzohâk'* régna mille ans. Sa tyrannie réduisit la Perse à la plus affreuse misère. Par la malice des démons, deux serpents étaient nés de ses épaules, et y demeuraient attachés. Pour apaiser leur faim dévorante, il fallait tous les jours la cervelle de deux hommes. Par un adroit stratagème, les cuisiniers du roi sauvaient chaque jour l'un des deux malheureux destinés à la nourriture des serpents, et l'envoyaient dans les montagnes : c'est de ces réfugiés que se forma dans la suite la race des *Kurdes*. Un songe avertit le sanguinaire *Dzohâk'* du sort qui l'attendait,

Feridoun. et de la vengeance qu'exercerait contre lui *Feridoun*, fils d'une de ses victimes. Il fit rechercher partout cet enfant redoutable ; mais la mère de *Feridoun*, qui l'avait donné à nourrir à la vache divine *Pour-mayeh*, se sauva avec lui dans le nord de l'Inde, sur le mont *Albrouz*. Là *Feridoun* fut élevé par un *Parsi*. Arrivé à l'âge de seize ans, il descendit de la montagne, et rejoignit sa mère, qui lui apprit son origine et ses malheurs : car il était issu de la race royale de Perse, chassée du trône par *Dzohâk'*. Enflammé du désir de venger ses ancêtres, il se prépara à saisir la première occasion. Quelque temps après, une sédition éclata en Perse, et fut conduite par un forgeron, qui mit son tablier au bout d'une lance et en fit l'étendard de la révolte. Les recherches continuelles qu'avait ordonnées *Dzohâk'*

avaient appris au peuple et le songe qu'il avait fait, et l'existence de *Feridoun* qu'il poursuivait : le peuple courut donc se réunir au jeune proscrit qui devait être le libérateur de la Perse. *Feridoun* fit couvrir d'or et de pierreries le tablier porté au bout d'une lance, l'adopta comme étendard royal, et le nomma *Direfch-gâwâny;* et, en effet, cet étendard n'a pas cessé d'être depuis un objet de magnificence et de respect dans tout l'empire. Armé de la massue appelée *Gâw-peigher,* parce-qu'elle était ornée d'une tête de buffle, *Feridoun* se mit en marche, et fut joint par l'ange *Serouch,* que la Divinité envoya pour lui apprendre le moyen de détruire un charme puissant qui protégeait *Dzohâk'*. Après avoir passé le Tigre à Bagdad, il marcha vers *Beit-ul-makaddes,* où était la résidence de *Dzohâk',* arriva à son palais, et brisa d'un coup de massue le talisman de son pouvoir. *Dzohâk',* qui s'était d'abord enfui, revint avec une armée, mais il fut vaincu par *Feridoun,* qui l'attacha avec de fortes chaînes dans une caverne de la montagne *Damawend.*

Les deux sœurs de Djemchid, *Chehrnias* et *Arnewas,* avaient été les femmes favorites de *Dzohâk'*. Après mille ans, *Feridoun* les trouva encore assez jeunes pour les épouser. Il en eut trois fils, qu'il maria à trois princesses de *Yemem.* L'aîné était *Selm,* le second *Tour,* et le dernier *Iredj.* Il leur partagea la terre : *Selm* reçut *Roum* et *Khâwer,* c'est-à-dire la Grèce, l'Asie mineure et l'Égypte; *Tour* obtint *Tourân* et *Djin,* c'est-à-dire le pays situé en-delà de l'Oxus, et l'empire chinois. *Iredj* devint maître de la Perse (*Irân*) et de l'Arabie. Mécontents de ce partage, les deux premiers vinrent à la tête d'une armée faire une incursion en Perse, tuèrent *Iredj* qui s'était rendu dans leur camp pour les apaiser, et envoyèrent sa tête à *Feridoun.* Dans sa douleur, le malheureux père demanda à Dieu un prolongement de vie, pour venger la mort de son fils.

Une seule des femmes d'*Iredj* se trouva enceinte; elle mit au jour une fille, que *Feridoun* unit à *Menoutchehr,* fils de son frère. Il l'éleva dans la sagesse, et, parvenu à l'âge d'homme, lui remit le trône, la massue *Gâw-peigher,* ses trésors et ses armées. A la nouvelle de la guerre que *Feridoun* avait ordonnée contre eux, *Selm* et *Tour* tâchèrent d'apaiser sa colère par des prières, des offres de soumission et des protestations de repentir. Ces moyens n'ayant pas réussi, les deux frères résolurent de combattre, et de livrer la première attaque. Leurs armées, Menoutchehr.

composées des peuples de *Djin* et de *Khâwer*, entrèrent en Perse. Celle de *Tour* arriva bientôt en présence de celle du *chah*. Dans une bataille nocturne, *Menoutchehr* vainquit *Tour* et lui trancha la tête. *Selm* restait seul à punir. Il était maître d'une forteresse inexpugnable située sur la montagne *Keboud*, et voulait s'en faire un asile; mais, tandis qu'il tenait la campagne, *K'âren*, l'un des généraux du *chah*, s'y introduisit par surprise et lui ferma cette retraite. *Selm*, battu par les Irâniens, voulut se réfugier dans son asile, dont il ignorait la prise; il fut atteint et mis à mort.

Feridoun ne cessa de déplorer le crime et le trépas de ses fils. Il mourut aimé de ses sujets, qu'il avait rendus heureux pendant cinq cents ans de règne. *Menoutchehr* lui mit une couronne sur la tête, et le plaça dans un sépulcre brillant d'or et de pierres précieuses. Après avoir porté le deuil de son grand-père pendant une semaine, le nouveau *chah* prit possession du trône.

Pendant ce temps vivait le valeureux *Sâm*, fils de *Nerimân*, prince de *Sedjestân* et de *Zaboulistân* ou *Ghizneh*. Privé d'enfants, *Sâm* faisait depuis long-temps des vœux pour en avoir; enfin l'une de ses femmes lui donna un fils. Ce fut *Zâl*, qui, quoique doué de toutes les qualités du corps, avait les cheveux blancs comme la neige; son père, épouvanté de cet augure, le fit exposer au pied de la haute montagne *Albrouz*. Le roi des oiseaux, *Simourg*, dont le nid était situé près de là, nourrit cet enfant, l'éleva jusqu'à l'âge de puberté, et le rendit à son père, qui, plein de repentir, redemandait à tous les lieux le fils qu'il avait exposé. Le roi des oiseaux, en quittant *Zâl*, lui donna une de ses plumes, en lui enjoignant de la brûler s'il se trouvait jamais dans un danger pressant.

Menoutchehr appela près de lui *Sâm* avec son fils *Zâl*, le combla de présents, et lui donna la souveraineté de tous les pays compris depuis *K'aboul* jusqu'au fleuve *Sind*. *Sâm* céda à *Zâl* le pays de *Zaboulistân*.

Naissance de Roustem.

Mihrâb régnait alors à *K'aboul*. Il était d'origine *tasi* (arabe) et de la race de *Dzohâk'*. Il avait une fille très belle, nommée *Roudabeh*, que *Zâl* épousa, et de laquelle naquit *Roustem*, le héros de la Perse, et le même dont les hauts faits sont le sujet principal du poëme de *Firdoussi*. Cet enfant merveilleux étant encore dans le sein de sa mère, lui causa de telles douleurs, qu'on fut obligé de l'en tirer par l'opération césarienne, conseillée par l'oiseau *Simourg*, auquel *Zâl* s'était adressé dans la crainte de perdre une épouse chérie. Le premier

exploit de l'Hercule de *l'Irân* fut la prise d'une forteresse située sur la montagne *Sipend* et le massacre de ses habitants, par lequel il vengea la mort de *Nerimân*, père de *Sâm*.

Menoutchehr, parvenu à l'âge de cent vingt ans, transmit la couronne à son fils *Nawder*, et mourut quelque temps après. Celui-ci ne suivit pas l'exemple et les préceptes de son père. Ses sujets, mécontents, se soulevèrent. *Sâm* se rendit auprès de lui avec une armée, pour le protéger contre les révoltés; mais ceux-ci offrirent la couronne à *Sâm* lui-même, qui la refusa, et qui leur conseilla de rester fidèles, et à leur prince de devenir meilleur. Malgré les exhortations de *Sâm*, *Nawder* ne changea pas de conduite. *Pecheng*, roi de *Tourân*, ou des Turcs, voulant profiter des troubles qui agitaient l'Irân, et venger la mort de son père *Tour*, ordonna à son fils *Afrasiâb* de passer le fleuve *Djihoun* avec une armée de quatre cent mille hommes. La mort avait ravi à *Nawder* l'appui de *Sâm*, et il ne pouvait opposer que cent quarante mille guerriers aux quatre cent mille de son adversaire. On se battit pendant plusieurs jours, enfin le *chah* fut contraint de céder le terrain et de se retirer avec le reste de ses troupes. Bientôt après il tomba dans les mains du vainqueur, et fut mis à mort, après un règne qui n'avait duré que sept ans. Nawder.

Afrasiâb quitta dès lors la province de *Dahestân*, qui avait été le théâtre de la guerre, et entra par *Rei* dans l'*Irân*, où il mit la couronne des *chah* sur sa tête.

Pendant cette invasion des Turcs, le successeur de *Sâm*, son fils *Zâl*, avait pris à son tour la défense de la dynastie de *Feridoun*, et avait fait proclamer comme *chah* un membre de cette race; c'était *Zou*, fils de Thamasp. La guerre dévasta le pays pendant cinq années, et fut suivie d'une disette générale. On fut donc obligé de conclure une paix, d'après laquelle le *Djihoun* fut déclaré limite des deux empires. *Zou* mourut bientôt, et laissa pour successeur son fils *Gerchâsp*, qui ne régna que neuf ans, et laissa la Perse sans maître. Zou. Gerchâsp.

Avant de poursuivre cette narration du *Chah-nameh*, il est nécessaire de faire quelques remarques sur la première dynastie persanne des *Pichdadiens*, dont il contient la tradition.

Si l'on peut supposer, comme on le verra plus bas, que *Kai Khosrou*, le second prince de la dynastie suivante, est le Cyrus des historiens grecs, on parviendra à déterminer l'époque de l'extinction des *Pichdadiens*. La première année de Cyrus, ou *Kai Khosrou*, en admettant l'identité, est la 553e avant Jésus-Christ. Il faut ajouter à ces 553 ans les 250 ans que régnèrent le père et le grand-père de Cyrus; ce qui donne 803 ans avant Jésus-Christ pour le commencement de la seconde dynastie et la fin de la première. Maintenant supputons la durée des *Pichdadiens* d'après le même livre :

Kaïoumaratz, fils de Sem, fils de Noah, régna		30 ans.
Houcheng,	environ	30
Thaïmouratz,		30
Djemchid,		700
Dzohak',		1000
Feridoun,		500
Menoutchehr,		26
Nawder,		7
Gerchasp,		9
Durée totale de la dynastie des Pichdadiens.....		2,332
Ajoutons à cette durée celle de 960 ans que *Kaïoumaratz* avait vécu avant de monter sur le trône		960
En supposant que *Kaïoumaratz* soit né cinquante ans après le déluge, ajoutons 50 ans.		50
Ce qui donne une durée totale depuis le déluge de		3,342
Maintenant joignez à ces 3,342 ans les 803 avant J.-C., date du commencement de la seconde dynastie. . .		803
Et l'on a pour l'époque du déluge		4,145

Ainsi, d'après le *Chah-nameh*, le déluge serait fixé à l'an 4,145 avant Jésus-Christ. La chronologie de *Firdoussi* placerait donc cette

époque 427 ans avant l'année donnée par les Septante, 1099 avant celle du texte samaritain, et 1795 avant celle du texte hébreu.

Les vies et les règnes de 700 et de 1000 ans n'obtiennent plus de foi aujourd'hui, et il faut donc supposer que *Djemchid* et *Dzohâk'* représentent des familles entières. Il serait inutile de vouloir comparer les traditions grecques avec les récits monstrueux du *Chah-nameh*, qui, n'ayant été recueillis que sous les Sassanides, nous sont arrivés pleins de vague, d'invraisemblances et de fables, et sur lesquels *Moïse de Khorene* a déjà jeté un si juste ridicule. Nous ne chercherons donc pas à trouver des ressemblances insaisissables, et nous nous bornons à quelques rapprochements généraux.

Les historiens grecs nous rapportent trois faits principaux : 1° l'existence d'un vaste empire connu chez eux sous le nom d'empire assyrien; 2° son renversement par celui des Mèdes; 3° enfin, les incursions fréquentes des Scythes venant du Caucase, de l'orient ou de la mer Caspienne et de l'Oxus. Ces trois mouvements des populations l'une sur l'autre se retrouvent à peu près dans les traditions persannes qu'on vient de lire d'après *Firdoussi*.

En effet, le théâtre des quatre premiers règnes du *Chah-nameh* est sans contredit la Médie, où fut établi le culte du feu par *Houcheng*. *Kaïoumaratz* et ses successeurs furent donc une dynastie mède détrônée par *Dzohâk'*, prince *tasi*, ou arabe, et qui commença ce que les Grecs ont appelé l'empire assyrien. Le mot *tasi* désigne aujourd'hui les habitants de l'Arabie, mais rien n'empêche de croire qu'anciennement il s'appliquait à tous les peuples sémitiques, et par conséquent aux Assyriens. La nouvelle dynastie de *Dzohâk'*, si détestée par les Irâniens, parce-qu'elle était étrangère, et qu'elle apporta une espèce de culte diabolique, n'était donc vraisemblablement que celle des princes assyriens, qui, d'après les Grecs, ont possédé toute la Perse jusqu'à l'Indus, et le Djihoun ou Oxus.

Feridoun lui-même, qui, d'après le *Chah-nameh*, détrôna et renferma *Dzohâk'*, serait le représentant de la nouvelle dynastie mède qui commença avec Déjocés et renversa l'empire d'Assyrie. Les princes assy-

riens, ou *tasi*, n'habitaient pas Jérusalem, comme on pourrait le croire par le nom de *Beit-ul-makaddes, maison sainte*, donné par Firdoussi à leur résidence, et qui est celui par lequel les Arabes désignent la capitale de la Palestine. Le poëte persan nous éclaircit lui-même sur ce point, en ajoutant que *Beit-ul-makaddes* portait le nom *tasi* de *Hameh-el-Harran*. C'était donc vraisemblablement *Harran*, situé en Mésopotamie dans la contrée appelée *Diar Modzâr*. D'après des traditions encore existantes, cette ville a été bâtie peu de temps après le déluge, et elle est regardée comme une des plus anciennes du monde.

Albrouz est le nom ancien de la grande chaîne de montagnes qui commence à l'occident du Bosphore cimmérien, borde la mer Caspienne au sud-ouest et au midi, et va se joindre vers l'orient aux monts *Himalaya* qui séparent l'Hindoustan du Tubet. Elle comprend donc le Caucase de nos jours, les montagnes du *Ghilan*, le *Damawend*, la chaîne du *Khorasân* et le Paropamisus ou *Hindou-kouch*. *Feridoun*, venant de la Médie fonder le nouvel empire mède sur les débris de l'empire assyrien, descendit de l'*Albrouz*. La Perse orientale, comprenant le *Sedjestân* et le *Zaboulistân*, qui est le pays de *Ghizneh*, était soumise au *chah*, mais gouvernée en sous-ordre par les princes de la race de *Sâm*. Quant au *K'aboul*, il n'était que tributaire, et appartenait à une branche de la famille de *Dzohâk'*, c'est-à-dire à des princes assyriens qui avaient traité avec les Mèdes, vraisemblablement pour ne pas être forcés de faire la guerre dans un pays d'un accès difficile, et habité par une nation valeureuse.

On trouve la troisième analogie entre les traditions grecques et persannes, dans le débordement des peuples barbares venant de la Perse orientale. Les incursions des Scythes rapportées par les auteurs grecs concorderaient assez avec celles des princes de *Tourân* venant d'au-delà le *Djihoun* ou l'Oxus, et qu'on a vues commencer sous la dynastie des *Pichdadiens*. Depuis les temps les plus reculés, la Perse a été exposée aux invasions des peuples venant du côté du Caucase, de la mer Caspienne et de l'Oxus. Les Grecs les appelèrent Scythes, parcequ'ils n'avaient pas d'autre nom pour désigner les peuplades barbares. Les

Persans les ont appelés Turcs ou Chinois, *Tourân* et *Djin*, quoique de ce temps, ou sept cents ans avant Jésus-Christ, il n'y eût ni des uns ni des autres sur la côte orientale de la Perse; mais au temps de la composition du *Chah-nameh*, on n'y connaissait que des Turcs et des Chinois, et on a donné le nom de ces derniers à tous ceux qui les avaient précédés. En réalité les tribus turques ne se sont avancées vers l'occident que quelques siècles plus tard. Le nom de Chine, *Djin*, ne date que de la fin du troisième siècle avant notre ère, ou de l'époque de la dynastie impériale de *Thsin*; et les Chinois n'arrivèrent sur l'Oxus que vers la cent vingtième année avant Jésus-Christ. Les anciens ennemis de la Perse, débordant sur elle par son côté oriental, n'étaient vraisemblablement que des tribus hunniques et tudesques, auxquelles, du temps des Sassanides, succédèrent les Turcs et les Chinois. Le nom des deux derniers fut donc reporté aux peuples qui les avaient anciennement précédés sur l'Oxus.

Ce qui paraît donc constant d'après le rapprochement des traditions, c'est que deux dominations se succédèrent : l'une, partant de l'Assyrie, domina la Médie et toute l'Asie orientale; l'autre, partant de la Médie, réagit sur la première et repoussa les peuples sémitiques au-delà du Tigre et de l'Euphrate; et, enfin, à ces révolutions des deux populations l'une sur l'autre se joignit l'invasion fréquente des peuples barbares venant du Caucase, de la Scythie et de l'Oxus.

DYNASTIE DES KAIANIENS.

A la nouvelle de la mort de *Gerchâsp*, le roi de *Tourân* ordonna à son fils *Afrasiâb* de repasser le *Djihoun*, et de profiter des troubles de *l'Irân*. Alors *Zâl*, roi du *Sedjestân*, tint un conseil auquel assistèrent tous les grands de l'empire, et proposa de choisir pour chah *Kai K'obâd*, issu de la race de *Feridoun* et de *Djemchid*. Roustem monte sur son cheval *Rekch*, se rend au mont *Albrouz*, où se trouvait *Kai K'obâd*, et lui offre le trône. L'offre est acceptée, les *Tourâniens* sont battus, et le nouveau *chah* couronné. Une seconde bataille fut livrée, où *Afrasiâb* manqua d'être pris, et après laquelle les *Tourâniens*, entièrement dis- Kai K'obâd.

persés, repassèrent le *Djihoun* et firent la paix. L'Oxus fut de nouveau reconnu pour limite entre les deux empires. *Kai K'obâd* se rendit dans les pays de *Fars* (Farsistân), et tint sa cour à *Istakhâr* (Persépolis). Il régna avec gloire pendant cent ans.

Kai K'aous.

Kai K'aous succéda à son père. Séduit par une description du *Mazanderân* qu'un poëte voyageur lui avait faite, il résolut de le conquérir. Les grands et *Zâl* lui-même le dissuadèrent de cette entreprise périlleuse, car le *Mazanderân* passait pour le siége des mauvais génies, et on le disait entouré de charmes qui le rendaient redoutable pour tous ceux qui tentaient d'y pénétrer. Aucune de ces considérations ne put empêcher le *chah* de se mettre en marche. Il commença par dévaster le pays ennemi, et par faire un butin immense. Le roi du *Mazanderân* envoya demander du secours au démon blanc (*Diwi-sefid*), qui frappa les *Irâniens* de cécité et les retint prisonniers avec le *chah* lui-même. Roustem accourut pour les secourir, et prit le chemin le plus court, quoiqu'il fût rempli de lions, de démons et de goblins (*ghowel*). Après beaucoup d'aventures et de combats, il réussit à délivrer le *chah;* il tua les démons et les enchanteurs; et le *Mazanderân*, soumis, fut confié à un roi vassal de la Perse. Après quelque temps d'un règne paisible à *Istakhâr, Kai K'aous* voulut faire le tour de son royaume. Il se rendit au *Tourân*, et visita *Mekran* et *Djin*. Pendant qu'il était à *Zereh* dans le *Sedjestân*, le roi des *Berbers* fit une invasion en Perse. *Kai K'aous* marcha aussitôt contre lui, le mit en fuite, et le poursuivit jusque dans son propre pays. Il retourna ensuite vers l'orient, visita la montagne *K'âf* (l'Hindou kouch) et passa un mois entier chez *Roustem*.

Revenu de cette incursion, il tenta une expédition maritime contre les trois pays (*Sih-chehr*). Il se rendit à *Hamawerân* (Damascus); c'était le pays du milieu; celui de la gauche était *Misr* (l'Égypte); et celui de la droite le *Berberistân* ou le pays des *Berbers*. Après avoir soumis le *Hamawerân*, il épousa la fille du roi; mais il fut trahi par son beau-père, qui s'empara de lui pendant les réjouissances du mariage, et le retint prisonnier dans une forteresse située dans les montagnes. A la nouvelle de la captivité du *chah*, les *Tourâniens*, sous *Afrasiâb*, firent une nouvelle invasion en Perse et la dévastèrent encore une fois. *Roustem* vola au secours de son souverain, battit les rois des trois pays réunis, délivra le *chah* et le remit sur le trône à *Istakhâr*. Les *Tourâniens* furent

contraints de nouveau à repasser le *Djihoun*, car les Persans s'étaient unis pour les chasser avec les rois des Égyptiens et des *Berbers*, et avec le *keissar* de *Roum* (la Grèce).

Kai K'aous avait régné long-temps avec justice et sagesse, mais tout à coup un mauvais génie lui inspira la coupable idée de s'élever jusqu'au ciel. Il se plaça donc sur un siége attaché à de grands aigles, et se fit emporter dans les airs; mais ces oiseaux, fatigués, le laissèrent bientôt retomber sur la terre. Le prince, humilié, retourna dans sa résidence, et expia son orgueil par une pénitence de quarante jours. Ici le livre des Rois rapporte l'union de *Roustem* avec une princesse *tourânnienne*, de laquelle naquit *Sohrâb*, l'égal de son père en force et en courage; mais dans une bataille le père et le fils se rencontrèrent sans se connaître, et *Sohrâb* tomba sous le fer de *Roustem*.

Kai K'aous eut un fils nommé *Siawech;* sa beauté et sa valeur rendirent sa belle-mère *Sewdabeh* éperdument amoureuse de lui. Ce prince vertueux mérita sa haine par sa résistance à des propositions criminelles, et fut accusé par elle d'avoir voulu porter atteinte à sa vertu. Afin de prouver son innocence, *Siawech* se soumit à l'épreuve du feu, et sortit glorieusement de cette fausse accusation. *Sewdabeh* irréconciliable lui suscita de nouveau la colère de son père, et l'obligea de quitter l'*Irân* et de se rendre à la cour d'*Afrasiâb*, roi de *Tourân*. Celui-ci le reçut avec joie, malgré des prédictions qui annonçaient que le prince persan serait la cause de la ruine du *Tourân*. *Siawech* épousa *Ferengis*, fille du roi, et reçut en apanage le château et la contrée de *Genk*, situés au-delà de *Khotan*, dans un climat fortuné. *Siawech* y bâtit le palais magnifique de *Siawechkerd*, et y vécut heureux. *Gersiwez*, frère d'*Afrasiâb*, étant venu le visiter, fut saisi d'envie à la vue d'un bonheur si parfait; retourné auprès d'*Afrasiâb*, il l'indisposa tellement contre son gendre, qu'*Afrasiâb* se mit en marche, l'attaqua et le fit mourir. Il voulait immoler aussi sa fille *Ferengis* qui était enceinte, car il craignait l'accomplissement de prédictions sinistres; mais *Birân*, prince de *Khotan*, la sauva et la reçut chez lui. Elle y accoucha de *Kai Khosrou*, que son père *Afrasiâb*, revenu de sa colère, fit élever chez les pâtres des montagnes.

Siawech.

Kai Khosrou.

A la nouvelle de la mort de *Siawech*, *Roustem* se rend à la cour de *Kai K'aous*, l'accable de reproches, arrache *Sendabeh* du trône, et la tue en présence

du roi. Il se met ensuite à la tête de l'armée persanne, pénètre dans le *Tourân* et y porte la dévastation. Son fils *Feramerz* le devance, s'empare d'un fils d'*Afrasiâb*, le tue, et fait ainsi un premier sacrifice à la mémoire de *Siawech*. *Afrasiâb* se défend avec vigueur contre *Roustem*, mais il est complètement battu. Alors il s'enfuit rapidement jusqu'à *Genk*, pour faire noyer *Kai Khosrou*, et ne pas le rendre vivant à *Routâm*. *Birân* parvient à le calmer, l'engage à sauver *Kai Khosrou*, et à le lui remettre pour l'envoyer au-delà des mers, dans le pays *Djin* (Chine). *Roustem* arriva à la tête des *Irâniens*, mais ne trouva plus *Afrasiâb*, qui s'était enfui sur les bords de la mer de *Djin*. *Ferberz*, fils de *Kai K'aous*, est alors institué roi de *Tourân* et mis en possession de tout le pays compris depuis l'*Oxus* jusqu'à *Djin et Madjin*.

En ce temps-là, une sécheresse générale affligea toute la Perse. Un songe prescrivit d'envoyer chercher *Kai Khosrou* pour la faire cesser. Après sept ans de recherches dans les déserts, il fut enfin trouvé, reconnu, et ramené chez sa mère *Ferengis*, à *Siawechkerd*. Elle lui rendit le cheval de son père, *Chebrenk*; pour le soustraire aux persécutions des *Tourâniens*, ils partirent ensemble, et arrivèrent aux bords du *Djihoun* et le traversèrent à la nage. *Kai K'aous* reçut son petit-fils avec beaucoup de joie ; et, pour terminer toute jalousie entre ce nouveau venu et son fils *Ferberz*, il déclara que le trône appartiendrait à celui des deux qui prendrait *Ardebil*, la retraite du rebelle *Behmen*. *Ferberz* s'y essaya le premier, et revint sans succès. *Kai Khosrou*, plus heureux, se rendit maître d'*Ardebil*, et, d'après la promesse de son aïeul, fut reconnu héritier de l'empire.

Les *Irâniens* firent à cette époque une nouvelle invasion dans le *Tourân*. Ils furent repoussés et réduits à l'extrémité sur la montagne aride de *Himawend* dans le *Khorasân*. *Roustem* vint encore à leur secours. Une grande bataille fut livrée. Les *Sik'lab* (Slaves), les Indiens et le *K'akhân* de *Djin*, alliés d'*Afrasiâb*, furent totalement battus. Les Persans entrèrent dans le pays de *Sogd*; de là ils allèrent à *Bidâd*, ville habitée par des anthropophages, et la saccagèrent entièrement. Ils pénétrèrent jusqu'à *Khotan*. *Afrasiâb* perdit encore une bataille, et se sauva de nouveau dans le pays de *Djin*. Après l'avoir inutilement cherché, *Roustem* retourna avec les *Irâniens* chez le *chah*, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie. De nouvelles guerres recommencèrent entre les deux

empires; *Kai Khosrou*, l'héritier du trône, se mit lui-même en campagne contre les *Tourâniens*, passa le *Djihoun*, et s'empara de la résidence d'*Afrasiâb*. Celui-ci reparut l'année suivante avec une armée formidable; mais, toujours battu, il fut enfin obligé de se cacher. *Kai Khosrou* passa une année à le chercher inutilement, et retourna en Perse auprès de son aïeul, qui désirait le voir encore une fois. Pour *Afrasiâb*, fuyant d'asiles en asiles, il se retira dans une caverne dans le voisinage de *Berda*. Découvert en cet endroit par un saint homme nommé *Hom*, il fut saisi, et remis dans les mains du *chah*, qui lui fit trancher la tête, pour accomplir ses promesses de vengeance.

Règne de Kai Khosron.

Kai K'aous mourut à l'âge de cent cinquante ans, et *Kai Khosrou* monta sur le trône de l'*Irân*. Celui-ci, parvenu à sa soixantième année, craignit de tomber dans les erreurs de *Djemchid* et de *Dzohâk'*, de quitter le chemin de la vertu, et de méconnaître la puissance divine. Il tint alors publiquement sa cour, distribua ses trésors, et rendit à *Djehem*, fils d'*Afrasiâb*, le patrimoine de son père, en le faisant roi du *Tourân*: voulant laisser à ses peuples un sage monarque, il fit choix de *Lohrâsp*, petit-fils de *Pechen*, et issu du sang royal. *Kai Khosrou* se retira ensuite sur une haute montagne et disparut.

Lohrâsp.

Lohrâsp fit sa résidence dans la ville de *Balkh*. Il avait deux fils, *Gouchtâsp* et *Zerir*. Il ne chérissait que le dernier et lui destina la couronne. *Gouchtâsp*, irrité de cette préférence, quitta sa patrie et se rendit dans le pays du *K'eissar* de *Roum* (Cæsar de la Grèce), dont il épousa la fille. Quand sa retraite fut connue, son père lui envoya *Zerir*, pour lui offrir le trône. Attiré par cette offre, il revint en Perse.

Gouchtâsp.

Zerdoucht ou Zoroastre.

A cette époque vivait un vieillard nommé *Zerdoucht*, qui se présenta devant le *chah*, en lui disant: « Je suis un messager du ciel, venu pour te montrer le chemin » qui conduit à Dieu. » Il lui remit en même temps un bassin rempli de feu céleste, et l'instruisit dans sa nouvelle doctrine. *Gouchtâsp* et *Zerir* suivirent cette religion, et on établit à *Balkh* le temple du feu *berzin*. Les grands de l'empire abolirent alors l'idolâtrie, et la religion de *Zerdoucht* devint celle de l'*Irân*. Ce changement de croyance fut la cause d'une nouvelle guerre des *Tourâniens* et de *Djin* contre l'*Irân*. *Gouchtâsp* passe alors le *Djihoun*; son fils *Isfendiâr* fait des merveilles de valeur, et les ennemis sont battus après une résistance opiniâtre. Cette victoire remportée, *Isfendiâr* est envoyé par son père dans toutes les provinces de l'empire pour y abolir le paganisme et introduire la croyance de Zer-

Isfendiâr.

doucht. *Kurzem*, ennemi secret du prince, le dénigre auprès de son père, et éveille des soupçons dans le cœur de *Gouchtâsp*, qui pour se défaire d'*Isfendiâr* le charge de se rendre dans le *Zaboulestân* et de ramener *Roustem* les mains liées, sous prétexte que ce héros avait manqué de respect à la majesté du *chah*. *Isfendiâr* se défend de cette commission périlleuse, et funeste pour l'empire; mais son père insiste, et il est forcé d'obéir. Il arrive chez *Roustem*, et le prie d'accéder à la demande de *Gouchtâsp*. Le vieillard, âgé de sept cents ans, refuse de se soumettre à une humiliation qu'il n'avait pas méritée. Un combat singulier a lieu entre le fils du roi et le prince de *Zaboulestân*. Le dernier, fatigué et blessé, se retire sur une montagne et prie *Isfendiâr* de lui donner quelque repos. *Zâl* brûle une plume de l'oiseau *Simourg*, qui paraît pour assister *Roustem*. L'oiseau guérit ses blessures, le transporte au bord de la mer de *Djin* et lui montre l'arbre qui protège la vie d'*Isfendiâr*. *Roustem* fait une flèche avec des branches de cet arbre, et *Simourg* lui conseille de tirer aux yeux de son ennemi, seule partie vulnérable de son corps d'airain. Il lui recommande pourtant d'essayer, avant de combattre, tous les moyens de conciliation. *Isfendiâr* les rejette, et il est atteint par la flèche de *Roustem*, qui lui perce les yeux. Avant de mourir, il se réconcilie avec le vainqueur et lui confie l'éducation de son fils *Behmen*. *Roustem* est enfin tué par l'astuce de son propre frère *Chegad* et du roi de *K'aboul*, qui le font tomber à la chasse dans une trappe. Avant d'expirer il se venge de *Chegad*. Son fils *Feramerz* met à mort le roi de *K'aboul* et quarante de ses parents.

Mort de Roustem.

Behmen ou Ardechir Diraz-dest.

Gouchtâsp remit la couronne à *Behmen*, fils d'*Isfendiâr*: c'est le même que *Mirkhond* appelle aussi *Ardechir Diraz-dest*, ou *Ardechir à longues mains*. La première occupation du nouveau *chah* fut la vengeance de la mort de son père; il alla donc dévaster le *Zaboulistân*, fit prisonnier *Zâl*, et ordonna de pendre *Feramerz*. *Behmen* eut un fils nommé *Sassan* et une fille appelée *Homai*. Il la rendit enceinte, et il déclara que l'enfant dont elle accoucherait serait son successeur, quel que fût son sexe. Cette résolution paraît avoir été prise d'après ce principe de *Zerdoucht*, que tout ce qui est engendré en retournant à la source d'où il est sorti, participe d'une origine doublement pure et excellente. *Behmen* mourut avant la naissance de l'enfant de *Homai*, et celle-ci lui succéda. Elle fit mettre son fils nouveau-né dans une boîte remplie de pierres précieuses, qui fut jetée dans l'Euphrate. Un blanchisseur trouva l'enfant, le nomma

Homai.

Dârâb (don de l'eau), et l'éleva au lieu du sien, qu'il venait de perdre. *Dârâb*, devenu grand et valeureux, fut reconnu et ramené à sa mère, qui lui remit les rênes du gouvernement. Dârâb.

Après une guerre heureuse contre les *Tasi* (Arabes), *Dârâb* marcha contre *Filifous* (Philippe, empereur de *Roum*), le battit et le rendit tributaire. Pour consolider la paix, le *chah* épousa *Nahid*, fille de *Filifous*. Elle devint enceinte de lui; mais, à cause de sa mauvaise haleine, il la renvoya à son père. Elle mit au monde un fils nommé *Sekander*. *Dârâb* choisit pour épouse la fille de *K'akhan* de *Djin*, de laquelle il eut un autre fils nommé *Dârâ*. Celui-ci monta sur le trône après la mort de son père, qui avait régné dix ans. *Dârâ* était d'un caractère hautain, cruel et dissimulé. Sa mauvaise administration contribua beaucoup aux succès de son frère *Sekander*, qui est le même qu'*Alexandre le Grand*. La querelle entre la Perse et la Grèce (*Roum*) vint de ce qu'Alexandre refusa le tribut, consistant en mille œufs d'or pur, que son père s'était engagé de payer annuellement. Il répondit aux ambassadeurs de *Dârâ*, venus pour les réclamer: « De ce tribut il n'y a plus ni couleur ni fumée, car l'oiseau qui pondait ces œufs » vient de s'envoler dans l'autre monde. » *Dârâ* envoya alors un autre message au prince grec, par lequel il lui fit présenter une raquette, une paume et un sac rempli de grains de sésame. Son intention était de se moquer par les deux premiers objets de la jeunesse d'Alexandre, et d'indiquer par le dernier l'armée innombrable avec laquelle il comptait l'attaquer. Alexandre prit dans sa main la raquette, et dit: « Ceci est l'image de ma puissance, avec le secours de laquelle je jetterai loin comme une paume le pouvoir de *Dârâ*. Puis, faisant apporter une poule, il ajouta qu'elle allait montrer ce que deviendrait la nombreuse armée du *chah*: la poule en effet mangea les grains, et le prince grec envoya en outre une coloquinte à son ennemi, pour lui indiquer l'amertume du sort qui l'attendait. Dârâ. Sekander ou Iskender.

L'invasion des Grecs fut prompte. Ils commencèrent par la conquête de *Misr* (l'Égypte) et ne pénétrèrent en Perse que plus tard. *Dârâ* partit d'*Istakhâr* avec une armée innombrable et s'avança jusqu'au bord de l'Euphrate. *Alexandre*, déguisé en ambassadeur, vint dans son camp pour traiter avec lui, et ne put réussir. Le lendemain une bataille sanglante fut livrée, et les Persans succombèrent. Alexandre les poursuivit, passa l'Euphrate et s'empara de leur camp. *Dârâ*, à

a tête d'une nouvelle armée, repassa le fleuve et fut vaincu une seconde fois. L'ennemi se rendit maître d'*Irak'*, et y resta quatre mois. Le *chah* s'était porté à *Tchehrem*, lieu où il cachait ses trésors, et de là à *Istakhâr* (Persépolis), pour y renforcer son armée par de nouvelles levées d'hommes. Alexandre l'attaqua de nouveau, le chassa d'*Istakhâr*, et s'empara de cette ville. *Dârâ* se rendit à *Kirinân*. Son vainqueur lui fit des propositions de paix qui furent rejetées. Une troisième bataille fut perdue par les Persans, et *Dârâ* fut assassiné pendant la nuit par deux de ses ministres, *Mahesiar* et *Djamesiar*. Alexandre consola son ennemi expirant, et vengea sa mort en immolant ses meurtriers.

Les Orientaux appellent Alexandre *Sekander* ou *Iskender Dzul-k'arnaïn*, c'est-à-dire, *Alexandre avec les cornes*. Ce surnom provient des deux cornes d'*Ammon* qu'il portait à son casque, et avec lesquelles il est représenté sur ses médailles.

Le récit du *Chah-nameh* sur la seconde dynastie est aussi fabuleux que celui sur la première, et il serait inutile d'y chercher des rapports exacts avec les relations de Xénophon et d'Hérodote. Le Déjocès de ce dernier auteur fut, comme *Kai K'obâd*, choisi pour roi à cause de sa justice et de sa sagesse, dans un temps où la Perse était dans la misère et l'anarchie. On trouve encore une autre ressemblance entre Déjocès et *Kai K'obâd*. *Kai K'obâd* est appelé *Arch* par quelques auteurs mahométans, Déjocès est appelé *Arcæces* par Ctésias. Hérodote nous dit que Déjocès eut pour successeur un fils nommé Phraortes, et c'est à ce prince mède qu'il attribue la conquête de la Perse. *Firdoussi* ne fait pas mention de ce monarque; il confond probablement son règne dans celui de son père, qui occupa le trône pendant un siècle. Cependant un auteur mahométan fait mention de ce second Phraortes; et il rapporte positivement, d'après quelques historiens, que *Kai K'aous* était le fils d'*Aphra* et petit-fils de *Kai K'obâd*. Il paraîtrait encore que l'histoire de *Kai K'aous* de *Firdoussi* est en même temps celle de Cyaxarès et d'Astyage. L'aveuglement de *Kai K'aous* et de son armée n'est vraisemblablement autre chose que l'éclipse totale du soleil, qui arriva pendant la bataille que Cyaxarès

livra aux Lydiens, et qui avait été prédite par Thalès aux Ioniens. L'expédition contre *Hamawer*, mentionnée dans le livre des Rois, semble être le siége de Ninive des écrivains grecs, qui s'accordent encore avec Firdoussi quand ils disent que l'opération fut interrompue par une invasion des Scythes; de même, le récit que fait Hérodote, du mariage d'Astyage avec la fille du prince de Lydie, concorde avec celui de l'auteur persan qui nous parle du mariage de *Kai Khosrou* avec *Sendabeh.*

Il n'est pas douteux que *Kai Khosrou*, ou simplement *Khosrou*, soit le même personnage que le Cyrus d'Hérodote. Cyrus était fils du Persan *Cambyse* et de *Mandane*, fille d'Astyage. Ce dernier vit dans un songe une vigne qui sortait du ventre de sa fille enceinte, et qui étendait ses rameaux sur toute l'Asie; il consulta les interprètes des songes. Ceux-ci lui ayant déclaré que le fils dont accoucherait sa fille occuperait son trône, il la fit venir de la Perse auprès de lui, et la retint sous une garde étroite, décidé à faire périr l'enfant qu'elle mettrait au monde. Lorsque *Mandane* fut accouchée, Astyage fit appeler Harpagus, qui lui était très dévoué, et lui ordonna de mettre à mort l'enfant de Cambyse. Harpagus, ne voulant pas souiller sa main du sang des rois, fit chercher un des principaux pâtres d'Astyage, et le chargea d'exposer l'enfant sur une montagne déserte, pour qu'il y trouvât une mort prompte. Mais le pâtre n'exécuta pas cet ordre cruel, et éleva le jeune Cyrus comme son propre enfant. Ce récit d'Hérodote correspond assez avec ce que Firdoussi raconte de Khosrou, qui fut aussi persécuté et condamné à mort par son grand-père, à la suite d'un songe, mais sauvé et élevé chez les pâtres des montagnes. La seule différence est que *Khosrou* n'était pas le petit-fils du *chah* de Perse, mais celui d'*Afrasiâb*, roi de *Tourân*, et que toute l'histoire de sa jeunesse s'écoule dans ce dernier pays.

Après *Kai Khosrou*, le récit des écrivains mahométans recommence à différer totalement des auteurs grecs. Jusqu'au temps d'Alexandre, il n'y a que deux points de ressemblance entre les deux relations; c'est le nom de *Gouchtâsp*, qui est l'*Hystaspis* des Grecs, et celui d'*Ardechir Dirazdest* (Ardechir à longues mains), donné au *Behmen* du *Chah-nameh* par

Mirkhond : c'est le même que l'Artaxerxès Longimanus. Le tableau suivant marquera la différence entre la chronologie des Orientaux et celle des Grecs.

AUTEURS PERSANS.		AUTEURS ANCIENS.	
DYNASTIE DES KAÏANIENS.		ROIS DE PERSE.	
Kai K'obâd,	règne 100 ans.		
Kai K'aous,	150		
Siawech (ne règne pas).			
. . . . .		. . . . .	
Kai Khosrou,	60	Cyrus,	règne 26 ans.
Lohrâsp (gendre de Kai K'aous),	120	Cambyse,	8
Gouchtâsp,	60	Darius Hystaspis,	32
		Xerxès,	22
Isfendiâr (ne règne pas).			
Behmen ou Ardechir Diraz-dest,	112	Artaxerxès Longimanus,	42
		Darius Nothus,	15
Homai,	32	Artaxerxès Mnemon,	42
Dârâb,	10	Artaxerxès Ochus,	26
Dârâ, (supposé)	8	Darius Codomanus,	8
Durée totale depuis Kai Khosrou,	402	Durée totale depuis Cyrus,	221

HISTOIRE DE LA PERSE,

JUSQU'AU TEMPS D'ALEXANDRE-LE-GRAND,

D'APRÈS LES AUTEURS GRECS.

La patrie des Perses est la province qui porte encore de nos jours le nom de *Farsistan*, c'est-à-dire habitation des *Fars*, ou Perses. Elle est appelée *Elam* dans l'ancien Testament, et *Elymaïs* chez les auteurs grecs. Les anciens Perses étaient d'origine *semitique*, de même que leur langue, qui différait totalement du persan actuel ou de l'idiome répandu entre l'Elwend et l'Indus. Leur pays était une principauté soumise au roi des rois, qui originairement n'était ni très étendue ni très peuplée; car, d'après le récit des anciens, la nation qui l'occupait consistait en douze tribus, ne formant ensemble que vingt-six mille hommes. *Cyrus* était le fils de Cambyse, chef de cette nation, et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes. Il naquit à la cour de son grand-père. Exposé par les ordres de ce dernier, et élevé par la femme d'un berger, il fut bientôt reconnu et envoyé à sa mère en Perse. Parvenu à l'âge viril, Cyrus se révolta contre Astyage, l'attaqua, détruisit son armée et le fit prisonnier. Avec cette victoire finissait l'empire mède, qui avait dominé sur toute la partie de l'Asie située entre le fleuve Halys et l'Indus, pendant cent vingt-huit ans, non compris le temps de l'invasion de Scythes, qui en avait duré vingt-huit. Cyrus se rendit maître de tout cet empire, et l'agrandit encore par la conquête du royaume de Lydie, qui comprenait la partie occidentale de l'Asie mineure jusqu'au fleuve Halys. Il s'empara de Sardes, capitale du pays, en 539 avant Jésus-Christ. Il resta dans l'Asie mineure jusqu'à ce qu'il eût entièrement soumis les divers peuples qui l'habitaient. De là il passa en Syrie et dans le nord

Cyrus.

553 av. J.-C.

539 av. J.-C.

de l'Arabie, qu'il subjugua pareillement. Il s'avança vers *Babylone*, capitale des rois d'Assyrie, et la prit après un long siége, en 538. Il permit alors aux Juifs, qui avaient été en captivité dans cette ville, de retourner dans leur pays et de rétablir le temple de Jérusalem. Cyrus périt dans une expédition contre les Massagetés, d'après un récit d'Hérodote qui en lui-même n'a rien d'invraisemblable. On peut, en effet, supposer avec raison que les peuples scythiques, qui habitaient au-delà de l'Oxus, l'auraient forcé par leurs incursions d'aller les chercher, et de les punir dans leur propre pays. Xénophon à la vérité fait mourir le roi persan de maladie dans un âge très avancé, et dans sa patrie, l'ancien pays des Perses; mais, comme tout ce qu'il raconte de cet homme extraordinaire ressemble plutôt à un roman historique et politique qu'à une histoire véritable, il est présumable qu'il n'aura pas voulu diminuer la gloire de son héros par une bataille perdue et par une mort en terre étrangère. La première carte montre l'empire de Cyrus tel qu'il existait en 530.

538 av. J.-C.

Cambyse.

Son successeur *Cambyse* agrandit la domination persanne par la conquête de l'Égypte, qui eut lieu en 525. *Darius Hystaspis* s'était soumis la Thrace et la Macédoine, et avait rendu tributaires les rois de ce dernier pays. Pour venger les invasions des Scythes, Darius quitta sa capitale, Suse, à la tête d'une armée formidable, passa le Bosphore, et s'avança vers l'Ister. Après avoir soumis les Gètes, la seule nation qui lui opposât quelque résistance, il passa le fleuve sur un pont de bateaux qu'il avait fait construire par les Grecs de l'Asie mineure. Les Scythes, au lieu de lui livrer bataille, se retirèrent toujours devant son armée. Il passa les fleuves *Tyras* (Dniestr), *Hypanis* (Bog) et *Borysthène* (Dnieper); longea le bord septentrional de la mer d'Azow, passa le *Tanaïs* ou *Don*, et arriva jusqu'au fleuve *Oarus*, qu'on regarde avec raison comme le Wolga de nos jours. Il faut remarquer ici que, dans les dialectes des *Lesghi-Awarès* du Caucase, les mots qui désignent une rivière sont *ouar*, *or* ou *hor*. Ces mots ont beaucoup de ressemblance avec le nom d'*Oarus*, et il est présumable que les Scythes du temps de Darius appartenaient à la même souche de peuples que ces habitants du Caucase. Darius campa dans le désert au bord de l'Oarus; il y fit construire huit grands forts, dont les ruines subsistaient encore du temps d'Hérodote. Tandis qu'il s'occupait de ces ouvrages, les Scythes qu'il avait poursuivis tournèrent par le haut du pays, et revinrent vers

555 av. J.-C.

Darius Hystaspis.

l'occident. Il laissa donc ces fortifications à demi achevées, et se mit à leur poursuite. Il repassa le Don dans le voisinage de la ville actuelle de *Woroneche*, le Dnieper auprès de *Tchernigow*, et remonta jusqu'aux défilés des Monts Carpathes. Enfin la disette commença à désoler les Persans, et Darius se vit forcé d'abandonner une entreprise qui n'avait aucune utilité véritable. Il repassa donc l'Ister et retourna dans ses états.

En 508, il dirigea une autre expédition non moins considérable contre l'Inde. Il soumit les provinces de ce vaste pays qui sont les plus rapprochées du fleuve Indus, et les érigea en vingtième satrapie de son empire. La seconde carte de notre atlas représente la monarchie persanne telle qu'elle était l'an 500 avant notre ère. 508 av. J.-C. 500 av. J.-C.

C'est sous le règne de Darius que commencèrent les guerres entre la Perse et la Grèce, dont l'importance a dû être fort exagérée par les écrivains de l'antiquité. Les grandes monarchies en Asie ont pour principe de regarder comme sujets les petits états qui les avoisinent. Les Grecs ioniens de l'Asie mineure se trouvant sous la domination des Perses, le roi des rois ne put pas imaginer que les Grecs du Péloponèse dussent demeurer seuls indépendants de son empire, et il les regarda comme des sujets naturels qu'il fallait faire rentrer dans le devoir.

Après avoir étouffé une révolte des Ioniens, et après la prise de Milet, foyer de cette révolte, Darius résolut de faire une invasion dans la Grèce, et de se venger des Athéniens, qui avaient incendié la ville de Sardes. Il confia cette expédition à son gendre, qui ne réussit pas, et fut obligé de retourner en Perse, après de grands échecs en Thrace et en Macédoine. Darius, avant d'entreprendre la fameuse campagne, qui est trop connue pour que j'aie besoin de m'y arrêter, avait envoyé des hérauts dans tous les états grecs pour les inviter à se soumettre. Après le refus des Athéniens et des Lacédémoniens, le roi de Perse ordonna une seconde expédition en Grèce, et la journée de Marathon ne l'empêcha pas d'en essayer une troisième qu'il dirigea en personne, quand la mort vint arrêter et détruire tous ses projets de vengeance.

Xerxès fut moins heureux que son prédécesseur. Quoiqu'on puisse présumer que les auteurs grecs ont ridiculement grossi le nombre des troupes persannes, Salamine et Platée prouvent que la multitude ne saurait l'emporter sur l'intelligence unie au courage. Xerxès.

449 av. J.-C. Sous les successeurs de Xerxès l'empire des Perses commença à déchoir. L'affranchissement des Grecs de l'Asie, arrivé en 449, et la révolte de Mégabyze en Syrie, étaient le prélude des grands désastres que cet empire allait subir sous le héros macédonien.

Philippe avait préparé cette mémorable catastrophe, par la soumission de la Grèce; une mort prématurée l'empêcha de mettre à exécution ses projets sur l'Asie. Son fils *Alexandre,* le plus illustre de tous les monarques auxquels l'histoire ait décerné le surnom de *Grand,* hérita de son trône et de ses desseins. A la tête des Grecs, il se mit en marche pour s'emparer de la couronne du roi des rois. Son histoire est une longue chaîne de triomphes. Sa victoire sur les bords du *Granicus* le rendit maître de presque toute l'Asie mineure. Après cette bataille, il pouvait se précipiter sur le centre de la Perse, il préféra sagement garantir ses derrières. Il s'assura des côtes de la Méditerranée, depuis la Cilicie jusqu'en Égypte. En détruisant Tyr et en s'emparant de Gaza, il intercepta tous les secours que Darius aurait pu recevoir, non seulement de ces cités puissantes, mais aussi des Lacédémoniens, des Carthaginois, et de tous les alliés de la Perse. L'Égypte, toujours en révolte contre les successeurs de Cambyse, se livra aux Grecs sans la moindre résistance. Après avoir visité le temple de Jupiter Ammon, fondé la ville d'Alexandrie, qui subsiste encore, rejeté toutes les propositions de paix, et après avoir renforcé son armée, qui cependant ne dépassait pas 40,000 hommes, il se mit en route pour remporter la victoire décisive de Gaugamela, près de la ville d'Arbela en Assyrie. Dès ce jour les forces de Darius furent détruites. Babylone, Suse, la province de Perse avec la magnifique Persépolis, tombèrent successivement au pouvoir du vainqueur. En attendant, Darius parvint à rassembler des forces nouvelles. Alexandre ne lui laissa pas le temps de leur donner de la consistance; il fit la conquête d'Ecbatana, et pénétra, par les portes Caspiennes, dans la Parthie et l'Hyrcanie. *Bessos,* gouverneur de la Bactrie, fit assassiner Darius pour lui succéder, et prit le nom d'Artaxerxès IV. Bientôt il cessa d'exister, et Alexandre poursuivit sans obstacle ses courses victorieuses, qui lui soumirent la Margiane, l'Aria, le pays des Évergètes et des Arachosiens, le Paropamisus, et au-delà de ces montagnes, la Bactriane et la Sogdiane, et les Massagètes, dans les contrées qu'arrose le Jaxartes.

Alexandre.

353 av. J.-C.

331 av. J.-C.

L'Asie antérieure étant complètement conquise, Alexandre porta ses

regards sur l'Hindoustan. En conséquence il franchit le Paropamisus, traversa le pays des Assarènes, renversa les obstacles que la nature lui opposait dans la partie septentrionale de l'Inde, actuellement soumise aux Afgans, et, soutenu par un prince du pays, Taxiles Omphis, il passa l'Indus. Arrivé sur les bords de la rivière *Bihat* ou *Jhilem,* appelée alors Hydaspes, il la traversa malgré la résistance héroïque que lui opposa Porus, roi de cette partie de l'Inde. En mémoire de ses triomphes, il fonda dans ces contrées les villes de Nicée et de Bucéphalie. Il pénétra jusqu'à la rivière *Acesines* (Tchinâb), passa ensuite cette grande rivière, de même que le *Hydraortes* (Rawi), et arriva jusqu'au *Hyphasis,* qui est le Bigah de nos jours; mais ici le refus de son armée de s'avancer davantage arrêta ses courses: il fut obligé de rebrousser chemin. Avant de partir il fit élever des monuments gigantesques sur les bords de l'Hyphasis. Il suivit ce fleuve jusqu'au confluent avec l'Hydraortes, et celui-ci jusqu'à l'Acesines; traversa le pays des *Malliens* (Multân) jusqu'à l'embouchure de l'Acesines dans l'Indus; descendit le long de ce dernier jusqu'à l'île de *Pattala*, et sur le bras droit de l'Indus jusqu'à l'Océan. Néarque fut chargé de conduire la flotte des bouches de l'Indus dans le golfe Persique, aux embouchures de l'Euphrate. Alexandre lui-même conduisit l'armée par le désert de la Gédrosie, et, après avoir parcouru la Caramanie et s'être arrêté à Ecbatana, il se rendit à Babylone, où il succomba, en 323, à une maladie, peut-être la même qui a mis un terme à la vie d'autres grands hommes, le poison. 323 av. J.-C.

Les conquérants qui ont fondé des empires stables étaient ou des chefs de peuples moins civilisés que ceux qu'ils avaient soumis, et alors ils ont eu l'esprit de laisser subsister les mœurs et les lois des pays conquis, en assimilant leurs anciens sujets aux nouveaux; ou des conquérants éclairés, apportant la civilisation à un peuple inférieur à eux, et alors les institutions qu'ils ont données ont attaché les vaincus aux vainqueurs, et leur ont ainsi conservé le pouvoir. Quoique la Perse se trouvât, à l'époque d'Alexandre, dans un état de dissolution politique, ses institutions étaient néanmoins convenables au caractère de ses habitants. Le héros macédonien avait trop de génie pour ne pas s'apercevoir que le seul moyen d'établir son empire sur des bases solides était de conserver les anciennes constitutions et le système des satrapies. En adoptant les mœurs et les usages des *châh,* il cessa d'être conquérant et devint roi des Perses. Alexan-

dre indisposa beaucoup les Macédoniens en se faisant Persan, cependant il est probable que, s'il eût vécu vingt ans de plus, sa dynastie aurait pris de la consistance et se serait affermie sur le trône, pour lequel il n'y avait aucun compétiteur indigène. Ses généraux, qui, après sa mort, se partagèrent l'empire, n'ont pas eu le talent de comprendre la manière d'être des Orientaux. Ils ont voulu rester Grecs dans des pays qui n'étaient pas faits pour être gouvernés à la grecque. Ce défaut politique est la cause principale de la ruine de la puissance macédonienne en Asie, qui fut si facilement bouleversée par les Parthes.

Alexandre.

Supposons maintenant que l'empire des Perses se fût relevé de la décadence où Alexandre dut le trouver pour le renverser aussi facilement qu'il l'a fait, qu'en serait-il résulté? Il aurait envahi la Grèce, et Rome n'aurait pas rempli le monde de sa puissance. Si, en effet, les Persans l'avaient emporté sur les Grecs, Carthage, l'ancienne alliée de la Perse, en aurait reçu des secours efficaces contre l'Italie, qui, par sa position, était l'ennemie naturelle des dominateurs de la Grèce. La race forte et commerçante de Carthage aurait alors exercé un pouvoir absolu sur toutes les côtes de la Méditerranée, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux îles de la mer Égée; enfin, un ordre de choses autre que celui qui a dominé sur cette partie du globe aurait changé la face de l'Europe, et aurait vraisemblablement produit des effets politiques et moraux tout-à-fait différents de ceux qui ont donné sa forme actuelle au monde civilisé.

HISTOIRE DE LA CHINE

JUSQU'A LA FIN DE LA DYNASTIE THSIN

(207 AVANT JÉSUS-CHRIST).

La Chine, environnée à l'orient et au sud par une mer orageuse, limitée au nord par d'immenses déserts, et bornée à l'ouest par des chaînes de montagnes couvertes de glaciers, a dû être peuplée à une époque très reculée, car ses traditions remontent à plus de trois mille ans avant notre ère. Cependant les Chinois actuels n'ont pas été les premiers habitants de ce pays, et ils étaient d'une autre race que les peuplades de sauvages qu'ils y trouvèrent en arrivant. Leur empire a indubitablement pris son origine dans le nord de la Chine, peu de temps après le déluge de Noé.

Les nouveaux habitants vinrent du nord-ouest, à en juger par le lieu où les Chinois placent le premier théâtre de leur mythologie. C'est sur la haute chaîne de montagnes couvertes de neige, appelées jadis *Kuen lun*, maintenant *Koulkoun ;* elle se trouve à l'occident de la Chine septentrionale, commence au lac *Khoukhou noor*, et se joint par le *Thsoung ling* à la *montagne céleste*. Semblables en cela aux Chinois, les Hindous, c'est-à-dire tous les peuples parlant des langues dérivées du sanskrit, descendus de l'*Himalaya* pour envahir l'*Hindoustan*, ont placé la demeure de leurs dieux sur la montagne d'où ils sont issus, et ont conservé ainsi dans leur religion une preuve irrécusable de leur première patrie. Le nord est donc sacré aux Hindous, par la même raison que l'occident l'est aux Chinois, c'est-à-dire parcequ'ils en tirent leur origine.

Les colonies arrivées du *Kuen lun* soumirent et exterminèrent successivement les tribus barbares. Quelques restes de ces anciens indigènes se sont conservés

dans les montagnes de la Chine occidentale, où ils portent le nom de *Miao*. Il serait curieux de se procurer des renseignements plus exacts sur leurs mœurs et usages, et principalement un vocabulaire de leur langue, qui nous indiquerait sous quelle race il faudrait les classer, et s'ils sont de la même souche que les *K'iang* ou *Tubetains*, comme on pourrait le croire d'après quelques passages des historiens chinois.

Les premiers fondateurs de l'empire chinois ne se composaient guère que d'environ cent familles; leur ancienne manière d'être, conservée jusqu'à nos jours, est assez remarquable, et offre un singulier contraste avec celle de la race *indo-germanique*. Tandis que celle-ci, répandue sur le continent européen, s'y est partout divisée en castes héréditaires, supérieures les unes aux autres, et conservant même leur supériorité sans la possession d'un domaine quelconque, la race chinoise se compose de familles parfaitement égales entre elles, et ne reconnaissant d'autre domination que celle de la dynastie régnante, à laquelle elles sont soumises de la manière la plus absolue. Tandis que les institutions européennes accordent aux souverains une légitimité inaliénable, même après la perte du trône, en Chine le pouvoir n'est regardé que comme une possession de fait; et chaque puissance nouvelle qui s'élève est légale à l'instant où l'occupation de l'empire est achevée. Chez ce peuple, qu'on regarde comme esclave, la légitimité d'un souverain cesse quand sa tyrannie devient insupportable; Confucius, Mencius, et tous les philosophes de l'antiquité chinoise, établissent le droit qu'ont les sujets de se délivrer de l'oppression par le régicide.

Si les Chinois diffèrent de la race indo-germanique par la croyance politique, ils s'en éloignent encore plus par la croyance religieuse. Les anciens habitants de la Chine n'ont jamais admis un système de religion conservateur de la morale sociale, et manifesté par un culte. En effet, le *Chang ti*, ou l'*empereur élevé*, appelé aussi simplement *Thian*, ou le *Ciel*, auquel les empereurs sacrifiaient de temps en temps, n'était pas regardé comme une divinité qui pèse les actions des humains, les punit ou les récompense. C'était plutôt un dieu particulier à l'empereur ou à l'empire, mais qui ne s'occupait pas des autres mortels. En revanche ceux-ci ne se souciaient guère de lui, et se contentaient de sacrifier aux bons ou mauvais génies qui, suivant eux, faisaient la haute police de ce bas monde. Ce sont les âmes des morts qui, d'après leurs actions pendant la vie, deviennent ou

génies bienfaisants ou démons. Ce furent les seuls êtres supérieurs auxquels le peuple chinois rendait une espèce de culte dans l'antiquité. Actuellement le *Bouddhisme*, venu de l'Inde, qui est une véritable religion, est très répandu en Chine; mais son introduction dans cet empire n'eut lieu que dans le premier siècle de notre ère.

Dans un pays où l'écriture est anciennement connue (et cette connaissance paraît dater en Chine de l'origine même de la monarchie), l'histoire, fondée sur cet art, doit être aussi fort ancienne. En effet, les annales de cet empire remontent, comme je l'ai déjà observé, à plus de trois mille ans avant notre ère. Leur commencement est rempli de fables, et on y voit des souverains qui ont inventé, comme ceux de la Perse, les arts nécessaires aux premiers besoins de la vie humaine. Au travers de ces narrations, elles nous conduisent à l'époque d'une grande inondation, produite par le débordement des rivières, et qui dévasta principalement les provinces du nord de la Chine. Il est remarquable que cette inondation fut presque contemporaine du *Typhon* ou du déluge de *Xisuthrus*, car ces deux événements eurent lieu, l'un en 2293, et l'autre en 2297 avant notre ère. C'est à cette époque que l'histoire commence à se dépouiller du merveilleux et à mériter plus de confiance sous le rapport des faits, sans devenir cependant plus exacte sous le rapport de la chronologie.

Inondation chinoise en 2293 av. J.-C.

Yu, à qui son mérite, et surtout le service signalé qu'il avait rendu à sa patrie en faisant écouler les eaux de l'inondation, avait valu le trône, devint le fondateur de la dynastie appelée *Hia*. Elle commença vingt-deux siècles avant Jésus-Christ, régna pendant 440 ans, et finit en 1766. Aux *Hia* succèdent les *Chang*, qui régnèrent pendant 644 ans, jusqu'à 1123 avant Jésus-Christ. L'histoire de ces deux dynasties est si dépourvue de faits qu'elle n'offre aucun intérêt. Ce défaut même prouve en faveur de son authenticité, car les anciens historiens de la Chine ont mieux aimé avouer l'absence des monuments historiques, que de supposer des annales imaginaires dans le genre du *Chah-nameh*. C'est une nouvelle preuve de cet esprit d'exactitude et de sécheresse qui caractérise particulièrement les Chinois.

Yu. Dynastie de Hia. 1766 av. J.-C. Dynastie Chang. 1123 av. J.-C.

Cheou sin, le dernier empereur de la dynastie des *Chang*, perdit l'empire par les débauches et par les cruautés auxquelles l'entraîna *Ta ki*, sa maîtresse favorite. Toutes les remontrances des grands étant restées inutiles, il se forma

Cheou-sin.

divers partis: celui qui les réunit tous par son mérite fut le prince *Tcheou*, nommé *Si pe*, mais plus connu sous le nom de *Wen wang*, et qui avait ses possessions dans le nord-ouest de la Chine; la mort l'empêcha d'achever la délivrance de ses compatriotes, et il légua la continuation de cette entreprise à son fils *Wou wang*, autour duquel se réunirent les grands de l'empire. On convint de ne prendre les armes qu'après avoir essayé de ramener le prince par de sages conseils; mais *Cheou sin* persista dans sa première conduite, et *Wou wang* se mit à la tête de la nation. Il gagna l'unique bataille qui fut livrée dans cette guerre de la liberté, et le tyran, se voyant perdu, s'enfuit dans son palais, où il se brûla avec tous ses trésors.

Wen wang.

Wou wang.

Dynastie de Tcheou.

Wou wang fut proclamé empereur, et donna à sa nouvelle dynastie le nom de *Tcheou*. Il transporta la capitale de l'empire, qui avait été dans la province de *Ho nan*, à *Fung hao*, aujourd'hui *Tchhang ngan hian*, dans le *Chen si*. Ce prince heureux avait à la vérité rendu le bonheur à la Chine, mais il commit une grande faute politique, ce fut de détruire l'ancienne forme de la monarchie pure, et de lui substituer une espèce de système féodal. En partageant le pays entre ses généraux, il n'en garda pour sa famille qu'une partie proportionnellement peu considérable; de là vient la division de l'empire en tant de petits royaumes et principautés, lesquels sont représentés en partie sur la première carte de ces tableaux historiques, tels qu'ils subsistaient à l'époque de Cyrus. Tant que les successeurs de *Wou wang* furent assez forts pour maintenir dans l'obéissance les petits rois qui étaient leurs vassaux, leur gouvernement conserva une espèce d'unité; mais depuis le huitième siècle avant notre ère la puissance impériale alla toujours en déclinant, et fut ruinée peu à peu par une vingtaine de petits princes qui se faisaient entre eux une guerre continuelle. L'empire ressemblait alors à ce que la France était du temps des ducs et des comtes, qui, bien que vassaux du roi, étaient ses plus grands ennemis.

La seconde et troisième carte montrent les changements successifs qui ont eu lieu dans le territoire de ces royaumes et dans l'empire des *Tcheou*, autour duquel ils étaient rangés comme autour d'un centre. La Chine, c'est-à-dire le pays habité par la race chinoise, ne s'étendait que fort peu au sud du fleuve *Kiang*, et toutes les contrées situées au midi des monts *Nan ling* étaient occupées par une autre race d'hommes, sur laquelle nous n'avons pas de données exactes.

Tel était l'état de la Chine à la fin du troisième siècle avant notre ère. Les désordres et les guerres qui la désolaient allèrent toujours en croissant. Sept royaumes s'étaient formés dans le sein de l'empire, parmi lesquels celui du *Thsin*, situé au nord-ouest, était le plus puissant, car son étendue occupait la cinquième partie de la Chine, et le nombre de ses habitants était à peu près un dixième de sa population totale. *Tchao siang wang*, roi de *Thsin*, qui avait encore considérablement augmenté son pouvoir par la conquête d'une partie des domaines de la maison des *Tchao*, poursuivit ses entreprises avec activité. L'empereur de *Tcheou*, commençant alors à craindre pour sa propre sûreté, ordonna à tous ses vassaux de marcher contre les *Thsin*; mais bientôt après, et sans attendre le résultat de cette guerre, il prit le parti d'aller se mettre lui-même à la discrétion de son ennemi et de lui demander l'oubli du passé. Content de voir l'empereur à ses pieds et de lui céder la dignité suprême, le roi de *Thsin* lui pardonna et le renvoya dans sa capitale. Il mourut en chemin, l'an 256 avant Jésus-Christ, sans laisser un héritier capable de faire valoir ses droits; car son successeur, qui ne régna que quelques années, n'est pas compté dans la liste des empereurs de la Chine.

Tchao siang wang.

256 av. J.-C.

Le vainqueur, quoique empereur par le fait, n'en prit pas le titre, et mourut en 251. Son fils lui succéda. Peu de jours après être monté sur son trône, il tomba malade, et fit reconnaître son fils *Y jin* pour son successeur. Ce prince, que l'histoire connaît sous les titres de *Tchouang siang wang*, est le père du célèbre empereur *Thsin chi houang ti*, qu'on peut regarder comme le véritable fondateur de la dynastie *Thsin*, dynastie qui a donné à la Chine le nom qu'elle porte dans l'Occident. Il monta sur le trône à l'âge de treize ans, et, réparant les échecs que son père avait essuyés dans la guerre contre les petits rois voisins, il affermit son pouvoir, et n'eut bientôt plus aucun ennemi à redouter. C'est un des plus grands empereurs de la Chine, quoique son mérite y soit méconnu et sa mémoire dénigrée par des historiens partiaux. Il s'était soumis tout l'empire, et régnait sur un territoire presque aussi étendu que celui d'aujourd'hui. Il le divisa en trente-six provinces, savoir:

251 av. J.-C. Tchouang siang wang.

Thsin chi houang ti.

1. San tchhouan,	4. Nan kiun,	7. Hoei ki,	10. Szu chouy,
2. Ho toung,	5. Kieou kiang,	8. Yn tchhouan,	11. Sie kiun,
3. Nan yang,	6. Tchang kiun,	9. Thang kiun,	12. Toung kiun,

13. Lang ye,	19. Liao toung,	25. Yun tchoung,	31. Han tchoung,
14. Thsy kiun,	20. Tai kiun,	26. Kicou youan,	32. Pa kiun,
15. Chang ku,	21. Kiu lou,	27. Yan men,	33. Chu kiun,
16. Yu yang,	22. Han tan,	28. Chang kiun,	34. Khian tchoung,
17. Yeou pe phing,	23. Chang tang,	29. Loung si,	35. Tchhang cha,
18. Liao si,	24. Tai youan,	30. Pe ti,	36. Nei szu.

A ces trente-six provinces il faut en ajouter quatre autres situées dans le sud de la Chine, et qui n'étaient que tributaires de l'empire; elles portèrent les noms suivants :

1. Min tchoung,	2. Nan hai,	3. Kouei lin,	4. Siang kiun.

Le siége impérial fut fixé à *Hian-yang*, ville de la province de *Chen si*, qui porte encore le même nom. L'empereur l'embellit avec magnificence, et y fit construire des palais exactement semblables à ceux de tous les rois qu'il avait soumis à son empire. Il ordonna que les meubles précieux qui décoraient ces palais seraient transportés dans ceux qui avaient été construits sur le même modèle, et que les personnes qui y faisaient leur séjour pour le service et les plaisirs de leurs maîtres respectifs continueraient à les habiter. Ces bâtiments, d'un goût si varié, occupaient un espace de terrain immense, le long des bords de la rivière de *Ouei*. On communiquait de l'un à l'autre au moyen d'une magnifique colonnade qui s'étendait autour, et formait une vaste et superbe galerie où l'on était à couvert en tout temps.

Améliorations dans l'intérieur.

Le nouveau monarque faisait ses tournées dans l'empire avec un faste jusqu'alors inconnu. Partout il fit construire des édifices destinés à servir à l'utilité publique, et à prouver son pouvoir et sa magnificence. Des chemins commodes et larges et des canaux bien entretenus facilitèrent les communications et le commerce, qu'une paix profonde, succédant à de longs troubles, avait fait revivre. Depuis une longue suite de siècles, la Chine septentrionale avait toujours été exposée aux incursions des peuples de la race turque habitant au nord de l'empire. Ces peuplades, qui, pendant le règne de la troisième dynastie chinoise, étaient connues sous le nom de *Hian yun*, commencèrent de porter sous les *Thsin* celui de *Hioung nou*, qui leur resta encore plusieurs siècles après.

Thsin chi houangti résolut de châtier les *Hioung nou,* et de leur ôter pour l'avenir tout désir de reparaître sur les frontières de la Chine. Pour cet effet il leva promptement une armée de trois cent mille hommes, et la fit partir par différents chemins, pour surprendre l'ennemi, qui ne se doutait nullement de l'arrivée d'une expédition si formidable. Un succès complet couronna cette entreprise : la plus grande partie des *Hioung nou* qui vivaient dans le voisinage de la Chine furent exterminés, et le reste se retira au-delà des montagnes les plus reculées de leur pays. Cette même année, où des avantages si brillants avaient été remportés contre les ennemis extérieurs de l'empire, vit éclater en même temps une révolte dangereuse dans le *Ho nan.* Après avoir dompté la rébellion et rétabli la tranquillité, l'empereur tourna ses armes contre les peuples situés au sud de la chaîne *Nan ling,* qui traverse la Chine méridionale de l'ouest à l'est. C'étaient des tribus indociles et à demi sauvages, qui n'avaient jamais voulu se soumettre. Défendues par des fleuves et des rivières, et par un grand nombre de hautes montagnes, il n'était pas aisé de les forcer dans de pareils retranchements. Il fallait pour cela de nombreuses armées. L'empereur enrôla tous ceux qui n'avaient pas d'état fixe, et, après les avoir exercés à la hâte, il se mit en marche. Malgré le peu d'expérience de ses troupes, il obtint un succès complet, et soumit à son sceptre tout le pays jusqu'à la mer qui borne au sud la Chine actuelle.

Conquête de la Chine méridionale.

Après tant de travaux glorieux il ne restait plus à l'empereur qu'à se délivrer d'une multitude d'oisifs et de vagabonds incapables de gagner leur vie d'une manière utile à leurs concitoyens, et toujours prêts à troubler le repos de l'empire. Il les fit enfermer, au nombre de cinq cent mille, dans des forteresses, où ils étaient obligés de s'occuper de travaux utiles.

Avant lui les princes de *Thsin,* de *Tchao* et de *Yen* avaient fait construire des murailles destinées à protéger leurs états contre les invasions des *Hioung nou. Tsing chi houang ti* entreprit de réunir ces diverses murailles en une seule, qui s'étendrait le long de la frontière septentrionale de la Chine, depuis le point le plus occidental du *Chen si* jusqu'à la mer orientale. Il fit rassembler pour ce travail une immense quantité d'ouvriers, et les plaça sous la surveillance de plusieurs corps de troupes. L'empereur était alors à la trente-troisième année de son règne (214 avant Jésus-Christ), et il n'eut pas la satisfaction de voir terminer ce travail gigantesque, qui dura dix ans, et ne fut achevé qu'après l'extinction de sa dynastie.

Grande muraille. 214 av. J.-C.

Après tant d'entreprises heureusement terminées, ce prince avait droit d'attendre la reconnaissance de ses sujets et la possession tranquille de la dignité impériale, qu'il avait obtenue à si juste titre. Cependant il eut sans cesse à lutter contre des grands, qui auraient voulu de nouveau morceler l'empire, et qui n'oubliaient rien pour rétablir le système féodal des *Tcheou*, en s'appuyant sur les anciens livres et sur l'histoire. Excédé des représentations importunes et répétées, qui contenaient des passages et des principes extraits de ces livres, il commanda de brûler tous les anciens ouvrages historiques, et principalement ceux de Confucius, qui avait vécu environ trois cents ans avant lui. Ces ordres furent exécutés avec la plus grande rigueur. C'est cette mesure violente que les lettrés chinois n'ont jamais pardonnée à l'illustre fondateur de la nouvelle monarchie. Cette exécution est la cause, il est vrai, de l'état incomplet dans lequel les notions historiques sur l'antiquité chinoise nous sont parvenues. Néanmoins elles n'ont pas été tout-à-fait perdues; car, dans un pays où l'écriture est si répandue, il était presque impossible que toutes les copies d'ouvrages universellement respectés pussent être anéanties, surtout à une époque où la matière sur laquelle on écrivait était très durable. Les caractères étaient en effet gravés avec un stylet sur des tablettes de bambou, ou bien ils y étaient tracés avec du vernis, d'une couleur foncée.

Incendie des livres.

Cependant si l'empereur des *Thsin* a fait essuyer une perte irréparable aux sciences par la destruction des livres anciens, son grand général *Moung thian* les en a amplement dédommagées par la découverte du papier et du pinceau, dont le premier surtout a été de la plus haute importance pour la Chine. Une autre amélioration littéraire, qui eut lieu sous le même règne, fut l'introduction d'une manière plus facile de tracer les caractères, jusqu'alors composés de traits raides et longs à former. Ces nouveaux caractères, appelés *ly chou*, sont ceux qui ont produit l'écriture actuellement en usage, qui, quoique d'une forme plus élégante, n'en diffère que très peu pour la composition des groupes.

Invention du papier.

Nouvelle forme des caractères.

Malgré les grandes qualités de *Thsin chi houang ti*, ses sujets n'étaient pas très attachés à sa personne et à son gouvernement; ses innovations, quoique utiles, ne pouvaient trouver grâce auprès d'un peuple qui chérit par-dessus tout ses anciens usages, et qui n'est pas trop porté à croire à la perfectibilité du genre humain. L'illustre fondateur de la dynastie des *Thsin* pouvait bien lutter pendant sa vie

contre de si grands obstacles, mais sa famille devait y succomber après lui. Il mourut 210 ans avant Jésus-Christ. Le mécontentement général produit par les débauches et l'avarice de son fils replongea l'empire dans son ancien état. Les bons ministres furent éloignés, et le prince n'accorda ses faveurs qu'à ceux qui savaient flatter ses passions. Dans toutes les provinces se formèrent des partis; les descendants de plusieurs rois détrônés par les *Thsin* saisirent le moment favorable pour revendiquer les domaines de leurs ancêtres. Après quelques années de règne, le fils de *Thsin chi houang ti* périt par une conspiration tramée dans son propre palais; son neveu et successeur fut contraint de se remettre, après quarante-six jours de règne, entre les mains de *Lieou pang*, chef des rebelles. Il périt bientôt par les mains d'un autre factieux, qui anéantit toute la race de *Thsin*; triste exemple de l'ingratitude des peuples envers les grands hommes qui les ont servis et illustrés!

210 av. J.-C.

ÉVÉNEMENTS

DE L'ASIE OCCIDENTALE,

DEPUIS LA MORT D'ALEXANDRE

JUSQU'EN 226 APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Haute Asie et Perse.

Alexandre avait à peine terminé sa carrière, si courte et si laborieuse, que déjà ses généraux commençaient à se disputer les différentes provinces de son empire. *Aridée*, son frère naturel, et bientôt après son fils posthume, qui portait son nom, et qui était né de son épouse Roxane, furent déclarés ses successeurs; mais peu de temps après la famille entière du conquérant périt par la trahison de ses propres membres, et par celle des grands de l'empire, qui tous cherchèrent à s'emparer du pouvoir suprême. Après vingt-huit ans, aucun rejeton de cette illustre race n'existait dans le monde; la mère, le frère, les sœurs et les frères d'Alexandre, tous avaient péri d'une mort violente.

Les cinq premiers lustres qui s'écoulèrent depuis la mort de ce maître du monde ne nous montrent qu'un tableau révoltant de guerres civiles et de dévastations; l'Asie fut cependant moins malheureuse que la Macédoine et la Grèce.

Séleucus Nicator.

Séleucus, surnommé *Nicator*, ou le vainqueur, fils d'Antiochus, avait été mis à la tête de toute la cavalerie lors de la mort d'Alexandre; c'était une fonction qui devenait très importante, jointe à celle de gouverneur de Babylone. S'étant lié avec Ptolémée, roi d'Égypte, et avec Lysimaque et Cassandre, contre Antigone, roi d'une partie de l'Asie mineure, de la Grèce asiatique et de la Médie, il perdit la possession de Babylone. Après la victoire que Ptolémée remporta sur Démétrius à Gaza, il donna un corps de quatre mille hommes à Séleucus, avec lequel ce dernier essaya de rentrer dans ses possessions: enrôlant les troupes macédoniennes qu'il rencontrait sur son chemin, sa petite armée se trouva bientôt considérablement augmentée. Arrivé devant Babylone, les habitants lui ou-

vrirent les portes de cette ville, car il y était généralement aimé. Les partisans d'Antigone se retirèrent dans la citadelle. C'est de cette entrée dans Babylone, qui eut lieu le 1er octobre 312 avant Jésus-Christ, que date la célèbre *ère des Séleucides*, conservée long-temps par plusieurs peuples orientaux, tant païens que juifs, chrétiens et mahométans. Les juifs l'appellent l'*ère des contrats*, parceque, lorsqu'ils tombèrent sous la domination des rois syro-macédoniens, ils furent obligés de s'en servir dans toutes les dates de contrats et d'autres pièces civiles. Les Arabes la nomment l'*ère de Dzul-k'arnaïn* ou du *Bicornu*, parceque Séleucus, imitant sans doute Alexandre, s'était fait aussi représenter avec des cornes. Ère des Séleucides.

A peine Séleucus était entré à Babylone, que Nicanor, gouverneur de Médie pour Antigone, marcha contre lui; mais il fut défait, et Séleucus s'empara de la Médie, de la Susiane, et d'autres provinces voisines. Il était occupé de soumettre ces pays, quand Démétrius, fils d'Antigone, lui enleva de nouveau Babylone; mais celui-ci ayant reçu l'ordre de rejoindre son père, Séleucus n'eut pas beaucoup de peine à rentrer dans sa capitale.

Pendant qu'Antigone et Démétrius avaient tenté une expédition malheureuse contre l'Égypte, la puissance de Séleucus s'était bien accrue dans l'Orient: après avoir tué dans une bataille Nicanor, envoyé contre lui par Antigone, il s'était non seulement affermi dans la possession de la Médie, de la Syrie et de Babylone, mais, portant ses armes encore plus loin, il avait réduit la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie, et toutes les autres provinces en-deçà de l'Inde qu'Alexandre avait conquises, et qui étaient restées entre les mains de ceux qu'il en avait faits gouverneurs. Séleucus, voyant Antigone tout occupé de s'emparer de la Syrie et de la Phénicie, et d'attaquer Ptolémée jusque dans l'Égypte, conçut le projet de tenter une expédition contre l'Inde. Ce pays se trouvait alors (303 ans avant Jésus-Christ) gouverné par *Sandracotta*. Cet homme, issu d'une origine obscure, avait rassemblé une armée, avait chassé les Macédoniens de son pays, et s'en était ensuite déclaré roi. *Séleucus*, arrivé sur les frontières, et voyant *Sandracotta* à la tête d'une armée formidable et maître absolu de l'Inde, ne jugea pas à propos d'attaquer ce prince puissant; il traita avec lui, et lui céda toutes ses prétentions sur l'Inde, à condition qu'il recevrait un don de cinq cents éléphants. La paix fut conclue à ces conditions. 303 av. J.-C.

Séleucus dirigea dès lors toutes ses forces contre Antigone: la bataille

301 av. J.-C. d'*Ipsus* en Phrygie, qui fut livrée en 301, et finit par la mort d'Antigone, décida le sort de la haute Asie. Les quatre princes confédérés partagèrent alors les états du vaincu en les ajoutant à ceux qu'ils possédaient déjà. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre eut la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie et quelques autres provinces situées près de l'Hellespont, et le Bosphore; tout le reste de l'Asie jusqu'au-delà de l'Euphrate et jusqu'à l'Indus échut à Séleucus. Ses états formèrent ce que les historiens appellent ordinairement le royaume de Syrie, parcequ'il y fit sa principale demeure, et y bâtit depuis la ville d'Antiochie. Ses successeurs furent, d'après son nom, appelés *Séleucides*. Leur puissance, qui s'était considérablement accrue sous lui et son fils Antiochus, diminua beaucoup, vers le milieu du troisième siècle avant notre ère, par la fondation du royaume des Parthes et de celui de la Bactriane.

Les *Parthes* sont un peuple de la souche *indo-germanique* qui habitait au sud-est de la mer Caspienne, et qui appartenait à la même race que les Gètes, les Massagètes, et autres nations confondues par les anciens sous la dénomination vague de Scythes. C'était une tribu brave et aguerrie. *Arsace*, homme d'une basse naissance, avait ramassé quelques amis pour venger l'insulte que son frère avait reçue du gouverneur qui administrait le pays au nom du roi de Syrie. Arsace tua ce gouverneur et parvint à chasser les Macédoniens de sa patrie. A peu près
253 av. J.-C. dans le même temps (253 avant Jésus-Christ), *Théodote* se révolta dans la Bactriane, qu'il gouvernait pour *Antiochus*, et se fit roi de ce pays. Il s'y fortifia si bien qu'il ne fut plus possible de le réduire. Les nations voisines suivirent son exemple, et la partie orientale du royaume de Séleucus fut perdue pour ses successeurs.

Antiochus le Grand. *Antiochus le Grand* parvint pourtant à recouvrer, vers la fin du troisième siècle, la Médie, que les Parthes lui avaient enlevée. Il pénétra aussi chez ces peuples, et obligea leur roi à se retirer en Hyrcanie, d'où il revint à la tête d'une armée considérable. Antiochus conclut alors des traités avec le roi des Parthes et celui de la Bactriane, par lesquels il leur laissait leurs pays, à condition qu'ils l'aideraient à soumettre d'autres provinces révoltées.

En Asie mineure existait déjà le royaume de Bithynie, depuis 387 avant Jésus-Christ; celui du Pont s'était formé en 304, et celui de la Cappadoce quatre ans

plus tard. *Philetære*, le trésorier de Lysimaque, jeta les fondements du royaume de *Pergame*, et son fils Eumènes en devint le premier roi. La côte occidentale et méridionale de l'Asie mineure, avec l'île de Chypre, se trouvèrent, à l'époque de la mort de Séleucus, sous la domination des rois d'Égypte. La Paphlagonie avait ses princes particuliers, et un grand nombre d'autres gouverneurs méconnaissaient le pouvoir des rois de Syrie. L'Atropatène, ou l'Adzarbaitchan de nos jours, s'était déjà constitué, en 318, royaume indépendant, et fut reconnu comme tel par Antiochus le Grand. La même chose arriva pour l'Arménie, sous Artaxias, en 188 avant Jésus-Christ.

Atropatène.

318 av. J.-C.

Arménie.

188 av. J.-C.

Tous ces démembrements contribuèrent à la chute de la puissance des Séleucides. Elle fut presque anéantie par les conquêtes que *Mithridate*, roi arsacide des Parthes, fit de 162 à 137, et par lesquelles il soumit tous les pays situés entre l'Indus et l'Euphrate. Les Séleucides ne possédèrent depuis que la Syrie, et quelques autres pays situés au bord de la Méditerranée.

162-137 av. J.-C.

Mithridate Eupator, fameux par ses guerres contre les Romains, déjà maître du Pont, du Bosphore et de la Chersonèse Taurique, s'empara en outre de la Cappadoce et de toute l'Asie antérieure; il envoya même des expéditions en Grèce. Son règne de cinquante-sept ans (de 122 à 65 avant Jésus-Christ) offrit un mélange singulier de revers et de victoires et finit par causer la soumission totale de l'Orient par les Romains. C'est en l'an 68 que les rois de Pont et de l'Arménie furent forcés de se mettre sous la protection de Rome : la dynastie des Séleucides avait fini en 63 par l'asservissement de l'Assyrie.

Mithridate Eupator.

122-65 av. J.-C.

Grâce à cet événement mémorable, les maîtres de l'Italie le devinrent de toute l'Asie antérieure jusqu'en Mésopotamie. Les pays situés plus à l'Orient restèrent entre les mains des princes *arsacides* ou *parthes*, les plus dangereux ennemis de la puissance romaine, qui n'obtint jamais sur eux d'avantages durables.

La monarchie arsacide était le centre d'un vaste système politique qui, du côté de l'occident, était en rapport avec les Romains, tandis qu'à l'orient il était en contact avec l'empire chinois. Ainsi, d'un côté, on voit les Parthes chercher des ennemis à l'Italie jusque sur les bords du Danube, de l'autre les monarques chinois intervenir comme médiateurs dans les sanglants démêlés des princes arsacides. Cette puissante monarchie féodale se composait de quatre royaumes principaux, possédés par une même famille: la branche aînée occupait la Perse,

Arsacides.

et son chef, décoré du titre de *roi des rois*, avait la haute souveraineté sur tous les princes de son sang. Les rois de l'Arménie tenaient le second rang. Venaient ensuite ceux de la Bactriane, chefs de toutes les tribus alanes et gothes répandues sur les bords de l'Indus, ou dans les régions inconnues qui se prolongent au nord de l'Inde et à l'orient de la Perse. Au dernier rang était le roi arsacide des Massagètes, qui possédait toute la Russie méridionale, et gouvernait les tribus gothes, alanes, saxonnes, mèdes, persannes, etc., fixées sur les rives du Wolga et du Tanaïs. Quoique ce soit en Asie qu'il faille chercher la première origine des Arsacides, quand ils soumirent cette partie du monde, ils venaient de l'Europe, et ils faisaient partie d'une puissante nation, dispersée depuis les bords du Danube jusqu'aux contrées les plus reculées de la haute Asie : ces peuples étaient les *Daces;* c'était là le nom national des Arsacides, qu'ils donnèrent à tous leurs sujets. Trois siècles avant notre ère, la Hongrie et la Bactriane portaient également le nom de *Dacie*, et cette dénomination, toujours très reconnaissable, mais diversement modifiée dans les idiomes qui se sont succédé en Europe et en Asie, sert encore à désigner les Allemands et les descendants des anciens Persans.

La dynastie des Arsacides en Perse posséda presque cinq siècles cet empire et ses dépendances, et ne finit qu'avec *Artaban*, fils de *Vologésès*, qui, en 226 de
226 de J.-C. Jésus-Christ, fut détrôné par les Sassanides.

La monarchie des Parthes eut une grande influence sur le commerce de l'Orient. Aussi méfiante et jalouse que plusieurs peuples de l'Asie le sont aujourd'hui, elle interrompit les communications immédiates entre les nations de l'Occident et celles de l'Orient, et n'accorda le passage à aucun étranger sur son territoire. En s'emparant ainsi de tout le commerce intermédiaire, elle y mettait de grandes entraves. On sentit les effets de cette politique fatale pendant les guerres multipliées des Romains avec les Parthes; le commerce prit alors une autre direction, il communiqua par Alexandrie et Palmyre, qui devinrent des villes riches et puissantes.

ÉVÉNEMENTS

DE LA GÉORGIE

JUSQU'AU MILIEU DU TROISIÈME SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

Les Géorgiens sont une des plus anciennes nations de l'Asie : leur origine se perd dans la nuit des temps, et leurs traditions mêmes remontent à une très haute antiquité. Ils ont plusieurs livres historiques, dont le plus estimé est la chronique que le roi *Wakhtang V* fit composer au commencement du siècle passé, d'après les documents conservés dans les couvents de Mtskhétha et de Gélathi. Quoique la croyance chrétienne, introduite en Géorgie vers 318 de notre ère, ait porté les Géorgiens à altérer leurs traditions en les rattachant aux récits de Moïse, elles sont pourtant encore assez intéressantes pour mériter une place ici. Géorgie.

Les Arméniens et les Géorgiens, dit la chronique de Wakhtang, de même que les habitants de tous les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, et entre le Caucase et la rivière Araxes, descendent de *Thargamos*, arrière-petit-fils de Japhet, fils de Noah. Après la confusion des langues, et quand *Nebrod* (Nembrot) était assis sur le trône de Babylone, le genre humain se dispersa; Thargamos se fixa alors avec sa famille dans le pays situé entre les montagnes *Ararat* et *Massissi*. Sa race devint grande et innombrable, car il avait beaucoup de femmes, fils, filles, petits-fils, et autres descendants. Il y vécut pendant six cents ans. Bientôt sa postérité n'ayant plus de place dans cette contrée, elle se répandit dans tous les pays voisins, peupla les régions caucasiennes, et l'Arménie jusqu'à la Médie. *K'harthlos*, fils de Thargamos, s'établit avec les siens en Géorgie; il fut le premier chef des *K'harthli* ou des Géorgiens, comme son frère *H'aos* devint celui des Arméniens. K'harthlos habita une montagne située au sud de la jonction de l'Aragwi et du Kour, qui fut appelée *Armazi*, d'après le nom

Thargamos.

K'harthlos.

Mtskhéthos.

de l'idole qu'on y adora plus tard. Son fils *Mtskhéthos*, qui était le plus puissant parmi ses frères, bâtit la ville de *Mtskhétha*, située au nord de la montagne d'Armazi et du Kour, dans l'angle que ce fleuve fait avec la droite de l'Aragwi. Elle fut pendant long-temps la capitale de la Géorgie.

Les descendants de Thargamos vécurent en paix et en amitié jusqu'à la mort de Mtskhéthos. Craignant alors que les partisans de *Nebrod*, tué dans une bataille par H'aos, ne vinssent pour venger son sang, ils firent construire beaucoup de forteresses et de châteaux. Après la mort de Mtskhéthos, les autres fils de K'harthlos se désunirent et commencèrent des guerres les uns contre les autres. Ils n'obéirent point à *Oup'los*, fils de Mtskhéthos, et ne le reconnurent point pour leur chef, quoiqu'il fût assis sur le trône de K'harthlos et qu'il eût reçu de son père la puissance suprême. Ces querelles durèrent pendant quelque temps, de sorte que les familles se faisaient de proche en proche une guerre continuelle. On fit quelquefois la paix, mais les guerres recommençaient toujours; aussi ne voyait-on point de maisons riches et puissantes. Chaque contrée avait son chef; cependant celui qui commandait à *Mtskhétha* était réputé le supérieur et arbitre des autres, mais il ne portait ni le titre de *mep'he* ou roi, ni celui d'*eristhawi* (chef du peuple); on l'appelait seulement *mama sakhli*, c'est-à-dire *père de la maison*. La ville *Mtskhétha* était la plus grande de toutes, et elle s'appelait *Deda k'hala k'hi*, *ville mère*.

Oup'los.

Mama sakhli, ou père de la maison.

Dans ce temps, les descendants de K'harthlos oublièrent Dieu le créateur pour adorer le soleil, la lune et les cinq planètes. Le plus grand de leurs serments, et le plus saint, était celui qu'ils faisaient par le tombeau de K'harthlos. A cette époque, les peuples scythiques, que la chronique géorgienne appelle Khazars, devinrent puissants; ils firent une irruption par le Daghistân en Géorgie, et dans les autres pays caucasiens. Ils dévastèrent toutes ces contrées jusqu'en Arménie, et les rendirent tributaires.

Irruption des peuples septentrionaux.

Bientôt après les Persans, qui habitaient à l'orient des *peuples de Nebrod* (Assyriens), devinrent puissants et les subjuguèrent. Un héros qui vivait parmi eux, nommé *Aphridon* (le *Féridoun* du *Chah-nameh*), mit de doubles chaînes au *seigneur des serpents*, et l'attacha à une montagne inaccessible aux autres hommes. C'est le même que *Dzohak'* ou *Dzohak' mari*, c'est-à-dire *Dzohak' aux serpents*, duquel j'ai parlé plus haut (page 6), dans l'histoire fabuleuse des Persans.

Aphridon, ou Féridoun.

Aphridon fut alors maître de la Perse et de plusieurs autres pays qu'il avait conquis; il y plaça des *eristhawi* (gouverneurs). Il envoya un de ces derniers, nommé *Ardam*, avec une armée en Géorgie. *Ardam* était de la race de Nebrod : il détruisit les villes, et tua tous les Khazars qu'il trouva. Près de la porte de la mer, il fonda la ville de *Derbend*, et il fit entourer Mtskhétha d'une muraille construite en pierre et en chaux. Avant lui on ne connaissait point en Géorgie cette manière de bâtir. Il fortifia d'une semblable muraille le fort d'*Armazi*, qui est le même que *Harmozica*, sur le Kour, mentionnée par Strabon. Lorsque Aphridon partagea son empire entre ses trois fils, celui qui se nommait *Iared* (Iredj) resta en Perse, et la Géorgie était comprise dans sa portion. Après le temps d'Ardam, les gouverneurs persans n'obéirent plus aux fils d'Aphridon, qui étaient divisés entre eux. *Iared* fut tué par ses frères, et la partie occidentale de la Géorgie soumise aux Grecs. Il paraît qu'elle ne resta pas long-temps dans cette dépendance. Les Géorgiens firent bientôt après une alliance avec les *Ossi*, attaquèrent le gouverneur persan, et le tuèrent lui et les siens. Ils restèrent alors libres jusqu'à l'époque de l'expédition que *Kai K'aous* entreprit contre les Lesghi, qui est la même que Firdoussi attribue à ce monarque contre le Mazanderân. Kai K'aous rendit encore la Géorgie tributaire de la Perse. Les traditions du pays placent cet événement dans le même temps que le passage des Israélites à travers la mer Rouge, c'est-à-dire en 1596 avant Jésus-Christ, d'après le calcul samaritain.

Eristhawi ou satrapes persans. Ardam.

1596 av. J.-C.

A l'occasion de la guerre que Kai K'aous soutint contre les Tourâniens, les Arméniens et les Géorgiens entreprirent de recouvrer leur liberté. Tous les Thargamosiens se réunirent contre l'ennemi commun, et se fortifièrent dans leurs villes et châteaux. *P'harchoroth*, fils de Kai K'aous, s'était avancé contre eux à la tête d'une armée formidable, mais il fut battu dans l'Adzarbaitchan et repoussé avec une perte considérable. Ce ne fut que *Kai Khosrou* qui parvint à faire rentrer les révoltés sous la domination persanne. Il pilla leur pays, détruisit les villes et y établit des satrapes. Dans l'Adzarbaitchan, il érigea un temple de sa religion, et retourna dans son pays. Pendant qu'il était occupé par la guerre contre le Tourân, les Géorgiens tuèrent ses gouverneurs et se rendirent indépendants.

A l'époque de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor (606 avant Jésus-Christ), un grand nombre de familles juives se sauvèrent en Géorgie. Elles reçurent

Juifs en Géorgie, 606 av. J.-C.

du *mama sakhli* de Mtskhétha un terrain pour y habiter, et leur payèrent des impôts pour cette concession. Jusqu'alors on n'avait parlé que la langue géorgienne dans les pays occupés par les descendants de K'harthlos; mais depuis que des tribus étrangères, parmi lesquelles on comptait aussi des Tourâniens, étaient venues se fixer au milieu d'eux, leur idiome se remplit d'un nombre considérable de mots étrangers. La pratique des devoirs religieux se relâcha pour la même raison, de sorte qu'ils n'observèrent plus les degrés de parenté dans les mariages; et ils mangèrent la chair de toutes sortes d'animaux, et au lieu d'ensevelir leurs morts ils les dévorèrent.

Quelque temps après, *Spandiat*, le géant de bronze, fils du roi de Perse *Wachtachbi*, marcha contre la Géorgie. C'est sans doute *Isfendiar*, fils de *Goushtâsp*, et qui, d'après les traditions persannes, avait le corps d'airain. (*Voyez* page 18.) Les Géorgiens et les Arméniens, ne se sentant pas assez forts pour lui résister, se retirèrent dans les endroits inaccessibles de leur pays. Arrivé dans l'*Adzarbaitchan*, le prince persan reçut la nouvelle que les Tourâniens avaient tué son père et fait une invasion en Perse; il fut donc forcé de tourner ses armes contre eux, et de laisser la Géorgie en repos. Sous son fils *Baâman*, surnommé *Ardechir* (Artaxerxes Longimanus), les Géorgiens redevinrent tributaires de la Perse. Leur pays était inondé d'étrangers, de sorte qu'on y parlait arménien, géorgien, khazare, assyrien, hébreu, et grec.

Invasion d'Alexandre.

Les traditions géorgiennes veulent qu'Alexandre soit venu en personne dans leur pays et qu'il l'ait soumis jusqu'au mont Caucase; elles nomment même les villes et châteaux qu'il y prit, et ajoutent qu'il resta pendant six mois à Mtskhétha, d'où il dirigea le siége des forteresses du pays. Il fit massacrer tous les étrangers qui se trouvèrent en Géorgie, et n'épargna que les femmes et les enfants au-dessous de quinze ans, qu'il fit esclaves, et les Géorgiens, auxquels il donna pour gouverneur un Macédonien, son parent, nommé *Azon*. Il lui ordonna d'adorer le soleil, la lune et les cinq planètes, mais de ne servir que le Dieu invisible créateur de l'univers. Cette religion, ajoutent les chroniques, était de l'invention d'Alexandre.

Azon, gouverneur macédonien.

Azon résida à Mtskhétha, et commanda sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne. Il rendit tributaires les *Ossi*, *Lesghi* et les *Khazars*. Alexandre, sentant approcher sa fin, partagea son empire entre ses quatre généraux *An-*

tiochos, Romos, Byzint'ios et *Plat'on*. Le premier reçut l'Assyrie, l'Arménie et les pays orientaux; il construisit la ville d'Ant'iochia, où il résida. *Romos* obtint les trois Mikozi et les pays occidentaux, où il bâtit la ville de Rome. *Byzint'ios* eut en partage la Grèce, la Géorgie et les pays septentrionaux. Alexandre ordonna par écrit à Azon de reconnaître ce dernier pour son souverain. *Byzint'ios* bâtit la ville de *Byzinthi*, qui actuellement porte le nom de Constantinople. *Plat'on* resta à Alexandrie (1).

Après la mort d'Alexandre, *Azon* quitta la religion introduite par ce conquérant, et commença à adorer les idoles *Hatsi* et *Haït*, qu'il avait fait faire d'argent. Il fut soumis à Byzint'io, roi de la Grèce, et extermina tous les Géorgiens qui par leur bravoure lui paraissaient suspects et dangereux. Il vivait alors à Mtskhétha un jeune homme nommé *P'harnawaz:* du côté de son père il était Géorgien et issu de la race d'Oup'hlos, fils de K'harthlos; par sa mère il sortait de la famille persanne des *Aspaneli;* il était aussi le neveu de *Samar*, chef de la nation à Mtskhétha, lors de l'arrivée d'Alexandre. *Samar* et son frère avaient été tués par ce conquérant; mais P'harnawaz, âgé de trois ans, fut sauvé par sa mère, qui le cacha dans les montagnes du Caucase. Sur le point de quitter la Géorgie et de se réfugier avec elle en Perse, pour éviter la tyrannie d'*Azon*, le jeune prince trouva un trésor considérable caché dans une caverne. Il se rendit alors chez le roi de l'Imiréthie et de la Mingrélie, fit une alliance avec lui, et leva une armée composée de Lesghi et d'Ossi, à la tête de laquelle il marcha contre *Azon*. Celui-ci, abandonné par les soldats grecs, fut obligé de se retirer dans le sud-ouest de la Géorgie, ou dans le pays arrosé par le Kour supérieur.

Royauté en Géorgie. P'harnawaz. 268 av. J.-C.

Alors *P'harnawaz* envoya un ambassadeur et des présents à *Ant'iochos*, roi de l'Assyrie, offrit de devenir son sujet, et lui demanda du secours contre les Grecs. Ant'iochos accepta les présents, donna à *P'harnawaz* le nom de fils, lui envoya une couronne, et ordonna au satrape de l'Arménie de le secourir. *Azon*, vaincu,

(1) Je ne donne ce récit sur Alexandre, et sur le partage qu'il fit de son empire, que pour montrer comment l'histoire est traitée par les écrivains de l'Asie occidentale. — Le nom des Khazars, qu'on rencontre très souvent dans l'ancienne histoire géorgienne, démontre que les matériaux sur lesquels elle est basée sont postérieurs à l'époque de l'apparition des Khazars dans les pays situés entre le Wolga et le Don, qui ne date que du commencement du quatrième siècle de notre ère.

resta parmi les morts sur le champ de bataille. De cette manière, *P'harnawaz* devint le premier roi de la Géorgie. Il fortifia Mtskhétha, et rebâtit les villes détruites par les Grecs. Il fit élever une grande idole qui portait son nom, celui d'*Armazi*, car c'est ainsi qu'il s'appelait en persan; elle fut placée sur le sommet du mont habité jadis par K'harthlos, et qui, depuis cette époque, fut nommé *Armazi*. Les guerriers grecs qui avaient quitté Azon pour se joindre à P'harnawaz s'étaient distingués dans la guerre par leur courage; pour les récompenser, ce prince leur donna, suivant leur rang, des places ou des bénéfices, et il les appela *Aznaouri*, c'est-à-dire *appartenant à Azon*: c'est d'eux que descend la noblesse géorgienne, qui porte encore ce nom.

Noblesse géorgienne.

Anthropophagie.

Les Géorgiens ne cessèrent de manger de la chair humaine qu'après l'invasion d'Alexandre, à l'exception cependant de celle qu'on offrait dans les sacrifices. Sous le règne de P'harnawaz, les habitants de cette contrée vivaient heureux et tranquilles. Il repeupla le pays, dévasté par tant de guerres, et répandit la langue géorgienne dans tous ses domaines. Il est aussi regardé comme l'inventeur de l'écriture civile usitée en Géorgie. Il fut enterré auprès de l'idole *Armazi*, que je crois être l'*Ormouzd* des Persans.

Ecriture.

Pharnadj. 129 av. J.-C.

Les premiers successeurs de *P'harnawaz* étaient pris dans sa famille, que la chronique de Wakhtang appelle race de *Nebrod*. *P'harnadj*, le quatrième roi, était adonné au culte du feu; il fit venir des mages de la Perse, et les établit à Mtskhétha. Il détruisit les anciennes idoles du pays, et s'attira ainsi la haine de ses sujets. Les mécontents demandèrent du secours au roi de l'Arménie, et offrirent la royauté à son fils *Archak*. *P'harnadj* fut vaincu et tué. Cependant son fils Mirwan, qui n'avait qu'un an, fut sauvé et élevé en Perse. Trois rois de la famille d'Archak régnèrent après cet événement en Géorgie, jusqu'à ce que Mirwan revînt à la tête d'une armée persanne pour soumettre ce pays. Environ trente ans avant notre ère, son fils *Archak* fut détrôné par les Arméniens. C'était le dernier roi de la race de P'harnawaz.

Archak, d'une famille arménienne. 110 av. J.-C.

Aderk'hi. 39 av. J.-C.

Les Arméniens mirent *Aderk'hi*, fils de Bartom, sur le trône de la Géorgie. Dans la première année de son règne naquit Jésus-Christ; plus tard les apôtres *Andreas* et *Simon* vinrent dans les pays caucasiens, et le dernier convertit les Mingréliens. Aderk'hi, sentant approcher sa fin, partagea le royaume entre ses deux fils, dont les descendants régnèrent jusqu'au commencement du second siècle de

notre ère, époque à laquelle tout le pays fut réuni sous une même domination. La dynastie arménienne, sous laquelle la Géorgie avait souvent été dévastée par des guerres civiles et par des invasions des Persans, finit avec *Asp'hagour*, qui se lia avec K'hosros, roi d'Arménie, contre les Sassanides de la Perse. Ils avaient renforcé leur armée par une multitude d'Ossi, de Lesghi et de Khazars; ils battirent complètement les Persans, et dévastèrent la partie septentrionale de leur pays. Quelque temps après K'hosros fut assassiné par *Anakh*, prince arsacide, et *Asp'hagour* mourut sans laisser un successeur mâle. Les notables de la Géorgie s'adressèrent alors au roi de la Perse, et lui offrirent, pour un de ses fils, la main de la fille d'Asp'hagour et la possession de leur pays. De cette manière, *Mirian* devint roi de la Géorgie et fondateur de la dynastie k'hosronienne, qui a régné dans ce pays jusqu'à la fin du huitième siècle.

Asp'hagour.

Famille k'hosronienne, d'origine persanne.

ÉVÉNEMENTS
DE L'ARMÉNIE

JUSQU'A L'AN 232 APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Arménie. La nation arménienne, entourée de hautes montagnes, garda long-temps son caractère propre et une espèce d'indépendance. Les conquêtes que les princes voisins firent en Arménie n'empêchèrent pas ce pays de conserver toujours des rois indigènes. Ce peuple acquit de bonne heure une écriture particulière, et par conséquent l'instruction qui résulte de ce moyen de communication. Les Arméniens lurent et traduisirent des livres grecs, chaldéens et persans, et devinrent ainsi les conservateurs d'une partie de l'ancienne histoire de l'Asie occidentale. La conversion de cette nation au christianisme a dénaturé ses traditions antiques; car, ainsi que les Géorgiens, elle les a rattachées au récit de la Genèse. Les commencements de son histoire, comme ceux de presque tous les autres pays, sont très obscurs et fabuleux; ce qu'on y voit de plus certain, c'est que les Arméniens devinrent de bonne heure les vassaux des monarques assyriens et persans. Au rapport des écrivains indigènes, *Haïg* fut le premier chef ou prince qui gouverna leur pays. Il était fils de *Taglath*, qui, selon eux, est le même que le patriarche *Thogorma*, petit-fils de Japhet. Vingt-deux siècles environ avant notre ère, il quitta Babylone, sa patrie, et vint se fixer avec toute sa famille dans les montagnes de l'Arménie méridionale, pour fuir la tyrannie de Belus, roi d'Assyrie. Celui-ci vint l'attaquer dans son nouveau pays, mais il fut battu, et périt de la main de Haïg.

Haïg.

Aram. *Aram*, le sixième successeur de Haïg, se distingua tellement par ses grandes actions, que depuis son règne les peuples étrangers appelèrent *Arménie* le pays habité par la nation qui, d'après son premier fondateur, se nommait elle-même *Haïganienne*. Aram vainquit les Mèdes, s'empara de l'Assyrie septentrionale, et

poussa ses conquêtes jusqu'en Cappadoce, où il fonda la ville de *Majak'h* ou *Mazaca*, qui depuis a été nommée *Césarée*. Il fit alliance avec Ninus, roi d'Assyrie, qui lui accorda le premier rang en Asie. Son fils *Ara* périt en défendant l'indépendance de son pays contre Sémiramis. Cette fameuse reine, d'abord éprise de la beauté d'Ara, voulut l'engager à devenir son époux, mais ensuite, irritée de son refus, elle chercha à s'en venger en s'emparant de son royaume. La défaite et la mort d'Ara donnèrent à Sémiramis la possession de toute l'Arménie, qui depuis devint province assyrienne, quoiqu'elle eût des rois indigènes. Cet état de choses dura jusqu'à *Baroïr*, trente-sixième successeur de Haïg, qui se joignit à *Varbag* (Arbacès), gouverneur de Médie, au Babylonien *Bélésis*, et à plusieurs autres, pour se révolter contre *Sardanapale*. Ils le détrônèrent et détruisirent son empire, et chacun d'eux prit dans son gouvernement le titre de roi, posséda ses états en toute souveraineté, et les transmit à ses descendants. Les historiens placent sous le règne du fils de Baroïr, ou dans le septième siècle avant J.-C., l'époque de l'établissement en Arménie de la puissante famille des *Pagratides*; ils prétendent qu'elle descend d'un Juif emmené captif à Babylone par le roi Nabuchodonosor. Ce Juif obtint sa liberté par les bons offices du roi d'Arménie, qui l'appela à sa cour, et lui donna un rang distingué. Si cette origine n'est qu'une fable, elle est au moins fort ancienne, puisqu'elle se trouve dans Moyse de Khoren. Il ne serait pas au reste fort étonnant que les Pagratides eussent une origine juive; les Israélites, emmenés en captivité par les Babyloniens, étaient déjà long-temps avant l'ère chrétienne dispersés dans les diverses parties de l'Orient, et il y avait en Arménie, au quatrième siècle et antérieurement, une grande quantité de Juifs. Les princes de la famille des Pagratides ont toujours tenu un rang très distingué parmi les satrapes arméniens, jusqu'à ce qu'enfin, au milieu du neuvième siècle, ils soient parvenus à se faire déclarer rois d'Arménie et de Géorgie.

Ara.

Baroïr.

Pagratides.

En 565 régnait *Dikran* ou *Tigrane Ier*, qui rétablit l'Arménie dans son ancienne puissance. Il fut l'allié de Cyrus pour faire la guerre à Astyage, roi de Médie, qui fut vaincu. C'est ce Tigrane qui fit bâtir la ville de Tigranocerta, située sur les bords du Tigre, et portant aujourd'hui le nom d'Amid. Son fils et successeur était *Vahakn*, l'Hercule de l'Arménie, célébré par les poëtes de ce pays, et qui après sa mort fut mis au rang des dieux.

Tigrane Ier, 565 av. J.-C.

Fin de la dynastie de Haïg.

Le dernier roi de la dynastie haïganienne fut *Vahé*, qui périt l'an 328, en combattant contre Alexandre, qui n'entra cependant pas en Arménie, où il envoya seulement ses généraux. Après la mort d'Alexandre, l'Arménie devint le partage d'un Persan nommé *Mithrinés*, qui en avait été nommé gouverneur par le conquérant macédonien, et qui continua après sa mort de la régir au nom de ses prétendus successeurs. Les Arméniens, profitant ensuite des sanglants démêlés des généraux macédoniens, qui se disputaient le partage de l'empire d'Alexandre, secouèrent le joug, et se donnèrent pour chef un certain *Ardoatès*. Celui-ci, affectant à l'extérieur une grande soumission pour les princes séleucides, n'en gouverna pas moins son pays avec un pouvoir absolu. Après sa mort, ses états tombèrent sous le pouvoir des rois de Syrie, qui les firent gouverner par des envoyés; mais ce régime dura peu de temps, car *Artaxias*, l'un d'eux, natif d'Arménie, se révolta contre *Antiochus le Grand* au moment où celui-ci venait d'être vaincu par les Romains, et se déclara indépendant. Depuis ce temps, jamais les rois séleucides ne purent rétablir leur puissance dans ce pays. Artaxias régna jusqu'à la fin de sa vie, et transmit la couronne à ses descendants, qui, à ce qu'il paraît, ne la conservèrent pas long-temps, puisqu'on voit bientôt après les Arsacides faire la conquête de l'Arménie et y établir leur race.

Ardoatès.

Artaxias.

Dynastie arsacide, 149 av. J.-C.

Cet événement eut lieu en 149 avant J.-C. *Mithridate Ier*, roi arsacide des Parthes, vainquit les rois de Syrie, et répandit la terreur de ses armes dans presque toute l'Asie. Il entra dans l'Arménie, déchirée par des troubles, et y établit son frère *Wagharchag* roi de ce pays et de l'Atropatène ou Adzarbaitchan. La ville de *Nisibe*, en Mésopotamie, fut la capitale de ce nouveau royaume. Wagharchag fit des conquêtes considérables en Asie mineure, dans le pays des Lazes, et étendit sa domination sur les peuples montagnards du Caucase. Il donna, après son retour de ces expéditions lointaines, des lois et de sages institutions à son peuple. *Tigrane II*, son arrière-petit-fils, parvint au trône l'an 89 avant notre ère; doué de quelques talents et d'un grand courage, il voulut soumettre tous les peuples de l'Asie à son empire. Peu content d'avoir réuni à ses états la Syrie et plusieurs provinces de l'Asie mineure, il attaqua la branche aînée des Arsacides, qui régnait en Perse. Son audace fut couronnée du plus heureux succès; la Mésopotamie, l'Adiabène et l'Atropatène conquises lui valurent le titre de *roi des rois*, que les princes parthes lui cédèrent. Il ne

Wagharchag.

Tigrane II, 89 av. J.-C.

balança pas à embrasser la cause de *Mithridate,* roi de Pont, qui, vaincu par les Romains, était venu chercher un asile dans ses états, et implorer son appui. Vainement il déploya, pour soutenir ce prince malheureux, beaucoup de courage; tous ses efforts furent vains devant les armes romaines, et l'orgueilleux Tigrane, défait, fut contraint d'abandonner presque toutes ses conquêtes, de souscrire de honteux traités avec les princes qu'il avait offensés, et de quitter le titre fastueux de *roi des rois.* Son fils *Artavasde* lui succéda, et périt l'an 34 avant J.-C., par la perfidie de Marc-Antoine, qui, mécontent de ce qu'il n'en avait pas été servi avec assez de zèle contre les Arsacides, en Perse, s'empara par trahison de sa personne, l'emmena captif à Alexandrie, et livra sa tête à Cléopâtre. Son royaume fut donné à *Alexandre,* fils de cette reine et d'Antoine. Mais les Arméniens ne tardèrent pas de chasser cet étranger. Depuis ce temps, l'Arménie ne put jamais se relever. Les divers successeurs de Tigrane, jouets de la politique romaine ou de celle des princes parthes leurs parents, virent dans tous les temps leur empire ravagé par ces deux puissances; trop heureux encore quand ils purent conserver sous la protection de l'une des deux un trône avili. La plupart des vallées ou cantons de leurs pays montagneux étaient possédés par de nombreux vassaux, souvent aussi puissants que leurs maîtres, et peu disposés à leur obéir.

Artavasde.

Après la mort d'*Abgare,* arrivée l'an 32 avant J.-C., le royaume fut partagé en deux portions. *Anane,* fils de ce prince, gouverna à Édesse, qui alors était la capitale, et *Sanadroug,* fils de sa sœur, eut l'Arménie, ou plutôt ce que sa famille possédait dans ce pays. Ce dernier chercha à détruire la race d'Abgare, et à réunir tout le territoire sous une seule domination. Il réussit dans cette entreprise, et régna avec gloire à *Nisibe,* ville qu'il avait fait reconstruire.

Division du pays, 32 après J.-C.

Après deux siècles de troubles, l'Arménie fut conquise, en 232, par *Ardechir,* premier roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, sous la domination de laquelle elle resta pendant vingt-huit ans.

son autorité; ainsi *Kao houang ti* devint possesseur de tout le territoire de la Chine, avec son étendue actuelle.

Lorsque cet empereur s'était rendu maître de la capitale des *Thsin*, il avait aboli les ordonnances de Thsin chi houang ti, mais il en avait excepté celle qui concernait les livres. Ce prince, qui par son origine n'était que guerrier, avait une espèce d'aversion pour les lettres; et s'il rendit de grands honneurs à Confucius lorsqu'il visita son tombeau, il le faisait plutôt par politique que par estime pour ce philosophe. Ce ne fut qu'en 191, et sous son successeur, que les prohibitions contre les livres anciens furent révoquées. Les *Han*, après avoir combattu tous les petits princes qui cherchaient à se rendre indépendants, introduisirent un autre mode de gouvernement, qui, conformément à l'exemple des *Thsin*, maintenait la souveraineté unique de l'empereur. Le laps de temps avait fait tomber dans l'oubli l'ancien système féodal des *Tcheou;* de sorte que les empereurs de la dynastie des *Han* purent ordonner sans risque la recherche de livres qui avaient paru si dangereux aux *Thsin*. On fit donc dans tout l'empire les perquisitions les plus soignées, et l'on fut assez heureux pour recouvrer des fragments considérables des anciens ouvrages, et même des livres entiers. C'est d'après ces matériaux, et avec le secours d'un vieillard qui savait le *Chou king* par cœur, qu'on rétablit cet ouvrage sacré, et qu'on parvint plus tard à former un corps d'histoire ancienne, qui, quoique dénuée d'un grand intérêt, porte du moins toutes les marques d'authenticité.

191 av. J.-C.

Recherche des livres anciens.

A l'exception de quelques révoltes dans l'intérieur, et des incursions faites par les *Hioung nou* et d'autres peuples barbares habitant au nord de la Chine, cet empire jouit, jusqu'au règne de *Wou ti*, de beaucoup de prospérité. Les arts et les sciences, opprimés pendant les guerres civiles, avaient recommencé à fleurir, et le peuple se trouvait heureux étant gouverné par des lois douces et justes. Les *Tchhen yu*, ou les rois de la *nation turque des Hioung nou*, qui occupèrent alors le pays actuellement habité par les Mongols, avaient souvent demandé des princesses chinoises en mariage, qu'on leur accordait pour qu'ils empêchassent leurs sujets de faire des invasions en Chine. Mais, sans respecter ces alliances, ces peuples inquiets et remuants, avec lesquels il était impossible de faire une paix solide, étaient fréquemment venus dévaster les terres de l'empire pour en transporter les richesses dans leur pays. Les prin-

cesses chinoises, sacrifiées à la politique, éprouvèrent le sort le plus malheureux parmi ces barbares. En 135 avant Jésus-Christ, le roi des Hioung nou fit demander par un ambassadeur une infante chinoise en mariage. L'empereur la promit, et congédia l'envoyé turc. Une dispute eut lieu avec les Hioung nou. *Wou ti* changea d'avis et se détermina à leur faire la guerre. Le général en chef de l'armée dirigée contre eux avait dressé des embûches au *Tchhen yu*, et chercha de l'attirer en Chine. Mais ce dernier, averti à temps, rebroussa chemin en toute hâte. Malgré cette rupture avec les Hioung nou, les marchands de leur nation ne cessèrent pas de trafiquer avec la Chine et d'y apporter les productions de leur pays. Les Chinois allèrent de même commercer chez leurs voisins. Le Tchhen yu ne chercha pas à renouer avec la cour, et l'empereur parut peu empressé à le ramener à l'alliance projetée.

Cependant les Hioung nou continuaient leurs courses sur les terres de l'empire, et y commettaient les plus grands désordres; l'empereur résolut d'user de représailles et d'entrer dans leur pays, mais son armée fut battue.

La nation de *Yue tchi* habitait alors entre l'extrémité occidentale de la province de *Chen si*, les *Montagnes célestes* et le *Kuen lun*, c'est-à-dire dans le pays que nous appelons à présent le *Tangout*, où elle avait formé un royaume puissant. En 165, les Hioung nou l'attaquèrent, la chassèrent à l'occident, où 165 av. J.-C.
elle se fixa en Transoxiane. L'empereur *Wou ti* rechercha l'alliance des *Yue tchi*, parcequ'il espérait qu'ils se réuniraient avec lui contre les Hioung nou. Le Tchhen yu ayant pénétré ce dessein chercha tous les moyens pour le faire échouer. *Tchang khian* s'était offert à l'empereur pour entreprendre le 126 av. J.-C.
voyage en Transoxiane, et il avait demandé à être accompagné d'environ cent hommes; mais, en passant par le pays des Hioung nou, il fut arrêté avec sa suite et retenu prisonnier pendant dix ans; au bout de ce temps il trouva l'occasion de s'évader, et marcha du côté de l'ouest. Il trouva les *Yue tchi* dans leur nouveau pays. L'envoyé chinois y séjourna pendant plus d'un an, au bout duquel, repassant chez les Hioung nou, il fut fait de nouveau prisonnier; mais il s'échappa, et revint en Chine après treize ans d'absence.

C'est cette expédition qui fit connaître les Chinois en Occident, et amena les communications non interrompues qu'ils ont eues pendant long-temps avec le Mawarannahar, la Perse et l'Inde. C'est alors que la soie fut apportée à travers

ces pays en Europe. Il n'y a plus de doute que les *Sères* des anciens ne soient les Chinois. D'après les auteurs grecs, le mot σὴρ désigne et le *ver à soie* et les *habitants de la Sérique* ou les *Sères ;* or ce fait démontre que le nom de ces derniers leur venait de la marchandise précieuse que les peuples de l'Occident allaient chercher chez eux. En arménien, l'insecte qui produit la soie s'appelle *chéram*, nom qui ressemble assez au σὴρ des Grecs. Il est naturel de croire que ces deux mots avaient été empruntés à des peuples plus orientaux. C'est ce que les langues mogole et mandchoue nous donnent la facilité de démontrer. Il en résultera que le nom de la soie, chez les anciens, est véritablement originaire de la partie orientale de l'Asie. La soie s'appelle *sirkek* chez les Mogols, et *sirghé* chez les Mandchoux. Ces deux nations habitaient au nord et au nord-est de la Chine. Est-il présumable qu'elles eussent reçu ces dénominations des peuples occidentaux? D'un autre côté, le mot chinois *sée* ou *szu*, qui désigne la soie, montre de la ressemblance avec *sirghé* ou *sirkek*, et avec le σὴρ des Grecs. Cette analogie frappera d'autant plus quand on saura que, dans la langue mandarine, le *r* ne se prononce pas, tandis que cette finale se trouvait vraisemblablement dans les anciens dialectes de la Chine. Mais le mot coréen *str*, qui désigne la soie, est tout-à-fait identique avec le σὴρ des Grecs, qui devait se prononcer aussi *str*. La soie a donc donné son nom au peuple qui la fabriquait et qui l'envoyait dans l'Occident, et les *Sères* sont évidemment les Chinois, quoi qu'en puissent dire les géographes, qui ne savent employer que le compas pour chercher l'emplacement des nations.

Sères et commerce de soie.

Par la suite on verra que les Chinois ont poussé leurs conquêtes presque jusqu'aux bords de la mer Caspienne, et que ce fut justement dans le temps même où les anciens connaissaient les Sères, au centre de l'Asie, alors soumise à la Chine.

Expéditions des Chinois dans l'intérieur de l'Asie, 121 av. J.-C.

Han wou ti ne resta pas long-temps sans profiter des notions que *Tchang khian* lui avait données sur l'Occident. Il envoya, 121 ans avant Jésus-Christ, son général *Ho khiu phing* à la tête d'une armée à l'ouest, pour attaquer l'aile droite des Hioung nou; car ces peuples considéraient le pays habité par eux comme un vaste campement plutôt que comme un état. Ils étaient partagés comme une armée prête à s'avancer vers le midi; la partie orientale était l'aile gauche, et la partie occidentale l'aile droite. C'est une division dont on trouve

des vestiges dans la disposition des forces de plusieurs peuples nomades de l'intérieur de l'Asie, et qui existe encore aujourd'hui chez les Mongols *Khalkha*. *Ho khiu phing* dévasta les pays appartenants aux Hioung nou, et situés au nord-ouest de la Chine. Leurs généraux, craignant le ressentiment des Tchhen yu, se soumirent aux Chinois avec tous les peuples qui se trouvèrent sous leur commandement. Cette défection porta un grand coup à la puissance des Hioug nou, qui alla dès lors toujours en diminuant. Les Chinois étaient aussi entrés en relations amicales avec tous les rois et les petits princes des peuples occidentaux qui se trouvèrent vassaux des Hioug nou, et qui tâchèrent de s'affranchir de cette servitude. Les possessions des *Han*, au nord-ouest de la Chine, s'étendirent de jour en jour; ils y établirent des colonies, bâtirent des villes, et donnèrent des gouverneurs militaires à ces provinces nouvellement acquises. Gouvernement militaire dans l'Asie centrale.

En 108, ils soumirent les Ouigour, petite peuplade turque qui habitait *Khamil* et à *Tourfan*, et la plus grande partie du pays que nous appelons, sans beaucoup de raison, la *Petite Boukharie*. Quatre ans plus tard, le général *Li kouang li* pénétra encore plus loin à l'occident, et parvint jusqu'au désert habité de nos jours par les *Kirghiz* de la grande horde. Son expédition n'avait pourtant pas le succès désiré, car, après avoir perdu beaucoup de monde, il fut obligé de rebrousser chemin, et de venir chercher un asile dans les possessions chinoises. Cependant les guerres continuelles des Chinois contre les Hioung nou, et les divisions qui eurent lieu parmi ce peuple, préparaient sa ruine, et donnèrent à leurs ennemis la facilité de les repousser de plus en plus de la frontière. L'an 51 avant Jésus-Christ, le Tchhen yu fut contraint de venir en Chine se déclarer volontairement vassal de l'empire. L'empereur le reçut avec beaucoup d'égards, et cette bonne réception contribua puissamment à ce que d'autres rois et chefs des peuples occidentaux suivissent son exemple. 51 av. J.-C.

A la fin du premier siècle avant notre ère, des intrigues dans l'intérieur du palais, des conspirations et des désordres dans les provinces, contribuèrent beaucoup à diminuer le bonheur dont la Chine avait joui sous les premiers empereurs de la dynastie des Han. La mère de l'empereur *Tchhing-ti* était de la famille de *Wang*; un de ses neveux fut le célèbre *Wang mang*. Il se distingua dans sa jeunesse par une application sans relâche. Nommé prince après la mort de son père, il répandait à pleines mains les sommes immenses dont l'impératrice lui Intrigues à la cour. Wang mang, premier ministre.

faisait part. Ces libéralités excessives lui valurent dans tout l'empire une réputation de désintéressement et de magnificence qui lui fit un grand nombre d'amis et d'admirateurs. Par la découverte d'une intrigue qui existait entre le favori de l'empereur et une impératrice déposée, il sut gagner les bonnes grâces de ce prince, qui l'éleva à la dignité de grand général de l'empire. Sa modestie et la simplicité apparente qu'il affecta dans sa conduite raffermirent de jour en jour
8 av. J.-C. son crédit, dont il jouit jusqu'à la mort de *Tchhing ti*, arrivée l'an 8 avant Jésus-Christ.

Suivant l'intention de cet empereur, l'impératrice mère choisit un autre premier ministre pour son successeur *Ngai ti*; et afin que *Wang mang*, qui commençait à prendre trop d'ascendant, ne pût lui disputer l'autorité, qu'elle voulait conserver, elle résolut de lui faire donner l'ordre de se retirer. Averti à temps, il prévint cet affront, en se démettant de ses emplois entre les mains de l'empereur. Celui-ci ne fut pas fâché de voir que *Wang mang* prenait de lui-même ce parti; ce prince le craignait, et désirait diminuer la trop grande autorité que sa famille possédait. En effet, il le tint toujours éloigné de la cour. Après sa mort, l'impératrice mère fit revenir *Wang mang*; et comme *Ngai ti* était décédé sans postérité et sans avoir pourvu à son successeur, cette princesse et le nouveau premier ministre choisirent un jeune prince de la famille impériale, qui n'était âgé que de neuf ans, et qui monta sur le trône sous le nom de *Phing ti*.

Wang mang roulait déjà dans sa tête le grand dessein de dépouiller la famille des *Han* de la dignité impériale; il chercha alors les moyens de se concilier l'estime de tout le monde, et de gagner l'esprit du peuple. Cependant cette conduite ne servit qu'à confirmer les partisans de la famille impériale dans les soupçons qu'ils avaient conçus sur ses vues ambitieuses. Si la libéralité du ministre à l'égard du peuple, qu'il voulait mettre dans ses intérêts, était extrême, sa sévérité contre les officiers qui n'entraient pas dans ses projets n'était pas moindre. On comptait des jours où il avait fait mourir plusieurs centaines de personnes dont tout le crime était d'appartenir à des gens qui condamnaient son usurpation.

Après s'être enrichi par la spoliation des tombeaux des membres de la famille impériale, qu'il fit ouvrir, en disant que les richesses enfouies avec les morts

seraient plus nécessaires aux vivants, il crut pouvoir porter les coups décisifs. Le jeune empereur, victime de sa perfidie, mourut empoisonné, et eut pour successeur un enfant de deux ans, que *Wang mang* ne tarda pas à déposséder.

Ce fut l'an 9 après Jésus-Christ que *Wang mang* prit le titre d'empereur, et qu'il donna à sa nouvelle dynastie le nom de *Sin*. Ce changement dans la succession du trône donna aux Hioung nou le prétexte de se révolter, et de rompre la paix qu'ils avaient jurée. Leurs incursions dans les provinces septentrionales de l'empire recommencèrent. Les peuples de l'occident qui avaient été soumis rompirent de même leur communication avec la Chine, et l'ancienne influence de la cour de *Tchhang ngan* au dehors diminua considérablement. *Wang mang* fut forcé d'envoyer des expéditions lointaines et coûteuses pour rétablir sa prépondérance dans le milieu de l'Asie ; ces expéditions épuisèrent ses trésors. Afin de réparer ce vide, il augmenta les impôts, et établit de nouvelles douanes pour percevoir des droits sur toutes sortes de marchandises ou denrées. Cette charge de taxes et une nouvelle loi agraire indisposèrent le peuple contre lui ; des insurrections éclatèrent partout, et bientôt l'empire entier se leva contre l'usurpateur. Tous ceux qui appartenaient à la famille des *Han*, et leur nombre était très considérable, levèrent l'étendard contre *Wang mang*. A leur tête se trouva *Lieou sieou*, descendant du quatrième empereur de la dynastie de Han. Il battit à plusieurs reprises les troupes de l'usurpateur, et son armée s'agrandit journellement. Un corps d'armée s'avança vers *Tchhang ngan*. A la nouvelle de cette marche, toutes les villes de la province de la cour prirent les armes pour investir cette capitale. *Wang mang* se réfugia dans une tour fortifiée, qui fut prise d'assaut. Les soldats lui coupèrent la tête, et le peuple de *Tchhang ngan* traîna son corps dans les rues et le mit en pièces.

Wang mang usurpe le trône l'an 9 de J.-C.

A cette époque, l'an 23 de notre ère, tout l'empire se trouvait dans une étrange agitation ; le chef du corps d'armée qui s'était approché de *Tchhang ngan* avait pris le titre d'empereur, et une bande ou plutôt une armée de voleurs, connus sous le nom des *Sourcils rouges* (Houng mei), parcoururent l'empire et dévastèrent ses provinces. Après plusieurs années de convulsions, *Lieou sieou*, qui s'était fait proclamer empereur et se nommait *Han kouang wou ti*, parvint à calmer les troubles. La dynastie des *Han* fut rétablie dans sa

23 de J.-C.

Sourcils rouges.

Kouang wou ti, fondateur de la dynastie des Han orientaux.

personne et remonta sur le trône; mais comme il choisit pour sa résidence la ville de *Lo yang*, dans le *Ho nan*, située à l'orient de *Tchhang ngan*, cette branche de la dynastie fut nommée celle des *Han orientaux*.

Ming ti. Sous son règne, et sous celui de son successeur *Ming ti*, les relations des Chinois avec les peuples de l'occident furent renouées, et l'étendue des frontières rétablie telle qu'elle avait été avant l'usurpation de *Wang mang*.

46 de J.-C. Ce fut l'an 46 qu'eut lieu l'événement remarquable qui divisa les Hioung nou en septentrionaux et méridionaux. Il porta la prépondérance chinoise dans l'Asie intérieure à son plus haut degré. La barbarie du Tchhen yu *Pou nou* lui avait aliéné les esprits de ses sujets. Voulant faire mourir son frère aîné, celui-ci, instruit de ses intentions, se sauva et se mit à la tête d'un parti composé de huit hordes qu'il parvint à s'attacher, et qui le proclamèrent Tchhen yu. Soutenu de ces alliés, il se retira vers la frontière chinoise, où il établit le royaume des Hioung nou méridionaux. Il y fit alliance avec les Chinois, et se réunissant à eux pour attaquer le Tchhen yu du nord, il contribua au renversement de sa puissance. L'empire de *Hioung nou* du nord finit l'an 93, et celui des méridionaux en 216 après Jésus-Christ.

Introduction L'an 65, la religion de *Bouddha* (1), appelé *Foe* par les Chinois, fut portée

(1) La religion de Bouddha, originaire de l'Hindoustân, s'est répandue dans la plus grande partie de l'Asie. Sa domination s'étend depuis les sources de l'Indus jusqu'à l'océan Pacifique et même jusqu'au Japon. Les farouches nomades de l'Asie centrale ont été changés par elle en hommes doux et vertueux, et son influence bienfaisante s'est fait ressentir jusque dans la Sibérie méridionale.

Comme toutes les croyances qui tirent leur origine de l'Inde, le *bouddhisme* est fondé sur le grand principe que « l'univers n'est animé que d'un même esprit, individualisé sous d'innombrables formes, et que la matière n'existe que dans nos illusions. » — *Bouddha* apparut comme réformateur de la religion dominante de l'Inde. Il rejeta les *Vedas*, les sacrifices sanglants et la distinction des castes. Du reste, les principes philosophiques de sa doctrine sont les mêmes que ceux qui se retrouvent dans les autres branches de la religion des Hindous. *Bouddha* est regardé par les brahmes comme la neuvième incarnation de *Vichnou*. Les Mongols l'appellent *Chakia-Mouni*, c'est-à-dire le pieux pénitent de la maison de *Chakia*, et ordinairement *Chigemouni* ou *Bourkhan-Bakchi* (l'instituteur divin). Ils lui donnent aussi le nom de *Chakia-ïin arslan*, ou *lion de Chakia*; c'est la traduction du sanscrit *Chakia-Sinha*.

Dans une table chronologique mongole, traduite par *J. Jaehrig* et publiée par Pallas, on lit :

de l'Hindoustân en Chine, et depuis ce temps-là elle a été presque toujours la croyance populaire de ce pays. Si les nomades féroces de l'Asie centrale avaient tout à gagner en adoptant cette religion, les Chinois, déjà très civilisés, n'avaient qu'à perdre avec elle. Les prêtres de Bouddha, forcés de vivre parmi des barbares, se sont empressés de leur inculquer des principes religieux et moraux, au lieu que ceux de Chine dégénérèrent bientôt. Guidés par une soif insatiable de richesses et d'honneurs, ils ont souvent bouleversé cet empire par leurs intrigues, et ils furent presque toujours les instigateurs des révoltes qui l'ont déchiré.

du bouddhisme en Chine. 65 de J.-C.

« Depuis la conception du Bourkhan-Chakia-Mouni, qui eut lieu le quinzième jour du dernier »mois d'été d'une année du *mouton terrestre* (choroï khoïn), on compte jusqu'à la présente »année du *mouton terrestre* 2640 ans (et non pas 2649, comme on le lit dans Pallas). — Depuis »la naissance de son incarnation dans l'année du *singe de fer* (temur metchin), 2639 ans se »sont écoulés. » — Cette table a été composée en 1679 de notre ère, qui est une année du *mouton terrestre*, ou la cinquante-sixième du cycle sexagénaire; elle met donc la naissance de Bouddha en 961 avant J.-C. Ce calcul se rapproche de celui des Chinois, qui font naître *Foe* ou *Bouddha* à la cinquante-unième année (*kiai yn*) du XXVIIe cycle de soixante, correspondant à l'an 1027 avant notre ère, et qui fut la vingt-sixième du roi *Tchao wang* des *Tcheou*. D'après *Kaempfer*, les Japonais adoptent le même calcul. Cependant la grande encyclopédie japonaise, intitulée *Wo han san thsai thou hoei* (XIV, pag. 21, recto), diffère sur ce point en mettant la naissance de *Foe* au huitième jour de la quatrième lune de la vingt-quatrième année de *Tchao-wang*, ou an 1029, et sa mort au cinquième de la seconde lune de la cinquante-deuxième année de *Mou wang*, c'est-à-dire en 960 avant notre ère.—*Ma touan lin*, auteur chinois du douzième siècle, qui a composé l'excellente bibliothèque historique intitulée *Wen hian thoung khao*, donne deux dates pour l'époque de la naissance de Bouddha; la première est l'an 1027 avant J.-C., et la seconde est la neuvième année du règne de *Tchoung wang* des *Tcheou*, qui correspond à 668 avant J.-C. — *Abdallah Beid'awy*, auteur persan d'une histoire générale intitulée *Enfilade des perles de l'histoire*, donne dans la huitième section de cet ouvrage une chronologie des empereurs de la Chine d'après *Khodja Rachid*; il y place la naissance de Bouddha en 1022 avant J.-C. — Les bouddhistes des différents pays de l'Asie méridionale diffèrent sur l'époque de la naissance du fondateur de leur croyance. Les Péguans la placent en 638 avant notre ère. M. *J. Davy* nous apprend, dans sa relation de l'intérieur de l'île de Ceylan, que les Cingalais l'appellent *Boudhou*, et qu'ils le font naître en 619 avant J.-C. Ils disent que dans l'époque (*Maha kalpa*) actuelle du monde, cinq *Boudhou* ou sauveurs divins du genre humain doivent paraître, *Gooutama Boudhou* est le quatrième d'entre eux et le dernier qui ait paru, de sorte

Par l'usurpation de *Wang mang*, l'influence chinoise, dans les contrées occidentales, avait reçu un échec considérable. Les alliances subsistant avant cette époque entre les princes de ces pays et la Chine avaient pour but la résistance aux Hioug nou, et formaient un système fédératif contre leurs déprédations continuelles. Les troubles causés par Wang mang détruisirent bientôt l'édifice politique élevé dans l'intérieur de l'Asie par les empereurs des premiers Han. Dans le premier siècle de notre ère, les Ouigour étaient soumis aux *Hioung nou*, et les princes des pays situés au midi des montagnes

qu'il n'en reste plus qu'un seul qui doit venir; c'est *Nitré Boudhou* (le *Maitari* des Mongols). Si l'on excepte la différence dans la chronologie, leurs traditions sont conformes à celles qui se sont conservées chez les Mongols.—Les Siamois placent la mort de Bouddha en 744 avant J.-C., ils commencent à cette époque leur *Sonkrad* ou chronologie religieuse.—*Aboulfazel*, ministre du grand mogol Akbar, prétend, dans son *Ayin akbari*, que 2962 ans se sont écoulés depuis la naissance de Bouddha jusqu'à la quarantième année du règne de son souverain. Par ce calcul l'événement aurait eu lieu en 1366 avant notre ère.—Le *Bagwad amrita*, ouvrage sanskrit, cité par W. Jones, met l'apparition du législateur indien en l'an 1002 du *Kali youga*, ou 2099 avant J.-C.; ceci paraît être une erreur.

Toutes ces dates diffèrent considérablement; cependant il paraît que celle des Chinois, qui place la naissance de Bouddha en 1027 avant notre ère, mérite le plus de confiance, parcequ'elle correspond avec la chronologie des successeurs de ce législateur, conservée dans les livres chinois, et traduite par M. Abel-Rémusat.

Plusieurs savants, guidés par la faible ressemblance du nom d'*Odin* ou *Wodan*, héros déifié des peuples septentrionaux de l'Europe, ont cru pouvoir admettre l'identité de cette divinité *scandinave* avec le Bouddha *indien*. Ils ont principalement appuyé cette hypothèse sur la circonstance que dans le Nord le mercredi était consacré à *Odin*, comme il l'était aux Indes à Bouddha. Cette preuve, si c'en est une, paraît extrêmement faible, et ne peut être admissible que quand on prouverait que les autres jours de la semaine se trouvaient, dans le nord de l'Europe comme chez les bouddhistes de l'Asie, dédiés aux mêmes divinités. Si long-temps que ce fait ne sera pas démontré, la seule ressemblance des noms du mercredi restera sans aucun poids, d'autant plus quand on ne trouve pas la moindre ressemblance entre la croyance et le culte de *Bouddha* et de ceux d'*Odin*, comme on peut se convaincre au premier coup d'œil jeté sur ce qui a été publié par Pallas et par moi relativement à la religion du philosophe indien.—Il est bien sûr que les tribus tudesques, qui anciennement habitaient les bords de l'Oxus et de l'Indus, suivaient les préceptes de Bouddha; mais il est aussi sûr qu'Odin n'est pas le même que *Chakia-Mouni*. Identifier ces deux personnages est aussi absurde que de confondre *Krichna* et le *Christ*.

célestes se faisaient des guerres sanglantes entre eux. Ces désunions facilitèrent des nouvelles conquêtes aux Hioung nou. Ceux du midi recommencèrent, l'an 64, leurs courses en Chine. Leurs compatriotes septentrionaux, toujours portés au brigandage, ne purent voir sans envie leur immense butin, et, pour y avoir part, ils rompirent les traités avec les Chinois, et se mirent en course. Ils entrèrent dans le pays entouré par le coude le plus septentrional du fleuve Jaune, où ils firent de grands ravages, mettant tout à feu et à sang : de sorte qu'on fut obligé de fermer les portes de la plupart des villes. En même temps ils envoyaient des ambassadeurs à la cour chinoise pour payer le tribut ou lui faire des présents.

L'empereur *Ming ti*, fatigué de tous ces désordres, leva, l'an 72, des armées considérables, qu'il fit marcher vers la frontière occidentale pour pénétrer dans le pays des Hioung nou. Un conseil de guerre, composé de généraux expérimentés et qui connaissaient parfaitement les localités dans lesquelles on se disposait à pénétrer, proposa, comme le seul moyen de briser la puissance de l'ennemi, le rétablissement du système politique introduit par les précédents empereurs dans les pays occidentaux. Il fut aussi arrêté qu'une armée chinoise devrait entrer dans le pays des *Ou houan* pour menacer les Hioung nou du côté de l'orient, tandis qu'une autre s'emparerait du pays et de la capitale des Ouigours supérieurs, qui se trouvait à peu près au même endroit que la ville de *Khamil* ou *Hami* de nos jours. Une fois établis dans ces contrées, les Chinois avaient la facilité d'envoyer des troupes dans le pays des *Ou sun*, et dans les autres royaumes occidentaux. Ces projets furent mis à exécution l'année suivante avec un succès qu'on doit principalement attribuer aux talents militaires de *Pan tchao*, un des plus grands capitaines que la Chine ait produits. Aussi bon général qu'habile négociateur, ce grand homme ramena, par un coup hardi, le roi de *Chen chen* à l'alliance des Chinois. Ce début, dans une carrière difficile, satisfit beaucoup l'empereur, qui chargea *Pan tchao* de pénétrer dans l'occident aussi avant que possible pour obtenir le même résultat sur les autres petits royaumes. Le roi de *Yu thian* (ou de *Khotan*) suivit bientôt l'exemple de celui de Chen chen. Le roi de *Khouei thsu* (qui est *Koutché* de nos jours), redevable de sa couronne aux *Hioung nou* du nord, ne voulut pas se reconnaître tributaire de l'empire.

72 de J.-C. Expédition occidentale.

Pan tchao.

Persuadé qu'ils le soutiendraient, il leva des troupes, s'empara du royaume de *Chou le* ou *Kachghar*, dont il fit mourir le roi, et en mit un autre à sa place. *Pan tchao*, instruit de cet événement, envoya à Kachghar un de ses capitaines, accompagné de peu de monde, se saisit de la personne du nouveau roi, et le remplaça par un autre dévoué aux intérêts de la Chine. Après ces succès dans l'ouest, on s'occupa sérieusement de la soumission des deux royaumes des Ouigours, qui furent bientôt conquis, et dans lesquels on établit des campements militaires, dont les commandants étaient chargés de surveiller la conduite politique des habitants. Les Hioung nou échouèrent chaque fois qu'ils tentèrent de reprendre le pays des Ouigours, ainsi que les autres contrées occidentales. Aussi, en l'an 76, toutes celles situées au midi des montagnes célestes reconnurent la suprématie chinoise, à l'exception de celles de *Yan khi* et de *Khouei thsu*.

76 de J.-C.

Tchang ti.

L'empereur *Tchang ti*, qui venait de monter sur le trône, crut toutes ces conquêtes peu utiles à la prospérité de ses sujets, et rappela *Pan tchao*. Ce général, qui avait si bien réussi dans ses expéditions lointaines, les voyait abandonner avec regret, étant persuadé que le système fédératif de l'Asie centrale pouvait seul tenir les Hioung nou en respect. Il fit donc parvenir à l'empereur un placet, démontrant la nécessité de conserver les conquêtes occidentales, et exposant en même temps le moyen de réduire, avec les forces seules des royaumes tributaires, les peuples qui refuseraient de se soumettre à la Chine, sans que celle-ci eût besoin d'y fournir des troupes et des munitions. L'empereur, ne pouvant résister aux bonnes raisons de son général, lui donna plein pouvoir d'agir.

Système fédératif dans l'Asie centrale.

80 de J.-C.

L'an 80 de Jésus-Christ, *Pan tchao* partit de la cour, se porta vers l'occident, et reprit le royaume de *Kachghar*, qui, par une révolution intérieure, avait été détaché de l'alliance chinoise. Après ce premier succès, il se renforça de vingt mille hommes, tirés du pays des *Ou sun*, pour aller attaquer à force ouverte le royaume de *Khouei thsu*. Cette guerre ne fut pas aussi facile à terminer que les précédentes. Depuis que *Pan tchao* avait pénétré dans les pays occidentaux, il n'était encore parvenu à rendre tributaires de la Chine que huit de ces royaumes. C'est pourquoi il résolut, l'an 94, de déployer une plus grande force militaire. Il assembla les troupes de ces huit royaumes, et, avec

leur secours, il passa les montagnes neigeuses de *Thsoung ling* pour attaquer le roi de *Yue tchi*, qu'il fit mourir. Celui de *Khouei thsu*, s'il n'éprouva le même sort, fut du moins réduit comme les autres. La défaite totale des Hioung nou du nord, effectuée par le général chinois *Teou hian*, et la soumission entière de ce que nous appelons la petite Boukharie, permirent à *Pan tchao* de pousser ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne. Il soumit plus de cinquante royaumes, dont il envoya les héritiers présomptifs à la cour de l'empereur, pour y rester en otage et demeurer garants de la fidélité de leurs compatriotes. Il (102 de Jésus-Christ) nourrissait même le projet d'entamer l'empire romain, mais le général à qui il avait confié cette expédition se laissa décourager par les Persans, qui lui représentèrent son entreprise comme très longue et périlleuse, et il revint sur ses pas. Après avoir soumis l'occident et consolidé la puissance chinoise, *Pan tchao* désira finir ses jours dans sa patrie et au sein de sa famille; il demanda donc son rappel. Après l'avoir obtenu, il se retira en donnant de sages conseils à son successeur pour le commandement des troupes stationnées dans la petite Boukharie. Malheureusement ces conseils ne furent pas suivis; les Hioung nou septentrionaux, quoique repoussés fort loin au nord-ouest, reparurent et dévastèrent les royaumes alliés. La Chine se vit obligée de renforcer les garnisons mises dans les différentes villes de la petite Boukharie, qu'on avait eu le projet d'abandonner tout-à-fait. Le fils de *Pan tchao* rétablit, en 124, la suprématie chinoise dans l'occident. Il demeura plusieurs années dans ces contrées. La défaite des *Ouigours ultérieurs*, la déroute d'un chef des *Hioung nou* et du roi de *Yan khi*, le seul qui ne se fût pas soumis aux Chinois, furent les fruits de son expédition. Cependant le général étant à peine de retour, les Hioung nou reparurent aux environs de *Khamil*. Les Ouigours ultérieurs étaient demeurés fidèles à ce peuple, et avaient fait avec lui des incursions en Chine. La discorde les désunit en 134 de notre ère; les Ouigours attaquèrent leurs anciens alliés et les vainquirent. Depuis ce temps il est rarement question dans l'histoire chinoise des Hioung nou septentrionaux. Il paraît qu'ils se sont toujours plus rapprochés de l'occident, vers les monts Ourals et la mer Caspienne.

102 de J.-C. Projet d'attaquer l'empire romain.

124 de J.-C.

134 de J.-C.

Dans le centre de l'Asie, la puissance chinoise s'est maintenue pendant le règne de la dynastie Han, c'est-à-dire jusqu'au commencement du troisième

siècle de notre ère. Après cette époque, la Chine fut trop occupée des troubles intérieurs et des guerres civiles pour conserver ses conquêtes lointaines. Néanmoins la dynastie de *Goei*, qui régnait alors dans la partie septentrionale de ce pays, entretint des liaisons politiques avec la petite Boukharie, et les empereurs de cette dynastie furent de temps en temps salués par les ambassades de plusieurs des petits royaumes situés au midi des montagnes célestes.

Relations politiques avec les Romains.

Par les progrès de leurs armes et les liaisons politiques qu'ils entretenaient avec les princes de l'Asie centrale, les Chinois ont dû nécessairement acquérir des notions sur les pays occidentaux, tels que la Perse, l'Inde et l'Europe. Le commerce de la soie, marchandise si recherchée par les Romains, se faisait par l'intermédiaire des peuples qui avoisinent la mer Caspienne, et principalement par les *Asi* ou *Parthes*. Ce même commerce avait fait connaître les Chinois ou *Sères* aux Romains, qui les croyaient les plus justes des hommes, tant la considération dont ce peuple jouissait chez ses voisins était grande. Les Chinois, de leur côté, avaient aussi reçu des notions vagues sur l'empire romain, situé au-delà de la mer occidentale ou Caspienne. Le récit que leur firent les Parthes et les Persans des merveilles de ce pays éloigné, et de son immense capitale, de la puissance de ses princes, de l'intelligence et de la droiture de ses habitants, les étonna d'autant plus que jusqu'alors ils n'avaient rencontré dans leurs expéditions lointaines que des peuples moins civilisés qu'eux-mêmes. C'est par cette raison qu'ils donnèrent à l'empire romain le nom de *Ta thsin* ou de la *Grande Chine*. Tout ce qui se trouve de précieux et d'admirable dans les autres royaumes étrangers, disent les auteurs chinois, vient de ce pays. On y bat de la monnaie d'or et d'argent; dix pièces d'argent valent une d'or. Les négociants de Ta thsin trafiquent par mer avec la Perse et l'Inde. Ils gagnent dans ce commerce dix pour un. Ils sont simples et droits, et n'ont pas deux prix pour leurs marchandises. Les grains se vendent chez eux à bas prix, et il y a d'immenses capitaux en circulation. Lorsque des ambassadeurs viennent aux frontières de l'empire, on leur fournit des voitures pour se rendre dans la capitale; dès qu'ils y sont arrivés, on leur donne un certain nombre de pièces d'or suffisant pour leur dépense.

Ta thsin, nom chinois de l'empire romain.

Les empereurs romains avaient toujours eu le désir de communiquer avec les Chinois; mais les Parthes, qui gagnaient considérablement par le commerce de

soieries qu'ils transportaient, leur fermèrent soigneusement le chemin de la Chine, et les empêchèrent d'y pénétrer. Ce ne fut que l'an 166 de Jésus-Christ qu'une ambassade envoyée par *An tun* (Antonin), roi de Ta thsin, vint à la cour de *Houon ti*, de la dynastie des Han. Elle avait fait le voyage par mer, et arriva par le *Jy nan*, qui est le royaume de Tonquin de nos jours. Le tribut qu'elle apporta (car les Chinois regardent tous les présents offerts à l'empereur comme une chose due) n'était pas très précieux, et ne consistait qu'en des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphant et écailles de tortue. On crut alors que les ambassadeurs avaient soustrait les objets les plus rares. Il n'est pas douteux que le roi *An tun*, mentionné dans ce récit, ne soit l'empereur *Marc-Aurèle*, l'un des *Antonins*, qui régna depuis 161 jusqu'en 180 de Jésus-Christ, et il paraît que l'ambassade envoyée en Chine partit en 165. Les conquêtes faites par Trajan, qui pénétra jusqu'au golfe Persique, quoique abandonnées par Adrien, ont nécessairement agrandi la sphère des relations mercantiles et maritimes des Romains, et ces relations se sont maintenues long-temps après.

Ambassade d'Antonin. 166 de J.-C.

On ne peut pas dire précisément combien de temps ces relations entre les deux plus puissants empires de l'antiquité ont duré, mais il est probable qu'elles continuèrent pendant tout le règne de la dynastie des *Han*, et jusqu'au commencement du troisième siècle. Les expéditions maritimes pour la Chine partaient des ports de l'Égypte et du golfe Persique, pour se rendre, à travers les mers de l'Inde, à Canton, ou tout autre port de la Chine méridionale. C'est à ces expéditions que Ptolémée devait les renseignements précieux qu'il nous a laissés sur ces contrées de l'Asie. Les troubles et le partage de l'empire chinois, qui succédèrent à la dynastie des *Han*, n'ont probablement pas empêché ce commerce des Romains, qui alors se devait faire dans les états du roi d'*Ou*, situés dans le sud de la Chine. Quoique les données positives sur cet objet nous manquent, il n'y a aucune raison de douter de la continuation de ces relations, car partout le commerce suit la route une fois frayée, si de grands événements politiques ne l'ont pas interceptée pour une longue suite d'années.

Il faut observer que les Parthes ne vendaient pas la soie écrue aux Romains, mais des tissus de cette matière fabriqués par eux-mêmes. Les historiens chinois nous apprennent la cause principale pour laquelle les *Asi* s'opposèrent à toute communication directe entre Rome et la Chine; c'était parcequ'ils ne savaient

pas aussi bien travailler les étoffes que les Romains, et qu'ils craignaient de perdre le profit de la fabrication sur la soie chinoise. Les *Ta thsin*, ajoutent-ils, désiraient beaucoup pouvoir acheter chez nous la matière première, car ils sont très habiles à la travailler; leur teinture est meilleure, et leurs couleurs sont plus vives et plus brillantes. Ils préfèrent donc de tirer la soie écrue de la Chine même, pour en faire des étoffes à leur manière, que d'acheter des soieries faites chez les Parthes et d'autres peuples voisins de la mer Caspienne.

Ambassade de Théodore, frère d'Héraclius. 284 de J.-C.

L'empire romain, avant de porter chez les Chinois le nom de *Ta thsin*, leur avait été connu sous celui de *Li kian*, qu'il garda encore long-temps après. Une nouvelle ambassade de ce pays vint en Chine dans l'an 284 de Jésus-Christ. Sous la dynastie des *Thang*, Ta thsin était connu sous le nom de *Fou lin*. *Po to lie*, roi de ce pays, envoya des présents à l'empereur. Il s'agit ici sans doute de *Théodore* (1), frère d'Héraclius, qui combattit contre les Arabes. Son ambassade en Chine avait vraisemblablement pour but d'obtenir du secours contre les mahométans, qui dévastèrent la Perse, occupèrent la Syrie et menacèrent l'Égypte; mais il ne paraît pas qu'elle ait obtenu ce qu'elle demandait. D'autres ambassades romaines arrivèrent en 642, 719 et 742; la dernière avait à sa tête un prêtre, qui portait le titre de *Moine de la grande vertu*. Sous la dynastie de Soung, en 1081, il en vint une autre, expédiée par *Mi kia i ling Kai sa* (2), c'est-à-dire *Michael Caesar*, empereur de Constantinople. Ceci doit être *Michael Ducas*, qui avait été détrôné en 1078, mais dont les envoyés avaient pu demeurer aussi long-temps en route. Les puissants empires fondés par les musulmans dans l'Asie occidentale, la décadence de celui de Bysance, et la culture des vers à soie (3) répandue dans le midi de l'Europe, sont les causes qui ont inter-

Ambassade de Michael Ducas. 1081 de J.-C.

(1) Il faut remarquer que le θ grec se prononce souvent comme *Ph*. Les Russes, par exemple, disent toujours *Phéodor* pour *Théodor*, et alors ce dernier mot ressemble assez au *Po to lie* des Chinois, qui remplacent le *r* par un *l*.

(2) Dans l'original chinois que j'ai sous les yeux, on lit, à la vérité, dans le nom de cet empereur, *li* (n° 865 du *Dictionnaire chinois* imprimé à Paris) pour *kia* (n° 868). Cette différence provient de ce qu'on a oublié d'apposer le signe de la *bouche* à la droite du caractère *li*, qui par cette addition reçoit la prononciation de *kia*.

(3) C'était en 530 que l'empereur Justinien envoya deux moines en Sérique, d'où ils rapportèrent des graines de ver à soie, qu'ils firent éclore en Europe.

rompu les liaisons existantes entre l'Occident et la Chine. Le commerce avec cet empire ne fut rétabli que plusieurs années après que l'intrépide Vasco de Gama eut doublé le cap de Bonne-Espérance.

Eunuques.

Dans le second siècle de notre ère, la Chine était souvent livrée à des troubles causés par les intrigues du palais. Ces intrigues étaient tramées ou par les familles qui cherchaient à s'approprier tous les honneurs, ou par les eunuques, dont l'influence s'était beaucoup accrue; sans cesse ils travaillaient à donner toutes les charges à leurs parents et à leurs créatures, dans le but de conserver un pouvoir sans bornes, que la faiblesse des empereurs leur avait permis d'usurper. Les lettrés, qui de tout temps ont été chargés en Chine du gouvernement et de ses dépendances, s'élevèrent en vain contre ces abus, et principalement contre le pouvoir avilissant des eunuques. Ces derniers, pour mettre fin à toutes les plaintes adressées par leurs adversaires à l'empereur *Ling ti*, accusèrent, en 169 de notre ère, les savants de conspirer contre le trône, et d'avoir formé des sociétés secrètes dans le but de renverser l'autorité impériale. Ce prince, faible d'esprit, malgré le nom d'*empereur spirituel* qu'il portait, se persuada facilement de l'existence de semblables complots; et, voyant dans chaque lettré un conspirateur, il se laissa arracher un ordre par lequel ils furent bannis de la cour, et les principaux d'entre eux arrêtés et jetés dans les cachots comme criminels d'état.

Ling ti. 169 de J.-C. Sociétés secrètes.

Peste en 173 de J.-C.

L'empire, gémissant sous la tyrannie des eunuques, fut encore, en 173, affligé par des maladies contagieuses qui s'étendaient de plus en plus, et faisaient d'affreux ravages dans toutes les provinces. Cette épidémie paraît avoir été une véritable peste; elle continua ses ravages pendant onze ans. Enfin, un certain *Tchang kio*, qui avait fait une étude particulière des livres de *Tao szu* (1), prétendit avoir trouvé un remède infaillible contre la contagion. Ce remède consistait à boire de l'eau sur laquelle il prononçait des paroles mystérieuses. Comme cette cure était prompte, elle lui fit bientôt une grande réputation, et il eut une multitude de disciples qui obtinrent un succès égal à celui de leur maître. Les malades

184 de J.-C.

Empiriques qui deviennent rebelles.

(1) Les *Tao szu*, ou les docteurs de la raison, sont les sectateurs d'une des trois grandes croyances qui se divisent la Chine. *Lao tsu*, qui florissait au commencement du sixième siècle avant notre ère, est leur fondateur; ils adorent la suprême intelligence, et ne suivent ni les préceptes de Confucius ni ceux de la religion de Bouddha.

entre leurs mains recouvraient promptement la santé, ce qui engagea *Tchang kio* d'augmenter encore le nombre de ses disciples. Il les organisa en un corps régulier, leur donna des chefs afin de les maintenir dans le respect et dans l'obéissance, et nomma ses deux frères inspecteurs-généraux. Cet empirique devint bientôt le chef d'un parti puissant. Par ses émissaires, il répandit que le *ciel bleu* (la dynastie des Han) était fini, et que le *ciel jaune* devait prendre sa place. Voyant que plusieurs districts de la Chine orientale lui étaient extrêmement dévoués, il portait ses vues vers le trône, et cherchait à gagner le cœur du peuple. Pour parvenir plus sûrement à son but principal, il tâcha, par des émissaires, de se faire des amis à la cour; mais ces manœuvres furent découvertes, et l'on exécuta un grand nombre de coupables. *Tchang kio* sentit qu'une résolution hardie pouvait seule le sauver. Il rassembla avec une vitesse incroyable une multitude de soldats auxquels il fit prendre des *bonnets jaunes*, et bientôt son armée s'éleva à 500,000 combattants. Il la divisa en trois corps, qui mirent l'empire à feu et à sang, et battirent à plusieurs reprises les troupes impériales; à la fin cependant ils furent dissipés.

Bonnets jaunes.

Thsao thsao.

189 de J.-C.

Cette guerre civile donna occasion à *Thsao thsao* de déployer ses grands talents politiques et militaires. Après la mort de *Ling ti*, arrivée en 189, *Youan tchao*, chef militaire, pour venger la mort de son général, assassiné par les eunuques, prit le palais impérial d'assaut, fit main basse sur tous les eunuques, et intronisa le successeur présomptif. Celui-ci, tombé après entre les mains de *Toung tcho*, fut ramené à *Lo yang*, déposé et mis à mort. Son frère fut élevé au trône à sa place, et adopta, comme empereur, le nom de *Hian ti*. Toung tcho s'était fait proclamer *gouverneur de l'empire;* mais, craignant *Youan tchao* et *Thsao thsao*, il s'efforça de se les attacher en nommant le premier gouverneur d'une province éloignée, et le second général de la cavalerie. L'entreprenant *Thsao thsao* n'accepta pas ce commandement; il vendit ses terres pour enrôler des troupes; il forma un corps de 5000 hommes, et trouva bientôt d'autres chefs qui firent cause commune avec lui. On leva subitement de tous côtés l'étendard contre *Toung tcho;* celui-ci, ne se croyant pas en sûreté à *Lo yang*, transporta la cour à *Tchong ngan*, ancienne capitale des Han, à laquelle il fit conduire l'empereur et tous les habitants. Lo yang et tous les villages voisins furent livrés aux flammes. Pendant plusieurs années la guerre civile ravagea la Chine. *Tchoung tcho* fut assassiné en l'an 192 de Jésus-Christ. A la même époque, les *bonnets*

Hian ti.

192 de J.-C.

jaunes, qu'on croyait dissipés depuis long-temps, recommencèrent à se montrer dans la province actuelle de Chan toung. *Thsao thsao* se mit en campagne contre eux, et les dispersa; quelque temps après il les attaqua de nouveau, les battit, et les força à mettre bas les armes. La plus grande partie d'entre eux se donnèrent à lui, et il se trouva par ce moyen à la tête de plus de 150,000 hommes. Avec cette armée, il se rendit maître d'un assez vaste territoire, et parvint à battre plusieurs autres chefs de parti; mais la défection d'un de ses généraux le mit dans un danger qui s'accrut encore par plusieurs défaites, et par une famine qui dévasta le pays. Son génie et ses grandes qualités militaires le sauvèrent de ce péril. Ne pouvant pas vaincre les ennemis qu'il avait en face, il se mit à faire des conquêtes d'un autre côté, où il était sûr du succès, malgré le peu de troupes qui lui restait. Il parvint ainsi à se rendre si puissant, qu'il se vit bientôt en état de tirer l'empereur de la servitude dans laquelle le retenaient quelques grands de la cour. Ayant réussi à le délivrer, il se fit nommer son premier ministre, et commandant-général de toutes les forces de l'empire. Quoique occupé dans ce poste élevé à faire oublier les malheurs de la guerre civile, et à rendre la paix et la tranquillité à la Chine, il ne négligea cependant pas ses propres intérêts, et se fit un grand nombre de créatures, en plaçant tous ceux qui lui étaient entièrement dévoués, et en destituant ceux dont il suspectait les dispositions. S'il ne fut pas assez hardi pour se faire proclamer empereur, il se donna tous les honneurs et toute la puissance de la dignité suprême, et sut maintenir son crédit jusqu'en 220, époque de sa mort.

194 de J.-C.

Mort de Thsao thsao en 220 de J.-C.

Thsao thsao avait un talent particulier pour connaître les hommes, et les employer selon leur mérite. Cette connaissance fut la principale cause des grands succès qu'il obtint dans presque toutes ses entreprises; lorsqu'il reconnaissait de l'habileté à quelqu'un, il le cultivait avec soin, quelle que fût sa naissance. Il usait de tant de précautions dans ses expéditions, qu'il était très difficile de le surprendre. En présence de l'ennemi, et dans le plus fort du combat, il conservait un rare sang-froid, et ne laissait jamais apercevoir la moindre inquiétude. Libéral à l'excès quand il s'agissait de récompenser une belle action, il était inflexible à l'égard des gens sans mérite, et ne leur accordait jamais rien. Ne condamnant personne sans de puissants motifs, il était inflexible dans l'exécution de ses ordres, que ni la recommandation ni la compassion ne pouvaient faire

révoquer. Ces qualités l'avaient élevé à un si haut degré de puissance, qu'il était presque devenu le maître de l'empire.

Thsao phi, fondateur de la dynastie des Goei.

Son fils *Thsao phi*, plus ambitieux que lui, se garda bien de refuser la couronne que l'empereur *Hian ti* lui offrit. Il la reçut publiquement, et donna à sa nouvelle dynastie le nom de *Goei*. Ainsi finit la famille des *Han*, qui, pendant plus de quatre siècles, avaient possédé le trône, et illustré la Chine par le rétablissement des lettres et par l'extension qu'ils donnèrent à l'empire en reculant ses frontières occidentales presque jusqu'à la mer Caspienne.

Partage de l'empire en trois royaumes.

Les Goei ne possédaient cependant que la moitié septentrionale de la Chine, limitée au sud par la chaîne de montagnes *Pe ling* et le grand fleuve *Kiang*. Le midi de ce pays était divisé entre les dynasties des *Chou han* et *Ou*.

Chou han.

Lieou pei, un compétiteur de *Thsao thsao*, était de la famille des *Han*. Quand la paix fut rétablie dans l'empire, il fut nommé prince de *Han tchoung* dans le *Chen si*. Il s'y était formé une armée sur laquelle il pouvait compter, et se tint prêt à tout événement. Lorsqu'il reçut la nouvelle que Hian ti avait été détrôné par *Thsao phi*, il se fit proclamer empereur et fixa sa résidence à *Y tcheou*, dans le pays de *Chou*, qui est la partie occidentale du *Szu tchhouan* de nos jours. C'est pour cette raison qu'on a donné à sa dynastie le nom de *Chou han* ou Han de Chou.

An 226 de J.-C.

Un troisième chef très puissant, nommé *Sun khiuan*, se trouva alors en possession du reste de la Chine méridionale, situé au sud de *Kiang*. Au commencement de la guerre que les *Goei* firent aux *Chou han*, il prit le parti de ces derniers; mais s'étant ensuite brouillé avec eux, il passa du côté des *Goei* et se soumit à leur puissance. Ils lui conférèrent le titre de roi d'*Ou*, qui ne satisfit pas son ambition, et après la mort de *Thsao phi* ou *Wen ti*, arrivée en 226, il se revêtit de la dignité impériale.

La Chine se trouva donc divisée en *trois royaumes*. L'histoire donne le premier rang au plus petit, à celui des *Chou han*, parceque son fondateur était du sang impérial des Han.

ÉVÉNEMENTS
DE LA CORÉE,

JUSQU'A LA FIN DU NEUVIÈME SIECLE
APRES JÉSUS-CHRIST.

CORÉE.

La grande presqu'île de *Corée*, située entre la Chine et le Japon, et au sud de la *longue Montagne blanche*, est habitée par les descendants d'une nation autrefois très puissante dans l'Asie moyenne, mais dont les restes ont totalement disparu de l'histoire. Cette nation, qui avait sa langue particulière, portait chez les Chinois le nom de *Sian pi*. Les Japonais l'ont conservé aux Coréens de nos jours, mais ils les appellent aussi *Kirin*. Les *Sian pi* avaient anciennement pour patrie les montagnes situées au nord-est de Péking, au pied desquelles la tribu mongole de *Kâratsin* fait actuellement paître ses troupeaux. *Kirin* ou *Ghirin* est encore aujourd'hui le nom de la partie supérieure de la rivière *Sounggari*, qu'elle porte jusqu'à sa réunion avec le *Non*. Les *Sian pi* et anciens Coréens habitaient sur ses bords.

La moitié méridionale de la Corée était autrefois habitée par un peuple appelé *Han*, qui se divisait en trois tribus, nommées *Ma han*, *Pian han*, et *Chin han*, qu'on désignait du nom collectif *San han*, ou les *trois Han*. Il paraît que leur langue différait de celle des Coréens du nord, et qu'elle se rapprochait davantage de celle des Japonais, auxquels les *Han* ressemblaient aussi par leur manière de vivre, leurs mœurs et leur habillement. Au nord des *Chin han*, et sur le bord de la mer du Japon, se trouvait la nation des *Goei me;* plus au nord, sur la même côte, jusqu'au fleuve *Toumen*, celle de *Wou tsiu*. Le pays situé autour du *Ya lou* et le *Toumen* supérieur portait le nom de *Fou yu;* et le nord-ouest de la Corée, y compris la partie la plus occidentale du Liao toung, était le *Tohao sian* proprement dit. D'après l'histoire chinoise,

Ki tsu.

Ki tsu, parent du dernier empereur de la dynastie *Chang*, avait été renfermé dans une prison par ce prince, dont il n'approuvait pas la conduite. *Wou wang*, qui avait usurpé le trône des *Chang*, et qui connaissait le mérite de *Ki tsu*, voulut l'employer et s'en faire un premier ministre; mais celui-ci lui répondit avec courage qu'ayant jusque là servi la dynastie des *Chang*, de qui sa famille avait reçu tout son lustre, il ne passerait jamais au service de celui qui l'avait détruite, malgré ses grandes qualités. *Wou wang*, loin de désapprouver ces sentiments généreux, crut lui devoir une grande faveur, et le créa roi de *Tchao sian* ou de *Corée*, ce qui eut lieu en 1122 avant Jésus-Christ. *Ki tsu* se transporta dans ce pays, donna des lois à ses nouveaux sujets, et les poliça. Ses successeurs y ont régné jusqu'au quatrième siècle avant notre ère, dans le nord-ouest de la Corée; leurs noms et leurs actions sont restés inconnus. A cette époque ils furent soumis aux petits rois de *Yan*. Pendant que *Thsin chi houang ti* était maître de la Chine, le roi de *Tchao sian* s'appelait *Feou*. Après la destruction de la dynastie des *Thsin*, un grand nombre de Chinois, pour échapper aux troubles qui agitaient leur patrie, se retirèrent en Corée, et se dispersèrent dans ce pays. En 110 avant Jésus-Christ, *Wou ti*, empereur de la Chine, envoya une grande armée contre la Corée, la soumit et en fit alors une province chinoise. Cependant il semble qu'il ne s'agit pas ici de toute l'étendue de ce pays, mais seulement de la moitié septentrionale, qui ne resta pas long-temps sous la domination chinoise.

1122 av. J.-C.

110 av. J.-C.

Rois de Kao li. 38 av. J.-C.

L'an 38 avant notre ère, un homme d'une naissance merveilleuse, originaire du pays de *Fou yu*, s'avança vers le sud et devint roi du nord-ouest de la Corée ou de l'ancien *Tchao sian*, à laquelle il donna le nom de *Kao kiu li* ou de *Kao li* (en japonais *Koma* et *Koukouri*). Sa dynastie a subsisté dans ce pays jusqu'en 668 de Jésus-Christ, époque à laquelle le dernier de ses rois, qui s'était soumis aux Chinois, fut détrôné par eux et conduit en Chine. Alors le pays devint une province de cet empire, gouvernée par des vice-rois.

Rois de Pe tsi. 18 av. J.-C.

Peu de temps avant la fondation du royaume de *Kao li*, ou l'an 18 avant Jésus-Christ, il s'était formé dans le sud-ouest de la Corée, et dans l'ancien pays des *Pian han* et des *Ma han* un autre état nommé *Pe tsi* (en japonais *Koutara*), dont les rois tiraient aussi leur origine du pays de *Fou yu*. Les rois de

ce pays, qui pendant quelque temps avaient été très puissants, furent forcés de se soumettre en 660 à la dynastie chinoise des *Thang*.

Rois de Sin lo. 57 av. J.-C.

Un troisième royaume, situé dans la partie du nord-est de la presqu'île et dans l'ancien pays des *Chin han*, fut celui de *Sin lo* (en japonais *Siraki*). Il est plus ancien que les précédents, car il fut fondé l'an 57 avant notre ère, par un prince venu par mer du pays des Ma han. Au milieu du troisième siècle après Jésus-Christ ce royaume fut soumis par les Japonais, dont il avait déjà été tributaire; ils étendirent ensuite leurs conquêtes sur d'autres parties de la Corée. Une reine de *Sin lo* attaqua, vers l'an 643, les *Pe tsi* et les *Kao li*, fit une alliance avec les Chinois, et remporta de grandes victoires. La dynastie de ces rois finit en 934.

Écriture particulière. 374 av. J.-C.

Les Coréens, anciennement civilisés par les Chinois, avaient adopté l'écriture de ce peuple, quoique peu propre à être adaptée à leur langue. Ce ne fut qu'en 374 de notre ère qu'on inventa, dans le royaume de *Pe tsi*, un syllabaire qui servait à exprimer les sons de la langue du pays. La religion de *Bouddha*, ou de *Foe*, fut introduite dans le *Kao li* en 372; en 384 elle fut portée dans le *Pe tsi* par un bonze étranger, nommé *Mo lo na ye*, et ce ne fut qu'en 528 qu'un autre bonze, nommé *Me ho tsu*, qui était venu du Kao li, l'introduisit chez les *Sin lo*.

Bouddhisme introduit. 372 av. J.-C.

ÉVÉNEMENTS

DU JAPON,

JUSQU'EN 399 DE JÉSUS-CHRIST.

JAPON.

L'archipel qui forme le royaume du Japon est habité par un peuple dont la figure et l'extérieur ressemblent beaucoup à ceux des Chinois, mais qui est d'une origine différente, puisque le fond de sa langue n'a rien de commun avec le chinois. L'ancienne histoire de ce pays est enveloppée de fables, d'après lesquelles des dynasties de dieux et de demi-dieux y ont régné pendant des millions d'années.

Sin bou, 660 av. J.-C., premier Daïri.

L'histoire véritable du Japon ne commence qu'en 660 avant notre ère, avec *Sin bou* ou *Sin mou* (le guerrier divin), qui est regardé comme le fondateur de la monarchie. De lui descend la famille des *Daïri*, que nous sommes accoutumés d'appeler *empereurs ecclésiastiques*. Son nom indique un conquérant étranger. Il civilisa les barbares d'*Akitsou no sima ;* c'était l'ancien nom du Japon, qui signifie *tle de la demoiselle*, et que ses habitants lui ont donné parcequ'ils trouvent une ressemblance entre la forme de cet insecte et celle de leur pays. *Sin mou* et ses trois frères, qui avaient régné avant lui, étaient vraisemblablement d'origine chinoise. Leur famille sortit peut-être de la Chine pendant les troubles qui agitèrent ce pays sous la dynastie des *Tcheou*, et se réfugia dans un autre pays plus oriental, d'où elle arriva ensuite au Japon. Cette conjecture paraît d'autant plus fondée, que les Japonais ne savent rien des événements qui, dans leur patrie, ont précédé l'arrivée de *Sin mou*, et qu'ils remplissent le vide qui existe dans leurs chroniques entre lui et la dynastie fabuleuse des demi-dieux par les noms des premiers empereurs de la Chine. Ceux des anciens *Daïri* sont aussi Chinois, et non pas Japonais, comme cela aurait dû être si leur famille avait été indigène.

Après la première colonie chinoise venue au Japon sous la conduite du *guerrier divin*, plusieurs autres y sont arrivées, et nommément une expédition composée de trois cents couples de jeunes gens, envoyés par *Thsin chi houang ti*, à travers la mer Orientale, pour chercher le remède qui procure l'immortalité. Elle aborda au Japon en 209 avant notre ère, et s'y fixa pour ne plus retourner en Chine. L'ancien mélange des habitants du Japon avec les Chinois se manifeste aussi par une civilisation tout-à-fait semblable, et principalement par la multitude de mots chinois introduits dans la langue japonaise et défigurés par la prononciation.

Sin mou fixa la durée de l'année, et la divisa d'après les mois et les jours. Il donna des lois aux tribus sauvages, il introduisit la religion et le culte des idoles. Jusqu'au commencement du cinquième siècle après Jésus-Christ l'histoire du Japon est encore fabuleuse, et donne une trop longue durée aux règnes et à la vie des Daïri; de sorte que, depuis l'an 660 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 400 après cette époque, ou pendant une suite de 1060 ans, elle ne compte que dix-sept empereurs, nombre trop peu considérable pour un si grand espace de temps.

Le *Daïri* est regardé par ses sujets comme une divinité, et la superstition lui impose et le force de se conduire en dieu, ce qui parfois ne manque pas de le gêner beaucoup. Jamais ses pieds sacrés ne doivent toucher le sol; au lieu de marcher, il se fait porter par des hommes. L'air extérieur n'est pas digne de souffler sur son visage, et le soleil ne mérite pas de jeter ses rayons sur sa sainte personne. Ce serait un sacrilége que de lui couper les cheveux, la barbe et les ongles pendant qu'il veille; cela ne peut se faire que quand il dort. Anciennement ces dieux vivants étaient obligés de rester tous les matins pendant quelques heures, assis sur le trône, immobiles et la couronne sur la tête. Le peuple y voyait la seule manière de conserver le bonheur et la paix à l'empire. Cependant, comme cette tâche était difficile et fatigante pour les demi-dieux, on se contenta, dans les temps postérieurs, de n'exposer que la couronne impériale sur le trône, en lui attribuant le même effet pour le repos du pays. A la mort du Daïri, les ministres choisissent pour son successeur celui de sa famille qui est l'héritier le plus proche, sans que l'âge ou le sexe y fassent une différence. Aussi a-t-on vu des enfants et plusieurs femmes régner sur le Japon, et souvent des impératrices y ont porté le sceptre avec gloire.

Première guerre. 471 av. J.-C.

Le commencement de l'histoire japonaise est dénué de faits et peu intéressant. La première guerre dont elle fait mention a eu lieu en 471 avant Jésus-Christ, entre les princes des *Yets* et des *Go*. Un événement naturel remarquable arriva sous le septième Daïri, en 285 avant Jésus-Christ : c'est un écroulement volcanique très considérable, qui forma, dans une seule nuit, le grand lac nommé *Mitzou oumi* ou *Biwa no oumi*, situé dans la province d'Oomi, et auquel nos cartes donnent le nom d'*Oïtz*.

Révolution physique 285 av. J.-C.

Singou Kogou, première impératrice. 201 av. J.-C.

La première impératrice qui a régné seule sur le Japon est *Singou Kogou*. Elle parvint au trône en 201 de notre ère. C'est elle qui, la première, a tenté une conquête extérieure, celle de la Corée. L'expédition contre ce pays était commandée par elle-même. Après avoir rendu tributaires les petits royaumes de *Siraki* (*Sin lo*) et de *Koutara* ou *Fakkousai* (*Pe tsi*), elle parvint en 260 à soumettre la plus grande partie de la Corée, y compris les états des rois de *Kirin* (*Kao li*). L'établissement des relais de poste au Japon lui doit son origine; il eut lieu en 250 de notre ère.

Postes au Japon.

Oosin.

Le fils de cette princesse qui lui succéda est *Oosin*, qui, pour sa bravoure, reçut, après sa mort, le titre divin de *Fatsman*. Les Japonais le regardent comme le dieu de la guerre. Avec le règne de son fils *Nintokou*, qui fut le dix-septième Daïri, l'histoire japonaise perd son caractère fabuleux; car il est le dernier empereur qu'elle fait vivre 170 ans et régner pendant 87, c'est-à-dire jusqu'en 399.

APERÇU

HISTORIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

DES PEUPLES DE L'ASIE MOYENNE,

JUSQU'A L'AN 1000 DE NOTRE ÈRE.

Les auteurs grecs et romains ne nous fournissent des renseignements que sur les événements qui se sont passés dans l'Asie antérieure jusqu'à l'Indus et à l'Oxus; les révolutions et les changements politiques survenus dans les contrées situées au-delà de ces deux grands fleuves paraissent leur avoir été inconnus; du moins nous ne trouvons rien de précis sur l'histoire de l'Asie centrale et orientale chez les écrivains de l'antiquité qui nous sont parvenus. Les connaissances positives des anciens sur la géographie de l'Asie ne s'étendaient pas au-delà du *Rha* ou Wolga, de la mer Caspienne, du cours du Iaxartes, et de la haute chaîne de l'Himalaya, appelée par Ptolémée *Emodus* et *Ottorocorras*. Toutefois ce géographe ne manquait pas de renseignements sur les pays plus éloignés, mais ils n'étaient ni assez complets ni assez exacts pour donner une idée juste de la conformation de l'Asie centrale et de la position respective de ses différentes parties. C'est cette imperfection des matériaux conservés par Ptolémée qui a rendu infructueuse toute tentative pour les mettre en harmonie avec les connaissances positives que nous possédons aujourd'hui sur ces contrées.

Ce n'est pas non plus chez les écrivains arabes et persans que nous pouvons espérer de trouver des éclaircissements sur l'état ancien de l'intérieur de l'Asie et de ses habitants, ces peuples ignorant même les vicissitudes du sort de leurs propres ancêtres peu de siècles avant la funeste époque de l'établissement et de la propaga-

tion de l'islamisme. Les Hindous, abrutis par une croyance qui leur fait envisager comme impur tout ce qui est étranger à leur pays et à leurs institutions, n'ont jamais pensé à écrire l'histoire de leurs voisins; ainsi ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher des renseignements sur les événements qui ont eu lieu dans les contrées situées au nord de l'Himalaya.

L'unique source dans laquelle il soit possible de puiser pour obtenir ces renseignements, est le recueil des annales de la Chine; les habitants de ce vaste empire, en écrivant leur histoire, ont été forcés de donner celles des barbares qui l'avoisinaient au nord et à l'ouest, et qui ne cessaient de faire des invasions sur leur territoire. Les conquêtes faites à plusieurs reprises par les Chinois dans l'Asie centrale leur ont procuré la connaissance de ses différentes parties et des peuples qui y demeuraient. *Visdelou*, *Gaubil* et *Deguignes* le père ont les premiers extrait ces faits des livres chinois, mais ils ne se sont pas occupés de classer ethnographiquement les différentes peuplades de l'Asie moyenne, dont ils ont voulu écrire l'histoire; à la vérité les moyens de travailler à cette classification n'étaient pas à leur disposition. Ces auteurs manquaient d'une quantité de renseignements que nous possédons, et qui nous mettent en état de remplir cette tâche, actuellement moins difficile, puisque nous connaissons mieux l'état récent de ces régions, et que nous avons été à même de fixer la parenté respective de leurs habitants, par l'étude comparative de leurs langues.

Depuis la dynastie des Han, les auteurs chinois ont assez exactement tracé les limites entre les grandes souches des peuples qui vivaient anciennement dans l'Asie centrale. Ces souches se réduisent à *cinq*, savoir :

I. Nations toungouses.
II. Nations sian pi.
III. Nations turques.
IV. Nations tubétaines.
V. Nations alano-gothes, à cheveux blonds et aux yeux bleus.

Les nations d'origine *mongole* et *samoïède*, et, plus à l'occident, les peuples *hunniques finnois orientaux*, bornaient au septentrion ces cinq races, dont les habitations les plus méridionales ne dépassaient pas la frontière de la Sibérie actuelle.

J'ai tâché de réunir les notions ethnographiques sur ces cinq races principales dans un tableau général qu'on trouvera dans l'atlas qui accompagne cet ouvrage. Je vais donc présenter ici un aperçu des événements occasionés par leur extension et par leurs différentes migrations. Comme nous savons fort peu de chose des mœurs et usages de ces peuples à une époque reculée, il me paraît intéressant de saisir cette occasion de les faire connaître.

PEUPLES DE RACE TOUNGOUSE (1).

Aussi long-temps que les peuples toungouses ont mené une vie nomade, sans former de grands états ou de puissants empires, leurs habitations n'ont jamais dépassé à l'occident la chaîne des monts *Khinggan*, qui commence au nord-est de de Peking, dans le pays de la tribu mongole de *Karatsin*, et se dirige au nord nord-est vers l'*Amour*, en séparant le système des affluents du *Non*, de celui des lacs *Boyour* et *Dalaï* et de la rivière d'*Argoun*. La véritable patrie de ces peuples est l'extrémité orientale de l'Asie moyenne, située au nord de la Corée et de la longue *montagne Blanche* (Tchhang pe chan, en chinois.) Elle est arrosée par l'*Amour*, depuis la réunion du *Chilka* et de l'*Argoun*, et par le *Non*, le *Soung-gari-oula*, l'*Oussouri* et le *Tchingghiri*. La partie méridionale de ce pays était connue des Chinois dès le temps de *Wou wang* et de *Tchhing wang*, de la dynastie des *Tcheou*, onze siècles avant notre ère. Les habitants de cette contrée portaient le nom de *Su tchin* ou *Su chin*, qui, chose étonnante, s'est conservé pendant 3000 ans et jusqu'à nos jours; en effet, nous le retrouvons chez les Chinois vers l'an 1000 de Jésus-Christ, dans la dénomination de *Ju tchin* ou *Ju*

Race toungouse.

Su tchin.

(1) Les anciens Chinois appelaient par le nom collectif de *Toung hou*, ou *barbares orientaux*, toutes les peuplades qui habitaient au nord-est de leur empire; ils confondaient sous cette dénomination des nations d'origine différente, en l'appliquant tant aux *Toungouses* qu'aux *Sian pi*. Il paraît donc peu vraisemblable que le nom de *Toungous* soit dérivé du chinois *Toung hou*. Pallas a cru que la nation qui le porte l'avait reçu, pour sa malpropreté, des Mongols, dans la langue desquels *Toungouz* (à ce qu'il croyait) signifiait *cochon*; mais ce mot est turc et non pas mongol. Il se pourrait, à la vérité, que les peuples turcs aient donné ce nom aux Toungouses, parceque plusieurs de leurs tribus nourrissaient un nombre considérable de cochons; il faut cependant remarquer que plusieurs branches de Toungouses, en Sibérie, s'appellent eux-mêmes *Donki*, ou *hommes*.

ché, dans celle de *Giorza* de Marc-Pol, dans le *Djourdji* et *Djourdjit* des auteurs persans et turcs, et dans la dénomination de *Dzurtchit*, donnée encore aujourd'hui par les Mongols aux Mandchoux. Les *Su tchin* apportèrent en Chine des flèches faites avec le bois d'un arbre nommé *hou*, et des pointes de flèches en pierre dure. Pendant mille ans, les relations avec ce peuple furent interrompues; alors leur nom fut changé en celui de *Y liu* ou *Y leou*, sous lequel ils envoyèrent aux empereurs des *Goei* (vers 263 de Jésus-Christ) un tribut consistant en flèches, pointes de flèches en pierre, arcs, cuirasses et peaux de zibelines. Le mont *Pou hian chan* bornait au sud leur pays, qui se trouvait à mille *li* au nord-est de celui de *Fou yu*, s'étendait jusqu'à la grande mer (orientale), et confinait au sud avec les *Wou tsiou*, dans le nord-est de la Corée. C'était une contrée si montagneuse qu'on n'y pouvait aller ni en voiture ni à cheval. Le climat y était très-froid. Les habitants ressemblaient pour l'extérieur aux *Fou yu*, mais parlaient une langue totalement différente de celle de ce peuple. Ils semaient les cinq sortes de céréales, élevaient des bœufs et des chevaux, et faisaient leurs habits avec la toile de chanvre. On trouvait chez eux des pierres de *yu* de couleur rouge et d'excellentes martres zibelines.

Y liu ou Y leou.

Les *Y liu* n'avaient ni princes ni chefs; leurs villages, situés dans les forêts et sur les montagnes, étaient gouvernés par des anciens. Ils vivaient dans des cabanes souterraines; celles des riches étaient plus profondes que les autres. Ils nourrissaient beaucoup de cochons, dont ils mangeaient la chair; la peau leur servait à se faire des habits. En hiver, ils enduisaient leur corps avec de la graisse de ces animaux pour pouvoir mieux endurer le froid; en été ils allaient nus et ne s'enveloppaient que le milieu du corps avec une pièce de toile qui les couvrait par devant et par derrière. C'était un peuple puant, parcequ'il ne se lavait jamais, et vivait dans la plus grande saleté. Les *Y liu* n'avaient pas d'écriture; leur parole valait un contrat. Ils se servaient de paniers pour s'asseoir. Ils foulaient la viande avec les pieds avant de la manger; si elle était gelée, ils s'asseyaient dessus pour la faire dégeler. On ne trouvait ni sel ni fer dans leur pays; pour remplacer le premier ils employaient de la lessive de cendre. Tous se tressaient les cheveux; celui qui voulait contracter un mariage ornait la tête de celle qui lui plaisait, avec des plumes d'oiseaux, et payait la dot, sans s'inquiéter si sa fiancée était vierge ou non. Les jeunes gens, forts et robustes, étaient seuls estimés chez ce peuple, qui

méprisait les vieillards. Les morts étaient enterrés dans les champs le jour même de leur décès; on les plaçait dans une petite bière faite avec des planches : on tuait un porc et on le posait sur la sépulture, pour servir de nourriture au mort. Les *Y liu* étaient d'un caractère méchant et cruel, et n'avaient aucune compassion de leurs semblables. A la mort du père ou de la mère, les enfants ne pleuraient pas, regardant les larmes comme un signe de lâcheté. On tuait les voleurs, n'importe la valeur de la chose dérobée. Leurs armes étaient l'arc et les flèches, et des cuirasses faites en peau et couvertes d'os. Les Y liu étaient de bons archers, ils se servaient d'arcs très forts et hauts de quatre pieds; leurs flèches, longues d'un pied huit pouces, étaient garnies de pointes empoisonnées faites d'une pierre verte très dure : c'est ce qui rendait ces peuples redoutables à leurs voisins. Il ne paraît pourtant pas qu'ils aient souvent profité de la supériorité que leur donnaient ces armes formidables, car ils n'ont jamais fait de conquêtes, et sont restés habitants paisibles de leur ancienne patrie.

Un autre peuple toungouse, ou plutôt les descendants des *Y liu*, sont les *Mou ky* (1). Comme ceux-là ils habitaient du temps de la dynastie des Goei (au Ve siècle de notre ère) le pays situé au nord de la Corée, mais plus à l'occident; plus tard ils furent appelés *Mo ho* ou *Mo kho*. Chaque village avait son chef, ils n'étaient pas réunis en corps de nation. C'était un peuple brave et belliqueux, et le plus puissant parmi les barbares orientaux. Son idiome différait de celui de ses voisins, tels que les *Teou mo leou* et autres hordes, que les *Mou ky* inquiétaient continuellement, et auxquelles ils inspiraient une crainte extrême. Dans leur pays coulait le *Sou mo*, grande rivière qui est la même que le *Kuen thoung kiang*, ou le *Sounggari oula* de nos jours. La nation se divisait en sept tribus principales, parmi lesquelles on en remarquait une appelée *horde du fleuve Noir;* elle habitait sur les bords de l'*Amour* supérieur, nommé encore aujourd'hui *fleuve Noir*. Les *Mou ky* vivaient dans les montagnes et sur le bord des rivières. Leur pays était pauvre et humide; ils entouraient leur habitation de petits remparts de terre battue, et se tenaient dans des excavations souterraines; on y descendait au moyen d'une échelle. Ils n'avaient ni bœufs ni moutons, mais ils élevaient des

Mou ky ou Mo ho.

(1) *Mou ky* est la véritable prononciation des deux caractères qui composent ce nom, et non pas *Vo kie*, comme on les a lus jusqu'à présent.

chevaux; ils cultivaient le froment, quelques autres céréales et des légumes. Leur pays n'avait que de l'eau saumâtre; le sel se montrait en efflorescence même sur l'écorce des arbres, et il y avait des lacs salés. Ils tenaient une grande quantité de porcs. L'eau-de-vie avec laquelle ils aimaient à s'enivrer était faite de grains moulus. A leur mariage, la femme apportait des robes en toile et le mari des habits en peau de cochon, il avait une queue de tigre ou de léopard attachée à la tête. Ordinairement les *Mou ky* se lavaient les mains et la figure avec de l'urine, c'est pourquoi on les regardait comme les plus malpropres de tous les barbares. La première nuit des noces, le mari allait dans la maison de son épouse, et suçait son sein. Si quelqu'un avertissait le mari de l'infidélité de sa femme, l'époux irrité la tuait aussitôt, et ensuite il traitait de même celui qui lui avait annoncé son déshonneur; c'est pour cette raison que l'adultère restait ordinairement caché. De même que les *Yliu*, les *Mou ky* étaient d'excellents archers et de grands chasseurs; ils composaient au septième ou huitième mois le venin dont ils se servaient pour empoisonner leurs flèches. Ce venin était si actif, que, quand on le cuisait, la vapeur seule pouvait tuer un homme. Quand leurs parents mouraient au printemps ou en été, ils les enterraient sur des hauteurs et construisaient une maisonnette sur la sépulture pour la préserver de la pluie et de l'humidité; quant à ceux qui mouraient en automne ou en hiver, ils se servaient de leur cadavre pour allécher les martres, qui venaient en manger la chair; de cette manière ils attrapaient une très grande quantité de ces animaux.

Ce fut l'empereur chinois *Yang ti*, de la dynastie *Soui*, qui, au commencement du VIIe siècle, réunit les sept hordes de ce peuple, et lui donna le nom *Mo ho*. Du temps des *Thang*, c'est-à-dire cent ans plus tard, on ne connaissait que les *Mo ho* du *fleuve Noir* et ceux du *Sou mo*; il n'est plus fait mention des cinq autres hordes, qui vraisemblement furent confondues avec celles-là. Dans le VIe siècle, des princes de *Mo ho* de *Sou mo* étaient de la famille de *Tha szu;* ils furent soumis à la Corée; mais, en 677, quand ce pays devint une province chinoise, les *Mo ho* de *Sou mo* se tinrent sur le mont *Thoung meou chan*, et un grand nombre de Coréens se retirèrent chez eux. Ces mêmes *Mo ho* fondèrent, à la fin du VIIe siècle, le puissant royaume de *Phou hai*, qui comprenait une grande partie de la Corée, et finit en 925, époque à laquelle de nombreuses armées

Mo ho de Sou mo.

Royaume de Phou hai.

des *Khi tan* entrèrent dans ce pays, et en firent la conquête. Les *Phou hai* étaient civilisés, avaient l'usage des lettres et une forme de gouvernement réglée.

Mo ho du fleuve Noir.

Les *Mo ho* du *fleuve Noir* habitaient à l'est de l'ancien pays de *Su tchin;* ils s'étendirent jusqu'à la mer. Au sud ils étaient limitrophes avec les Coréens, auxquels ils envoyèrent des troupes auxiliaires contre les Chinois; mais ils furent battus sous le règne de l'empereur *Hian tsoung* des *Thang,* dans la première moitié du huitième siècle. Ils devinrent alors sujets de la Chine, et leur pays reçut une administration semblable à celle des autres provinces extérieures de l'empire. Cependant à l'époque de la prépondérance des *Phou hai,* les Mo ho du fleuve Noir se soumirent à ceux-ci, et cessèrent d'obéir aux Chinois. Quand les *Khi tan* ou *Liao* firent la conquête du royaume des Phou hai, ces Mo ho tombèrent sous la domination des vainqueurs. 625 de J.-C.

Khi tan.

Les *Khi tan* eux-mêmes étaient une nation *toungouse,* de la branche appelée *Chy goei* par les Chinois. La partie méridionale de cette branche habitait anciennement dans le pays situé au nord du *Liao toung* et du fleuve *Houang choui,* nommé à présent en mongol *Sira mouran.* Ce peuple fut attaqué par les Hioung nou, et se retira dans la montagne de *Sian pi,* au nord du *Thou ho* ou *Lokhan,* à environ cent lieues au sud du campement de l'aile droite de la tribu mongole de *Karatsin,* par 42° 5′ de latitude nord, et 116° 25′ de longitude orientale. Elle habitait avec les *Khou mou hi,* qui étaient d'une origine différente des *Khi tan*; leurs mœurs et leurs usages ressemblaient à ceux des Mo ho. Ils regardaient comme une marque de faiblesse de pleurer ses parents défunts, et exposaient les morts sur des arbres dans les montagnes. Après trois ans, ils en recueillaient les ossements et les brûlaient, versaient du vin pour rendre le sacrifice solennel, et disaient : « Dans les mois d'hiver mangez à la clarté du » soleil, et en été mangez à l'ombre. Quand nous allons à la chasse, faites que nous » puissions tuer beaucoup de sangliers et de cerfs. » C'était un peuple sans civilisation, grossier et fourbe; néanmoins il tenait le premier rang parmi tous les barbares.

Au commencement du Ve siècle, les *Khi tan* furent totalement défaits par les *Goei* (qui possédaient le nord de la Chine), et forcés de se sauver chez les *Khou mou hi.* Cependant ils revinrent bientôt habiter leur ancien pays, d'où il faisaient de fréquentes incursions sur le territoire chinois. Depuis l'an 440 ils se 440 de J.-C.

reconnurent vassaux des *Goei*, auxquels ils envoyèrent le tribut par des ambassades La même chose eut lieu sous la dynastie des *Pe tsi*, qui succéda à celle des Goei. En 553 les Khi tan, ayant fait une nouvelle invasion sur les terres de l'empire, furent complètement battus, et perdirent cent mille prisonniers et autant de têtes de bétail. Après cet échec ils devinrent sujets des *Thou khiu* ou *Turcs*, à l'exception de dix mille familles qui s'étaient retirées en Corée. A la fin du VIe siècle une de leurs hordes vint se rendre à l'empereur *Wen ti*, de la dynastie des *Soui ;* le reste de la nation demeura soumis aux Turcs. Vers l'an 585, les Khi tan tuèrent le gouverneur envoyé par le Kakhan *Chapolio* et en 611 ils recommencèrent à envoyer le tribut aux *Soui*. Ils restèrent alors sujets de cette dynastie, et devinrent après leur déclin vassaux des *Thang*. Ces derniers établirent des gouverneurs dans leur pays. Pendant les VIIe, VIIIe et IXe siècles, les Khi tan se révoltèrent plusieurs fois contre les Chinois, et quoiqu'ils fussent toujours réduits par ceux-ci, ou qu'ils retombassent sous le joug des Turcs, ils devinrent très puissants. Ils habitaient à la fin de cette période au sud des fleuves *Houang ho, Liao ho* et *Sira mouran :* ce fut là qu'*A pao khi* fonda un royaume, qui, après lui, reçut le nom de *Liao*.

553 de J.-C.

585 de J.-C.

Cet illustre guerrier naquit dans le canton de *Thie la*, à peu près au même endroit où se trouve à présent *Barin*, ville ruinée de la Mongolie. Le nom de *Thie la* est aussi prononcé *Chy liu*, et par les Chinois *Y liu*. Il devint celui de sa famille dont le fondateur fut le Kakhan *Khi kheou;* qui naquit près du mont *Ngan tou* et vint camper sur les bords du *Liao ho*. Un de ses descendants, nommé *Yali*, civilisa ses sujets, établit des magistrats, et introduisit les *bois crénelés* dont on se servait au lieu d'écriture. Il fit aussi faire des prisons souterraines. *Yali*, ne voulant pas être Kakhan, ou empereur, céda cette dignité à la famille *Yao nian*. Son troisième descendant fut *Neulis*, qui régna avec douceur et contribua beaucoup à l'état prospère de son peuple. Son fils *Salade* était toujours en guerre avec les *Chy goei* (ou Toungouses) *Jaunes*. Son petit-fils *Yundechi* rendit les Khi tan agriculteurs, et leur enseigna la manière d'engraisser le bétail, de sorte que les richesses commencèrent à se répandre parmi ce peuple. Sous *Saladi*, successeur de Yundechi, les Khi tan apprirent à forger le fer et à fabriquer des ustensiles en fonte. Au nord, *Saladi* rendit tributaires les *Yu khiu* et les *Chy goei*, et au sud les *Hi* et les *Sy*. C'est alors que les Khi tan étendirent leurs frontières, bâtirent des

villes et les fortifièrent par des remparts et des palissades. Ils s'adonnèrent aussi à la culture de la soie et du chanvre, et tissèrent des étoffes. Tous les successeurs de Yali avaient été vassaux de la famille de *Yao nian*, dans laquelle la dignité de *kakhan* (empereur) était restée héréditaire.

L'épouse de *Saladi*, voyant en songe un soleil qui tomba dans son sein, devint mère d'*A pao khi*, fondateur de la dynastie des *Liao*. Quand elle le mit au monde, la maison parut environnée d'une lumière divine et fut parfumée d'une odeur exquise. A sa naissance, A pao khi avait la taille d'un enfant de trois ans, et pouvait déjà marcher en s'aidant de ses mains. La mère, admirant ces prodiges, l'éleva avec soin; elle le tenait caché dans une tente différente de la sienne. Au bout de trois mois il se tint sur ses pieds; à l'âge d'un an, il parlait déjà, et prédisait l'avenir. Il se prétendait entouré d'êtres surnaturels qui lui servaient de gardes. De semblables récits sur la naissance miraculeuse des grands hommes et des rois ne sont pas rares chez les peuples de l'intérieur de l'Asie; tous paraissent être calqués sur le même modèle, comme nous aurons occasion de le remarquer ailleurs. Les qualités extraordinaires d'*A pao khi* croissaient avec l'âge: son oncle maternel, alors chef de sa horde, profitait des conseils de son neveu, malgré les craintes que ce jeune homme lui inspirait. *Hen te kin*, le dernier kakhan de la famille de *Yao nian*, conçut aussi beaucoup d'estime pour lui et le créa vice-roi, en lui donnant le pouvoir de faire la guerre et la paix. C'est alors qu'il soumit les hordes voisines des Khi tan, fit des incursions en Chine, et succéda, en 907, à son bienfaiteur, qui lui avait légué la dignité impériale. Avec une rapidité étonnante, il répandit ses conquêtes à l'orient jusqu'à la mer, et à l'occident jusqu'à Kachghar et aux monts *Thsoung ling*. Au nord, son empire touchait au Baïkal; et au sud il comprenait le nord-est de la Chine, ainsi qu'une grande partie de la Corée, celle qui avait été soumise aux *Phou hai*. *A pao khi*, après s'être rapproché de la Chine, établit sa cour à *Liao yang* dans le *Liao toung*; il la transféra ensuite à *Yan* dans le Pe tchy li, aujourd'hui *Pe king*. Fier de ses conquêtes, il prit le titre de Houang ti, ou empereur auguste. Ses successeurs devinrent si puissants, qu'ils disposèrent en quelque façon du trône de la Chine. C'est par leur moyen que la dynastie impériale des *Tsin postérieurs* y fut établie. Les princes Khi tan possédèrent l'empire pendant plus de deux siècles; leur royaume fut détruit par les *Ju tchin*, qui s'étaient révoltés contre eux.

A pao khi. 287.

Fondation de l'empire des Khi tan, en 907.

Ju tchin ou Djourdjé.

Les *Ju tchin*, ou *Jutche* (1), sont le même peuple qui dans l'antiquité fut appelé *Su chin;* ils habitaient à l'est des rives du *Kuen thoung kiang* ou *Sounggari oula*, au nord du mont *Tchhang pe chan*, et aux sources du *Ya lou kiang*, sur la frontière septentrionale de la Corée; au nord, ils confinaient avec les *Chy goei*, à l'orient à la mer, et à l'occident au *Thie tian*, pays appartenant aux *Phou hai*. C'étaient originairement les *Moho de la rivière Noire*, qui depuis le milieu du VIIe siècle avaient repris leur ancien nom, et s'appelaient *Ju tchin*. Sous le règne de la dynastie des Thang, ce peuple fut soumis aux Chinois; plus tard il fit partie de l'empire des *Phou hai*, fondé par une de ses branches; à la destruction de celui-ci, il devint en partie tributaire des *Khi tan*. L'autre moitié de la nation, qui demeurait plus au nord, reçut alors le nom de *Ju tchin sauvages*. Les mœurs et les usages des Ju tchin ressemblaient à ceux de leurs ancêtres : ils étaient très braves, et experts dans l'art de lancer des flèches. Sachant contrefaire le cri des cerfs, ils parvenaient par cet artifice à les rassembler dans un seul endroit pour les tuer avec plus de facilité; ils se nourrissaient de la viande de ces animaux, et faisaient une boisson enivrante avec le lait des femelles. Il y avait dans leur pays beaucoup de bêtes fauves, des sangliers, des bœufs sauvages, des ânes et d'excellents chevaux. Ils montaient des bœufs et des mules. Pendant la pluie, ils s'enveloppaient d'une peau de bœuf non tannée. Leurs maisonnettes étaient couvertes d'écorce de bouleau.

Les *Ju tchin* étaient gouvernés par différents chefs, indépendants les uns des autres. L'un d'eux, nommé *Hian phou*, originaire de la Corée, devint riche et puissant. Ses successeurs contribuèrent à policer leurs sujets et à les réunir en un corps de nation. *Agoutha*, se trouvant à la tête de toutes leurs hordes, se révolta contre les *Liao* ou *Khi tan*, dont il était le sujet. Il les battit en plusieurs rencontres, et leur prit une grande étendue de pays. En 1115 il fut proclamé empereur, et donna à sa dynastie le nom de *Kin*, c'est-à-dire *or;* elle fut appelée *Altoun* par les Mongols, et ses princes sont les *Altoun khan* des écrivains mahométans. Les Chinois eurent recours aux Ju tchin pour détruire les *Liao*. Les Ju tchin eurent le dessus, et anéantirent dans l'est la puissance de ce peuple. Introduits par là en Chine, ils ne voulurent plus en sortir, et s'emparèrent de

Fondation du royaume de Kin, 1115 de J.-C.

(1) Il ne faut pas lire *Niu tchin* et *Niu tche*, comme Deguignes et autres l'ont fait

toute la partie septentrionale de cet empire, jusqu'au Houang ho; l'empereur des *Soung* fut contraint de se retirer dans le midi. C'est ainsi que les Chinois, par leur imprudence, ont souvent attiré chez eux les étrangers, et se sont donné des maîtres. Les Ju tchin devinrent alors les souverains de la partie orientale de l'Asie moyenne, comme les Hioung nou, les Thou khiu et les Khi tan l'avaient été auparavant. En Chine ils possédaient les provinces de Chan toung, Honan, Pe tchy li, Chan si, plusieurs villes du Kiang nan et du Chen si; le Liao toung, et tout ce qui est au nord et au nord-est jusqu'à l'Orkhon, à la Toula, au Keroulun et à l'Amour. Dans le commencement, ces peuples n'avaient pas de caractères pour écrire leur langue; ce ne fut qu'en 1119 qu'ils en firent sur le modèle de ceux des Khi tan. Nous n'avons aucune notice sur la forme et le mécanisme de ce système graphique. La dynastie des Kin a duré jusqu'en 1234, époque à laquelle elle fut détruite par Tchinghiz-khan.

Chy goei ou Toungouses.

La dernière branche des peuples toungouses connue des Chinois est celle que, depuis le commencement du VIIe siècle, ils nommaient *Chy goei;* elle consistait en plusieurs hordes qui n'avaient pas de liens entre elles, et qui n'obéissaient pas à des princes. C'était un peuple faible et pauvre, autrefois soumis aux Thou khiu, ou Turcs. Il avait la même origine que les *Khi tan*, et parlait leur langue, qui était identique avec celle des *Mo ho*. Les Chy goei les plus méridionaux habitaient à trois mille *li* au nord des Khi tan, dans le voisinage des bords du *Non*. Cette contrée était peu fertile, très humide et couverte d'herbe et de forêts qui recélaient des bêtes fauves. Des nuées de cousins désolaient le pays; les habitants vivaient dans des excavations souterraines. Les Chy goei s'habillaient comme les Khi tan; comme eux ils se rasaient la tête. Ils attelaient des bœufs à leurs charrettes, et se faisaient des cabanes couvertes de nattes grossières. A la manière des Turcs, ils avaient des tentes en feutre posées sur des chars. Pour passer les rivières, ils se servaient de radeaux et de bateaux en peau. Au lieu d'un feutre, ils mettaient un paquet d'herbe sous la selle des chevaux; des cordes leur servaient de brides. Ils couchaient sur des peaux de cochons; de petits morceaux de bois, disposés dans un certain ordre, leur rappelaient les choses qu'ils ne voulaient pas oublier. Le climat de leur pays était très froid; il n'y avait pas de moutons, et on y voyait très peu de chevaux; en revanche, les porcs et les bœufs y étaient communs. Les Chy goei s'enivraient

avec une espèce d'eau-de-vie qu'ils savaient préparer. Les mariages se faisaient moyennant une dot payée par la famille de l'époux à celle de la femme. Les veuves ne pouvaient pas se remarier. On portait pendant trois ans le deuil des hommes qui avaient des tentes considérables, et qui par conséquent étaient les plus riches. Comme il n'y avait pas de fer dans leur pays, ils étaient obligés de le tirer de la Corée.

Les *Chy goei méridionaux* se divisent en vingt-cinq hordes. En sortant de chez eux et montant pendant dix journées vers le nord, on arrivait chez les *Chy goei septentrionaux*, qui formaient neuf hordes (1), dont les chefs portaient le titre de *ky yn mo ho tou*. Le pays de ceux-ci était excessivement froid; on doit le chercher à l'orient du lac Baïkal. Comme il y tombait beaucoup de neige, on se servait de traîneaux. En hiver les habitants se retiraient dans les cavernes des montagnes; ils vivaient de la pêche, et faisaient leurs habits avec la peau des poissons. Les zibelines et d'autres espèces de martres abondaient chez eux; ils portaient des bonnets en peaux de renard et de blaireau. Mille *li* au nord de ceux-ci, habitaient les *Po Chy goei*, près de la montagne de *Y hou pou*. Ils étaient très nombreux; on ne connaissait pas la quantité de leurs hordes. A quatre journées à l'ouest de ce peuple, se trouvait le *Chy goei* de la rivière *Chin mo tan*. A plusieurs milliers de *li* au nord-ouest étaient les *grands Chy goei*, dans un pays hérissé de montagnes. Leur langue différait totalement de celle des autres Chy goei : circonstance qui pourrait faire présumer qu'ils étaient de race mongole. Il y avait chez eux beaucoup de martres zibelines et de petits-gris. Sous la dynastie des Thang, ces peuples envoyèrent plusieurs ambassades aux empereurs de Chine.

(1) Dans le IXe siècle, sous le règne de la dynastie chinoise des Thang, les neuf hordes de ce peuple portaient les noms suivants: Chy goei, à l'occident de la chaîne des montagnes (*Khinggan*); Chy goei septentrionaux, Chy goei têtes jaunes, Chy goei grands *Ju tche*, Chy goei petits *Ju tche*, Chy goei de *Nou pho ouo*, Chy goei de *Ta mou*, et Chy goei à chameaux. *Ju tche* paraît être le même nom que *Djourdjé* ou *Djourdjit* (pag. 84). De ces hordes descendent les tribus toungouses, qui habitent actuellement la Sibérie orientale.

PEUPLES DE RACE SIAN PI.

A l'ouest et au sud des nations toungouses habitaient anciennement des peuples qui différaient d'elles de race et d'idiome ; leur branche principale formait la nation appelée *Sian pi* par les Chinois. Les grands bouleversements politiques, les guerres que les peuples barbares de l'Asie intérieure se faisaient presque continuellement, ont détruit successivement des tribus entières et produit des mélanges de races diverses. Ces événements sont cause que plusieurs nations, autrefois célèbres, n'existent plus pour nous : c'est ainsi qu'ont disparu les *Sian pi*, les *Ou houan*, et d'autres peuples de la même souche, de laquelle il ne s'est conservé qu'une seule branche, celle qui habite la Corée. Les Japonais ont conservé à cette dernière le nom de *Sian pi*, comme je l'ai remarqué plus haut (page 75). La langue des Coréens, très différente des autres idiomes de l'Asie, nous donne donc celle de leurs ancêtres. Ce fut probablement long-temps avant notre ère que les Coréens se séparèrent des autres tribus de la même souche, car, onze siècles avant Jésus-Christ, ils habitaient déjà le nord de leur presqu'île. Ils y sont venus de la partie supérieure du *Sounggari oula*, ou *Ghirin*, qui bornait à l'est l'ancien pays des Sian pi ; c'est pourquoi les Chinois et les Japonais leur donnent encore le nom de *Ghirin* ou *Kilin*, par lequel les Coréens se désignent eux-mêmes. Les hordes *Sian pi*, arrivées des bords du *Ghirin*, trouvèrent dans le midi de la Corée une autre population, vraisemblablement d'origine japonaise, avec laquelle elles se mêlèrent et formèrent les nations anciennement connues en Chine sous le nom des *San han*, ou les trois *Han*, desquels j'ai déjà parlé.

Sian pi ou race coréenne.

Autrefois le pays situé au nord du *Liao toung*, entre la haute chaîne des monts *Khinggan* et les rives du *Non* et du *Sounggari oula*, était habité par les peuples appelés en chinois *Toung hou* (*barbares des montagnes*). C'étaient les ancêtres des *Ou houan* et des *Sian pi*, qui parlaient une même langue et avaient les mêmes mœurs et les mêmes usages. Quand ils se mariaient, les hommes se rasaient la tête. Au commencement du printemps, les *Sian pi* tenaient une

Toug hou.

grande assemblée sur les bords du *Lo ho* (1). Dans leur pays on trouvait des chevaux sauvages, des moutons à grosses queues, et des bœufs qui avaient de longues cornes droites, dont on se servait pour faire des arcs ; il y avait aussi des castors et une espèce de rat dont le poil était extrêmement doux, et pour cette raison sa peau était très recherchée en Chine. Ces peuples se divisaient en différentes hordes dont chacune avait son chef. Ils ignoraient l'usage de l'écriture, et se servaient de tailles de bois pour leurs conventions mutuelles. Avant de se marier, ils enlevaient leurs femmes, et les gardaient une demi-année ou cent jours chez eux : ce n'était qu'au bout de ce temps qu'ils envoyaient aux parents de la femme, par un de leurs amis, la dot, consistant en chevaux, bœufs et moutons. Le nouveau gendre suivait alors son épouse à la maison paternelle, pour y servir comme esclave pendant un ou deux ans : tous les matins il était obligé d'aller témoigner ses respects à son épouse et non aux parents. Le temps de ce service expiré, il conduisait la mariée chez lui. Les femmes brodaient et faisaient des tapis en laine; les hommes s'occupaient à fabriquer des arcs, des flèches, des selles et des brides; ils savaient aussi forger des armes de fer et d'autres métaux. Leur pays produisait différentes espèces de millet, dont une mûrissait à la onzième lune, avec laquelle on faisait une liqueur spiritueuse blanche. Ils ne savaient pas cuire le pain, qui, comme le riz, leur venait de la Chine. Dans les maladies, ils pratiquaient la brûlure avec une espèce d'armoise, passaient des pierres chaudes sur le corps, ou échauffaient la terre, sur laquelle ils se couchaient ensuite. Ils se saignaient aussi, en piquant avec un couteau l'endroit où ils souffraient. Jamais ils ne se servaient d'autres remèdes: si la maladie ne cessait pas, on offrait un sacrifice aux génies qui président au ciel, à la terre, aux montagnes et aux rivières. A la mort d'un guerrier riche, ils le plaignaient en hurlant et en pleurant; arrivés à la tombe, ils se mettaient à chanter et à danser. Ils y conduisaient un chien engraissé, attaché à une corde de différentes couleurs et ornée de flocons de soie; il était pendu à côté de la sépulture, après qu'on y avait brûlé le char, le cheval, les habits et les meubles du défunt. Ils adoraient les bons et mauvais esprits, sacrifiaient au ciel, à la terre, au soleil, à la lune, aux étoiles, aux montagnes

(1) Cette rivière, qui s'appelle actuellement *Lokhan*, coule au nord-est, et se joint au *Houang choui* ou *Sira mouran*.

et aux rivières, de même qu'aux mânes des grands hommes qui s'étaient rendus célèbres. Les victimes ordinaires étaient des bœufs et des moutons.

Vers le milieu du troisième siècle avant notre ère, les *Sian pi* et les *Ou houan* étaient devenus très puissants; *Theou man*, empereur des Turcs Hioung nou, ne pouvant les réduire, fut obligé de se retirer pendant dix ans au nord du désert de Gobi. *Me the* vengea l'injure de son père, attaqua ses ennemis à l'improviste, les défit entièrement, et se rendit maître de leur pays. Les débris des Sian pi et des Ou houan se réfugièrent dans les monts qui leur ont donné leur nom. Les Hioung nou, les voyant hors d'état de rien entreprendre, ne jugèrent pas à propos de les exterminer; ils aimaient mieux en tirer un gros tribut. Ces peuples portèrent ce joug autant de temps que leur impuissance les y contraignit; mais, durant une longue paix, leur nombre s'étant considérablement augmenté, ils songèrent aussitôt à recouvrer leur indépendance. Profitant des troubles qui déchiraient les Hioung nou, ils commencèrent à se répandre par petites tribus, et sous différents chefs, dans les pays voisins de leurs montagnes. Ce furent les *Ou houan* qui, vers l'an 70 avant notre ère, se révoltèrent les premiers. Ils violèrent les tombeaux des Tchhen yu des Hioung nou, et principalement celui de *Me the*, et défirent les troupes que le prince de cette nation avait envoyées pour les punir. Après cette victoire, ils tournèrent leurs armes contre les Chinois, et les mirent en déroute; ensuite ils poussèrent vivement les Hioung nou, et les ayant fait reculer plus de cent lieues à l'occident, ils devinrent maîtres du pays que ceux-ci avaient abandonné. L'an 50 de Jésus-Christ, un des chefs des *Ou houan* vint se déclarer vassal de l'empereur de la Chine. Depuis ce temps cette nation a été alternativement soumise aux Chinois ou en guerre avec eux.

Ou houan et Sian pi. IIIe siècle av. J.-C.

70 av. J.-C.

50 de J.-C

Les *Sian pi*, qui demeuraient plus au sud que les Ou houan, suivirent bientôt l'exemple de ceux-ci, et se reconnurent sujets de la Chine. Ces deux nations, profitant de l'affaiblissement des Hioung nou, produit par la division de leur empire, s'emparèrent, vers la fin du premier siècle de notre ère, de leur pays et s'y fixèrent. Quant aux *Ou houan*, ils ne cessèrent d'inquiéter les frontières de la Chine. A la faveur des troubles de cet empire, ils avaient augmenté leur puissance : plus de cent mille familles chinoises s'étaient réfugiées et établies chez eux. En 206, ils se liguèrent avec *Yuan tchao* (*voy.* page 72)

206 de J.-C.

contre *Thsao thsao*. Ce grand capitaine les battit complètement; leur roi resta sur le champ de bataille, et tous ceux qui ne périrent pas mirent bas les armes et se rendirent. *Tshao thsao* les reçut dans ses rangs, et en fit une excellente cavalerie qui lui rendit de grands services.

Empire des Sian pi.

Un des chefs des *Sian pi* nommé *Than chy hoai*, dont la naissance avait été accompagnée de prodiges, réunit sous sa puissance les diverses tribus de ce peuple et les poliça. Les hordes de l'orient et de l'occident se soumirent à lui. Au nord, il vainquit les *Ting ling*, peuples de la Sibérie méridionale; à l'est, le pays de *Fou yu*; à l'ouest, celui des *Ou sun*: ce qui formait un empire de quatorze cents lieues d'étendue. L'an 156 de Jésus-Christ, il commença à faire des courses en Chine. Sous le règne de son troisième successeur, la puissance des Sian pi diminua. En 224 il paya tribut aux Chinois; neuf ans après il fut tué par *Kho pi neng*, qui s'empara du pouvoir. Celui-ci eut bientôt le même sort que son prédécesseur. Alors l'empire des Sian pi ne subsista plus, et les chefs des hordes s'emparèrent de l'autorité.

156 de J.-C.

235 de J.-C.

Autres royaumes fondés par les Sian pi.

Dans les IIIe et IVe siècles, et au commencement du Ve des princes *Sian pi* fondèrent plusieurs petits royaumes dans le nord de la Chine, dont les principaux sont: 1. *Liao toung*, nommé ensuite royaume des *Thsian yan*, ou des *premiers Yan*, dans le nord-est de la Chine, de 281 à 370: vers l'an 303, la ville de *Tchang te fou*, dans le Ho nan, appelée alors *Po*, devint sa capitale; — 2. *Si yan* ou *Yan occidentaux*, dans le Chen si, de 385 à 394; — 3. *Nanyan*, ou *Yan méridionaux*, de 397 à 410; — 4. *Heou yan*, ou *Yan postérieurs*, dans la province de *Pe tchy li* et dans le *Liao toung*, de 384 à 408.

Yu wen.

La puissante horde de *Yu wen* était la plus orientale de toutes celles qui composaient la nation de *Sian pi*; elle avait ses habitations entre le *Liao ho* et le *Ghirin*, au nord du *Liao toung* et du *Fou yu*. Anciennement elle était soumise aux Hioung nou du midi. Les *Yu wen* se rasaient la tête, ne laissant sur le sommet qu'un toupet de cheveux qu'ils regardaient comme un ornement. Il paraît qu'ils étaient mêlés avec les Hioung nou, leur dialecte différait de celui des autres Sian pi. En 285, leur chef, *Mo hoai*, fonda un royaume indépendant, qui resta toujours en bonne intelligence avec la Chine, et qui dura jusqu'en 344. A cette époque, le dernier roi de Yu wen fut défait par

celui des seconds Yan. Il se sauva au nord du désert, d'où il passa en Corée. La famille impériale des *Heou tcheou*, qui a régné en Chine dans le VIIe siècle, descend de cette branche des Sian pi.

Dans le pays situé à l'occident du *Liao ho*, sur le bord du *Thou ho*, ou *Lokhan*, se trouvait une autre horde de ce peuple, appelée *Kia*; en 289 elle commença à devenir puissante, et fonda le royaume de *Liao si*, qui a duré de 303 jusqu'en 356: alors il fut soumis par les *premiers Yan*.

Les *Ky fou* étaient une tribu des Sian pi, composée de trois hordes; s'étant dirigés vers l'occident, ils s'établirent dans le *Loung si*, territoire de la partie occidentale du Chen si. Avec le temps ils devinrent puissants, et donnèrent à leur royaume le nom de *Si tsin*, ou de *Tsin occidental*. Il a duré depuis 385 jusqu'en 431. A cette époque leur pays fut occupé par les *Thou kou hoen*.

Thou kou hoen était de la race des princes des Sian pi, et frère du fondateur du royaume des *premiers Yan*. Il reçut de son père mille sept cents familles en partage. S'étant brouillé avec son frère, il quitta son pays natal, passa du côté de l'occident, et vint camper dans les monts *In chan* (1), qui se trouvent au nord Thou kou hoen.

(1) En mongol *Gardjan*: c'est la partie occidentale de la grande chaîne qui s'étend au nord de la Chine depuis le *Houang ho* jusqu'à la frontière de la province de *Liao toung*, où elle se joint aux monts appartenants à la chaîne qui sépare la Corée du pays des Mandchoux, et à laquelle ses hautes cimes, couvertes de neiges perpétuelles, ont fait donner le nom de *longue montagne Blanche*. La dénomination chinoise de *In chan* est ancienne et appartient aux monts situés au nord du pays des *Ordos*; on les appelle aussi les *grandes montagnes Bleues*. L'*In chan* a des pics couverts de neiges perpétuelles; il s'étend depuis le 124e jusqu'au 130e degré de longitude orientale, ou depuis la frontière occidentale du pays habité par la tribu mongole des *Ouirats* jusqu'à la ville de *Khoukhou khoton*. Il forme des chaînes de rochers pointus et escarpés, auxquelles les Mongols qui habitent dans le voisinage ne donnent pas un nom général. Chacune en a un distinct; les principales d'entre elles sont, de l'ouest à l'est, *Mouna*, *Koundouloun*, *Bartou*, *Djara*, *Tchakhan obo* à la frontière orientale des Ouirats; *Tchakhan khada*, *Lissour djelekou djougou*; au nord de Khoukhou khoton est le mont *Ougoung oola*, et la partie la plus orientale s'appelle *Imatou*. Tous ces monts forment la chaîne qui portait chez les anciens Chinois le nom d'*In chan*, et qui borde le coude septentrional du Houang ho. Dans les temps plus récents on appliqua le même nom à la chaîne des *Alachan*, qui vient du sud-ouest et se joint à l'autre au nord de la ville de *Ning hia* dans le *Kan sou*. C'est par l'*Alachan* que l'*In chan* est lié aux montagnes neigeuses de la province de *Kan sou*. Les

du pays appelé à présent *Ordos*. Dans la suite, profitant des troubles qui existaient en Chine, il descendit davantage vers le midi, et se cantonna entre *Ho tcheou*, dans le Chen si occidental, et le *lac Bleu* ou *Khoukhou noor*. Il soumit les hordes des *Khiang* ou *Tubétains*, qui habitaient ce pays. Sa postérité s'étendit vers *Cha tcheou*, où elle devint très puissante, et ses sujets adoptèrent le nom de *Thou kou hoen*. Le commencement de cet empire est fixé environ à l'an 312; il a duré jusqu'en 663, époque à laquelle il fut anéanti par les *Thou fan*, ou Tubétains occidentaux. Les *Thou kou hoen* ont souvent été en guerre avec les Chinois, qui les vainquirent deux fois, savoir en 445 et en 609. Leur royaume comprenait les pays situés autour du Khoukhou noor et s'étendait, à l'ouest, jusqu'à la frontière de celui de *Khotan*.

So theou ou Tho po.

Une autre branche des *Sian pi*, ou de la nation des *Toung hou* (barbares orientaux), étaient les *So theou* ou *Tho po*. Elle s'appelait aussi *Ta Sian pi* ou grands Sian pi, pour se distinguer de ceux du Liao toung. Les princes de ce peuple prétendaient descendre de l'ancien empereur chinois *Houang ti*. Pendant que les Hioung nou étaient puissants, les *Tho po* avaient habité au nord du désert de *Gobi*, dans la Sibérie méridionale. Dans le premier siècle de notre ère, ils vinrent camper auprès d'un grand lac, qui paraît être le *Gulen noor* ou *Dalai* de notre temps; ils s'avancèrent encore plus au midi, et vinrent demeurer dans le pays des Hioung nou. Enfin, en 261, *Ly ouei*, leur *khakan* ou roi, se cantonna dans les environs de *Ta thoung fou* dans le Chan si. Ses successeurs devinrent très puissants, et possédèrent, vers l'an 320, tous les pays qui sont entre l'*Ili* et l'*Amour*. En 386, un de leurs rois, appelé *Kuei*, donna à sa dynastie le nom de *Goei*. Il eut quelques guerres avec les *Jeou jan*. Depuis qu'il avait été déclaré roi, toutes les hordes des Turcs *Kao tchhe* s'étaient soumises à lui, mais les *Jeou jan* avaient refusé de le reconnaître; en conséquence il marcha contre eux, et les dispersa. Il eut une rude guerre à soutenir contre les rois de Yan. Les succès furent long-temps partagés; enfin la puissance des *Goei* augmenta de plus en plus. En 398, *Kuei* prit le titre d'empereur; sa famille est regardée par les Chinois comme une de leurs dynasties *impériales*, et ils l'appellent *Heou Goei*, c'est-à-dire

261 de J.-C.

386 de J.-C.

Empire des Goei, 398 de J.-C.

Tchhen yu, ou anciens rois des *Hioung nou*, y avaient leurs campements. Ils y entretenaient un grand nombre d'ouvriers occupés à la fabrication des arcs et des flèches.

des *seconds Goei*, pour les distinguer de celle qui avait régné antérieurement du temps des trois royaumes qui, dans le troisième siècle, succédèrent aux *Han*. Quant aux *Tho po*, ils donnaient à leur dynastie le nom de *Yuan goei* ou *Goei principaux*. Ils avaient adopté ce nom de famille parceque *Kuei* descendait par les femmes de la famille impériale des princes Goei. Le petit-fils de *Kuei* acheva en 439 la conquête des cinq provinces de la Chine septentrionale; c'est de cette époque que date la division de ce pays en deux empires, l'un septentrional, l'autre méridional. Il soumit ou rendit tributaire l'Asie moyenne, entre l'*Amour* et les monts *Thsoung ling*. Cet empire, auquel je reviendrai à l'article de la Chine, dura jusqu'en 534, temps où il fut divisé en oriental et occidental. La dynastie des *Goei* s'éteignit en 556. 439 de J.-C. 556 de J.-C.

Une partie de la nation des *Tho po* s'était établie dans la partie occidentale du Chen si; en 270, elle y fonda le royaume de *Ho si*, appelé ensuite *Nan liang*, ou Liang méridional. Sa capitale était *Liang tcheou*. Il a duré jusqu'en 414; alors il fut détruit par les *Tsin occidentaux*. Royaume de Ho si.

Les *Jouan jouan* ou *Jeou jan* descendaient des *Tho po*. Comme ceux-ci, ils habitaient dans le pays des *Kalka*, sur la frontière de la Sibérie. Les Jouan jouan héritèrent, pour ainsi dire, des terres des Hioung nou et de la puissance des Sian pi. Ils subjuguèrent les tribus nomades du nord, tandis que les *Goei*, leurs parents, possédaient les pays rapprochés de la frontière chinoise, et occupés par des peuples plus stables, qui avaient des habitations fixes. Il paraît que les *Jouan jouan* s'étaient mêlés avec les Turcs Hioung nou, de sorte qu'ils présentaient une nation mixte. La famille de leur prince descendait d'un cavalier *goei* qui, condamné à mort, s'était sauvé dans les montagnes, où il parvint à se faire un parti. Son fils se vit bientôt à la tête d'une horde régulière, à laquelle il donna le nom de *Jeou jan*. Un de ses descendants à la sixième génération, nommé *Thoulun*, qui avait réuni de grandes forces, alla attaquer les Turcs *Kao tchhe*. Dès qu'il fut parvenu à ce haut point de puissance, il établit de l'ordre dans ses états et dans ses armées. Au nord-ouest de ses possessions habitait une peuplade des Hioung nou, il la réduisit sous son obéissance. Cette dernière victoire l'éleva à la monarchie universelle de l'Asie intérieure, à laquelle il aspirait. Son empire s'étendait à l'ouest jusqu'à la frontière septentrionale de *Yan khi* ou *Kharachar*, à l'est jusqu'à celle de la Corée; au nord il se terminait aux limites du désert de *Gobi* les

Jouan jouan ou Jeou jan. Thoulun.

plus reculées, et au sud il était borné par les vastes campagnes pierreuses qui se trouvent dans la partie méridionale de ce désert, et atteignent l'extrémité orientale du Chen si. Ce fut en 402 que *Thoulun* prit le titre de *khakan* ou d'empereur, et abandonna celui de *tchhen yu*, adopté par les princes qui avaient gouverné les mêmes pays avant lui. En 410 il fut battu par les Goei, et mourut dans sa fuite. Son quatrième successeur se soumit en 431 à ces derniers, et leur paya tribut. Après lui, la puissance des *Jouan jouan* commença à décliner; ils furent à plusieurs reprises complètement défaits par les *Goei*, qui leur enlevèrent une partie considérable de leurs sujets, en rangeant sous leur autorité les Turcs *Kao tchhe*. Des troubles intérieurs contribuèrent aussi à affaiblir la nation
554 de J.-C. des Jouan jouan, qui, en 554, fut vaincue par les *Thou khiu:* alors cet empire fut détruit.

La prépondérance des peuples turcs, qui, après plus de quatre siècles, s'étaient remis du choc formidable occasioné par la destruction de l'empire des Hioung nou, devint, vers l'an 550, très forte dans la partie orientale de l'Asie intérieure et dura long-temps sous différentes dynasties. C'est principalement à cette prépondérance qu'il faut attribuer la disparition des peuples de races différentes qui occupaient autrefois ces contrées. De cette manière, les descendants des *Sian pi*, des *Ou houan*, des *Tho po* et des *Jeou jan* se sont tout-à-fait perdus. Les débris des premiers, qui existent encore en Corée, y paraissent très mêlés, et on peut dire que ces peuples ont totalement cessé d'exister. Les exemples de races qui se fondent ensemble ne sont rares ni en Asie ni en Europe; témoin les habitants de la Grande-Bretagne, produit d'un mélange de *Gael*, de *Kymri*, de *Romains*, de *Saxons*; de même les Allemands au-delà de l'Oder, peuple mixte de Slaves et de Teutons qui ont adopté la langue de ces derniers, tandis qu'en Angleterre la réunion de quatre langues n'a produit qu'un jargon basé sur la grammaire saxonne. La nature de la langue anglaise donne une idée la plus exacte de celle des idiomes mongols et mandchoux, qui se sont à peu près composés de la même manière. Ils ont mutuellement adopté un grand nombre de leurs mots respectifs, et se sont enrichis de beaucoup d'autres originaires du *turc*, duquel ils ont aussi emprunté plusieurs formes grammaticales.

PEUPLES DE RACE TURQUE.

De toutes les nations originaires de l'intérieur de l'Asie, la turque est la plus nombreuse. Après la race indo-germanique, celle des Turcs est la plus répandue de l'ancien continent. Aujourd'hui leurs habitations commencent au sud-ouest, sur les bords de la mer Adriatique, et s'étendent au nord-ouest jusqu'à l'embouchure de la Lena dans l'océan glacial. Il paraît qu'après la dernière grande inondation, leurs ancêtres sont descendus des monts neigeux de *Tangnou* et du grand *Altaï*, d'où ils se sont bientôt dispersés vers le sud-est et le sud-ouest, en se fixant principalement au nord des provinces chinoises de *Chan si* et de *Chen si*, dans le voisinage du mont *In chan*.

Mœurs des anciens Turcs.

Ces barbares vivaient principalement du produit de leurs troupeaux, et menaient une vie errante, en suivant le cours des rivières pour chercher les pâturages. Quelques tribus, adonnées à l'agriculture, avaient des habitations plus stables, et des champs dont les limites étaient fixées. Ils ignoraient l'usage de l'écriture; leur parole était un sûr garant de leurs promesses. Dès l'âge le plus tendre, les enfants étaient exercés à la chasse et à la guerre. On leur faisait monter des moutons, et on leur enseignait à tirer sur les oiseaux et sur les souris avec de petites flèches. Devenus plus grands, ils allaient à la chasse aux renards et aux lièvres, dont ils mangeaient la chair. Parvenus à l'âge de puberté, et en état de manier les arcs les plus forts, ils recevaient une cuirasse et un cheval de selle: la guerre devenait alors leur occupation principale. Leurs armes étaient l'arc, les flèches, l'épée et la lance. Lorsque ces peuples avaient des succès, ils avançaient; au contraire, si la fortune ne les favorisait pas, ils battaient en retraite, ne regardant pas la fuite comme honteuse. Ils n'étaient alors que plus redoutables, car ordinairement ils revenaient brusquement à la charge, et attaquaient avec une vigueur nouvelle. L'agilité de leurs chevaux leur était d'un grand avantage pour cette manière de combattre, et les troupes réglées ne leur résistaient que difficilement. Souvent les essaims innombrables de leurs cavaliers, poursuivis de trop près, se dissipaient dans les déserts comme la poussière; et leurs ennemis, entraînés dans ces solitudes affreuses, y périssaient

de misère. Le guerrier qui pouvait enlever le corps de son camarade tué dans le combat, devenait son héritier et s'emparait de son bien. Ces peuples s'attachaient à faire le plus de prisonniers qu'ils pouvaient, et les captifs composaient leur principale richesse; ils les employaient à la garde de leurs haras et de leurs bestiaux.

Ces peuples étaient rustiques et grossiers; ils ne montraient aucun respect à leurs parents et à leurs supérieurs: ils se nourrissaient de la chair de leurs bestiaux, dont les peaux leur servaient pour faire des habits et des étendards: les jeunes gens mangeaient les meilleurs morceaux, et les vieillards étaient obligés de se contenter des restes; car, de même que tous les Barbares, les anciens Turcs n'estimaient que les hommes vigoureux, et méprisaient ceux dont les forces avaient diminué par l'âge. Après la mort du père, le fils épousait souvent les femmes qu'il avait laissées. La même chose avait lieu à la mort d'un frère. Le nom que chaque particulier portait ne passait pas à ses descendants; ainsi l'usage des noms de famille, et, de plus, les prénoms, leur étaient inconnus. Les animaux domestiques, qui faisaient leur richesse principale, étaient des bœufs, des moutons, des chevaux, des chameaux, des ânes, différentes espèces de mulets, enfin des ânes et chevaux sauvages.

La dénomination générale sous laquelle les Chinois désignaient anciennement les peuples nomades de race turque qui occupaient la partie méridionale de la Mongolie actuelle, était *Ti*. Le caractère qui exprime ce mot est composé du signe de *chien* et de celui de *feu*, pour indiquer, dit un ancien lexicographe, que ces barbares étaient une race issue d'un chien. Mais le mot *Ti* signifie aussi un *grand cerf sauvage*, et je serais porté à croire que, dans les temps anciens, les hordes dont il s'agit ici se servaient de *rennes* comme leurs voisins orientaux, et que c'est pour cette raison qu'elles ont reçu le nom de *Ti*. Dans les temps postérieurs on a ajouté à ce nom le mot de *Pe*, qui signifie nord, et on les a appelés *Pe ti*, ou *Ti septentrionaux;* sous cette dernière dénomination sont compris des peuples d'origine très différente, et sa signification a varié à différentes époques. On confond sous le nom de *Pe ti* les peuples de race *turque*, *sian pi* et *toungouse*. L'histoire de la dynastie des *Thang* ne l'applique pas du tout aux *Turcs*, elle l'attribue aux *Khi tan*, *Chy goei*, *Mo ho*, et *Phou hai*, qui étaient d'origine toungouse, en y comprenant toutefois les *Hi* ou *Khou mou hi*, qui appar-

Ti.

Pe ti.

tiennent à la race *sian pi*. On voit donc que la signification de *Peti* est extrêmement vague, et que, par cette raison, on doit éviter de faire usage de ce nom.

Une autre dénomination très ancienne, par laquelle les Chinois désignent les Turcs, est celle de *Chan joung*, ou *Joung* (barbares) *des montagnes :* elle date de 2200 avant Jésus-Christ. Les Turcs l'ont reçue parcequ'ils occupaient les montagnes qui se trouvent au nord de la Chine. Cependant le nom de *Joung* ne s'applique pas non plus à une seule et même race; plus tard on le voit donner par les historiens chinois à des tribus *tubétaines* qui habitaient au nord-ouest de la province de Chan si. Anciennes dénominations des Turcs.

Sous la première dynastie chinoise, ces mêmes peuples furent appelés *Hiun yu;* sous la troisième, environ mille ans avant notre ère, ils portaient le nom de *Hian yun;* enfin, sous les Thsin et les Han ils furent appelés *Hioung nou.* Ce dernier nom a en chinois la signification injurieuse *détestables esclaves;* il paraît cependant qu'il est dérivé primitivement du nom que ces tribus se donnaient à elles-mêmes, dénomination défigurée par les Chinois, qui en ont fait les mots significatifs de *Hiun yu*, *Hian yun* et *Hioung nou.* Visdelou et Deguignes père ont cru y retrouver le nom des *Huns* qui ont dévasté l'Europe; je démontrerai plus bas que cette hypothèse est inadmissible.

La Chine septentrionale fut dès la plus haute antiquité exposée aux incursions des peuples de race turque; ces incursions devinrent plus fréquentes à mesure que le gouvernement des empereurs s'affaiblit. Aussi long-temps que les différentes tribus des *Hioung nou* n'obéirent qu'à des chefs particuliers, et qu'elles ne furent pas réunies dans un corps de nation, elles n'incommodèrent pas beaucoup les Chinois. Leur puissance était d'ailleurs contre-balancée à l'occident par les *Yue tchi*, et à l'orient par les *Toung hou.* Environ douze siècles avant notre ère, un prince de la famille impériale des Hia s'étant retiré chez les Turcs, il y fonda un empire, état qui ne devint puissant que sous *Theou man*, deux cents ans avant Jésus-Christ. Ce Theou man fut le premier *tchhen yu* ou roi de ces peuples. Son fils et successeur *Me the* devint conquérant, soumit les Sian pi et les Ou houan et dispersa les Yue tchi; il étendit sa domination très avant dans l'occident et ravagea les provinces septentrionales de la Chine. L'an 200 de Jésus-Christ, le fondateur de la dynastie des Han marcha contre lui avec une armée nombreuse; elle fut investie par les Hioung nou. L'empereur eut

Empire des Hioung nou.

Me the.

200 av. J.-C.

recours à la ruse, et dépêcha au tchhen yu une belle fille, qui parvint à faire la paix entre les deux monarques; les Hioung nou, après avoir dévasté la province de *Chan si,* se retirèrent dans leur pays, chargés d'un butin immense, et *Kao houang ti* retourna dans sa capitale.

L'année suivante les Hioung nou, naturellement inquiets et avides de pillage, revinrent sur leurs pas, et, malgré le traité conclu, insultèrent le territoire chinois. L'empereur dissimula pour ne point s'embarquer dans une nouvelle guerre, dont le résultat pouvait lui devenir funeste. *Me the* devenait de jour en jour plus puissant. Le ministère chinois, qui connaissait sa méchanceté et sa mauvaise foi, désespérait de le gagner par la raison et de le contenir par la foi des traités. Un des grands de l'empire conseilla alors d'engager ce prince à prendre une des filles de l'empereur pour légitime épouse, ajoutant que s'il en avait un fils qui devînt héritier de ses états, sa mère lui inspirant des sentiments favorables à la Chine, on pourrait par son moyen venir à bout de policer la nation barbare que Me the gouvernait. On espérait aussi que ce monarque, devenu le gendre de l'empereur, cesserait d'être son ennemi; Kao *houang* ti adopta ce conseil, et ce fut la première fois qu'une princesse chinoise fut alliée à un roi étranger. Dans les temps postérieurs, cet exemple s'est répété souvent, mais comme les infantes de la Chine se trouvaient très malheureuses dans les pays barbares et parmi les nomades soumis à leurs époux, on leur substitua souvent des filles du palais.

L'alliance conclue entre les deux souverains eut en effet des suites heureuses pour la Chine; les incursions des Hioung nou devinrent moins fréquentes; les frontières de l'empire jouissaient d'une tranquillité rarement interrompue. Pour couvrir les provinces septentrionales contre les insultes des barbares, les Chinois y avaient établi des colonies militaires qui étaient assez fortes pour résister au premier choc. Après la mort de Kao houang ti, les Hioung nou recommencèrent leurs invasions; et, jusqu'au règne de *Hiao wou ti,* de la dynastie de Han, la paix fut souvent interrompue. Cet empereur ne fut pas plus tôt parvenu au trône (141 avant Jésus-Christ), qu'il forma le dessein de détruire ou du moins d'affaiblir la puissance de ces peuples, et de venger les affronts que ses prédécesseurs en avaient reçus. Il leur fit une guerre si rude, durant plusieurs années, qu'il parvint à les chasser des pays limitrophes de la Chine, dans une

141 av. J.-C.

étendue de plus de deux cents lieues. Afin de se mettre en contact avec les contrées occidentales ou l'Asie centrale, dont les différents princes étaient les ennemis naturels des Hioung nou, Hiao wou ti s'empara de la région située à l'ouest de la province de Chen si. Il la divisa en quatre grands districts, y fit bâtir des villes, aussi bien que dans ses conquêtes septentrionales, y mit une armée formidable en garnison, et y établit des colonies chinoises, destinées à civiliser les habitants barbares du voisinage. Pour parvenir plus promptement à son but de briser la puissance des Hioung nou, il envoya un de ses conseillers dans l'Occident pour contracter des alliances avec les *Yue tchi* et autres peuples disposés à soutenir la guerre contre l'ennemi commun. Quoique cette ambassade, qui, comme nous l'avons vu à la page 57, eut lieu en 126 avant J.-C., 126 av. J.-C.
n'atteignit pas tout-à-fait le but que l'on s'était proposé, elle contribua cependant beaucoup à rendre l'intérieur de l'Asie plus familier aux Chinois, et prépara l'établissement de la puissance qu'ils déployèrent plus tard dans les contrées situées au nord du Tubet et au-delà du Sihoun ou Jaxartes.

Les Chinois connaissant l'état des vastes possessions des Hioung nou, et celui des pays d'où ils tiraient leurs forces principales et surtout des richesses et des armes, résolurent de les leur enlever. Le succès de la première expédition qu'ils entreprirent, en 101 avant notre ère, contre le royaume de *Ta ouan* 101 av. J.-C.
(*voyez* les cartes 5, 6 et 7), ne fut pas brillant. La seconde réussit complètement : le général chinois assiégea la capitale, se fit livrer le roi, auquel il fit trancher la tête, et en mit un autre à sa place. Ces victoires contribuèrent beaucoup à affermir dans l'obéissance les royaumes soumis, et obligèrent les rois, qui ne l'étaient pas encore, à se déclarer vassaux de l'empire des Han. L'empereur donna même une infante chinoise en mariage au *Kuen mi*, ou roi des *Ou sun*, pour serrer plus étroitement le nœud de l'alliance. Il établit dans le centre de l'Asie le siége d'un gouvernement militaire, indiqué sur la sixième carte; le généralissime qui y résidait avait sous sa surveillance trente-six royaumes, dont les monarques avaient reçu l'investiture de l'empereur de la Chine, avec le sceau qui en est la marque. Ce système fédératif établi au détriment des Hioung nou eut tout le succès qu'on en avait espéré; il contribua puissamment à renverser leur puissance, néanmoins la bravoure de ce peuple le soutint encore long-temps, et il fut souvent heureux dans ses guerres contre les Chinois,

plus au nord, et de leur abandonner tout ce qu'ils possédaient au sud du désert de Gobi. Pour établir son fils sur le trône, *Pou nou* fit tuer le successeur légitime. *Pe*, un des descendants de *Hou han sie*, avait des prétentions à l'empire, et vivait, pour cette raison, en mauvaise intelligence avec *Pou nou*. Il avait secrètement envoyé aux Chinois une carte ou description du pays des Hioung nou, en demandant de se soumettre. *Pou nou*, instruit de ses démarches, résolut de le faire assassiner. *Pe* assembla alors les huit hordes dont il avait le gouvernement, se fit proclamer Tchhen yu, et prit le nom de *Hou han sie*, qui resta à ses successeurs, comme celui de César aux empereurs romains. Il régna sur les frontières de la Chine et dans les provinces méridionales de l'empire des Hioung nou, qui, par cette division, fut partagé en deux royaumes, l'un du midi, et l'autre du nord. *Pe*, qui s'était soumis aux Chinois, fut toujours soutenu par l'empereur, qui le reconnut en qualité de Tchhen yu, et le chargea d'arrêter les incursions des Hioung nou septentrionaux et des Sian pi.

Dans l'Asie centrale, le pouvoir de *Pou nou* avait aussi considérablement diminué; et, quoique les Ouigour et quelques autres peuplades lui obéissaient encore, ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer un joug qu'ils détestaient. Malgré sa position précaire, *Pou nou* recommença ses courses sur le territoire chinois.

72 de J.-C. La cour de *Tchhang ngan* ne vit donc d'autre moyen de dompter ces voisins incommodes que d'entreprendre, l'an 72, la fameuse expédition à l'occident, commandée par *Pan tchao*, que j'ai racontée à la page 65. Elle porta un coup terrible à la puissance des Hioung nou du nord; leur Tchhen yu se vit dans la
84 de J.-C. nécessité de rechercher l'amitié de l'empereur de la Chine, et obtint, l'an 84, pour ses sujets, la permission de venir trafiquer à la frontière occidentale de l'empire. Les Hioung nou du midi, ennemis jurés de ceux du nord, ne voulant pas souffrir ces liaisons, surprirent leurs anciens compatriotes, et leur enlevèrent presque tous leurs bestiaux. Les Ou houan, les Sian pi, les peuples de l'Asie centrale, et les Ting ling, les attaquèrent chacun de leur côté, et les obligèrent de se retirer de plus en plus au nord-ouest. Le successeur de Pou nou fut tué, l'an 87, dans une bataille sanglante qu'il perdit contre les Sian pi. Ceux-ci poussèrent si vivement l'ennemi, que cinquante-huit hordes vinrent implorer la protection de la Chine, et demandèrent à se soumettre.

autres Tchhen yu suivirent son exemple et se déclarèrent sujets de la Chine; ils furent tous bien accueillis, la cour de Tchhang ngan était intérieurement ravie de la dissension qui régnait parmi ses ennemis naturels. Cependant *Hou han sie* parvint à se défaire de ses compétiteurs, et, après avoir rétabli la paix parmi ses sujets, il revint en Chine pour faire sa cour à l'empereur, qui lui donna une princesse chinoise en mariage.

Ses successeurs vécurent pendant long-temps en bonne intelligence avec la Chine, à laquelle des otages répondaient de leur fidélité. L'an 9, *Wang mang* usurpa le trône impérial de la Chine: ce changement fournit un prétexte aux Hioung nou, déjà mécontents de la cour chinoise, de rompre la bonne intelligence qui avait presque toujours subsisté jusqu'alors. Plusieurs royaumes dans l'Asie centrale, qui étaient d'anciens alliés de la Chine, se déclarèrent indépendants, ou prirent le parti des Hioung nou. Wang mang, dans le dessein de délivrer ses provinces des incursions de ces derniers, avait rassemblé des magasins immenses; il leva une armée de trois cent mille hommes, qui, l'an 11, pénétra par dix routes différentes dans le centre du pays ennemi, et s'avança jusque chez les *Ting ling:* tout l'empire des Hioung nou fut soumis. Wang mang le partagea entre les quinze fils et petits-fils de *Hou han sie*, dont un devint Tchhen yu de sa nation.

9 après J.-C.

11 de J.-C.

Après le rétablissement de la dynastie des Han sur le trône, les relations de la Chine avec les pays occidentaux (*voyez* page 62) furent renouées. Les Hioung nou, qui n'avaient pas cessé de faire des incursions sur les terres de l'empire, s'étaient liés pour cette entreprise avec les Sian pi et les Ou houan; ils avaient de cette manière regagné leur ancienne puissance. Cet état de choses dura jusqu'au temps du Tchhen yu *Pou nou*, dont le règne commença l'an 46. Alors la division se mit derechef dans l'empire de Hioung nou. Depuis plusieurs années, leur pays était désolé par une quantité d'insectes qui dévoraient les pâturages et les moissons: une grande sécheresse avait achevé de détruire le reste. La famine qui se fit sentir chez ces peuples fut comme le prélude de tous les malheurs qui les accablèrent ensuite. Les Hioung nou, autrefois si fiers, demandèrent la paix aux Chinois, dans la crainte que ceux-ci ne vinssent les attaquer. Les Ou houan et les Sian pi, anciennement soumis aux Tchhen yu, tombèrent sur les Hioung nou, et les obligèrent de se retirer

46 de J.-C.

plus au nord, et de leur abandonner tout ce qu'ils possédaient au sud du désert de Gobi. Pour établir son fils sur le trône, *Pou nou* fit tuer le successeur légitime. *Pe*, un des descendants de *Hou han sie*, avait des prétentions à l'empire, et vivait, pour cette raison, en mauvaise intelligence avec *Pou nou*. Il avait secrètement envoyé aux Chinois une carte ou description du pays des Hioung nou, en demandant de se soumettre. *Pou nou*, instruit de ses démarches, résolut de le faire assassiner. *Pe* assembla alors les huit hordes dont il avait le gouvernement, se fit proclamer Tchhen yu, et prit le nom de *Hou han sie*, qui resta à ses successeurs, comme celui de César aux empereurs romains. Il régna sur les frontières de la Chine et dans les provinces méridionales de l'empire des Hioung nou, qui, par cette division, fut partagé en deux royaumes, l'un du midi, et l'autre du nord. *Pe*, qui s'était soumis aux Chinois, fut toujours soutenu par l'empereur, qui le reconnut en qualité de Tchhen yu, et le chargea d'arrêter les incursions des Hioung nou septentrionaux et des Sian pi.

Dans l'Asie centrale, le pouvoir de *Pou nou* avait aussi considérablement diminué; et, quoique les Ouigour et quelques autres peuplades lui obéissaient encore, ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer un joug qu'ils détestaient. Malgré sa position précaire, *Pou nou* recommença ses courses sur le territoire chinois.

72 de J.-C. La cour de *Tchhang ngan* ne vit donc d'autre moyen de dompter ces voisins incommodes que d'entreprendre, l'an 72, la fameuse expédition à l'occident, commandée par *Pan tchao*, que j'ai racontée à la page 65. Elle porta un coup terrible à la puissance des Hioung nou du nord; leur Tchhen yu se vit dans la
84 de J.-C. nécessité de rechercher l'amitié de l'empereur de la Chine, et obtint, l'an 84, pour ses sujets, la permission de venir trafiquer à la frontière occidentale de l'empire. Les Hioung nou du midi, ennemis jurés de ceux du nord, ne voulant pas souffrir ces liaisons, surprirent leurs anciens compatriotes, et leur enlevèrent presque tous leurs bestiaux. Les Ou houan, les Sian pi, les peuples de l'Asie centrale, et les Ting ling, les attaquèrent chacun de leur côté, et les obligèrent de se retirer de plus en plus au nord-ouest. Le successeur de Pou nou fut tué, l'an 87, dans une bataille sanglante qu'il perdit contre les Sian pi. Ceux-ci poussèrent si vivement l'ennemi, que cinquante-huit hordes vinrent implorer la protection de la Chine, et demandèrent à se soumettre.

Pendant que ces désastres accablaient les Hioung nou du nord à l'est, *Pan tchao* consolidait la domination chinoise à l'ouest, dans la *petite Boukharie*. L'an 89, le général chinois *Teou hian* les attaqua, et les défit dans une bataille qu'il leur livra près du mont *Khi lo*, qui doit faire partie de la chaîne appelée à présent *Nom khoun*. Cette victoire obligea quatre-vingt-une de leurs hordes à se déclarer vassales de la Chine. Poursuivant ses succès, Teou hian pénétra plus avant, jusqu'au mont *Yan jan*, appelé à présent *Khanggai*, sur le sommet duquel il érigea un monument, avec une inscription qui attestait ses victoires. 89 de J.-C.

L'année suivante, *Teou hian* se remit en campagne, s'empara de la ville de *You* ou *Khamul*, et obligea le roi des Ouigour de donner son fils en otage. Depuis la dernière victoire qu'il avait remportée, les Hioung nou du nord n'osaient plus reparaître les armes à la main; ils demandèrent la paix, et envoyèrent un ambassadeur prêter hommage à l'empereur. Teou hian, glorieux de ce résultat de ses succès, fit partir Pan kou pour aller recevoir, sur les frontières, l'ambassadeur, et l'amener à la cour. Ce général était à peine parti, qu'un envoyé des Hioung nou du midi vint demander du secours à Teou hian contre ceux du nord. Sans égard pour la bonne foi, celui-ci donna ordre à un de ses généraux de se joindre avec toutes ses troupes aux Hioung nou du sud. Plus forts par cette jonction, ils allèrent attaquer ceux du nord, et remportèrent une victoire complète. *Teou hian*, apprenant la défaite de l'ennemi, résolut de le détruire entièrement; il leva une armée formidable, dont il donna le commandement à *Keng koueï*. Ce général alla chercher les Hioug nou au mont *Kin wei*, situé à la source de l'*Irtyche*. Il les dispersa totalement, et leur Tchhen yu périt dans la déroute. 91 et 92 de J.-C.

Les débris des Hioung nou septentrionaux, qui avaient choisi un nouveau Tchhen yu, passèrent dans leur fuite le mont *Kin wei*, et dirigèrent leur marche à l'occident, vers le *Khang khiu*, ou la Sogdiane; mais leur bétail étant très maigre et excessivement fatigué, ils ne pouvaient plus avancer; ils furent donc contraints de s'arrêter au nord de *Khueï thsu* (1), ou *Koutché* de nos

(1) A cette occasion, les annales chinoises racontent un fait très curieux pour l'histoire naturelle. Elles nous apprennent qu'au nord de *Khueï thsu*, sur la frontière méridionale du pays occupé alors par les débris des Hioung nou fugitifs, s'élevait une *montagne de feu* (Ho chan). D'un côté de ce mont, ajoutent ces récits, toutes les pierres brûlent, se fondent et coulent à quelques

jours, dans un pays qui avait quelques milliers de *li* d'étendue, et où ils se fixèrent pendant quelque temps, sous le nom de *Yue po* ou *Yue pan*. Plus tard, ils allèrent au nord-ouest, et habitèrent, sous le même nom, le pays situé des

dizaines de *li*. Cette masse en fusion se refroidit et se durcit, les habitants du pays s'en servent dans la médecine. On y trouve aussi du soufre. — Un auteur chinois du septième siècle, en parlant de *Khueï thsu*, dit : A deux cents *li* (20 lieues) au nord de cette ville, il y a la *mon-»tagne Blanche* (Pe chan), qu'on appelle aussi *Aghie*. Il en sort continuellement du feu et de »la fumée; c'est de là que vient le sel ammoniac. »

L'ancienne ville de *Khueï thsu* est *Koutché* de nos jours, située par 41° 37′ latitude nord et 80° 35′ longitude orientale, d'après les observations des missionnaires envoyés, vers le milieu du siècle passé, dans le pays des Eleuts, pour en dresser la carte.

Le nom d'*Aghie* paraît avoir la même signification que *Ho chan* en chinois, c'est-à-dire *montagne de feu;* cet élément s'appelle *ag* dans les idiomes de l'Hindoustan, et la même racine se trouve également dans plusieurs langues de l'Europe

Le volcan de la chaîne neigeuse des *Thian chan* doit donc s'y trouver à peu près par 42° 35′ de latitude nord : c'est probablement le même qui porte à présent le nom de *Khalar*. D'après le récit des Boukhares qui apportent le sel ammoniac en Sibérie et en Russie, il est situé à deux journées au sud de *Korgos*, ville située sur l'*Ili*. On y recueille souvent une si grande quantité de ce sel que les habitants l'emploient pour payer leur tribut à l'empereur de la Chine. La *Nouvelle description de l'Asie centrale*, publiée à Pekin en 1777, contient la notice suivante : « Le territoire de *Koutché* produit du cuivre, du salpêtre, du soufre et du sel »ammoniac. Ce dernier vient d'une montagne appelée *Mont-du-Sel-ammoniac*, qui se trouve »au nord de la ville. Elle a beaucoup de cavernes et des crevasses qui, au printemps, en été »et en automne, sont remplies de feu ; de sorte que, pendant la nuit, la montagne paraît »illuminée par des milliers de lampions. Personne ne peut alors s'en approcher. Ce n'est qu'en »hiver, pendant la saison la plus froide, quand la grande quantité de neige a étouffé le feu, »que les habitants du pays y vont ; ils se mettent tout nus pour recueillir le sel ammoniac, »qui se trouve dans les cavernes en forme de stalactites, et qui, pour cette raison, est difficile »à détacher. »

A douze journées de caravane, au nord de *Korgos*, se trouve une autre ville appelée communément *Tchougoultchak*. Elle est située au pied des monts *Tarbagatai*, par 46° 5′ lat. nord, et 80° 45′ longitude. A quatre stations à l'orient de cette ville, on arrive dans le canton de *Khoboksari*, près du *Khobok*, qui tombe dans le lac *Darlai;* il y a une petite montagne, remplie de crevasses, dans lesquelles il fait excessivement chaud, mais qui n'exhalent aucune fumée. Dans ces crevasses, le sel ammoniac se sublime et s'attache si fortement contre les parois, qu'il faut abattre le roc pour le recueillir.

deux côtés des monts *Oulou tau* et *Alghin tau*, qui bornent au midi la steppe de l'*Ichim*. Ces *Yue po* firent ensuite alliance avec les *Jouan jouan*, mais ils finirent par se brouiller avec eux, et ces querelles occasionèrent des combats fréquents. En 448 ils envoyèrent une ambassade aux *Goei*, pour les inviter à attaquer les *Jouan jouan* du côté de l'orient, pendant qu'eux-mêmes fondraient sur ce peuple à l'occident. Après cette époque, l'histoire ne fait plus mention de ces Hioung nou, qui se sont vraisemblablement mêlés avec d'autres peuples turcs. 448 de J.-C.

Après tant de désastres, il ne restait plus que quelques faibles débris des Hioung nou du nord. Les Sian pi vinrent, à main armée, s'établir dans leur pays, et en soumirent à leur domination plus de cent mille. Ces nouveaux sujets, pour obtenir des conditions plus favorables, se fondirent entièrement avec les Sian pi. C'est de cette époque que date la grandeur de ces derniers, qui se rendirent si redoutables à leurs voisins.

Après la défaite des Hioung nou du nord, ceux du sud, qui furent soumis aux Chinois, se tinrent tranquilles pendant long-temps; mais, en 109, une disette affreuse ayant désolé la Chine, le Tchhen yu recommença ses incursions dans cet empire, espérant d'en conquérir au moins une partie. Cependant les Chinois se rallièrent, allèrent à sa rencontre, et le battirent si complètement, qu'il fut obligé de venir demander pardon et de renouveler son acte de soumission. Depuis ce temps, ce prince vécut en bonne intelligence avec l'empire. Hioung nou du sud, 109 de J.-C.

En 155, les Hioung nou du midi, profitant d'une circonstance semblable, se réunirent aux *Khiang*, ou Tubétains limitrophes de la Chine, pour tenter de secouer le joug. Le général chinois qui commandait sur la frontière de ces derniers parvint à rompre cette alliance, et coupa toute communication entre les deux nations. Il joignit alors les troupes des Khiang aux siennes, et, se mettant à leur tête, alla combattre les Hioung nou, et les contraignit à se soumettre. Depuis ce temps, ces peuples furent tantôt en guerre avec les Chinois, tantôt leur obéirent. Leur pays fut déchiré par des guerres civiles et par les incursions perpétuelles des Sian pi. Enfin, *Thsao thsao*, le père du fondateur de la dynastie des *Goei*, retint, en 216, le dernier Tchhen yu captif en Chine, et envoya le chef d'une horde des Hioung nou dans leur pays pour le gouverner. Le titre de Tchhen yu fut entièrement aboli, et l'empire de ces souverains 155 de J.-C. 216 de J.-C.

détruit à jamais sous ce nom. Une partie des Hioung nou s'était dispersée sur les frontières septentrionales de la Chine, où elle s'était fondue avec les familles indigènes. On les partagea en cinq cantons, commandés chacun par un chef de leur nation. Dans la suite, vingt mille familles qui étaient restées dans leur ancien pays vinrent se soumettre à la Chine; elles vécurent paisiblement pendant le règne de la dynastie des Goei, dont les empereurs étaient devenus très puissants, et gouvernèrent avec fermeté. Lorsque les *Tho pa* fondèrent leur empire, quelques princes Hioung nou essayèrent de se rendre indépendants; entreprises qui ne réussirent jamais complètement.

La partie la plus septentrionale de la Chine, et principalement les cantons du Chan si et du Pe tchy li, renfermés par la double muraille indiquée sur nos cartes, était depuis long-temps habitée par des familles Hioung nou, mêlées avec des Chinois. Une mauvaise politique les y avait placées; elle leur facilita les moyens de s'emparer d'une partie du territoire de l'empire. En effet, après s'être multipliés, ces Hioung nou ayant pris une connaissance exacte des affaires de la Chine, profitèrent de la division qui y régnait au commencement du IVe siècle pour fonder le royaume de *Han*, ou des *premiers Tchao*, qui dura depuis 308 jusqu'en 329. Ces princes tenaient leur cour à *Phing yang fou*, dans le Chan si: ils étaient très puissants, portèrent un coup fatal à la dynastie impériale des *Tsin*, pillèrent *Lo yang*, et firent l'empereur prisonnier. *Chy le*, un chef des Hioung nou, s'étant attaché au service de deux rois de Tchao, commanda une partie de leurs troupes. Dans la suite, il sut tirer avantage de la faiblesse de ces princes, fit des conquêtes, et se forma un petit état: plusieurs généraux se soumirent à lui, et le reconnurent pour souverain: alors il prit le titre de roi de *Tchao*; il détruisit la dynastie de ses maîtres; la sienne reçut le nom de *seconds Tchao*; elle a subsisté de 319 en 351. *Chy le* tenait sa cour à *Siang koue*, dans le Pe tchy li; sa dynastie fut renversée par un prince de *Goei*, d'origine Hioung nou, qui ne régna que trois ans: il fut défait et mis à mort par les *premiers Yan* (*voy*. pag. 96).

Royaume de Tchao, 308 à 329 de J.-C.

Seconds Tchao, 319 à 351 de J.-C.

Au commencement du Ve siècle vivait un descendant des anciens empereurs Hioung nou, nommé *He lian po po*. Son père s'était rendu maître du *Ho tao* ou pays d'*Ordos*, entouré par la courbe septentrionale que décrit le *Houang ho;* il fut battu par les troupes des empereurs Goei, et son fils obligé de se sauver

chez les Sian pi. Ce dernier réunit ensuite quelques hordes, et commença à se faire une armée nombreuse. En 407, il se révolta contre les princes de la dynastie des seconds *Tsin*, et prit les titres de roi de *Hia* et de grand *Tchhen yu*. Il entra alors sur les terres des Sian pi, et y subjugua trois hordes, dont il augmenta son armée. Revenant ensuite sur ses pas, il attaqua le prince de Tsin, et lui enleva quelques villes. Depuis ce temps, *He lian po po* devint de jour en jour plus puissant. En 418, il tâcha de s'emparer de *Tchhang ngan* (*voy.* pag. 55); mais il fut battu par les Chinois, et contraint de regagner son pays. Il répara cet échec avec une promptitude incroyable, revint à la charge, et prit cette ville dans la même année. La possession de Tchhang ngan, ancienne capitale de la Chine, lui donnait un droit à l'empire : il prit donc le titre d'empereur, et s'entoura d'un cortége convenable à cette dignité. Sa résidence était à *Hia tcheou*, dans le Chen si, ville connue aujourd'hui sous le nom de *Ning hia*. Son second successeur, qui avait été en guerre avec les empereurs goei, attaqua le roi des *Liang septentrionaux* : il fut battu et fait prisonnier; les *Thou kou hoen* (pag. 97), qui étaient venus au secours des Liang, le remirent entre les mains de l'empereur, qui le fit mourir. C'est ainsi que le royaume de *Hia* fut détruit.

407 de J.-C.

418 de J.-C.

Royaumes des Liang du nord.

Le royaume des *Liang septentrionaux* fut fondé, en 398, par *Moung soung*, d'origine hioung nou, qui s'était révolté contre le roi de *Liang*. Il s'agrandit, battit le dernier prince des Liang méridionaux, se rendit maître de la ville de *Kou thsang*, et se forma un petit état. Sous ses successeurs, ce royaume s'augmenta vers l'occident, et une partie des Ouigour lui obéit. En 439, il fut envahi et soumis par *Thaï wou ti*, empereur goei. Le frère du roi réunit quelques troupes, et fit des courses sur le territoire des Goei. Il conquit le royaume des Ouigour. Son successeur fut vaincu par les *Jeou jan* en 460. C'est le dernier état qu'aient possédé les princes hioung nou. Cette nation, dispersée alors dans toute l'Asie moyenne, perdit son nom, et se confondit en partie avec d'autres peuples d'origine différente.

439 de J.-C.

460 de J.-C.

Premiers Turcs.

Quelques débris des hordes des Hioung nou chassés du royaume des *Liang septentrionaux* s'étaient retirés au nord, et habitaient sur le bord du *Si haï*, ou de *la mer Occidentale*, qui paraît être le lac *Balkhach*. Ils y furent détruits par une nation voisine, qui, d'après la tradition fabuleuse conservée par les histo-

riens chinois, extermina tout, sans distinction d'âge ni de sexe. Il ne restait qu'un enfant de dix ans, auquel l'ennemi, par compassion, se contenta de couper les pieds et les mains. L'enfant se traîna jusqu'à un grand marais, où il se tint caché: une louve prit soin de le nourrir, et partagea sa proie avec lui. Par suite de leurs rapports, la louve devint enceinte: persécutés, l'un et l'autre par les ennemis, qui s'étaient ravisés, ils furent transportés, par un être surnaturel, à l'orient du lac, et s'arrêtèrent sur une montagne située au nord-ouest du pays des Ouigour. Ayant découvert une caverne, ils y entrèrent, et, après l'avoir traversée, ils arrivèrent dans une plaine fertile, qui avait plus de vingt lieues de tour: ce fut là que la louve le rendit père de dix enfants mâles. Ceux-ci, devenus grands, enlevèrent des femmes, et prirent chacun un nom de famille distinct. *Assena* (loup), doué de plus de capacité que ses frères, devint le chef de cette petite tribu, qui augmenta rapidement. Pour conserver la mémoire de son origine, il plaça des têtes de loups au haut de ses étendards.

Assena.

Ressemblance des traditions turques et mongoles.

Cette tradition ressemble beaucoup à celle que rapporte Aboulghazi sur l'origine des Mongols, qui furent aussi enfermés, pendant plusieurs siècles, dans la plaine d'*Irgene koun*, située entre des montagnes inaccessibles. Elle offre également quelques rapports avec celle que l'histoire des Mongols de *Setsen sanan Khoung Taidzi* a conservée sur les auteurs de la famille de Tchinghiz khan. Selon cet écrivain, ils étaient venus d'un pays situé au sud ou à l'ouest du lac *Tenghiz*. Ce nom, qui signifie *mer*, est encore aujourd'hui donné au *Balkhach* par les Éleuts ou Kalmuks, qui habitent dans son voisinage. Le fondateur de cette famille traversa aussi ce lac; il portait le nom de *Burtè Tchino*, mot qui signifie un loup en hiver, quand son poil a pris une couleur plus claire. D'après cette tradition, on pourrait croire que la famille de Tchinghiz khan descendait des anciens khans turcs: c'est ce qui n'est pas impossible, puisque ces derniers ont possédé tout le pays situé entre la Sibérie et la Chine. Ils furent donc vraisemblablement, pendant quelques siècles, les maîtres des Mongols, auxquels ils peuvent avoir donné des princes de leur sang. Peut-être aussi le récit de la descendance de la famille de Tchinghiz khan n'est qu'emprunté à la tradition fabuleuse de l'origine des princes turcs.

Turcs du Mont-d'Or.

Après s'être considérablement accrue, la tribu d'*Assena* sortit de la plaine, qui était devenue trop étroite pour la contenir; elle se dispersa dans les vallées

du *Kin chan* ou *Altaï*, dont le nom signifie *mont d'or*. Les princes établirent leur demeure au pied d'une montagne qui avait la forme d'un *casque*. Cette arme s'appelait dans leur langue *thou khiu;* et c'est de cette dénomination que toute la nation emprunta le nom qu'elle porta dans la suite. Il paraît cependant que *Thou khiu* n'est que le mot *Turc*, altéré par la prononciation chinoise. Ce nom est celui sous lequel cette nation fut connue dans l'Occident.

Les *Thou khiu* étaient sujets des *Jeou jan* (*voy.* pag. 99); ils excellaient dans l'art de forger les armes. Sur la fin de la dynastie des *Goei*, leur chef s'appelait *Thou men;* il combattit les Turcs *Kao tché*, et les défit entièrement. Enflé de ce succès, il envoya une ambassade en Chine. En 546, il eut la hardiesse de demander en mariage une fille du khan des *Jeou jan*. Ce prince, qui regardait les *Thou khiu* comme ses esclaves, fut surpris que le chef de gens dont l'emploi était uniquement de travailler à ses forges osât lui demander une princesse de son sang. Il chassa honteusement les ambassadeurs de *Thou men*. Celui-ci, encore plus irrité que le khan, fit tuer ses officiers, rompit tout commerce avec lui, et tourna ses vues vers l'empereur des *Goei*, qui lui accorda une princesse chinoise. Alors il déclara la guerre aux Jeou jan, et les battit en plusieurs rencontres : leur khan se tua de désespoir. *Thou men* prit, en 552, le titre de kakhan, et se fit appeler *Il khan*. C'est ainsi que se forma l'empire des *Thou khiu*, ou des *Turcs*, un des plus vastes de ceux qui ont existé dans l'Asie moyenne. Ces peuples firent des incursions fréquentes dans la Chine et dans la Perse, et envoyèrent des ambassadeurs aux empereurs de Constantinople.

Thou men, 546 de J.-C.

552 de J.-C.

Iski khan, successeur de Thou men, atterra les Jeou jan par ses victoires; il transmit l'empire à son frère, qui régna sous le titre de *Mou kan khan*, ou *Ti theou pou li khan*. Celui-ci était brave, cruel et belliqueux; ainsi il n'eut pas de peine à disperser entièrement les restes des Jeou jan. Il subjugua tout le pays compris entre l'Océan oriental et la mer Caspienne, et depuis la Chine et le Tubet jusqu'au nord du Baikal, il établit un gouvernement stable et bien organisé, et parvint ainsi à donner de la consistance à son empire.

553 de J.-C.

Dizaboul ou Mou kan khan.

C'est sous le règne de ce prince que les Thou khiu eurent des relations suivies avec les empereurs byzantins. La première ambassade de ce peuple arriva en 562 à Constantinople; elle fut envoyée par *Askel*, appelé par les Grecs *roi des Hermikhiones* ou *Turcs*. Cet Askel était vraisemblablement un des gouverneurs des

Première ambassade envoyée par les Turcs à Constantinople. 562 de J.-C.

provinces occidentales de l'empire du kakhan, qui voulut empêcher une alliance entre les empereurs grecs et les Avares, nation qui s'était soustraite à la domination des Turcs en se réfugiant vers l'Europe. Les Turcs, qui les poursuivaient, s'étaient emparés, en 568, du pays situé entre le Wolga et le Maeotis. Leurs ambassades invitèrent Justin II à refuser aux Avares des terres dans l'étendue de l'empire. Dans la même année, *Maniakh*, prince des *Sogdiens*, qui obéissaient aux Turcs, avaient demandé à *Dizaboul* (1), empereur de cette nation, la permission d'envoyer une ambassade à *Nouchirwan*, roi de Perse, pour obtenir la liberté de vendre de la *pourpre* (soie) aux Mèdes. Les députés de Maniakh échouèrent dans leur mission, de même que d'autres, expédiés par *Dizaboul* pour engager les Persans à conclure un traité d'alliance avec lui. Ces derniers, craignant les Turcs, empoisonnèrent leurs envoyés : c'est de cette époque que date l'inimitié qui exista long-temps entre ces deux peuples. La guerre éclata. *Nouchirwan*, voyant que son pays serait exposé aux incursions des Turcs, eut recours aux Chinois. Des ambassadeurs allèrent de sa part vers *Wou ti*, empereur des *Tcheou*, probablement pour l'inviter à faire une diversion sur la frontière orientale des Turcs. *Maniakh* alors conseilla au khan des Turcs de rechercher l'amitié des Romains et de leur proposer le commerce de la soie, dont ils faisaient un grand usage. Dizaboul goûta ce projet, et chargea *Maniakh* de son exécution. Celui-ci se mit en marche, traversa des montagnes escarpées et couvertes de neige, des plaines, des forêts, des marais, franchit le Caucase et arriva à Byzance : l'empereur le reçut avec distinction, et s'informa s'il restait encore beaucoup d'Avares dans l'intérieur de l'Asie. Cette circonstance fait croire que les *Avares* étaient la même nation que les *Jeou jan* ou *Jouan jouan*, chassés à l'occident par les *Thou khiu*. L'ambassadeur turc signa un traité d'alliance défensive avec les Romains.

568 de J.-C.

569 de J.-C.

Ambassade de Zemarkh expliquée.

Justin II, pour répondre aux intentions de *Dizaboul*, fit partir, en 569, *Zemarkh*, préfet des villes de l'*Orient*. Celui-ci se rendit dans le pays des Sogdiens, où il rencontra des Turcs qui lui offrirent du fer. Leurs *chamans* cherchaient, par leurs cérémonies bruyantes, à détourner les influences malignes qui pouvaient s'opposer à la réussite de sa mission. Zemarkh arriva ensuite au

(1) *Dizaboul* est le même nom que *Ti theou pou li* des historiens chinois, mot dont la véritable prononciation doit être *Dithouboul*.

camp du kakhan : il se trouvait dans une vallée du *Mont-d'Or*, que Zemarkh nomme *Ektel* au lieu d'*Altai*, qui est le véritable nom turc, et qui signifie *or*. Il trouva *Dizaboul* dans une tente posée sur des roues, suivant la coutume de sa nation. Ayant renvoyé la plupart de ses gens par le pays des *Kholites*, il accompagna l'empereur turc, qui marcha contre les Persans. Arrivés à un endroit appelé *Talas*, situé vraisemblablement sur la rivière qui porte encore ce nom, le kakhan rencontra des ambassadeurs du roi de Perse : il les reçut fort mal. Ce fut là que Dizaboul donna au préfet romain son audience de congé, et lui fit présent d'un esclave de la nation des *Kherkhiz* ou *Kirghiz*. Il le fit accompagner d'une ambassade conduite par *Tagma*, qui avait la dignité de *Tarkhan*, dignité qui existe encore aujourd'hui chez les peuples de l'Asie moyenne, et qui donne la haute noblesse. *Zemarkh* alla rejoindre les siens dans la ville des *Kholites*. De là il marcha pendant douze journées par un pays sablonneux entrecoupé de marais; il passa ensuite l'*Hikh*, qui est la *Iemba*, et le *Daik*, nommé à présent *Iaïk* ou *Oural*. Il parvint de là aux pays marécageux qui se trouvent à l'embouchure de l'*Attilia* ou *Wolga*, et traversa le pays des *Hougores*. Ces peuples le prévinrent que, pour le faire prisonnier, les Persans s'étaient mis en embuscade dans les forêts qui avoisinent le *Kophen* (Kouban). Le prince des *Hougores*, qui gouvernait ce pays au nom du kakhan des Turcs, donna à Zemarkh des outres remplies d'eau, pour qu'il pût passer la plaine aride qui s'étend au nord du Caucase. Après avoir franchi un grand lac ou marais (vraisemblablement le *Manytch* supérieur), ils parvinrent à celui qui reçoit les eaux du *Kophen*. Ce sont sans doute les marais formés par le *Kouban*, qui autrefois étaient beaucoup plus considérables que de nos jours, et dont des traces marquent encore l'ancienne extension. Quoique les éclaireurs envoyés en avant n'eussent rien trouvé qui pût indiquer une embuscade persanne, Zemarkh jugea pourtant à propos de gagner promptement le pays des *Alains* (Ossètes); car il craignit d'être attaqué par les *Horomoches*. Il voulut se présenter avec les ambassadeurs turcs chez *Sarodius*, roi des *Alains*; celui-ci refusa de recevoir ces derniers avant qu'ils eussent déposé leurs armes. Il dissuada Zemarkh de traverser le pays des *Mindimianes*, ou plutôt *Missimianes*, parceque les Persans s'y étaient postés près de la *Souanie*; il lui conseilla au contraire de prendre le chemin de *Darina*. La *Souanie* est la partie des hautes montagnes du Caucase qui s'étend à l'ouest du *Rioni*

supérieur vers la mer Noire. Le pays des *Missimianes* est la vallée de *Mamisson*, dans laquelle coule l'*Arre-don* supérieur; elle est habitée par une tribu ossète du même nom. Au nord, elle aboutit à un défilé très étroit, fermé par une ancienne muraille. Ce col, qui est un de ceux par lesquels on passe le Caucase, s'appelle *Porte de Kasri*. Le *chemin de Darina* est celui de *Dariel* ou plutôt *Darian*, qui longe la vallée du Terek : il est à présent le plus fréquenté pour pénétrer du nord en Géorgie. Zemarkh suivit le conseil de Sarodius, passa par *Darina* et arriva heureusement en *Apsilie*, et de là à *Rogatorium*, fort situé sur le Phasis. Il s'embarqua sur ce fleuve pour Trébizonde, d'où il partit en poste pour Byzance. *Apsili* est encore le nom d'un village en Mingrélie.

572 de J.-C. *Mou kan khan* mourut en 572, après avoir éloigné de la couronne son fils *Ta lo pian* (prononcez *Taroban*) : il lui substitua son propre frère, qui régna sous le nom de *Thobo khan*. Ce dernier surpassa en puissance son prédécesseur, et se rendit redoutable à tous ses voisins. Les dynasties qui, vers la fin du VIIe siècle, régnèrent dans la Chine septentrionale, épuisèrent leurs trésors en présents qu'elles lui envoyèrent pour empêcher ses incursions sur leurs terres. Ce fut lui qui introduisit la religion de Bouddha parmi les Turcs. Il fit venir de l'Inde des prêtres et les livres sacrés de cette croyance, et bâtit plusieurs temples ainsi que
581 de J.-C. des couvents. A sa mort, qui arriva en 581, il conseilla à son fils *Ngan lo* de céder l'empire à *Ta lo pian*, fils de *Mou kan khan*; mais les grands de cette nation refusèrent de se conformer à cette dernière volonté de leur monarque, sous prétexte que la mère de *Ta lo pian* n'était pas d'une famille aussi illustre que celle de *Ngan lo*. Celui-ci fut proclamé kakhan; cependant, ne pouvant soutenir les guerres que *Ta lo pian* ne cessait de lui faire, il se dépouilla de l'empire en faveur de *Che thou*. Ce dernier était fils d'*Iski khan*, et prit le titre de *Cha po lio khan*, et fixa sa résidence au mont *Tou kin*, qui est une des branches de l'Altaï. *Ngan lo* se contenta du titre de vice-khan, et alla camper sur les rives de la *Toula*. *Ta lo pian* eut le titre d'*Apo khan*, avec un certain nombre de sujets. Un oncle de *Cha po lio* fut envoyé du côté de l'occident avec le titre de *Ta theou khan*. Les historiens byzantins appellent ce dernier *Tardou khan*; et ils ont changé le nom d'*Apo khan* en celui de *Bo khan*.

Bientôt après la division de l'empire des Turcs entre quatre kakhans, la dynastie de Tcheou, qui régnait en Chine, fut détrônée par le fondateur de celle

des Soui. La femme de *Cha po lio,* qui était une princesse du sang impérial des Tcheou, le sollicitait continuellement de venger sa famille. En conséquence, il ordonna, en 582, à une armée nombreuse de franchir la grande muraille : elle entra donc dans les états des Soui, qu'elle ravagea. L'année suivante, le kakhan étant venu lui-même faire une incursion en Chine, fut battu, et obligé de prendre la fuite. Son armée manqua de vivres; la peste se mit dans ses rangs, et fit périr un grand nombre d'hommes. Pendant que ces désastres accablaient *Cha po lio*, les Chinois réussirent à fomenter des troubles dans l'intérieur de son pays; ils parvinrent à détacher *Ta theou khan* et *Apo khan* de l'alliance avec ce monarque; ces deux khans se déclarèrent vassaux de l'empereur des Soui. Partout la révolte éclata contre *Cha po lio;* de sorte qu'il fut enfin forcé de se rapprocher des frontières de la Chine, et de se soumettre, en 586, à cet empire. Les troubles qui, sous son règne, avaient divisé les *Thou khin*, leur devinrent plus funestes sous ses successeurs. Les Chinois profitèrent des circonstances pour fondre sur eux, défirent totalement le kakhan en 634, le firent prisonnier, et le conduisirent en Chine. Il n'y eut plus alors de prince turc régnant dans l'orient. Les descendants d'*Apo khan*, très puissants dans l'occident, furent continuellement en guerre avec les Perses : leur campement principal était à l'ouest de la chaîne de l'*Altaï*, dans l'ancien pays des *Ou sun;* ils s'avançaient jusque sur les terres des empereurs grecs.

582 de J.-C.

584 de J.-C.

Ce ne fut qu'en 639 que les Chinois remirent un nouveau kakhan sur le trône des *Thou khiu orientaux*. Les successeurs de ce prince, tantôt soumis, tantôt en guerre avec la puissante dynastie de *Thang,* qui occupaient alors le trône de la Chine, furent cependant ses vassaux. D'autres peuplades turques, telles que les *Si yan tho* et les *Hoei he,* desquelles je parlerai bientôt, profitèrent de la faiblesse des princes des Thou khiu pour fonder de nouveaux empires, et contribuèrent par là à la chute totale de la dynastie de leurs anciens souverains. Vers la fin du VIIe siècle, les Thou khiu orientaux se relevèrent un peu; époque brillante qui ne fut pas de longue durée, car leur empire fut, en 744, totalement détruit par les *Hoei he.*

639 de J.-C.

744 de J.-C.

Malgré l'éloignement du pays des khans des *Thou khiu occidentaux,* les Chinois y exercèrent constamment une grande influence : tantôt ils expulsaient un kakhan du trône, et en plaçaient un autre, tantôt ils les amenaient prisonniers en

Turcs occidentaux.

Chine. Cependant les troubles qui désolèrent, à la fin du VIIe siècle, toute l'Asie moyenne, ébranlèrent aussi l'empire de ces Turcs. Les *Thou khi chi,* autre nation de la même race, habitant à l'ouest de l'Ili, et possédant les pays qui s'étendaient jusqu'à la frontière de l'Europe, s'étaient révoltés contre l'avant-dernier kakhan.

702 de J.-C. Celui-ci demanda, en 702, du secours aux Chinois pour repousser les rebelles: n'en ayant pas obtenu, il fut obligé de se sauver en Chine. L'empereur lui nomma un successeur, qui fut tué en 703, et l'empire des Thou khiu de l'occident détruit. Celui des Thou khi chi, qui leur succédèrent, n'eut pas une longue durée; il finit dans la dernière moitié du VIIIe siècle, époque à laquelle les *Hoei he* s'emparèrent des contrées possédées par cette nation.

TURCS-OUIGOUR

Ouigour.

Les Ouigour, peuplade de race turque (1), étaient originaires des bords de l'*Orkhon*. De là ces nomades se répandirent vers l'occident jusqu'aux sources de l'Irtyche et jusqu'au lac Dzaisan. Une de leurs tribus, nommée *Kiu szu* ou

(1) Les historiens et les orientalistes qui ont parlé des *Ouigour* ont prouvé l'origine turque de ce peuple; M. *J.-J. Schmidt* de Saint-Pétersbourg est le seul qui, sur ce point, ait cru devoir être d'un avis différent. Ce savant estimable s'occupe avec beaucoup de succès de la littérature des Mongols et des Kalmuks. Guidé par un passage d'un livre mongol très récent, il a soutenu que les *Ouigour* étaient des *Tangoutains*, ou, ce qu'il croit synonyme, des *Tubetains;* cependant un texte unique d'un auteur dont l'exactitude même est très douteuse, et qui a écrit long-temps après les événements dont il parle, ne peut militer contre le témoignage d'un grand nombre d'écrivains graves, et en partie contemporains. Ces écrivains, qui appartenaient à des époques et à des pays très différents, loin de se copier, ignoraient même l'existence de leurs ouvrages respectifs : tous ont cependant dit positivement *que les Ouigour étaient des Turcs*. L'extrait de leurs livres, les endroits où il est principalement question de ce sujet, et qui, combinés avec d'autres preuves matérielles, nous offrent l'évidence mathématique de cette assertion, me dispensent de reprendre à l'avenir une question déjà tant rebattue.

1° La peuplade nommée par les anciens Chinois *Kiu szu* ou *Gouz* est la même qui, plus tard, fut appelée *Kao tchhang*.

2° Ces *Kao tchhang* s'appelaient, dans leur langue, *Ouigour*.

3° Les auteurs chinois disent que le peuple appelé *Ouigour* sous la dynastie mongole des *Youan* était le même qui, sous celle des *Thang*, avait porté le nom de *Kao tchhang*.

4° La langue des *Kao tchhang*, de laquelle nous possédons un vocabulaire d'environ huit cents mots, est du *turc oriental* pur.

5° *Rachid-eddin*, auteur de la meilleure histoire des Mongols, écrite en persan, et le vizir *Ala-eddin*, qui a composé une histoire des conquêtes de Tchingliz khan, savaient tous les deux la langue des *Ouigour;* ils déclarent que ce peuple était de *race turque*.

6° Les missionnaires catholiques envoyés, au XII° et XIII° siècle, dans l'intérieur de l'Asie, pour convertir les Tatars, nous instruisent *que la langue des Ouigour était la véritable racine du turc et du coman*.

7° Les historiens chinois du temps de la dynastie de Youan nous apprennent que les

Kiu szu, ou Gouz.

Kou szu (prononcez *Gouz*) (1) se fixa au sud des *monts Célestes* (Thian chan), dans le pays de *Khamul* et de *Tourfan*. Ses habitations s'étendaient vers le midi jusqu'aux lacs *Bostou* et *Lob*. Les Chinois les y trouvèrent au milieu du second

Ouigour formaient un même peuple avec les *Hoei he*, et que les langues de ces deux nations étaient identiques.

8° Tous les mots *Hoei he* conservés par les Chinois sont *turcs*.

9° Les historiens chinois du moyen âge disent que les *Hoei he* descendent des *Hioung nou*, peuple de race turque.

10° Les mêmes auteurs assurent que les *Thou khiu*, ou *Turcs proprement dits*, étaient les descendants d'une tribu Hioung nou, chassée des frontières chinoises, vers le nord-ouest.

11° Les *Tatars de la Crimée* se servaient, dans leurs actes, d'une langue appelée *lingua uguresca* par les Génois fixés dans ce pays. M. de Hammer a publié dans les *Mines de l'Orient* (vol. IV, pag. 359) un diplôme écrit dans cette langue, qui est du *turc oriental*.

Ces onze points démontrent clairement

Que les OUIGOUR sont = HOEI HE, = TURCS.

J'ai prouvé ailleurs que les *Ouigour*, ou *Hoei he*, pouvaient être appelés *Tangoutains* par les écrivains mongols postérieurs à *Tchinghiz khan*, parceque le *Tangout* était, à cette époque, habité par une partie de la nation Hoei he. (Voy. *Verzeichniss der Chinesischen Bücher und Handschriften der Koeniglichen Bibliothek zu Berlin*. Paris, 1822, in-fol. Anhang, pag. 65)

(1) Le *k* non aspiré des Chinois est en effet un *g*, et correspond parfaitement au *kef*, et au *kef* avec trois points des Persans. Ces deux lettres sont des *g* plus ou moins doux. Les Chinois se servent aussi quelquefois du *k* non aspiré pour exprimer le *ghain*, qui est un *gh* guttural, prononcé très fortement par les Arabes. C'est pour cette raison que, dans la troisième édition de mon Mémoire sur les Ouigour, j'avais conjecturé que les *Ghoz* ou *Ghouz* des écrivains mahométans, peuplade turcomane du Mawarennahar, qui, dans le XI° siècle de notre ère, firent une incursion en Syrie, et, dans le XII°, une autre dans la Perse orientale, où ils s'emparèrent de *Ghizneh*, pouvaient bien être les mêmes peuples que les *Gouz* ou *Ouigour* des écrivains chinois. Cette conjecture me paraissait d'autant plus vraisemblable, qu'encore aujourd'hui il se trouve dans le *Kharism* des tribus Ouzbek qui portent le nom d'*Ouigour*. Mon docte et respectable ami, M. *Abel Remusat*, dans un article inséré dans le *Journal des Savants* (mai 1824), a combattu mon opinion sur ce point d'histoire; il ne croit pas admissible ce rapprochement, parceque, dit-il, le mot *Ghoz* commence par une gutturale faible ou voyelle articulée, qu'on n'a jamais pu prendre pour un *k*. Je crois cependant que les personnes qui ont entendu prononcer le *ghain* par des Orientaux ne le prendront ni pour une *gutturale faible*, ni pour une *voyelle articulée*: c'est plutôt le *ain* qui mérite ce nom. Le *ghain* est un véritable gtrès forte ment prononcé, et beaucoup moins doux que le *k* chinois non aspiré.

siècle avant notre ère. Cette petite peuplade était alors gouvernée par deux princes, l'un, appelé *roi de la tribu antérieure*, avait 6050 sujets, et l'autre, portant le nom de *roi de la tribu ultérieure*, n'en comptait que 4774. Le premier résidait à *Kiao ho tchhing*, ville située dans le voisinage de celle de Tourfan de nos jours; le second demeurait plus au nord-ouest, dans une vallée des monts Célestes. Les *Kiu szu* ayant renoncé à la vie nomade, habitèrent des villes, et furent tributaires des Hioung nou. Dans les premiers siècles avant J.-C., le boudhisme était déjà répandu dans l'Asie centrale, et il est très probable que les *Kiu szu*, ou *Ouigour* proprement dits, professaient cette religion. Pendant les guerres des empereurs de la dynastie des *Han* (pag. 58 à 67) avec les Hioung nou, ces Ouigour furent tantôt soumis aux Chinois, tantôt ils redevinrent vassaux des Hioung nou. Au commencement du quatrième siècle, leur pays passa sous la domination du royaume chinois des *premiers Liang*; ensuite les *Liang du nord* (pag. 113) s'y établirent; ceux-ci en furent chassés par les *Jeou jan* (pag. 99). Alors plusieurs tribus ouigour se retirèrent au nord des monts Célestes. Vers l'an 330 une peuplade des *Kiu szu antérieurs*, nommée *Kao tchhang py*, et plus tard *Kao tchhang*, s'empara de tout le pays des *Kiu szu*, et donna son nom à la nation des Ouigour, qui depuis cette époque ne fut connue que sous celui de *Kao tchhang*. En 460 *Tchhu lo*, kakhan des Jeou jan, ayant défait le dernier roi des Liang du nord, établis dans le pays des Ouigour, donna ce royaume à *Khan pe tcheou*. Les successeurs de ce dernier ne tardèrent pas à devenir tributaires des Turcs *Kao tchhe*, et ensuite des *Thou khiu*, ou *Turcs proprement dits*.

Kao tchhang.

460 de J.-C.

Les troubles qui, dans le septième siècle, déchirèrent l'empire des *Thou khiu* obligèrent le roi des Ouigour Kao tchhang à se soumettre en 630 à la Chine. Dix ans plus tard ce même roi mécontenta l'empereur; il retenait les marchands chinois, et empêchait les ambassades des pays occidentaux de se rendre à la cour. Il avait maltraité le roi de *Yan khy*, qui était sous la protection de la Chine. L'empereur, sur les plaintes qui lui furent portées, manda le roi des Ouigour en sa présence : celui-ci refusa de venir, comptant sur le secours des Thou khiu occcidentaux. Alors l'empereur résolut de le punir : une armée chinoise entra en 640 dans le pays des Ouigour, s'empara de plusieurs villes et attaqua la capitale. Le roi mourut de chagrin, et son fils se rendit à dis-

630 de J.-C.

640 de J.-C.

Pays des Ouigour devenu province chinoise.

crétion. Le royaume de *Kao tchhang* fut alors déclaré province chinoise ; on y établit un chef militaire et des tribunaux. Ce pays avait quatre-vingts lieues de l'est à l'ouest, et cinquante du nord au sud. Le nom de sa capitale, *Kao tchhang*, fut changé en celui de *Si tcheou* (ville occidentale). En 713 une famille appelée *Tchhin* obtint des empereurs des Thang l'investiture de la principauté de Si tcheou, qu'elle posséda pendant dix générations sous la protection chinoise. Plus tard le pays des Ouigour proprement dits fut occupé par les Turcs *Hoei he* ou *Hoei hou ;* les chefs qu'ils y avaient établis envoyèrent en 962 une ambassade au fondateur de la dynastie de *Soung*. Après la destruction de l'empire des Hoei he, les Ouigour Kao tchhang eurent leurs propres rois, qui, à l'époque de la puissance des *Khi tan* ou *Liao* (pag. 89), devinrent vassaux de ces derniers, sous la domination desquels ils restèrent jusqu'au temps de Tchinghiz khan, auquel le roi de ces Ouigour se soumit en 1209, comme nous le verrons plus tard.

713 de J.-C.

962 de J.-C.

Civilisation des Ouigour.

Un voyageur chinois qui, à la fin du Xe siècle, était à *Si tcheou*, trouva dans cette ville plus de cinquante temples de Bouddha, la plupart élevés par ordre des empereurs chinois. Dans ces temples, on conservait le livre de la loi, et des ouvrages chinois, tels que le dictionnaire *tonique* de la dynastie des Thang, le vocabulaire *Yu pian*, et les commentaires sur les *King*, ou livres classiques. Dans d'autres parties de la ville, on voyait des bibliothèques publiques, où se trouvaient les ordonnances de l'empereur Thai tsoung, fondateur de la dynastie de Thang. Il y avait aussi des temples de la religion de *Mo ni* ou Manès, des prêtres de *Pho szu*, ou de la Perse, c'est-à-dire des sectateurs de Zoroastre, et d'autres, observant chacun leur loi, et désignés dans les livres des bouddhistes par le nom de *doctrines extérieures*. La langue du pays s'appelait alors *oui gou el*, ou *ouigour*. Les Ouigour avaient des annales que Rachid-eddin et le visir Ala-eddin (*voy.* la note page 122) ont consultées. Quoique le fragment que ce dernier en a inséré dans son *histoire de Tchinghiz khan* soit rempli de fables, nous aimons à croire que le reste valait mieux, et qu'on sera, avec le temps, assez heureux de trouver et de pouvoir traduire quelques ouvrages historiques des Ouigour.

On voit, par ce récit, que les *Ouigour proprement dits* avaient à cette époque une civilisation d'origine chinoise, indienne et occidentale. Il serait cependant difficile de suivre la trace de cette civilisation, à une époque beaucoup plus recu-

lée, et encore moins jusqu'avant la naissance de J.-C. L'hypothèse favorite de ceux qui veulent que toute la civilisation de l'ancien continent soit venue du plateau de la Tatarie, qui n'existe que dans leur cerveau, ne reçoit donc aucun appui de la part des Ouigour, dont le petit royaume ne s'est jamais élevé à une certaine importance politique, car à son origine il ne comptait que quinze cents familles, et à l'époque de sa splendeur, sa plus grande étendue n'était que de quatre-vingts lieues.

Écriture ouigour.

Ce qui contribue principalement à rendre les Ouigour célèbres, en Asie et en Europe, c'est leur alphabet, qui a donné naissance aux caractères dont les Mongols, les Eleuts et les Mandchoux se servent encore aujourd'hui. Cet alphabet est visiblement dérivé du syriaque, comme nous l'avons démontré dans nos mémoires sur les Ouigour. Il n'offre pas la moindre ressemblance avec le *Devanagari*, et fournit par là une preuve convaincante que, parmi les nombreuses sectes du christianisme, quelques unes étaient répandues dans l'Asie intérieure à une époque assez éloignée, quoiqu'il soit jusqu'à présent impossible de la préciser.

Kao tchhé, autre branche de la nation ouigour.

L'autre branche des Ouigour, et la principale, menait une vie nomade en parcourant avec ses troupeaux les pays situés au nord des *monts Célestes* et entre les rives de l'*Orkhon* et de l'*Irtyche*. Elle porta, dans le IIIe siècle de notre ère, le nom de *Kao tchhe* ou de *Chariots élevés*, vraisemblablement parceque les roues des chariots, qui portaient ses tentes de feutre, étaient plus hautes que celles des autres peuplades turques. Les *Kao tchhe* avaient alors leur principal campement entre la Toula, l'Orkhon et la Selengga; ils étaient de la même origine que les Hioung nou, quoiqu'ils parlassent un dialecte un peu différent. D'après les traditions fabuleuses conservées par les historiens chinois, un ancien tchhen yu des Hioung nou avait deux filles d'une beauté parfaite: croyant qu'aucun mortel n'était digne de devenir leur époux, il résolut de les offrir au ciel; il les plaça donc sur une haute tour, qu'il avait fait construire dans un pays situé au nord de ses états. Les deux princesses y eurent commerce avec un loup qui avait établi sa tanière au pied de la tour, et qu'elles prirent pour une divinité métamorphosée. Les enfants qu'elles conçurent furent les ancêtres des Kao tchhe. Telle est l'origine fabuleuse de cette nation, qui, suivant le récit des mêmes auteurs, traînait la voix et imitait en chantant les hurlements des loups. Plusieurs peu-

ples turcs ont la manie de vouloir descendre des loups, comme nous l'avons déjà vu (page 114), et cet animal est souvent le sujet de leurs fables.

Mœurs des Kao tchhe.

Les *Kao tchhe* étaient un peuple barbare et cruel; ils ne pensaient qu'au brigandage; dans leurs guerres avec leurs voisins, ils n'observaient aucune règle militaire; la fuite n'avait pour eux rien de déshonorant; ils ignoraient les lois de l'hospitalité, s'asseyaient accroupis comme les animaux, en posant les mains sur les genoux. Ils ne connaissaient pas l'usage du blé et de l'eau-de-vie. Quand ils prenaient une femme ils payaient la dot en bœufs ou en chevaux, en cherchant à se distinguer par le grand nombre des bestiaux. Le jour où le mari recevait la future dans sa maison, les hommes et les femmes se rassemblaient, se régalaient de lait de jument caillé et de viande rôtie; le maître de la maison invitait les pauvres et les passants à s'asseoir devant la porte. On buvait jusqu'à la fin du jour. Ce peuple n'avait pas la coutume de se laver; il se réjouissait des éclairs et des coups de tonnerre. Quand la foudre tombait, les Kao tchhe poussaient des cris affreux, tiraient des flèches contre le ciel, quittaient leur camp et le transportaient plus loin. L'année suivante, quand leurs chevaux étaient bien gras, il y revenaient en grand nombre, faisaient une fosse dans laquelle ils brûlaient un bélier : les sorcières exécutaient alors leurs prestiges. Du reste, les mœurs et usages des Kao tchhe ressemblaient à ceux des autres peuplades turques.

Peu à peu ce peuple se multiplia et s'étendit plus au sud; il s'avança jusqu'au lac *Lou hoen*, qui avait du nord au sud dix lieues de largeur. Les Kao tchhe y demeurèrent dans la première moitié du Ve siècle; étant devenus très puissants, ils faisaient de là des incursions sur les terres des *Jeou jan* (page 99), et sur celles de l'empire de *Goei* (page 98 et 99). *Thai wou ti*, empereur des derniers, s'approcha alors de leurs habitations, les battit, et remporta une seconde victoire près du mont *Lang chan*. Il pilla toutes leurs hordes, fit plus de 50,000 prisonniers, leur enleva un million de têtes de bétail, et deux cent mille chariots. Dans la suite, ce même empereur ayant vaincu les Jeou jan, envoya des troupes contre plusieurs bandes des Kao tchhe, qui campaient du côté de l'est, et força un grand nombre de leurs familles de reconnaître son autorité. Il les fit venir au sud du désert, et les plaça sur la frontière de la Chine, où elles s'adonnèrent à l'agriculture.

Les Kao tchhe du nord, quoique soumis aux Goei, avaient leurs khans particuliers qui se révoltèrent souvent. Ils devinrent, plus tard, sujets des Jeou jan, et après que la puissance de ceux-ci fut abattue par les Thou khiu, les Kao tchhe se trouvèrent sous la domination de ces derniers. Au commencement du VIIe siècle, les Kao tchhe adoptaient le nom de *Goei he*, d'après celui d'une de leurs hordes principales.

En 606, ils furent vaincus par *Tchhu lo*, kakhan des Thou khiu, qui les dépouilla de toutes leurs richesses. Redoutant ensuite les efforts de leur ressentiment, il voulut les prévenir, convoqua une assemblée générale de leurs principaux chefs, et en fit mourir un grand nombre. Les *Goei he* se lièrent alors avec plusieurs tribus de leur nation, se choisirent un khan, et se révoltèrent contre les Thou khiu; ils s'emparèrent de Khamul, ou pays des Ouigour, et de Yan khy ou Kharachar. Leur prince porta le titre de *Khi kin* et eut son camp au bord de la Selengga; il battit les Thou khiu à plusieurs reprises, et vint habiter le pays arrosé par la *Toula*. Après la destruction de la puissance des Thou khiu, les *Goei he* devinrent la nation prépondérante dans l'Asie moyenne. En 629, ils envoyèrent une ambassade à l'empereur de la Chine, et se déclarèrent bientôt après vassaux de l'empire des Thang. 606 de J.-C.

Vers le milieu du VIe siècle, la partie occidentale de la nation des *Kao tchhe* avait son campement principal à l'ouest du lac *Si hai*, ou *Balkhach*; elle s'appelait *Tchhy le*, ou *Thie le*. Ce nom devint aussi celui de toute la nation. On trouve dans le tableau ethnographique des peuples de l'intérieur de l'Asie, à l'article *Tchhe le*, la liste de toutes les hordes qui composèrent la nation des *Kao tchhe*, et on y voit que dans le VIIe siècle les plus occidentaux atteignirent les frontières de l'empire romain, tandis que ceux qui habitaient le plus à l'Orient avoisinaient les rivières qui par leur réunion forment l'Amour. Tchhy le ou Thie le.

Le nom des *Goei he* fut bientôt changé dans celui de *Hoei he*. La bonne intelligence de ce peuple avec les Chinois dura jusqu'au règne de *Tengri Khan*, qui, en 765, fit des invasions sur les terres de l'empire et dévasta les provinces septentrionales. Jusqu'alors les *Hoei he* avaient vécu avec beaucoup de simplicité; mais depuis que le commerce avec la Chine, le butin que leur procuraient leurs invasions dans ce pays, et surtout les présents con- Hoei he. 765 de J.-C.

Tengri khan.

sidérables qu'ils en retiraient, leur eurent fait connaître le luxe, *Tengri khan*, abandonnant les mœurs antiques, s'efforça de donner un éclat nouveau à sa cour, bâtit de magnifiques palais, et vêtit ses femmes d'habits superbes. Cette conduite déplut à ses sujets; *Tun mo ho* se mit à la tête des mécontents et attaqua *Tengri khan*, qui fut tué. Alors *Tun mo ho* se fit proclamer kakhan des Hoei he, et prit le titre de *Bika khan*. Il envoya des députés à l'empereur de la Chine, et l'empereur lui accorda l'investiture de la dignité qu'il venait d'usurper. En 787, *Bika khan* demanda une princesse chinoise en mariage; mais l'empereur, mécontent de la conduite que les Hoei he tenaient depuis long-temps envers la Chine, se montra peu disposé à lui accorder cette grâce. Cependant il changea d'avis sur la représentation d'un de ses ministres, qui lui démontra la nécessité de remonter la cavalerie chinoise avec des chevaux qu'on ne pouvait tirer que de chez les Hoei he. Il lui conseilla en même temps de faire une alliance avec le roi de Yun nan, avec le khalife des Arabes et avec les rois de l'Hindoustan, qui l'aideraient à détruire la puissance colossale des *Thou fan* ou *Tubétains*, devenue inquiétante pour tous leurs voisins. L'Asie était, à cette époque, divisée en six grands empires: à l'Orient était celui de la Chine, gouverné par les princes de la dynastie des *Thang*; au sud se trouvait le royaume de *Nan tchao*, ou *Yun nan*, qui, indépendamment de cette province chinoise, comprenait aussi une grande partie de l'Inde au-delà du Gange; ensuite le royaume de *Magadha*, le plus puissant parmi ceux de *Thian tchou*, ou l'*Hindoustan intérieur*; à l'occident, l'empire des *Khalifs*; au milieu de l'Asie, celui des *Tubétains*, qui s'agrandissait de jour en jour, et au nord celui de *Hoei he*, qui s'étendait jusqu'à la mer Caspienne, et reconnaissait la suprématie chinoise. Les Tubétains étaient continuellement en guerre avec les Arabes: les Chinois avaient donc intérêt de rester unis avec ces derniers, afin d'être plus en état de repousser les Tubétains, qui faisaient souvent des courses sur le territoire de l'empire.

Bika khan.

787 de J.-C.

Division de l'Asie à cette époque.

Nom de Hoei hou, 788 de J.-C.

Le kakhan des *Hoei he* reçut la princesse chinoise avec tous les égards dus à son rang, et promit, en qualité de gendre de l'empereur, de lui fournir des troupes auxiliaires contre les Tubétains. Il demanda aussi la permission de changer le nom de sa nation en celui de *Hoei hou*. Sa mort, qui arriva

l'année suivante, l'empêcha de tenir la promesse de donner du secours aux Chinois. Son fils *Toros khan*, qui lui succéda, fut assassiné bientôt après; ce ne fut que son fils *Atchoue khan* qui envoya un corps d'armée pour secourir *Pe thing*, forteresse chinoise, assiégée par les Tubétains. Les Hoei hou livrèrent bataille à ces derniers, mais ils ne purent les obliger de lever le siége : les ravages qu'ils commirent forcèrent les peuples de se soumettre aux ennemis. Alors tout ce que les Chinois possédaient dans l'Asie centrale, à l'exception du pays des Ouigour, se rendit aux Tubétains. Le kakhan des Hoei hou vint, en 791, attaquer les Tubétains à Ling tcheou dans le Chen si, les battit, et envoya les prisonniers à l'empereur. Malgré toutes les victoires remportées sur l'ennemi commun, la puissance des Tubétains augmenta de jour en jour, tandis que celle des Hoei hou diminuait continuellement.

Toros khan.

791 de J.-C.

Cet état de choses dura jusqu'en 840. A cette époque, les *Hakas*, ou, comme on prononce ordinairement leur nom, les *Kia kia szu* étaient devenus puissants. Les *Hakas* sont le même peuple appelé autrefois *Kian kuen:* ce sont les ancêtres des *Kirghiz* de nos jours. Ils avaient alors leur principal campement au nord de *Yan khy*, ou Kharachar, et des monts Célestes. En 840, *Oje*, leur prince, à la tête de cent mille hommes de cavalerie, attaqua *Khai sa*, kakhan des Hoei hou, qui perdit la bataille avec la vie. Après ce combat, la plupart des hordes des Hoei hou se dispersèrent. Une bonne partie vinrent alors sur les frontières du Chen si, et se mirent sous la protection de l'empereur de la Chine. Elles y proclamèrent *Ouhi* pour leur kakhan. L'empereur le reconnut en cette qualité, et lui envoya vingt mille mesures de grains, mais il lui refusa la permission de demeurer dans une ville du pays où est à présent *Khoukhou khoton*, au nord du Chen si. Il lui conseilla en même temps de songer à reconquérir ses états. Les troubles dans le pays des Hoei hou durèrent jusqu'en 848, époque à laquelle cette nation fut totalement dispersée et soumise par les *Hakas*. Plusieurs de leurs hordes s'étaient retirées dans le pays de *Cha tcheou* et de *Koua tcheou*, villes situées sur les affluents du *Bouloungghir* et à l'est de la province de Chen si. Gouvernés par plusieurs khans, ils occupaient une grande partie du *Tangout* et s'étendaient à l'ouest jusqu'au *Sihoun* (Jaxartes).

840 de J.-C.

Destruction de l'état des Hoei hou, 848 de J.-C

En 1001, Wang lou ching, un de leurs rois, envoya des ambassadeurs en

Wang lou ching, 1001 de J.-C.

Chine. Ce prince était très puissant, et son royaume contenait plus de cent petites principautés : à l'est, il était borné par le Houang ho supérieur; et à l'ouest, par la chaîne des *montagnes Neigeuses* ou *Célestes* qui entoure l'Asie centrale.

La puissance toujours croissante des Khitan ou Liao, força les *Hoei hou* à se retirer insensiblement plus à l'occident : ils perdirent ainsi les places qu'ils avaient occupées sur les frontières de la Chine. Ils se soutinrent pourtant à Cha tcheou et dans les environs, jusqu'en 1257, époque à laquelle ils furent entièrement subjugués par les Mongols. Ces derniers leur donnaient, comme je l'ai déjà remarqué, le nom de *Ouigour :* il n'y a donc pas de doute que c'était le véritable nom de ce peuple, qui a été défiguré par les Chinois en *Oui ke*, ou *Goei he*, *Hoei he* et *Hoei hou.*

Soumis aux Mongols en 1257 de J.-C.

Mahométans.

Les *Hoei hou* étaient en relation avec les Arabes. Ils avaient en partie adopté l'islamisme : cependant il y avait aussi parmi eux des adorateurs du feu, et des sectateurs de la religion de Bouddha. Ce peuple se servit d'une écriture particulière; mais on ne sait pas si elle était identique avec celle des *Ouigour* proprement dits, dérivée des lettres syriaques. C'est par cette raison que j'ai cru pouvoir supposer que les inscriptions en caractères inconnus qu'on trouve souvent dans la Sibérie méridionale, entre l'Irtyche, l'Ob et le Ienisei, pouvaient bien appartenir au genre d'écriture qui fut commun aux *Hoei he* et aux *Hakas*, ou *Kirghis.* Ces derniers furent les anciens habitants de ces contrées, qu'ils n'ont quittées qu'au commencement du XVIIIe siècle.

Écriture Hoei hou.

RACE TUBÉTAINE.

Tubétains.

D'après le petit nombre de renseignements qu'on trouve dans les anciens livres chinois, il paraît que les *peuplades tubétaines* occupaient, dans la haute antiquité, la partie occidentale de la Chine bornée au sud par la chaîne de Nan ling, qui sépare les provinces méridionales du reste de cet empire. D'autres s'étendaient à l'est jusqu'au *Siang*, qui coule dans la province Hou kouang et se jette dans le lac *Toung ting.* Quelques tribus de la même origine se trouvaient même dans les montagnes de la province de Ho nan : c'était sur les bords de cette rivière que le peuple tubétain appelé *San miao*, ou les *trois*

miao, avait ses habitations trente siècles avant notre ère, ou à l'époque de l'arrivée des premières colonies chinoises, qui descendaient des monts *Kuen lun*. (pag. 29 et 30). Les *San miao* furent chassés par ces dernières, et obligés de se retirer dans les hautes montagnes qui se trouvent à l'ouest des provinces de Chen si et de Szu tchhouan, autour du lac Khoukhou noor. Ils occupèrent même pendant très long-temps la partie occidentale du Chen si, qui ne fut soumise à la Chine que vers la fin du second siècle avant J.-C. Les descendants des *San miao* reçurent plus tard le nom de *Khiang*, qui devint chez les Chinois la dénomination générale de toutes les peuplades tubétaines. Ils menaient la vie nomade et avaient des troupeaux nombreux; ils cultivaient pourtant quelques champs d'un produit peu considérable; leurs mœurs et leurs usages étaient les mêmes que ceux des Barbares du nord; ils vivaient dans une anarchie complète, et ne connaissaient d'autre droit que celui du plus fort. Leur pays portait aussi, chez les anciens Chinois, le nom de *Si joung*, ou des Barbares occidentaux, et celui de *Kouei fang* (région des démons).

San miao.

Khiang.

Si joung et Kouei fang.

Ainsi que toute la nation tubétaine, les Khiang prétendaient être issus d'une grande espèce de singes. Encore aujourd'hui la partie moyenne du Tubet s'appelle *pays des Singes*. D'après les ouvrages des Bouddhistes, ses habitants descendent du singe *Sarr metchin* et de sa femelle *Raktcha*. Ils se glorifient de cette origine, et se croient plus anciens que les autres hommes. *Jaehrig*, qui pendant long-temps a vécu parmi les Mongols à la frontière russo-chinoise, prétendait que les traits des Tubétains offrant une grande ressemblance avec ceux des singes. Cette ressemblance, disait-il, se montre principalement chez les vieillards, qui parcourent souvent la Mongolie comme émissaires du clergé du Tubet. Ils se vantent de leur parenté avec les singes, et sont très satisfaits de la laideur de leurs figures. On pourrait donc supposer que *Hanouman*, le dieu du vent de la mythologie hindoue, qui était le prince des singes, et qui habitait les monts Himalaya, n'était qu'un prince tubétain venu avec un grand nombre de ses sujets au secours de *Rama*, quand celui-ci se préparait à faire la conquête de *Lanka* (l'île de Ceylan).

Pendant le règne des deux premières dynasties chinoises, les Tubétains orientaux furent souvent en guerre avec cet empire. Quand Wou wang marcha, en 1123 avant notre ère, contre le dernier empereur des *Chang* (pag. 32), un

1123 av. J.-C.

chef des Khiang lui amena des troupes auxiliaires. Pendant plus de cent ans après, les Khiang n'envoyèrent aucune ambassade en Chine, quoiqu'ils fussent vassaux de cet empire. C'est pour cette raison que l'empereur Mou wang les attaqua et les défit vers le milieu du Xe siècle. Depuis ce temps, ils ne cessèrent d'inquiéter les frontières chinoises, et eurent des guerres fréquentes avec le royaume de Thsin, qui était situé dans la province de Chen si et limitrophe avec ces Barbares. Après la conquête de la Chine par *Thsin chi houang ti* (pag. 33), *Moung thian*, général des armées de ce monarque, repoussa les hordes des Khiang, et en purgea la frontière.

Yue tchi.

Le pays situé entre la chaîne neigeuse du *Nan chan*, les affluents de *Boulounggghir* et la partie supérieure du *Houang ho*, qui traverse la partie occidentale de la province de Kan sou, était occupé, dans le IIIe siècle avant notre ère, par la peuplade tubétaine appelée *Yue tchi;* elle y habitait mêlée avec les tribus blondes des *Ousun*, et menait la vie nomade; sa principale richesse consistait en bétail. Les *Yue tchi* possédaient donc une partie de la Chine et du Tangout. Leur puissance portait ombrage à *Me the*, tchhen yu des Hioung nou (page 103); il les attaqua en 201 avant J.-C., les battit et les soumit entièrement en 177. Non content des succès de son prédécesseur, le tchhen yu *Loa chang* entra une seconde fois dans leur pays, en 165, et remporta de grandes victoires sur les Yue tchi. Leur roi fut tué et le vainqueur fit faire du crâne de ce prince un vase à boire, dont il se servit depuis dans les grandes cérémonies. Une partie des Yue tchi dispersés se retira au sud des monts Nan chan, qui séparaient leur ancien pays du Tubet, chassa les Khiang et reçut le nom de *Petits Yue tchi* (1). L'autre partie, beaucoup plus nombreuse, appelée pour cette raison *Grands Yue tchi*, se sauva vers le nord-ouest, et alla camper sur les bords de l'*Ili*, qui se jette dans le lac Balkhach. Elle expulsa de ce pays la nation de *Szu*, qui se retira en Transoxiane, où elle attaqua les Grecs bactriens et détruisit leur empire. Après avoir séjourné là pendant quelques années, les Yue tchi y furent rejoints par leurs anciens voisins les *Ou sun*, qui s'étaient aussi sauvés dans les contrées situées sur l'Ili, pour

201 av. J.-C.

177 de J.-C.

165 de J.-C.

Petits et Grands Yue tchi.

(1) Les auteurs chinois rapportent que la langue des *Petits Yue tchi* était identique avec celle des *Khiang* ou *Tubétains;* comme les *Petits Yue tchi* ne formaient qu'un même peuple avec les *Grands*, il est évident que ces derniers parlaient aussi *tubétain*.

éviter les vexations des Hioung nou. Les *Ou sun* poussèrent alors les Yue tchi à l'occident, les forcèrent de passer le Iaxartes; ces derniers s'y emparèrent de la Transoxiane et de la Bactriane, où ils fondèrent un puissant empire, qui a duré pendant plusieurs siècles. A l'ouest, il était limitrophe avec celui des *A si*, ou *Parthes*. Dans la suite, les Yue tchi firent la conquête du Kaboul, du Kandahar et de tous les pays situés sur les deux rives de l'Indus. Les anciens les connaissaient alors sous le nom des *Indo-Scythes*. Leur capitale était *Kian chy tchhing*, et leur principal campement se trouvait au nord de l'Oxus, appelé alors par les Chinois *Koei* et *Goei* (1).

Nous avons vu plus haut (page 57) que les empereurs des *Han* recherchèrent l'alliance des Yue tchi, ennemis irréconciliables des Hioung nou. L'ambassadeur chinois, envoyé chez eux pour cet objet, y séjourna pendant un an; il accompagna leur roi dans son expédition contre les Parthes : néanmoins ses négociations n'eurent aucun succès réel, car les Yue tchi n'attaquèrent pas les Hioung nou du côté de l'ouest; ils préférèrent la conquête des provinces fertiles de la Perse et du Sind. 126 de J.-C.

La nation des *Grands Yue tchi* se composait originairement de cinq hordes, nommées *Hieou mi*, *Chouang mo*, *Kouei chouang*, *Hy tun* et *Tou mi*.

Quatre-vingts ans avant notre ère, *Khieou tsieou hy*, chef de la horde de *Kouei chouang*, extermina les commandants des quatre autres, se déclara roi de toute la nation, et lui fit adopter le nom de sa propre horde. Il fit de fréquentes incursions sur le territoire des Parthes, et s'empara du pays de *Kao fou*, qui paraît avoir été une partie du *Kaboul*. Il soumit aussi l'autre appelée *Ki pin* ou la Cophène, et la contrée de *Pou ta*. Son fils *Yan kao tchin* ravagea pour la seconde fois le Sind, et depuis ce temps la puissance des Yue tchi alla toujours en croissant. 80 av. J.-C.

A la fin du second siècle après J.-C., la capitale orientale des Yue tchi était *Lou kiang chi*: elle se trouvait à l'ouest des sables de *Foe ty*. Il paraît qu'il faut la chercher sur l'Oxus inférieur, dans le voisinage de la ville actuelle de *Khiva*.

(1) Le nom de *Goei* est le même que celui de *Veh*; dénomination zende donnée par les anciens Persans à l'Oxus, et qui nous a été conservée dans le Boundehech du Zend avesta.

Au nord, les Yue tchi étaient limitrophes avec les *Jouan jouan* (page 99.) Ils avaient soumis beaucoup de pays. *Polo*, éloignée de deux cent dix lieues des sables de *Foe ty*, devint leur capitale occidentale. Quelque temps après, ils eurent un roi très belliqueux, appelé *Kitolo* (Ghidor). A la tête d'une armée formidable, ce prince franchit la haute chaîne de l'Hindoukouch, et fit une nouvelle invasion dans le Sind; il soumit aussi cinq principautés situées au nord de *Kantolo* (Kandahar). A cette époque les *Yue tchi* avaient des chariots attelés de deux à quatre paires de bœufs.

424 de J.-C. Sous le règne de *Thai wou ti*, de la dynastie des *Goei* (de 424 à 451 de J.-C.), un marchand du pays des grands Yue tchi vint à la cour de cet empereur, et promit de fabriquer en Chine le verre de différentes couleurs, qu'on recevait auparavant des pays occidentaux, et qu'on payait extrêmement cher. D'après ses indications, on fit des recherches dans les montagnes, et on découvrit en effet les minéraux propres à cette fabrication. Le marchand parvint à faire du verre colorié de la plus grande beauté. L'empereur l'employa pour en faire construire une salle spacieuse qui pouvait contenir cent personnes. Elle était si magnifique et si resplendissante, qu'on aurait pu la croire l'ouvrage d'êtres surnaturels. Depuis ce temps le prix de la verrerie diminua considérablement en Chine.

Nous ne savons pas précisément à quelle époque la puissance des Yue tchi de la Transoxiane a commencé à décliner. Il paraît que ce fut dans le Ve siècle: l'agrandissement de la monarchie des Sassanides et les invasions des Jouan jouan contribuèrent à la renverser. La partie orientale de la nation des grands Yue tchi s'était répandue à l'est jusqu'aux monts Altaï et jusqu'à Khotan.

Ye ta ou Yi ta. Elle portait le nom de *Ye ta*. Vers l'an 400, les *Ye ta* devinrent puissants, s'étendirent à l'ouest, et eurent leur principal campement au sud de l'*Ou hou* (Oxus); leur capitale s'appelait *Pha ti yan* (Bamian?); elle était carrée et avait une lieue de tour. On y voyait le palais du roi et plusieurs temples richement dorés, et consacrés au culte des divinités bouddhiques. Les mœurs des Ye ta étaient les mêmes que celles des Thou khiu ou Turcs. Ils étaient nomades et suivaient avec leurs troupeaux le cours des rivières et les prairies; habitaient sous des tentes de feutre, et avaient en été des campements différents de ceux de l'hiver. C'était une nation farouche mais brave et aguerrie. Ils subjugèrent toutes les

autres peuplades voisines qui habitaient à l'est de la mer Caspienne et en Transoxiane; ils dominèrent même à Khotan. Leur royaume fut appelé en chinois, *Ta koue*, mot qui signifie le *grand empire*, mais qu'on peut aussi traduire par empire de *Ta* ou *Da*. Entre le milieu du Ve et au commencement du VIIe siècle ils envoyèrent des ambassadeurs en Chine. Leur langue différait de celles des *Jouan jouan* (de race Sian pi), des *Kao tchhe* (Turcs), de tous les autres barbares. Un auteur chinois nous apprend que *Ye ta* était originairement le nom de la famille de leurs rois, et qu'il est devenu plus tard celui de toute la nation; on le prononce aussi *Yi ta*. Leur empire s'écroula dans le VIIe siècle, et les Ye ta devinrent tributaires des Turcs. Alors leurs habitations étaient resserrées dans la Sogdiane.

Les tribus du grand Tubet vécurent pendant une longue série de siècles séparées les unes des autres, sans former un corps de nation. Les historiens chinois ne nous ont conservé que peu de détails sur celles de ces tribus qui étaient en contact immédiat avec l'empire; elles ne cessèrent d'inquiéter ses frontières.

La peuplade appelée *Ti* occupait autrefois la partie occidentale de la province de Szu tchhouan, et s'étendait vers l'ouest dans le Tubet. Ces Ti vivaient à la manière de ce pays, dont ils parlaient aussi la langue. Malgré cette circonstance, les historiens chinois prétendent qu'ils étaient originaires de la Chine. Cette assertion ne paraît s'appliquer qu'à leurs princes. Dès le temps des *Han*, ils faisaient souvent des incursions dans l'empire, et on était obligé d'envoyer des armées contre eux. Ces courses continuèrent sous les règnes suivants. Ils étaient gouvernés par différents chefs. Dans la suite, un d'eux demeura dans la partie du Szu tchhouan, appelée *Khieou tchhy*, un de ses descendants devint très puissant et se fixa à *Loung tchhing*, dans le Chen si occidental; il adopta pour son fils *Meou seou*, qui, à l'occasion des troubles dont la Chine était agitée, sous Hoei ti, empereur des Tsin, s'en retourna dans le pays de *Khieou tchhy*, où il prit le titre de roi de *Ti*. Il y fut joint par un grand nombre de mécontents et d'exilés, vers l'an 296 de notre ère. Ses successeurs ont régné jusqu'en 371, époque à laquelle ils furent dépouillés de leurs états par les généraux de *Fou kian*, roi des *premiers Tsin*. Après la mort de Fou kian, *Ting* qui descendait de *Meou seou*,

Ti.

Khieou tchhy.

rétablit le royaume de Khieou tchhy. Il prit le titre de roi de Loung si, et régna dans le pays de *Lin thao fou* dans le Chen si. Ses successeurs étaient en quelque sorte dépendants de la Chine. Ils eurent de longues guerres à soutenir contre les *Thou kou hoen* (page 97). *Chao sian*, le dernier de cette race, parvint au trône en 503 et prit le titre d'empereur. Il fut vaincu par les Goei et son royaume entièrement détruit.

Royaume de Thsin. 388 à 417 de J.-C.

Une autre branche de la nation des *Ti* fonda, en 349, un autre petit royaume dans la partie occidentale du Chen si. Son chef s'arrogea le titre de grand tchhen yu et donna à son état le nom de *Thsin*. Son fils s'empara ensuite de *Tchhang ngan* (page 55), dont il fit sa capitale. Ses descendants régnèrent jusqu'en 394. Un autre royaume, nommé des *seconds Thsin*, avait été établi en 383 par un de leurs vassaux qui s'était révolté; il se conserva jusqu'en 417, époque à laquelle il fut asservi par les Chinois.

Seconds Thsin, 457 à 564 de J.-C.

L'établissement du royaume des *seconds Thsin*, fit naître celui des *Tang tchhang*. C'était une peuplade des Khiang qui habitait à l'ouest de Khieou tchhy, dans un territoire très montagneux du Tubet oriental. En 457, leur prince, *Liang kin thsoung*, fut reconnu roi des Khiang, par l'empereur Hiao wou ti de la dynastie des Soung. Ses successeurs eurent la guerre avec les Thou kou hoen; leur dynastie fut détruite en 564, par l'empereur des Tcheou.

Thou fan ou Thou po.

L'ancien nom des habitants de la province d'*Ouei*, qui forme le Tubet oriental, était, selon les historiens, *Thou fan*, ou plutôt *Thou po;* c'est le même nom que *Tubet*. Leur pays était, au nord-est, limitrophe avec les Thou kou hoen. D'après l'histoire de la dynastie des Thang, les *Thou fan* appartenaient à la même souche que les *Khiang;* ils comptaient cent cinquante tribus dispersées entre les parties supérieures du Houang ho et du grand Khiang, et les rives du Houang choui et du Min ho. Ces tribus portaient les noms de *Fa, Khiang, Thang, Mao*, etc. Anciennement ce peuple n'avait eu aucune relation avec la Chine; une partie d'entre eux habitaient à l'ouest du *Sy tchy;* le chef de ces derniers était *Hou thy Pou so yé*. Il parvint à réunir sous sa domination toutes les hordes des Khiang, et soumit le Tubet occidental. Le nom de sa famille était *Pou so yé*. On le disait descendu du *Thou fa Li lou kou*, de la dynastie des Sian pi de *Nan liang*, qui mourut en 401 de notre ère. Il laissa deux fils nommés *Fan ny* et *Nou than*. Ce dernier fut défait en 414. *Fan ny* ramassa les débris de ses peuples, et se sauva

401 de J.-C.

414 de J.-C.

chez *Moung sun*, roi des *Liang septentrionaux* (page 113), qui le reçut avec bienveillance. Après la chute de celui-ci, *Fan ny* se rendit à l'ouest du Tsy ho et se fixa avec les siens au-delà du mont *Tsy chy;* il y fut rejoint par un grand nombre de Khiang.

Vers l'an 550, ses descendants occupaient le pays montagneux au sud de Kan tcheou dans le Chen si. Pendant les troubles qui éclatèrent en Chine après la chute de la dynastie des Goei, en 556, ces princes devinrent très puissants et soumirent un grand nombre de tribus des *Khiang*. Ils prirent alors le titre de *Dzan fou* ou *Dzan phou*, qu'on traduit par *né de l'esprit du Ciel*. D'après une autre explication, un héros, dans la langue de ce peuple, s'appelle *dzan*, et un chef *phou*.

550 de J.-C.

Titre de Dzan phou.

La résidence ordinaire de ces Dzan phou était sur les bords du *Khi pou tchhouan* appelé aussi *Losa tchhouan*, qui coulait dans le voisinage de *H'lassa* (Lassa de nos jours). Quoiqu'il y eût de petites villes dans leur territoire, ils préféraient de camper dans le voisinage sous des tentes de feutre. Les grands de leur cour portèrent le nom de *Dchubo*.

A cinquante lieues du campement du Dzan phou se trouvait la *mer noire*. Après avoir passé ce lac, on rencontrait les hordes des *Thou kou hoen*, de *Mi*, *To mi* ou *Do mi*, *Sou phi* et *Pe lan*, qui toutes habitaient sur la frontière des Thou fan. Ces derniers étaient nomades; leur nourriture ordinaire consistait en lait, fromage, chair de bœuf et de mouton, et en grains torréfiés; jamais ils ne mangeaient d'ânes, ni de chevaux. Leurs habits étaient faits de feutre et de draps de laine, qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Quand un Thou fan mourait, on tuait des chevaux et des bœufs sur sa tombe, et on les enterrait avec lui. Ce peuple n'avait pas d'écriture; il se servait de bois crénelés et de cordelettes nouées, avec lesquels on tenait registre des choses dont on voulait se souvenir. Chaque année les Thou fan prêtaient à leur roi le *petit serment*, à l'occasion duquel on immolait des chiens et des singes. Tous les trois ans on prêtait le *petit serment*, et l'on sacrifiait des hommes, des chevaux, des bœufs et des ânes. On comptait le commencement de l'année à l'époque de la maturité des grains.

Vers l'an 590 *Lun dzan So loung dzan*, Dzan phou des Thou fan, agrandit considérablement son royaume, qu'il étendit vers le sud-ouest jusqu'à la frontière des Brahmes ou de l'Inde. *Ye dzoung loung dzan*, un de ses successeurs, nommé

590 de J.-C. Lun dzan So loung dzan.

Ye dzoung loung dzan.

dans les livres mogols, *Srong-bdzan-sgambouo*, régna à *H'lassa* (1). Ayant eu quelques notions de la religion de Bouddha, il envoya son premier ministre *Touomi Sambouoda*, en 632, dans l'Inde, pour y étudier la doctrine de *Chakia mouni* dans toute sa pureté. Revenu au Tubet, ce ministre composa deux espèces de caractères propres à écrire la langue du pays. Son maître fit alors élever à H'lassa le principal temple de la religion qu'il venait d'adopter. Sous lui la puissance des Thou fan prit un grand accroissement; ce qui les fit redouter de tous leurs voisins, et leur donna une grande prépondérance dans l'Asie intérieure: ils pouvaient mettre aisément sur pied quelques centaines de mille hommes bien aguerris. Rien ne pouvait donc être plus flatteur pour l'empereur Thai tsoung, de la dynastie des Thang, que l'ambassade par laquelle le Dzan phou *Ye dzoung loung dzan* se déclara, en 634, vassal de l'empire chinois. Quatre ans après, l'empereur envoya un des grands de sa cour auprès de ce roi, afin d'entretenir la bonne intelligence qui s'était établie entre ses états et les Thou fan. Le Dzan phou reçut l'ambassadeur chinois avec beaucoup d'honneur. A son retour, il le fit accompagner par un de ses principaux officiers, chargé de demander une infante de la Chine en mariage pour son maître. L'empereur la refusa. Le Dzan phou se regarda comme insulté, parceque précédemment les princes turcs, auxquels il se croyait au moins égal en dignité, avaient obtenu pour épouses des princesses du sang. Outré de colère, il mena une armée nombreuse camper devant une forteresse située sur la frontière de la Chine, et expédia de là de riches présents à la cour, sous prétexte de son mariage futur avec la princesse, à laquelle il les offrait. L'empereur, pour toute réponse, fit assembler des troupes. Les Thou fan furent battus, et le Dzan phou demanda la paix, et en même temps la main de la princesse, qui lui fut promise. En effet, la Koung tchou (infante) *Wen tchhing* partit en 641 pour le Tubet. Elle fut reçue par les grands et par les plus proches parents du Dzan phou à la source du Houang ho, d'où elle alla en cérémonie à H'lassa. *Ye dzoung loung dzan* avait fait heureusement la guerre contre les *Tang hiang*, les *Pe lan* et les *Thou kou hoen*; en 649 il battit le roi de l'Hindoustan

Introduction du bouddhisme après 632 de J.-C.

634 de J.-C.

649 de J.-C.

(1) *H'lassa* est la prononciation et l'orthographe véritable du nom de la capitale du Tubet, que nous appelons ordinairement *Lhassa* ou *Lassa*.

moyen, ou de Bahar. Il mourut l'année suivante, et laissa le trône à son petit-fils *Ky li pha bou*, qui, étant en bas âge, eut le premier ministre *Lou toung dzan* pour tuteur et régent de l'empire. Ce dernier fit une guerre sanglante aux Thou kou hoen, dont le roi sollicita le secours de la Chine. Lou loung dzan fit une démarche semblable. L'empereur, peu disposé à se mêler de la querelle, et d'ailleurs très content de voir deux voisins incommodes s'entre-détruire eux-mêmes, refusa des troupes auxiliaires. Cependant les Thou fan battirent si complètement les Thou kou hoen, que leur kakhan et son épouse, qui était une princesse chinoise, furent obligés de se réfugier à Liang tcheou, sur le territoire chinois. La cour impériale, qui n'avait pas supposé les Thou fan si puissants, ordonna de prendre des mesures de précautions contre une irruption inattendue de ce peuple. Alors le Dzan phou adressa une requête à l'empereur, dans laquelle il lui exposait les griefs qu'il avait contre le kakhan des Thou kou hoen, et offrait de faire la paix aux conditions qu'il jugerait convenables. Content de cet acte de soumission, l'empereur rappela ses troupes, et après avoir fait une réprimande au kakhan, il le renvoya dans son royaume. La tentative de Lou toung dzan de s'agrandir aux dépens des Thou kou hoen n'ayant pas réussi, il résolut de s'emparer des différents royaumes de l'Asie centrale. En effet, il y conquit dix-huit cantons considérables. Se joignant ensuite au roi de *Yu thian* ou *Khotan*, il marcha contre celui de *Khouei thsu* ou *Koutché*, et, en 670, prit d'assaut *Pou houan*, ville importante, et située à l'extrémité occidentale du pays de ce dernier. Dans la même année, le régent de Thou fan mourut; son fils *Kin ling* lui succéda dans cette dignité. Il poursuivit avec activité les entreprises de son père. L'empereur de la Chine, s'étant déclaré contre les Thou fan, avait envoyé dans l'Asie centrale un gouverneur général, chargé de prendre sous sa protection les quatre districts militaires qui la formaient, savoir ceux de *Khouei thsu* (Koutché), *Yu thian* (Khotan), *Yan khy* (Kharachar), et *Chou le* (Kachghar). La division s'étant mise entre les généraux chinois chargés d'agir contre les Thou fan, ces derniers en profitèrent adroitement, et réussirent ainsi à battre et à ruiner séparément deux corps d'armée dans le pays du lac Khoukhou noor. Depuis cette époque, la puissance des Tubétains alla toujours en croissant. Ils s'emparèrent des quatre districts nommés plus haut, quoique ces états dépendissent de la Chine. En 672, le kakhan des Thou kou hoen, redoutant le ressentiment

Régence de Lou toung tzan.

Conquêtes des Tubétains dans l'Asie centrale.

670 de J.-C.

Régence de Kin ling.

des Thou fan, se réfugia en Chine, où il obtint la permission de se fixer à Liang tcheou. Son pays devint alors la proie de ses ennemis, qui, malgré cet état hostile, envoyèrent une nouvelle ambassade à l'empereur, pour lui témoigner leur soumission. La grande puissance des Thou fan alarma même les *Thou khiu* ou *Turcs*. La horde de *Kou yue* envoya en Chine une députation, qui accompagna l'ambassade du roi de Kachghar, pour demander d'être protégée efficacement contre l'ennemi commun; mais l'empereur, qui ne voulait pas de guerre, se contenta de bien recevoir ces députés sans leur rien promettre. Cependant les incursions que les Thou fan ne cessaient de faire sur les terres de l'empire même forcèrent le gouvernement chinois de prendre des mesures énergiques contre eux. Une
678 de J.-C. armée de cent quatre-vingt mille hommes entra, en 678, dans le pays de l'ennemi et rencontra ses troupes sur les bords du lac *Thsing hai* (Khoukhou noor). Il s'y livra une bataille sanglante, que les Chinois perdirent; les Thou fan n'en retirèrent cependant aucun avantage réel. L'année suivante le Dzan phou mourut; son fils *Khy nou sy loung*, âgé de huit ans, lui succéda. Le régent du royaume fit partir une députation pour annoncer cet événement à l'empereur. Ce monarque expédia au Tubet un des grands de la cour pour rendre les devoirs au roi défunt suivant le rit chinois; et le commandant des frontières reçut en même temps l'ordre de profiter de cette occasion pour attaquer les Thou fan. Comme il manda que le régent, étroitement uni avec les principaux chefs du pays, se tenait sur ses gardes et se trouvait préparé à tout événement, l'empereur abandonna le projet de cette guerre.

680 de J.-C. En 680, les Thou fan s'emparèrent de plusieurs cantons de la Chine occidentale; leur puissance s'était accrue si considérablement, qu'ils possédaient, outre leur pays, toutes les contrées situées entre la Chine, les monts Thsoung ling et le Thian chan. Ils étaient en possession paisible des quatre places principales de l'Asie centrale, lorsqu'ils en furent inopinément chassés, en 692, par les Chinois réunis aux Turcs orientaux. Le ministère tubétain, désolé de cette perte, crut que le meilleur moyen de la réparer, et de recouvrer les provinces qu'on avait perdues, était de demander une princesse chinoise en mariage pour le jeune Dzan phou. L'impératrice Wou heou, qui gouvernait alors (696) la Chine, avant de donner aucune promesse, voulut connaître les prétentions des Thou fan; *Khin ling*, qui était toujours régent du royaume, proposa que les troupes impé-

riales évacueraient les quatre provinces principales de l'Asie centrale, et qu'on déterminerait et fixerait à chacune des dix hordes des Thou khiu le pays qui lui convenait; enfin, que chacune aurait son chef indépendant. Le conseil de l'impératrice décida d'offrir aux Thou fan la cession des quatre provinces qu'ils ambitionnaient, et, en revanche, de leur demander le pays du Khoukhou noor, qui était avantageusement situé pour l'arrondissement des frontières de l'empire. Cet arrangement n'eut pas lieu, et les hostilités continuèrent des deux côtés.

702 de J.-C.

En 702, le Dzan phou étant parvenu à sa majorité, crut devoir se méfier du régent Kin ling, qui avait trop de crédit : il fit donc mourir un grand nombre de ses parents et de ses affidés. Kin ling en conçut tant de chagrin qu'il se donna la mort. Plusieurs officiers, qui lui étaient dévoués, allèrent, à la tête des troupes qu'ils commandaient, offrir leur service à l'impératrice de la Chine : elle les prit sous sa protection. Malgré cette désertion, le Dzan phou envoya une armée, qui pilla les frontières occidentales du Chen si, et qui plus tard fut battue. Il expédia ensuite un ambassadeur à la cour, pour faire des propositions de paix : elles furent rejetées. Les Thou fan recommencèrent donc leurs courses, et causèrent de grands dommages dans les cantons limitrophes; c'est ce qui obligea les Chinois d'y entretenir une grande armée prête à les repousser. L'année suivante le Dzan phou envoya une ambassade à la Chine, pour obtenir la main d'une princesse du sang. Cette ambassade apporta des présents, consistants en mille chevaux et deux mille onces d'or. Sur ces entrefaites, les provinces méridionales du royaume de Thou fan se révoltèrent. *Khi nou sy loung* partit en personne pour les réduire à l'obéissance; il livra aux rebelles une bataille sanglante, ils la perdirent; le Dzan phou y fut tué. *Ki li sou dzan*, un de ses fils, âgé seulement de sept ans, fut élu son successeur. En 707, une infante chinoise lui fut promise pour épouse; mais Ki li sou dzan ayant exigé une province considérable comme dot de la princesse, l'alliance n'eut pas lieu. En conséquence une armée Thou fan forte de cent mille hommes vint, en 714, ravager la partie occidentale du Chen si, et ces déprédations se renouvelèrent presque tous les ans. En 715, ils s'emparèrent du pays de *Ferghana*, et obligèrent le roi de cette contrée de se sauver sur le territoire chinois. Les Thou fan étaient alors alliés des Arabes, qui faisaient la guerre dans le Mawarannahar; il y avait même des

Révolution dans le Tubet.

Les Tubétains s'emparent de Ferghana, 715 de J.-C.

troupes arabes dans leur armée. L'année suivante, les Turcs occidentaux, mécontents des Chinois, disposèrent le khalife des Arabes et les Dzan phou des Thou fan à les aider de leurs troupes pour attaquer les contrées soumises aux Chinois dans l'intérieur de l'Asie. Les alliés assiégèrent donc deux villes dans le pays de Kachghar; mais les Chinois, aidés par d'autres hordes turques, parvinrent à faire lever le siége. En 722, les Thou fan attaquèrent le royaume des *Petits Bolor*. Mou kin mang, roi de ce pays, demanda du secours au gouverneur chinois de *Pe thing* (dans le voisinage de Tourfan); les Thou fan furent entièrement défaits. Depuis cet échec, ils n'osèrent, pendant quelques années, inquiéter les frontières de l'empire.

722 de J.-C.

Le Dzan phou, s'étant remis de ces désastres, fit, en 727, une invasion sur le territoire chinois, et s'empara de la ville de *Kouo tcheou*. Les troupes impériales entrèrent l'année suivante dans le pays des Thou fan, et y obtinrent quelques succès. Cependant, toutes les tentatives pour dompter ce peuple brave et inquiet ne produisaient ordinairement que des résultats peu importants : on n'avait remporté aucune victoire décisive; ces entreprises contre les Thou fan, au lieu de les humilier, contribuèrent à les rendre plus fiers et plus insolents. L'empereur résolut donc de leur porter un coup décisif, et de reprendre sur eux *Chy phou tchhing*, qu'ils lui avaient enlevé. Cette ville se trouvait à l'ouest du Houang ho, sur le chemin qui conduit de la Chine au pays du lac Khoukhou noor. Les Thou fan en avaient fait une place qui passait pour imprenable; on ne pouvait l'aborder que d'un côté. Cependant le général chinois s'en rendit maître, en 729, et porta la guerre dans le pays de l'ennemi, qu'il pilla et dévasta dans une étendue de cent lieues. Le Dzan phou envoya alors demander la paix et une princesse chinoise : elle lui fut accordée, et il se reconnut vassal de l'empire. D'après un traité conclu avec les Chinois, les Thou fan avaient dégarni leurs frontières de troupes. En 737, ils portèrent la guerre chez le roi de *Bolor*. L'empereur les invita de cesser les hostilités; mais le Dzan phou poursuivit son entreprise. Les Chinois entrèrent dans son pays et défirent un corps de ses troupes près du lac Khoukhou noor. Le roi des Thou fan, irrité d'une telle infraction du traité, refusa de payer le tribut, et la guerre entre les deux états recommença. Les Chinois obtinrent divers succès, et parvinrent, en 747, à s'emparer du royaume des *Petits Bolor*, qui était devenu allié des

Guerre contre le Bolor, 737 de J.-C.

Thou fan. En 749, ils reprirent d'assaut la ville de Chy phou tchhing, retombée sous la domination des Thou fan. En 755 meurt le Dzan phou *Ky li sou loung la*, et son fils *So sy loung la Dzan* lui succède. La rébellion excitée en Chine par *Ngan lo chan*, qui dura de 755 jusqu'en 764, interrompit les projets que l'empereur méditait contre les Tubétains. Il avait même été forcé de retirer les troupes destinées à protéger les frontières occidentales contre les incursions des Thou fan. Ceux-ci profitèrent de cette occasion favorable, et s'étant considérablement renforcés, ils fondirent, en 763, sur la Chine. Le gouvernement de l'empire était alors entre les mains d'un eunuque, qui ne fit rien pour arrêter la marche de l'ennemi. Les Thou fan passèrent tranquillement l'*Ouey*, et se dirigèrent sur *Tchhang ngang* (*voy.* pag. 55). L'empereur s'enfuit de cette capitale. Les ennemis y entrèrent et la pillèrent, brûlèrent le palais, et proclamèrent un autre empereur. Cependant, à l'approche d'une armée chinoise, ils abandonnèrent Tchhang ngang, pour retourner dans leur pays, chargés d'un butin immense.

763 de J.-C.

Les Tubétains s'emparent de la capitale de la Chine.

En 764 *Boukou hoai ngen*, prince d'origine turque, de la horde des *Thie le* (*voy.* pag. 127), qui était entré au service de la Chine, excita une nouvelle révolte dans cet empire. S'étant ligué avec les *Thou fan* et avec les Turcs *Hoei he*, il mit sur pied une armée formidable, et fit une incursion dans les provinces du nord-ouest. Une maladie, qui le força de s'arrêter, n'empêcha pas ses alliés de poursuivre leur marche; mais sa mort mit bientôt la désunion entre eux. Les Chinois profitèrent de cette mésintelligence, parvinrent à détacher les Hoei he de la ligue, et se servirent d'eux pour détruire l'armée des Thou fan. En effet, l'armée de ceux-ci fut entièrement défaite; les Hoei he firent un grand nombre de prisonniers, et enlevèrent tout le butin qu'elle avait ramassé en Chine. Une autre invasion des Thou fan, sur les terres de l'empire, quatre ans plus tard, n'eut pas un meilleur succès. Lorsque ces peuples pillards échouaient dans leur expédition contre l'empire, ils se jetaient sur les possessions que les Chinois avaient encore conservées dans l'Asie centrale, et ne cessaient de les inquiéter de toutes les manières. L'empereur Te tsoung, parvenu au trône en 779, traita les envoyés du Dzan phou, qu'on avait retenus prisonniers en Chine, avec bonté, et les renvoya dans leur pays. Cet acte de clémence disposa les Thou fan à rentrer dans l'obéissance, et ils vinrent apporter le tribut la même année.

764 de J.-C.

779 de J.-C.

Pendant sept ans, ils persistèrent dans ces intentions pacifiques; mais voyant la Chine encore une fois déchirée par des guerres civiles, ils tentèrent une nouvelle incursion en 786. Cette entreprise échoua, et ils furent forcés à demander la paix, qui cependant ne fut pas conclue; car ce peuple perfide surprit le camp chinois le jour fixé pour la conclusion du traité. Depuis ce temps les hostilités ne cessèrent pas. En 790 les Thou fan furent battus par les Chinois dans le Szu tchhouan. Cependant ils devinrent de plus en plus redoutables par leurs fréquentes courses dans les cantons limitrophes du Chen si. Cette même année, ils défirent, dans l'Asie centrale, les Turcs *Hoei he,* qui avaient déjà adopté le nom de *Hoei hou.* Cette bataille fut livrée près de *Pe thing,* siége du gouvernement militaire que les Chinois entretenaient dans le pays de Tourfan. Après cette victoire, les Tubétains s'emparèrent de Pe thing et des forteresses chinoises du *Ngan si.* La seule ville de *Si tchhing* (Tourfan) tint encore contre eux. Ces conquêtes les rendirent très puissants; néanmoins ils furent battus l'année suivante par les Hoei hou près de *Yan tcheou* (Ning hia de nos jours), dans le Chen si; et, en 792, par les Chinois, dans le voisinage de *Tchhing tou,* capitale du Szu tchhouan. Dans cette dernière bataille, leur général en chef fut fait prisonnier. Les Chinois entrèrent dans les états du Dzan phou. Ils parvinrent aussi à détacher le roi de *Yun nan* de son alliance avec les Tubétains. Celui-ci reprit son ancien titre de roi de *Nan tchao,* prêta serment de fidélité à l'empereur, fit mourir les Thou fan qui se trouvèrent à sa cour, et entra à main armée dans leur pays, où il remporta des avantages considérables.

790 de J.-C.

797 de J.-C.

En 797 le Dzan phou *Ky ly dzan* étant mort, eut pour successeur son fils *Dzu tchi dzian.* L'année suivante, ses troupes firent une irruption dans le Chen si; elles y furent battues. Les Chinois fortifièrent alors les frontières de cette province et y établirent de nouvelles villes militaires. Cette mesure contribua puissamment à tenir en respect, pendant plusieurs années, du moins de ce côté, ces ennemis redoutables de l'empire. Ils essuyèrent un autre échec très considérable dans le Szu tchhouan en 801.

804 de J.-C.

Après le décès de *Dzu tchi dzian,* arrivé en 804, son frère lui succéda. Ce nouveau Dzan phou était plus paisible que ses prédécesseurs, et bien que la horde turque des *Cha to,* qui lui obéissait, eût abandonné ses états, en 808, pour se soumettre à la Chine, il se contenta de la poursuivre et de la harceler,

sans faire une invasion dans les terres de l'empire. Il mourut en 816, et eut pour successeur *Kho li kho dzu.* Celui-ci envoya une ambassade en Chine, et resta tranquille pendant trois ans. En 819, il entra avec une forte armée dans le Chen si et fit le siége de *Yan tcheou,* ou Ning hia: il fut obligé de le lever et de se retirer. Malgré les pertes considérables qu'il essuya dans cette occasion, il renouvela sa tentative l'année suivante, mais avec aussi peu de succès. La paix entre la Chine et le Tubet fut enfin conclue en 821, sur des bases solides. Les ministres chinois la jurèrent avec les plénipotentiaires du Dzan phou, envoyés à Tchhang ngan. La Chine céda aux Thou fan tous les cantons du Chen si situés à l'ouest des rives du *Thao* et du *Min.* On érigea au milieu de la ville de *H'lassa* un monument en pierres, sur lequel le contenu de ce traité fut gravé; il s'y trouve encore aujourd'hui dans l'enceinte du grand temple, nommé en mongol *Ike djao.* La paix jurée n'empêcha pas une nouvelle incursion des Tubétains, qui eut lieu en 822. Depuis long-temps les Thou fan étaient dans la possession de *Ouei tcheou* dans le Szu tchhouan; cette ville leur avait même été cédée par le dernier traité. En 832, l'officier qui y commandait pour eux livra cette place importante aux Chinois. La cour de *Tchhang ngan,* par respect pour le traité, la remit aux Tubétains : cet acte de justice charma ceux-ci, et, pendant quelque temps, les fit renoncer à leurs brigandages accoutumés. *Y thai,* leur Dzan phou, étant mort en 838, fut remplacé par son frère *Da mo.* Ses violences et ses débauches le rendirent odieux à ses sujets. Sous son règne, les Thou fan perdirent beaucoup de leur puissance; dans le nord elle fut contre-balancée par celle de *Hakas* ou *Kirghiz.* Les Hoei hou occidentaux profitèrent aussi des troubles du Tubet, et de la guerre que les Dzan phou faisaient au roi de Yun nan; ils s'emparèrent du pays de Pe thing, de Si tcheou ou Tourfan, et de territoires considérables dans le *Ngan si,* qui est le pays de Koutché et d'Aksou de nos jours.

Kho li kho dzu. 816 de J.-C.

Monument de paix.

Y thai. Da mo. 838 de J.-C.

Da mo mourut en 842; comme il ne laissait pas de fils pour lui succéder, *Lun khoung je,* un de ses ministres, s'empara du pouvoir suprême, et plaça sur le trône un parent de l'épouse de Da mo, qui reçut le nom de *Ki li hou.* Des troubles survenus dans le Tubet firent concevoir à la cour de Tchhang ngan le projet de recouvrer les cantons du Chen si, qu'elle avait été forcée de céder aux Thou fan.

Usurpation de Lun khoung je. 842 de J.-C.

Les armements dans cette province furent poussés avec activité; on ne prit

cependant pas l'offensive, et on se contenta d'observer les frontières, pendant que le pays ennemi était en proie à des guerres intestines. Sur ces entrefaites l'empereur Wou tsoung mourut. *Lun koung je,* croyant ce moment favorable pour attaquer les Chinois, se mit à la tête des Tang hiang (*voyez* le tableau ethnographique dans l'atlas) et de quelques tribus des Hoei hou, et entra dans le *Tangout;* il fut battu et obligé de se retirer en désordre. Il obtint ensuite quelques succès contre le chef du parti qui lui disputait le trône. Cependant sa dureté envers ses troupes et ses alliés occasiona bientôt (851) la retraite de ces derniers, qui s'en retournèrent dans leur pays, et mit la désertion dans les rangs des premiers. Ces événements ayant beaucoup affaibli sa puissance, il résolut de se soumettre à la Chine, et de demander le gouvernement d'une province limitrophe. L'empereur le reçut avec honneur, mais il se garda bien de lui accorder le poste éminent qu'il ambitionnait. Désespéré, et abandonné par les siens, il se retira avec un faible parti dans la ville de *Kouo tcheou.* Ce fut là qu'il employa plusieurs années à se former une nouvelle armée. En 866, il fit attaquer les Tang hiang, qui s'étaient soumis à la Chine, et qui habitaient au sud de *Si ning,* ville du Chen si. Ses troupes furent battues; il fut surpris dans sa résidence, et le chef des Tang hiang lui fit trancher la tête, qui fut envoyée à Tchhang ngan. Depuis ce temps la puissance des Thou fan, qui, pendant deux cents ans, avaient dominé dans l'intérieur de l'Asie, fut presque entièrement détruite. Les provinces qu'ils avaient possédées au nord du Tubet devinrent le partage des *Hoei hou* ou *Ouigour;* les rois de *Nan tchao* ou de *Yun nan* s'emparèrent de plusieurs contrées qui, dans le sud-est, avaient appartenu aux Thou fan. Mais ce qui porta le coup le plus funeste à leur puissance, ce fut l'établissement du royaume de *Hia,* dans le nord-ouest de la Chine, duquel je parlerai plus tard.

Chute totale de la puissance des Thou fan. 866 de J.-C.

Pendant un siècle et demi l'histoire chinoise ne fait aucune mention des Tubétains ni de leurs rois, qui avaient perdu toute influence extérieure. Ce n'est qu'en 1015 que les Thou fan reparaissent sur le théâtre politique de l'Asie orientale. *Ku szu lo,* descendant des anciens Dzan phou, envoya une ambassade à l'empereur de la dynastie des Soung pour lui proposer d'attaquer conjointement le roi de *Hia.* Cette offre ne fut pas acceptée. *Ku szu lo* résidait ordinairement dans la ville de *Dzounggo.* Son premier ministre était un bonze de la religion de *Foe,* appelé

Ku szu lo. 1015 de J.-C.

Li ly dzun, homme fourbe et cruel qui avait fait périr tant de monde, qu'il s'était rendu odieux à toute la nation. Dans l'intention de rétablir l'ancienne renommée des Thou fan, ce bonze attaqua un corps d'armée de la frontière chinoise; il fut repoussé avec perte. Une seconde tentative n'eut pas plus de succès. Irrité par ces revers contre son ministre, le Dzan phou quitta *Dzoung-go;* le dernier y resta, et, pour se réconcilier avec les Chinois, il adressa des suppliques à l'empereur pour lui demander de devenir Dzan phou des Thou fan. La cour des Soung se contenta de le nommer gouverneur honoraire. *Ku szu lo* répéta sa proposition d'attaquer les Hia, mais comme on soupçonna quelque ruse de sa part, on la refusa de nouveau. Alors le Dzan phou entra en Chine en 1016; il fut battu, et obligé de retourner dans son pays. Dix ans après, les *Khi tan* (*voy.* pag. 78) ayant attaqué les *Hoei hou* ou *Ouigour* de Kan tcheou, qui étaient leurs tributaires, *Ku szu lo*, craignant quelque entreprise de leur part contre ses états, alla les chercher à Kan tcheou, les défit et les força de lever le siége de cette ville. Attaqué en 1035 à son tour par les troupes de Hia, il les battit et prit leur général. Yuan hao, roi de Hia, voulant réparer ce premier échec, en essuya un second et perdit tout son bagage. Il se vengea pourtant l'année suivante sur les Thou fan, en leur enlevant les villes de *Sou tcheou*, *Cha tcheou*, et *Koua tcheou*. Le Dzan phou, qui était toujours assez puissant, vécut, depuis ce désastre, en bonne intelligence avec les Chinois, ceux-ci le ménagèrent pour avoir en lui un allié utile contre la puissance des Hia, qui leur portaient ombrage. *Ku szu lo* mourut en 1065; il eut pour successeur son fils *Doung djan*, qui reçut l'investiture de l'empereur des Soung. Son règne n'offre rien de remarquable, de même que celui d'*Ali ku*, qui monta sur le trône en 1086. *Hia tching*, le fils de ce dernier, parvint au trône en 1095: alors les Thou fan recommencèrent leurs courses en Chine. Ce prince s'étant aliéné par sa cruauté l'esprit de ses sujets, ils se révoltèrent contre lui; abandonné de la plus grande partie des siens, Hia tching se soumit aux Chinois. Les troubles allèrent alors toujours en augmentant dans le Tubet, et ce pays fut divisé sous plusieurs chefs qui se faisaient mutuellement la guerre. Hia tching finit par se faire bonze en 1102. Les Thou fan, fatigués des dissensions civiles qui les déchiraient depuis si long-temps, prirent en 1125 la résolution de reconnaître la souveraineté de la Chine.

Doung djan. 1065 de J.-C.

Ali ku. 1086 de J.-C.

Hia tching. 1095 de J.-C.

Les Thou fan se soumettent aux Chinois. 1125 de J.-C.

Chronique tubétaine du P. della Penna.

Les Tubétains ont des livres historiques, mais nous ne les connaissons que par un maigre extrait, qui ne contient guère qu'une liste incomplète des rois et n'offre que peu de faits. Cet extrait, fait par le P. Horace della Penna, a été publié dans l'*Alphabetum tibetanum* du P. Georgi. Comme il n'est pas présumable qu'un peuple ait une histoire avant d'avoir une écriture, les faits historiques ne peuvent se conserver par tradition que pendant un petit nombre de siècles. On doit donc supposer que l'histoire des Tubétains ne peut remonter beaucoup au-delà du VIIe siècle de notre ère, époque à laquelle cette nation reçut avec le culte de Bouddha un double alphabet, adapté aux sons de sa langue.

Dans la table des princes tubétains, traduite par le P. della Penna, la chronologie est totalement fausse. Nous savons positivement, tant par les historiens chinois que par l'histoire mongole extraite par M. J.-J. Schmidt, que le roi *Srong bdzan sgambouo*, nommé dans cette chronologie *Tzhong tzheng K'ambô*, et par les auteurs chinois *Ye dzoung loung dzan*, le même qui introduisit le bouddhisme dans son pays, vivait dans la première moitié du VIIe siècle. Cependant le P. della Penna (ou peut-être son éditeur, le P. Georgi) le fait régner vers l'an 60 de notre ère. On a sans doute confondu ici l'introduction du bouddhisme en Chine, qui eut lieu à cette époque, avec celle de la même religion dans le Tubet, arrivée vers 635 après Jésus-Christ. Cette première méprise a vraisemblablement occasioné le bouleversement total de la chronologie du P. della Penna. Selon ce missionnaire, les premiers ancêtres des Tubétains furent *Prasrinpo*, et sa femme *Prasrinmo*, qui vivaient 850 ans après la grande inondation, et 1340 ans avant Jésus-Christ, ou, dans la supposition de la faute que je viens de relever, environ 765 ans avant Jésus-Christ. *Prasrinmo* est représentée comme une femme velue, de couleur brun foncé; elle a une barbe blanche, un nez de singe très camus, les yeux chassieux, des défenses de sanglier, les cheveux hérissés et des griffes de tigre. La position de ce monstre est voluptueuse, et son air terrible et menaçant; cinq crânes composent sa coiffure.

Introduction définitive du bouddhisme dans le Tubet, vers l'an 635 de J.-C.

Gnia thritzhengô, premier roi du Tubet.

D'après la même chronologie, le premier roi du Tubet, *Gnia thritzhengô*, était fils de l'épouse de Makkiaba, roi de l'Hindoustan. Exposé dans son enfance, il fut recueilli et élevé par un paysan. Plus tard il se sauva de

l'Inde et arriva au Tubet, où les pâtres de *Iarlon* le reconnurent pour roi. Il y introduisit l'agriculture et régna jusqu'en 1102 (lisez environ 527) avant Jésus-Christ. Vingt-trois rois, dont on ignore même les noms, lui succédèrent jusqu'à *Tzong tzheng K'ambô*, fils de *Namri tzeng pò*, qui commença à régner vers l'an 60 (lisez 629) de notre ère. C'est le même que *Srong bdzan sgambouo*. Il établit dans le pays de *H'lassa* la résidence royale, qui était auparavant à *Iarlon*. Il y éleva des palais magnifiques sur le mont *Boudala*, situé dans le voisinage. C'est sous son règne que la doctrine de Chakia fut répandue dans le Tubet, par *Samanta Bouddhânâna*, qui traduisit les livres de cette religion du sanscrit en langue tubétaine, pour laquelle il avait inventé un double alphabet. Cet homme célèbre paraît être le même que nous connaissons sous le nom indigène de *Touomi sambouoda*. Le roi du Tubet avait épousé la fille d'un roi de *Yang boù* ou Nepal, qui lui apporta une statue de Bouddha en or. Il reçut une semblable statue par la *La tchi kontchioa* (1), ou princesse chinoise, qu'il avait aussi épousée. *Tzhong tzheng K'ambô* mourut, d'après le père Georgi, l'an 90 après Jésus-Christ, et en 650 d'après les historiens chinois. Les règnes des cinq premiers successeurs de ce roi n'offrent rien d'intéressant; ils ont duré ensemble environ 135 ans. De même que dans les livres chinois, le second et le troisième sont, à leur avénement au trône, des enfants en bas âge. *Tri srong teou tzhen*, le sixième, vint au monde peu de temps avant la mort de son père; il paraît être le *Ky li so loung la dzan* des Chinois, qui mourut en 755. C'était un fervent sectateur du bouddhisme; il épousa aussi une *La tchi kontchioa* (1), ou princesse chinoise, et envoya dans l'Hindoustan des religieux qui apportèrent le *Gandjour*, ou le grand corps de la doctrine de Chakia, en 108 volumes; ils traduisirent en tubétain ce livre, le plus vénéré par les bouddhistes; des temples furent construits uniquement pour renfermer ces saints volumes. Comme les sectateurs de Bouddha pensent qu'il suffit, pour que les prières adressées à la divinité soient efficaces, qu'elles soient mises en mouvement, soit récitées par la bouche de l'homme, soit écrites et agitées par un moyen quelconque, on voit dans ces temples un grand nombre de cylindres, qui tournant conti-

Tzong tzhen K'ambô, ou Srong bdzan sgambouo. 629 de J.-C.

Tri srong teou tzhen.

(1) On reconnaît ici facilement le titre *Koung tchou*, qu'on donne aux infantes de l'empire, dans le mot *Kontchioa*.

nuellement par le moyen d'un moulin à eau; ils renferment les volumes du Gandjour, dont le contenu, ainsi agité, doit être d'une influence très heureuse sur le bien-être du genre humain. Dans les grandes solennités, on allume aussi un guéridon garni de 108 lampes, qui représentent les 108 volumes du Gandjour, et qu'on fait tourner dans le même sens que les cylindres. Les chapelets des prêtres bouddhistes se composent également de 108 grains.

Sous *Tri srong teou tzhen* le bouddhisme trouva une opposition très forte dans le Tubet. Les grands de H'lassa, mécontents de la ferveur de ce prince, enlevèrent tous les livres de cette religion qui tombaient entre leurs mains, de même que la statue de Chakia, et changèrent le temple de *Laprang* en marché pour les bouchers. Les divinités irritées se vengèrent par des fléaux dont elles frappèrent le pays. Pour apaiser leur courroux, le roi invita le grand Lama *Ourkien*, qui résidait dans l'Hindoustan, à venir au Tubet. Ce pontife fit cesser ces maux par des œuvres expiatoires. Une incarnation divine du rang inférieur, qu'on nomme *Boddhisatoua*, arriva de l'Inde et fonda le premier couvent de bouddhistes à *Samie*, ville éloignée de trois journées de H'lassa. L'établissement de la vie monastique dans le Tubet date donc du milieu du VIIIe siècle de notre ère. *Mani tzheng po*, le fils Tri srong teou tzhen, ne régna qu'un an et sept mois; il fut empoisonné par sa mère, qui mit son autre fils, *Mouti thzeng po*, sur le trône. Celui-ci ne régna que quelques années; il mourut vers l'an 830. Son fils *Tarma* lui succéda; c'est le même que les Chinois appellent *Da mo*, et qui régna, selon eux, de 838 à 842. D'après le récit des Tubétains, il fut un cruel persécuteur de la religion, brûla les livres de la croyance de Bouddha, et détruisit les temples et les images de cette divinité. Le clergé et les grands se réunirent pour le détrôner, et le remplacèrent par son frère *Relwatchen*. Celui-ci commença par rétablir ce que son prédécesseur avait renversé. Il fit reconstruire les couvents et les temples, et ne négligea aucun moyen de se concilier l'affection des prêtres. Cependant, comme il voulait diminuer l'influence des grands, ils finirent par l'assassiner; son frère *Tarma* reprit les rênes du gouvernement. *Da mo* ou *Tarma* succéda, suivant les historiens chinois, à son frère (*Y thai to*) et non à son père. Ces mêmes auteurs le faisant parvenir au trône en 838, on peut présumer qu'ils ne comptent le commencement de son règne que depuis son second avénement. Le règne de *Tarma*

Mani tzheng po.

Tarma. 838-812 de J.-C.

Relwatchen.

Tarma remis sur le trône.

ne fut pas de longue durée : ce prince perdit la vie dans une révolte que les prêtres avaient excitée contre lui.

Troubles et partage du Tubet.

Après la mort de *Tarma* le Tubet fut bouleversé par des troubles que la succession au trône fit naître entre ses deux fils. Leur différend fut enfin accommodé par les grands, qui partagèrent le royaume entre les deux compétiteurs. *Hosroung* reçut l'orient, ou le pays d'*Ou* (Ouei), et *Youmten* l'occident, ou le pays de *Thzang*. Cette division finit par la mort d'*Youmten*, qui résidait à *Stsigatsé* (Jikadzé); son frère *Hosroung* tenait sa cour à *H'lassa*. Ces dissensions intestines, qui portèrent un coup fatal à la puissance des Thou fan, déjà ébranlée dans l'Asie intérieure, sont aussi racontées par les Chinois, mais d'une manière différente, comme nous l'avons vu auparavant. Le petit-fils et le second successeur de Hosroung transféra le siége de son empire dans le pays de *Ngari*, qui est la province la plus occidentale du Tubet. Il y épousa une femme d'une famille noble, de laquelle il eut trois fils, qui, après sa mort, se disputèrent la succession de leur père et partagèrent ses états. Il paraît que ce dernier ne possédait que le pays de Ngari, car ses fils n'eurent que les trois provinces qui le composent, savoir, *Ngari Sangkar*, *Ngari Pouran* et *Ngari Tamô*. *Konré*, fils et successeur du prince de *Ngari Tamo*, réunit les trois provinces sous sa domination. Il fit venir des prêtres de l'Hindoustan pour restaurer la religion dans ses états. Voyant que ce nouveau clergé ne s'occupait que de ses plaisirs et du soin d'amasser de l'or, le pieux *Konré* mourut de douleur. Son fils *Laté*, qui lui succéda, animé du même zèle pour le rétablissement de la doctrine bouddhique dans toute sa pureté, appela de l'Inde le célèbre lama *Aticha*, qui contribua puissamment à faire refleurir la religion. Il parcourut le pays, prêchant et convertissant les impies.

Hosroug et Youmten.

Princes de Ngari.

Konré.

Laté.

La chronologie tubétaine du P. della Penna ne donne sommairement que 155 ans pour le règne de tous les rois, depuis *Mouti tzhen pò* jusqu'à la mort de Laté, ce qui placerait cet événement en 976. Le même ouvrage ne dit rien des princes qui ont régné dans le Tubet oriental, ou dans les provinces de *Ou* et de *Tzhang*, pendant le temps que ceux dont il fait mention ont possédé le *Ngari*; il ajoute seulement que *Laté* n'ayant pas laissé d'enfants, le Tubet fut en combustion, et déchiré par des factions, dont les chefs cherchaient à s'emparer du pouvoir. Des guerres civiles éclatèrent partout, et le pays retomba

dans la barbarie. Les étrangers, qui autrefois y avaient introduit la civilisation indienne, n'osèrent plus s'y montrer, et les indigènes furent en proie à toutes les horreurs de l'anarchie. Cet état de choses durait depuis long-temps, lorsqu'une partie des Tubétains s'adressèrent enfin à l'empereur de la Chine, pour le supplier de venir au secours de leur malheureuse patrie. Une armée chinoise entra dans le pays, le soumit et y rétablit l'ordre. Depuis cette époque le Tubet resta province chinoise. Cet événement eut lieu en 1125, comme nous l'avons vu plus haut. Quant à la somme de 334 ans que la chronologie du P. della Penna donne pour la totalité des règnes des différents petits princes du Tubet indépendant, je pense qu'il faut la regarder, non comme une série d'années successives, mais comme la somme de la durée des règnes contemporains. Dans le cas contraire, l'assujettissement du Tubet par les Chinois tomberait dans le temps du règne des Mongols en Chine.

Anarchie.

Récit fabuleux des Arabes sur l'origine des rois du Tubet.

Avant de terminer cette partie de l'histoire tubétaine, je dois remarquer que les historiens arabes, et notamment le *Tarikh tabari*, *Massoudi*, et *Ibn al Wardi*, rapportent que les rois de Tubet (*Tobat*) descendaient des anciens rois arabes de l'Yemen, qui portaient le nom de *Tobba* et qui résidaient à *Sanaa*. D'après les mêmes auteurs, *Samar*, neveu d'un Tobba, fit, dans le VIe siècle, une invasion en Perse, défit le roi Kobad et ravagea tout ce pays jusqu'au *Djihoun*. Il passa même ce fleuve et assiégea Samarkand; après la prise de cette ville, il marcha contre le Turkestan et le Tubet. Ses successeurs ont, dit-on, régné dans ce dernier pays. Si ce fait est vrai (chose qui paraît fort douteuse), il ne peut être question ici que de la partie la plus orientale du Tubet, qu'on a l'habitude d'appeler le petit Tubet. Dans aucun cas, il ne faut confondre cette dynastie arabe des *Tobba*, avec celle des *Thou fan* ou du *Grand Tubet*, qui, d'après le témoignage formel des auteurs chinois, descend des princes de *Sian pi* de *Nan liang*. (*Voyez* page 136.)

PEUPLES DE RACE MONGOLE.

En examinant le *Tableau ethnographique des peuples de l'Asie intérieure et moyenne, jusqu'à l'an* 1000, on a peut-être été surpris de n'y trouver aucune mention des *Mongols*. La cause en est que la plus grande partie des tribus qui composent cette nation habitèrent, avant cette époque, beaucoup trop au nord pour pouvoir entrer dans ce tableau, qui ne présente que les peuples qui occupaient la partie de l'Asie comprise entre la chaîne de l'Himalaya avec sa continuation orientale se dirigeant au nord-est, et celle, formée par les montagnes Altai, Tangnou, Khangai et Khingan, qui sépare du désert de Gobi le système des confluents de l'Amour supérieur.

Abus de la dénomination race mongole.

Les naturalistes se sont emparés de la dénomination *race mongole*, pour l'attribuer à toutes les nations dont les paupières remontant aux tempes sont fendues et comme gonflées, qui ont la figure plate, les pommettes saillantes et peu de cheveux noirs et raides. C'est un abus que l'historien ne peut tolérer d'aucune manière. Presque tous les peuples qui habitent actuellement la partie orientale de l'intérieur et le nord de l'Asie, de même que la plupart des peuples américains, montrent les mêmes signes caractéristiques. Les Mongols n'étaient originairement qu'une tribu de la nation des Tatars; ils habitaient au sud et à l est du lac Baikal, et entre les rivières qui se jettent dans l'Amour supérieur. Du temps de Tchinghiz khan même, ils ne comptaient qu'environ 400,000 tentes. C'est donc sans la moindre raison qu'on désigne sous la dénomination de race mongole une des plus grandes subdivisions de l'espèce humaine. Que dirait-on si quelqu'un s'avisait d'appeler *Goths* tous les peuples de l'Europe et de l'Asie parmi lesquels il règne une identité physique, seulement parcequ'un seul d'eux, les Goths, ont formé autrefois un empire considérable? — Je dois donc prévenir le lecteur que je n'adopte le nom de *race mongole* que pour les peuples qui parlent des idiomes dérivés de la même souche que celui des Mongols de nos jours; par conséquent je n'y comprends que les Mongols proprement dits, les Khalkha, les Euleuts ou Kalmuks, et les Bouriates de la Sibérie.

Le nom *Mongol* signifie dans la langue de ce peuple *brave et fier*. D'après le

Origine du nom Mongol.

récit de Rachid-eddin, il n'existait que depuis trois siècles, à l'époque de la composition de son ouvrage (1304), ou depuis le temps d'*Aloung Goa*, mère de *Boudantsar*, dixième ancêtre de Tchinghiz khan; il fut donné aux descendants de cette princesse qui s'étaient fort multipliés. Rachid-eddin dit encore que plusieurs nations, telles que les *Tchalaïr*, *Tatar*, *Ouirat*, *Oungout*, *Keraït*, *Naïman*, *Tangout* et autres se glorifiaient du nom de *Mongol*, illustré par Tchinghz khan; nom qu'ils eussent antérieurement dédaigné. Les jeunes gens de toutes ces nations, poursuit-il, croient même à présent que leurs ancêtres ont toujours porté le nom de Mongols; il n'en est pas ainsi, car anciennement les Mongols n'étaient que l'une des peuplades turques (1).

La plus ancienne mention du nom de *Mongol* se trouve chez les historiens chinois, dans le dixième siècle de notre ère. Il y est écrit 兀蒙 *Moung gou*, ou 斯骨蒙 *Moung gou szu* (Moungous); le terme *Moung gou* 古蒙, actuellement usité, ne date, dans les annales chinoises, que de l'an 1135, ou vingt-six ans avant la naissance de Tchinghiz khan. Ces écrivains disent expressément que les *Moung gou* sont le même peuple qui fut appelé antérieurement *Moung gou szu* ou *Mounggous*.

Tatars.

J'ai déjà observé que les Mongols n'étaient qu'une tribu de la nation des *Tatars* (2). Les historiens chinois ont originairement très bien rendu le nom de ces

(1) Rachid-eddin fait ici, comme ailleurs, un mauvais usage du nom *Turc*, en l'appliquant à la plupart des nomades de l'intérieur de l'Asie.

(2) C'est une erreur généralement adoptée que de confondre les *Tatars* et les *Turcs*, et d'appliquer la dénomination des premiers à la plus grande partie des peuplades qui composent la dernière nation, et qui parlent la langue turque. Cette erreur n'est pas très ancienne, car dans le temps de la puissance des *Mongols*, qui sont les véritables *Tatars*, ce nom ne fut donné qu'à eux. Il n'y a que quelques siècles que son usage est devenu si vague, qu'on l'applique à présent non seulement à toutes les tribus des Turcs orientaux, mais même à des peuples qui ne sont ni Turcs ni Mongols. L'origine de cette confusion n'est pas difficile à expliquer.

Quand *Djoudji khan*, fils de Tchinghiz, fit la conquête d'une partie du nord-ouest de l'Asie et de l'orient de l'Europe, les pays situés au nord de la mer Caspienne, et entre cette mer et le Dnieper, étaient principalement habités par des peuplades turques, telles que les Comans et les Petcheneghes, une partie des sujets des rois des Boulgars sur le Wolga, et d'autres. Toutes ces tribus devinrent sujettes des conquérants tatars : ceux-ci y fondèrent l'empire du Kiptchak, qui s'étendait du Dniester jusqu'à l'Iemba, et se terminait à l'orient à la steppe des Kirghiz. Les princes

derniers, en l'écrivant par ces deux signes 鞑達 ou 鞑韃. Ils remarquent qu'il faut les prononcer *Ta ta*. Cependant comme le second de ces deux caractères peut aussi avoir le son de *dshe*, on a adopté abusivement celui-ci, et on prononce à présent, presque toujours, *Ta dshe* au lieu de *Tata* ou *Tatar*. La première mention de ce peuple se trouve dans des annales de la Chine, à l'an 880 de Jésus-Christ. C'était une tribu *Mo ho* (*voyez* page 85), qui habitait au nord-est des Hy et des Khitans (*voyez* page 87 et le Tableau ethnographique, n° 12 de l'atlas); mais ayant été attaquée, en 824, par ces derniers, ses hordes se dispersèrent. Une partie fut soumise aux vainqueurs, et une autre se sauva chez les *Phou hai*, qui appartenaient aussi à la nation des *Mo ho*, et qui occupaient le pays situé au nord du Liao toung et de la Corée.

Ancien mélange des tribus mongoles et toungouses.

Les *Mo ho*, comme nous l'avons vu (page 85), étaient de la race toungouse; mais il paraît qu'à l'extrémité orientale de l'Asie les tribus mongoles et toungouses se sont fréquemment croisées, de sorte qu'il est souvent difficile de décider à laquelle des deux nations telle ou telle peuplade, mentionnée dans l'histoire, ait appartenu. Il se pourrait donc que les Mo ho septentrionaux fussent, en effet, les ancêtres de la tribu des Mongols, tandis que ceux du midi étaient les aïeux des différentes hordes toungouses, qui, plus tard, formèrent la nation des *Ju tchin*, de laquelle dérivent les Mandchoux de nos jours.

de cet empire étaient donc *Tatars*, mais la plus grande partie de leurs sujets étaient *Turcs*. Vers le quinzième siècle, l'empire des Tchinghiz-khanides dans le Kiptchak fut divisé en plusieurs khanats, parmi lesquels ceux de *Kazan*, d'*Astrakhan* et de la *Crimée* étaient les plus considérables. Les khans, ou rois, qui les possédaient descendaient de Tchinghiz; ils étaient donc *Mongols* ou *Tatars*. Cependant les armées de cette dernière nation, venues de l'intérieur de l'Asie, n'existaient plus; l'usage de la langue mongole même s'était perdu, et les khans étaient entourés de soldats et de sujets turcs, issus des anciens habitants du pays; malgré cela, ces khanats furent toujours appelés tatars, parceque les gouvernants étaient d'origine mongole. On disait le royaume des Tatars d'Astrakhan, de Kazan et de la Crimée; même après la soumission de ces pays au sceptre des czars, la dénomination de Tatars resta aux habitants turcs; leur langue fut aussi appelée tatare. Qu'on demande, cependant, à un soi-disant *Tatar* de Kazan ou d'Astrakhan, s'il est un Tatar; il répondra négativement; il appellera l'idiome qu'il parle *turki*, et jamais *tatari*. N'ayant pas oublié que ses ancêtres ont été subjugués par les Mongols ou *Tatars*, il regarde ce dernier nom comme une injure équivalente au mot brigand.

Tatars fixés dans le nord de la Chine.

Une partie des Tatars se retira dans les monts *In chan* (*voyez* page 97) et dans le *Ho si* ou *Tangout ;* elle y garda son nom, se répandit et fut bientôt connue des Chinois. Le général *Li ko young* se sauva en 880 chez les Tatars; trois ans plus tard il rentra en Chine à la tête d'un corps composé de troupes de cette nation, et défit le rebelle *Houang thsao*. Après cette victoire, il se fixa avec ses auxiliaires dans le nord de la province de *Chan si*. Les Tatars y vivaient du produit de leurs troupeaux, qui consistaient principalement en chevaux. Leurs compatriotes en dehors de la grande muraille restèrent pendant long-temps en bonne intelligence avec les différentes dynasties qui régnèrent en Chine, auxquelles ils envoyèrent des ambassades et du tribut. Après avoir été soumis aux *Tang postérieurs* et aux *Khitans*, ils devinrent sujets des *Ju tchin* ou *Kin* (*voyez* page 90).

Ancien pays des Tatars.

Quant à l'indication de l'ancien pays des Tatars, les historiens chinois correspondent parfaitement avec Rachid-eddin et Aboulghazi. « Le nom du peuple » *tatar*, dit ce dernier, était célèbre dans l'antiquité, comme il l'est de nos jours. » Dès son origine il comptait 70,000 familles; plus tard il habita différentes » contrées. Cependant la meilleure et la plus grande partie vivait dans le pays » appelé *Bouyour naour*, près de *Khathai*, ou de la Chine septentrionale, aux rois » de laquelle elle obéit aussi. Elle fut cependant souvent en guerre avec le *Kha-* » *thai;* enfin le roi de ce pays se mit en marche contre les Tatars, les attaqua et » les subjugua entièrement. D'autres tribus de ce peuple habitèrent sur les » bords de l'*Alk'ara mouran* (1). »

Le lac *Bouyour naour* ou *Bouïr noor* se trouve en effet au nord-est de l'ancien pays des Hy et des Khitans; on voit donc qu'Aboulghazi place la contrée occupée originairement par les Tatars au même endroit que les annales chinoises.

Quant à l'origine des Mongols, les historiens arabes, turcs et persans n'ont fait que copier ou extraire ce que Rachid-eddin, visir de l'empereur Gazan khan, en rapporte. Cet écrivain mérite la plus grande confiance dans tout ce qu'il nous a laissé sur l'histoire postérieure des Mongols, en remontant peu de siècles avant Tchinghiz khan. Mais, égaré par un zèle religieux, il a rattaché les anciennes traditions des peuples nomades de l'intérieur de l'Asie à celles des Juifs, conservées

(1) Lisez *Ouigour mouran ;* c'est le *Ienisei* ou *Kem*.

dans le Coran. Cette circonstance rend cette partie de son ouvrage suspecte, et même tout-à-fait inutile.

La parenté des Mongols et des Tatars y est pourtant très bien indiquée. Suivant Rachid-eddin, *Iaphet* ou *Abouldje khan*, fils de Noé, se transporta à l'orient, et c'est de lui que descendent les nomades de l'intérieur de l'Asie. Ces peuples furent partagés entre *Tatar khan* et *Mogoul khan*. Le premier et ses successeurs régnaient sur les Tatars, et le second et les siens sur les Mongols. Après plusieurs générations, ceux-ci furent attaqués et vaincus par les Tatars; leurs débris se sauvèrent dans une vallée étroite, nommée *Irghene koun*. Ils y restèrent pendant quatre siècles, et leur nombre s'accrut considérablement; sortis de là, ils attaquèrent à leur tour les Tatars, et les soumirent. Tout ce récit est fabuleux, et correspond si peu avec les notions que nous trouvons dans les historiens chinois, qu'il ne paraît mériter aucune confiance.

Mongols et Tatars, peuples de la même origine.

L'histoire des khans mongols, composée en 1662 par *Sétsen Sanang Khoung Taidzi*, traduite par M. J.-J. Schmidt, ne donne aucun renseignement sur l'origine des Mongols, mais bien sur celle de la famille de leurs princes, prédécesseurs de Tchinghiz khan. Cet ouvrage fait dériver ceux-ci des rois de Tubet, qui eux-mêmes étaient originaires de l'Inde.

Digoum Dzanbo, roi de Tubet, périt par la trahison de son ministre *Longnam*, qui s'empara du pouvoir suprême. Les trois fils du roi se sauvèrent dans différents pays. Le cadet, nommé *Burté Tchino*, se rendit dans la province tubétaine de *Gongbo*, située au sud-est de H'lassa; ne s'y trouvant pas en sûreté, il traversa le lac *Tenghis*, après avoir épousé la vierge *Goa maral*, et arriva au lac *Baikal*, et à la montagne *Bourkhan Kaldouna*. Il y trouva le peuple *Bèdè* ou *Bida*, c'est-à-dire les Mongols, qui le reçurent avec respect, quand ils apprirent sa naissance illustre et sa parenté avec les empereurs de l'Hindoustan. Ils le choisirent pour roi (1). *Burté Tchino* avait deux fils; le premier, nommé

Origine de la famille des princes mongols.

(1) Tout ce récit paraît extrêmement fabuleux. Dans les livres mongols les deux frères de *Burté Tchino* sont appelés *Chiwaghotchi*, ou l'oiseleur, et *Borrotchi*, ou le pêcheur. D'après un ouvrage tubétain, traduit en kalmuk, intitulé *Nom gharkoi todorkhoi Tolli*, qui donne plus de détails sur l'usurpation du ministre Longnam, les noms tubétains des trois frères étaient *Dja thi*, ou le prince oiseau, *Nia thi*, le prince poisson, et *Cha sza thi*, le prince carnivore. Ce dernier était *Burté Tchino*. La syllabe qui termine ces trois noms est écrite *k'ri*, et se pro-

Bèdès khan, fut la souche des princes *Taidjot*, et le second, *Bèdètsè khan*, celle de la branche *mongole*.

Son neuvième successeur, *Torghaldjin Bayan*, eut deux fils, *Doa Sokhor* et *Dobo Mergèn*. Du premier naquirent *Donoi*, *Dokchin*, *Èmnèk* et *Èrkè*: ces quatre princes devinrent les souches des familles qui régnèrent sur les quatre peuples *Oirad*, c'est-à-dire les *Euleuth* ou *Kalmuk*, les *Bahtoud*, les *Khoït* et *Kergud* ou *Kirghiz*. *Dobo Mergèn* épousa *Aloung Goa*, fille du prince des *Tummed*; elle eut deux fils de lui. Après la mort de Dobo Mergèn, elle devint enceinte par la coopération d'une divinité (*Tègri*), et accoucha de trois autres fils, nommés *Boukhou Khataki*, *Boukhou Saldjigho* et *Boudontsar Mong khan*. Ce dernier régna sur les Mongols, et c'est de lui que *Temoudjin* ou *Tchinghiz khan* descendit, dans la dixième génération.

Bèdè ou Bida, ancienne dénomination tubétaine des Mongols.

Le nom de *Bèdè* ou *Bida*, donné dans ce récit aux Mongols, paraît avoir été la dénomination tubétaine de ce peuple, car il ne se trouve ni chez Rachid-eddin, qui travailla sur des mémoires authentiques conservés dans les archives de la famille de Tchinghiz khan, ni dans les historiens chinois, qui auraient dû le connaître, si les Mongols dominateurs de la Chine l'avaient porté avant d'adopter celui qu'ils ont actuellement. J'ai démontré autre part (1) l'impossibilité de confondre le nom de *Bèdè* avec celui de *Pe ti*, que les Chinois donnaient anciennement à plusieurs nations qui demeuraient au nord et au nord-est de leur pays, de sorte que je n'ai pas besoin de revenir ici sur ce point. Quant au récit de la descendance de la famille de Tchinghiz khan des princes tubétains, il se

nonce *thi*; elle signifie *trône*, et se retrouve dans tous les noms des anciens rois et princes tubétains. Le livre cité ne s'occupe que de l'histoire de Tubet; il ne raconte que la fuite de *Burté Tchino* jusqu'à la province de *Gombo*, et ne parle pas des événements postérieurs de sa vie. Il faut avouer que l'histoire des trois princes sent un peu les Mille et une nuits, et leurs noms même n'y seraient pas déplacés. Le silence de l'histoire tubétaine sur l'arrivée de *Burté Tchino* chez le peuple *Bèdè* ou *Bida*, et sur son élévation au trône, prouve que ce sont des inventions postérieures. Il est d'ailleurs peu probable qu'un prince fugitif, n'étant accompagné que de son épouse, ait pu aller du Tubet méridional, au travers du désert de Gobi et de la mer Tenghiz, et arriver sain et sauf chez les Mongols au bord du lac Baikal: c'est une promenade trop forte pour le rejeton d'une famille légitime, persécuté par un usurpateur puissant.

(1) *Mémoires relatifs à l'Asie*. Paris, 1824, in-8°, page 186.

pourrait que cette descendance ne fût qu'une fable inventée par les prêtres bouddhistes pour illustrer l'origine de ce conquérant, en faisant venir ses ancêtres d'un pays réputé saint ou sacré.

Origine de la famille de Tchinghiz khan d'après les Chinois.

Cette dernière conjecture est d'autant plus vraisemblable, que les historiens chinois, qui nous ont conservé la généalogie de Tchinghiz khan, ne parlent pas du tout de l'origine tubétaine de sa race. « Le premier ancêtre de cette fa- » mille, disent-ils, était un homme d'une haute stature, et de couleur bleue, qui » avait épousé une femme triste et délaissée. » Un autre écrivain dit, « que c'é- » tait un loup bleu de ciel; c'est *Burté tchino*, dont le nom signifie un loup de » couleur claire, que le poil de certaines bêtes fauves prend en hiver. Ce loup » épousa une biche blanche et féroce, c'est-à-dire *Goa Maral*, car *maral* est une » biche, et *goa* en mongol équivaut à *dame*. Ce premier ancêtre mena une vie » nomade, traversa l'eau appelée *Tenghiz*, et arriva devant la montagne *Bourkhan*, » à la source de la rivière *Onon*, où sa femme accoucha d'un fils nommé *Bata-* » *tchi khan* (Bètètsè khan). De celui-ci naquit *Tamatcha* (nommé dans le récit » mongol *Tamatsak*), dans la douzième génération; il eut pour successeur » *Bodouantchar*, duquel descendit, dans la treizième, *Temoudjin* (Tchinghiz » khan), qui porta le nom de famille *Bordjighin*, et qu'on regarde comme le » fondateur de la dynastie *Yuan*. »

Doutes sur la descendance des Khitans.

J'ai classé dans cet ouvrage les *Khitans* parmi les peuples de race toungouse, suivant en cela les auteurs chinois, qui les rangent avec les *Mo ho* et les *Chy goei*. Rachid-eddin est d'un avis différent; il dit que les Khitans étaient de la même race que les Mongols. Ces derniers les appelaient *Kara khitai*, au treizième siècle. « Les Kara khitai, ajouta-t-il, sont tous nomades, et leur territoire est » contigu au pays des Mongols. La langue, la figure, les usages des deux peuples » ont la plus grande conformité; en chinois, les Kara khitai sont appelés *Kidan* » *Tatse* (Kidan Tata). » De leur côté les auteurs chinois assurent que les mœurs, l'habillement et l'extérieur des Khitai étaient tout-à-fait les mêmes que ceux des *Mo ho*, qui sont d'origine toungouse. D'après ces données, il paraîtrait que les Khitan étaient une de ces nations mêlées de tribus toungouses et mongoles fondues ensemble, comme on en rencontre plusieurs dans la partie orientale de l'Asie. Malheureusement, les Chinois nous ont laissé fort peu de mots khitans, qui pourraient servir à comparer leur langue avec d'autres, et ceux qui nous sont

parvenus sont encore extrêmement défigurés par l'orthographe. Il faut pourtant que je remarque qu'en khitan, une rivière s'appelle *mou li* ou *mou ri*, mot qui pourrait bien être le *muran* des Mongols. Je ne dois pas non plus passer sous silence que toutes les peuplades *chy goei* (*voyez* page 92) ne parlaient pas la même langue, et que nommément les *grands Chy goei*, qui se trouvaient au nord-ouest des autres, dans un pays hérissé de montagnes, avaient un idiome tout-à-fait différent. La question de la descendance des *Khitan* et des *grands Chy goei* reste donc encore à décider, puisqu'il y a autant de probabilités pour les ranger parmi les Toungouses que parmi les Mongols (1).

(1) Il paraît que les habitations des peuples de la race mongole s'étendaient autre fois beaucoup plus à l'orient que de nos jours. Sur une ancienne carte japonaise, en caractères chinois, on voit la première patrie des *Yuan* ou *Mongols* indiquée au nord du fleuve Amour, dans les montagnes qui vont jusqu'à la mer. La même carte place sur une île de cette mer les *W ou lian Moun gou*, ou les Mongols séparés des autres. Le déplacement des tribus nomades n'est jamais difficile; souvent la politique de leurs maîtres les force d'abandonner la contrée qu'elles sont accoutumées à parcourir avec leurs troupeaux, et les établit dans des régions fort éloignées. Les *Khitans* ou les *Kin* peuvent avoir exilé une horde mongole à l'île de *Tarrakai*, située devant l'embouchure de l'Amour. La tribu tatare que l'expédition du capitaine *Krusenstern* trouva établie dans le nord de cette île descend peut-être de cette horde. Si M. de Krusenstern avait jugé à propos de recueillir quelques mots de la langue de ces *Tatars*, on aurait su à quoi s'en tenir sur leur origine. Quand les voyageurs commenceront-ils donc de s'occuper plutôt de ce qui a rapport à la race humaine, que des genres de plantes et d'animaux, dont la description minutieuse envahit presque toutes les pages de leurs relations?

PEUPLES DE RACE BLONDE.

L'*Asie moyenne* est la longue bande de pays comprise entre le Don et l'océan Pacifique; elle est bornée au sud par le Caucase, la mer Caspienne, le Djihhoun ou l'Oxus, l'Hindoukouch, l'Himalaya, la Chine, et la montagne Blanche, qui sépare la Corée du pays des Mandchoux; au nord, elle a les ramifications méridionales et la prolongation orientale de l'Oural, qui traverse le step des Kirghiz jusqu'à l'Irtyche, les montagnes du petit Altaï, celles de Sayansk, du Baïkal et de la Daourie, et enfin la haute chaîne appelée Khingan, qui va jusqu'à la mer d'Okhotsk. Pour se faire une idée exacte de l'état ethnographique de ce vaste pays, depuis le temps d'Hérodote jusqu'à la naissance de J.-C., il faut se pénétrer de cette vérité, que les nations de race turque ne s'étendaient alors à l'occident que jusqu'aux confluents supérieurs de l'Oxus et du Iaxartes. La contrée que nous sommes accoutumés d'appeler la *petite Boukharie* n'était pas entièrement occupée par des Turcs; elle se composait anciennement de plusieurs principautés, qui étaient tantôt libres, tantôt soumises à ce peuple, dont la véritable patrie se trouvait plus à l'orient, entre la Chine, l'Altaï et lac Baïkal. La population de tous les pays situés au nord du Caucase, de la mer Caspienne, de l'Oxus et du Paropamise se composait presque entièrement de tribus d'origine indo-germanique, qui parlaient des langues dont la plupart des racines se retrouvent dans le sanskrit, le persan, les idiomes tudesques, slaves et autres appartenants à la même souche. Déjà, à une époque très reculée, ces peuples avaient dépassé le *Don* ou *Tanaïs*, et s'étendaient jusqu'aux bords septentrionaux du *Danube;* ils formaient plusieurs nations, qu'il n'est plus possible de bien distinguer les unes des autres. Des tribus de cette même race étaient anciennement répandues jusqu'aux confins de la Chine, et jusqu'aux monts Altaï; elles y étaient dispersées parmi les hordes turques et tubétaines; les Parthes, les Bactriens, les Sogdiens, les Khorasmiens, les Gètes et Massagètes, les Alains, les Aorses, les Roxolans, les Iazyges, et tant d'autres, appartenaient tous à cette grande souche de peuples.

Ancien état ethnographique de l'intérieur de l'Asie.

Quelques faibles indices historiques, la comparaison des langues, des traditions anciennes, cachées dans la mythologie hindoue, et même quelques notions

physiologiques sur des tribus de l'Asie orientale, font présumer que le centre de cette partie du monde fut occupé, à une époque très reculée, par les ancêtres de tous les peuples indo-germaniques. Un événement dont nous ignorons les causes, dispersa cette race vers le sud, vers l'occident, et même vers l'orient et le nord. La nation qui parlait le sanskrit descendit des monts Himalaya, et se répandit dans les plaines de l'Hindoustan, d'où elle chassa les tribus de la race malaie et nègre, ou se confondit avec elles. Après avoir purgé la presqu'île en-deçà du Gange, elle finit ses conquêtes par celle de l'île de *Lanka* ou *Ceylan*, qu'elle arracha à la puissance de la race noire. Cette hypothèse est fondée sur les traditions indiennes, conservées dans les *Pouranas*, qui nous montrent la race divine originaire de l'Himalaya, combattant et chassant vers le sud les mauvais génies, dépeints comme nègres ou hommes cuivrés.

Dispersion de la race indo-germanique.

Une autre partie des anciens habitants du centre de l'Asie se porta vraisemblablement, à la même époque, vers l'occident, suivit le cours du Djihhoun et du Sir, et se répandit delà au sud-ouest en Perse, et au nord-ouest vers le Volga et le Don, d'où elle entra en Europe. Ses migrations paraissent s'être répétées plusieurs fois, et à des époques assez éloignées les unes des autres; c'est de cette manière au moins qu'on peut expliquer la diversité apparente qui règne entre les nations et les langues de la souche indo-germanique.

J'ai dit qu'il y avait aussi des indices de migrations orientales et septentrionales de la même race de peuples. L'orientale se trouve constatée par l'existence d'un peuple blond, et aux yeux bleus, qui habitait encore dans le troisième siècle avant notre ère aux confins de la Chine, et duquel je parlerai tout à l'heure; elle se fait aussi présumer par la grande quantité de racines indo-germaniques qu'on rencontre dans les idiomes turcs et mongols, et encore plus dans ceux des Toungouses, et particulièrement dans le mandchou. Cette dernière langue offre même des formes grammaticales qui ont un grand rapport avec celles de l'allemand. Il existe aussi parmi les Mandchoux, près des rives du Sounggari et de l'Oussouri, des tribus chez lesquelles on observe un grand nombre d'individus à cheveux blonds et aux yeux bleus. Quant à l'émigration septentrionale de cette même race, on peut la soupçonner par l'existence de peuples, offrant les mêmes signes caractéristiques, qui habitèrent, jusqu'à une époque assez récente, sur l'Irtyche, l'Ob, le Ienisei supérieurs, et vers le lac Baikal. Ces tribus se sont fondues plus

tard avec une nation turque, mélange qui a produit les Kirghiz, parmi lesquels les yeux bleus ou verts et les cheveux roux ne sont pas rares.

Ce sont les peuples indo-germaniques, habitants de l'Asie intérieure dans les temps historiques, qui entrent dans le plan de cet ouvrage. Je commence ici par les plus orientaux, sur lesquels les historiens chinois nous ont laissé des documents.

Ou sun.

Les *Ou sun* étaient un peuple dont l'extérieur différait totalement de celui des nations voisines. Ils avaient des yeux bleus et la barbe rousse; ils ressemblent assez, ajoute l'histoire des premiers *Han*, à l'espèce des grands singes, desquels ils descendent. Originairement ils avaient habité, mêlés avec les *Yue tchi* (*voyez* pag. 132), à l'occident du cours supérieur du Houang, dans le pays de Kan tcheou, Sou tcheou et Cha tcheou. Quand, en 165 avant J.-C., le Tchhen yu des Hioung nou dispersa les *Yue tchi*, la plus grande partie de cette nation se sauva vers l'occident, et alla camper au nord du Thian chan, ou des monts Célestes : ils y séjournèrent pendant quelque temps, et furent rejoints par leurs anciens voisins, les *Ou sun*. Ceux-ci poussèrent les *Yue tchi* à l'occident, et s'emparèrent de leur pays. Leur prince porta le titre de *Grand Kuen mi* ou *Kuen mo;* il résidait à *Tchy kou tchhing* ou la ville de la Vallée-Rouge, qui se trouvait près du bord oriental du *Yan hai* ou *lac de sel;* appelé aussi *Je hai* ou *la mer chaude* (1). Les *Ou sun* comptoient 120,000 familles, 630,000 individus et 188,800 soldats. Les deux grands généraux portaient le titre de *Talou* ou *Darou*. Il avait en outre plusieurs charges, sur lesquelles les Chinois donnent des détails. Ceci fait déjà présumer un certain degré de civilisation. Le nouveau pays des Ou sun avait été celui des *Sai*, peuple de la même race : c'était une belle plaine, couverte d'excellents pâturages pour le bétail, qui faisait la principale richesse de ces nomades. Le climat était pourtant froid et les pluies fréquentes; leurs montagnes étaient couvertes de sapins et de mélèzes. Les mœurs et usages des *Ou sun* étaient les mêmes que ceux des Hioung nou; ils élevaient beaucoup de chevaux, et les riches en possédaient de quatre à cinq mille. C'était un peuple dur, méchant, sans foi et enclin au pillage : ce caractère lui donna un grande supériorité sur

165 av. J.-C.

(1) Ce lac porte encore aujourd'hui ces deux dénominations, qui, en turc, sont *Touz koul* et *Issi koul;* les Kalmuks Euleuts l'appellent *Temourtou-noor*, ou le lac ferrugineux.

ses voisins. Dans la dernière moitié du second siècle, les Hioung nou étant devenus très puissants, avaient attaqué les Ou sun et tué leur prince. Une fable rapporte que son fils fut conservé miraculeusement par une louve qui venait l'allaiter, et par un oiseau qui lui apportait de quoi vivre. C'est encore la même narration de loups qui se retrouve chez tous les nomades de l'Asie moyenne (*voyez* pag. 114, 123 et 159). Le Tchhen yu, informé de ce prodige, regarda cet enfant comme une divinité, et prit soin de son éducation; dans la suite il lui donna le commandement de ses troupes, et en reçut de grands services. Pour les reconnaître, il lui rendit les sujets de son père, lui conféra le titre de *Kuen mi*, et le fit gouverneur des pays occidentaux. Le nouveau prince des Ou sun, après avoir rassemblé tous ceux de sa nation qu'il put rencontrer, se rendit maître de plusieurs contrées et augmenta considérablement le nombre de ses vassaux. Après la mort de son bienfaiteur il refusa de se rendre à la cour du nouveau Tchhen yu, qui se vit obligé d'envoyer une armée contre lui; cependant elle ne remporta aucun avantage. Les Ou sun devinrent de jour en jour plus redoutables et se mirent en relation avec la Chine. Le voyage que le général chinois *Tchang khian* (*voyez* pag. 57) entreprit, en 126 avant notre ère, dans les pays occidentaux, avait pour but de susciter des ennemis aux Hioung nou. Ayant appris à connaître la puissance des Ou sun, il représenta à son retour à l'empereur, que les Hioung nou avaient perdu beaucoup de leur puissance, que les peuples occidentaux recherchaient avec empressement tout ce qui venait de la Chine; qu'en conséquence, en faisant des présents aux Ou sun, on pourrait les engager à quitter le pays qu'ils occupaient, pour passer dans leurs anciennes habitations près de Kan tcheon et de Su tcheou. Il prétendait qu'ils accepteraient volontiers cette proposition, pour se soustraire aux incursions de plusieurs de leurs voisins qui les incommodaient beaucoup; qu'une fois établis sur les frontières occidentales de la Chine, les Ou sun devraient nécessairement rester attachés au parti des Chinois; et que les Hioung nou, ainsi séparés du royaume du milieu, ne pourraient plus faire d'invasions sur les terres de l'empire, sans trouver cette nation vaillante, et être obligés de la combattre. L'empereur ayant adopté ce projet, chargea Tchang khian lui-même de l'exécuter; il lui donna en effet un grand nombre de bœufs, de moutons et plusieurs milliers d'habits à la chinoise, pour les présenter au roi et aux chefs des Ou sun. Le *Grand Kuen mo*

Relations des Ou sun avec les Chinois, 126 av. J.-C.

sachant que Tchang khian venait dans ses états en qualité d'ambassadeur, voulut exiger que les Chinois lui rendissent les mêmes honneurs qu'ils rendaient au Tchhen yu des Hioung nou, et refusa les salutations ordinaires. Tchang khian ne put souffrir tranquillement qu'on reçût avec tant de hauteur les présents de son maître : il parla de les remporter; aussitôt le *Kuen mo* lui donna satisfaction, et l'envoyé chinois exposa le sujet de son ambassade.

A cette époque le pays de Ou sun était déchiré par des factions, et l'autorité de son chef se trouvait moins fortement établie qu'auparavant. Ces troubles furent cause que le Kuen mo n'osa traiter avec Tchang khian. En vain celui-ci lui proposa de faire alliance avec les Chinois contre les Hioung nou, lui promettant une fille de l'empereur; on ne put y déterminer la nation qui n'avait point une si haute idée de la prépondérance que la Chine avait déjà obtenue sur ses voisins. Les Ou sun aimèrent mieux rester dans leur pays et vivre sous la domination des Hioung nou, que de retourner dans la patrie de leurs ancêtres. Le Kuen mo, qui d'ailleurs était vieux, ne pouvait se faire obéir, il se contenta de renvoyer Tchang khian avec des présents pour l'empereur, auquel il dépêcha une ambassade de son côté. Cependant les Hioung nou, ayant appris le projet d'une alliance entre la Chine et les Ou sun, se préparèrent à fondre sur ces derniers, qui, alarmés du danger qui les menaçait, se hâtèrent de conclure le traité que Tchang khian avait proposé. Leur prince demanda en même temps une infante chinoise pour la faire *Kuen ti* on *reine*. Ce mariage n'eut lieu que quelques années plus tard, car les Hioung nou en ayant eu connaissance, forcèrent, en 107, le Kuen mo d'épouser une de ses filles. La princesse chinoise arriva dans ce pays et ne trouva pas de palais convenable pour sa demeure; elle fut obligée d'attendre un an pour que celui qu'on avait commencé à bâtir pour elle fût terminé. Le Kuen mo était vieux et adonné à la boisson, la jeune infante ne comprenant pas sa langue se trouva très malheureuse dans une contrée si barbare. Pour apaiser sa tristesse elle exhala ses plaintes en vers, conservés en partie par les auteurs chinois. En 105 avant notre ère, le *Grand Kuen mo* mourut. Les Ou sun, quoique par le fait soumis aux Hioung nou, restèrent toujours en relation avec la Chine. L'an 60, décéda le second successeur du roi nommé plus haut, il s'appelait *Oung kuei mi*, et portait le titre chinois de *Fei wang*. Son fils *Ou dzieou thou* abandonna sa capitale *Tchhy kou tchhing*, et se retira dans

107 av. J.-C.

105 av. J.-C.

Division du pays des Ou sun.

les montagnes qui sont au nord; il se fit un parti considérable qui le proclama roi, sous le titre de *Petit Kuen mi*. La capitale et la plus grande partie du pays des Ou sun étaient restés sous la domination du *Grand Kuen mi*, qui descendait en ligne directe du premier roi de ce peuple. Cette division affaiblit beaucoup la puissance des Ou sun. L'histoire chinoise parle de leurs princes jusqu'à la seconde année avant J.-C. Quand les *Sian pi* (*voyez* pag. 95) devinrent puissants ils subjuguèrent aussi les Ou sun, et les forcèrent, par des incursions continuelles, d'abandonner leur pays et de se retirer à l'occident et au nord-ouest. Cet événement eut lieu au commencement du IVe siècle. Une partie de la nation se dispersa dans le pays situé sur le Iaxartes supérieur et dans la Transoxiane, une autre se retira dans la partie méridionale de la steppe des Kirghiz qui avoisine l'Irtyche. En 619 ils devinrent sujets des *Thou khiu* ou *Turcs*, et il paraît qu'ils ont fini par se confondre avec cette dernière nation.

2 av. J.-C.

619 de J.-C.

Chou le ou Kachgar.

Le pays de *Chou le* ou de *Khin cha*, qui est celui de *Kachghar* de nos jours, était aussi habité par une nation qui avait des yeux bleus et des cheveux blonds. Il produisait des grains, du riz, des cannes à sucre rouges, espèce particulière à l'Asie centrale, du coton, de la soie, du fer, du cuivre et de l'orpiment. Du temps des premiers Han on n'y comptait que quinze cents familles. Il fut soumis aux Chinois par Pantchao (*voyez* pag. 66). Avant, il avait été tributaire des Hioung nou. Vers l'an 120 de J.-C. le roi de Chou le fut déposé par les Yue tchi. Ses sujets embrassèrent la religion de Bouddha. Au milieu du Ve siècle, leur roi envoya une ambassade à Wen tchhing ti, empereur de Goei, et lui offrit un habit de *Chakia mouni* (Bouddha). Ce prince, qui soupçonnait que cet habit n'était pas véritable, ordonna de le jeter dans un grand feu; il y resta jusqu'à la fin du jour sans brûler. Le roi de Chou portait sur la tête un bonnet avec un lion en or, qu'on changeait tous les ans. Il n'avait que 200 hommes de troupes d'élite. Ce pays fut soumis aux Thou khiu. On y comptait alors douze grandes villes et quelques dizaines de petites. En plusieurs endroits le pays était désert et rempli de sable et de pierres. La famille royale s'appelait *Phoei* ou *Fy*, et le titre du roi était *Amotchi*, il habitait dans la ville de *Ka chy* (c'est-à-dire *Kachghar*). Il avait épousé une fille du khan des Thou khiu. Sous les dynasties Soui et Thang, dans le VIIe siècle, le royaume de Chou le envoya des ambassades avec le tribut en Chine. Vers 677 il fut envahi par les Thou fan ou Tubétains, sous le

120 de J.-C

677 de J.-C.

joug desquels il resta jusque vers la moitié du IXe siècle ; époque à laquelle il redevint tributaire des Thang.

Le pays de *Hou te* ou *Khoute* était au nord-est de la Sogdiane et à l'occident des monts Thsoung ling et du pays des Ou sun. On n'y comptait que 2000 soldats ; les habitants étaient nomades, et avaient d'excellents chevaux. Les martres zibelines abondaient dans le pays. En 177 avant J.-C. le vice-roi Hioung nou de l'occident avança jusque chez les Hou te et les subjugua. Dans la première moitié du troisième siècle de notre ère, les Chinois eurent quelques relations avec les peuples de *Hou te* ou *Khoute*, dont le nom pouvait bien indiquer une tribu détachée des Goths. Hou te ou Khoute. 177 av. J.-C.

Une autre nation blonde ou rousse et aux yeux bleus était celle des *Ting ling*. Leurs tribus paraissent avoir été très répandues, car vers l'an 100 avant J.-C. on les trouve cités chez les historiens chinois, comme touchant à la partie occidentale du lac Baïkal, habitant également au nord des Ou sun dans les pays arrosés par l'Ob et l'Irtyche supérieur, et encore plus à l'occident, au nord-est et au nord du Khang khiu ou de la Sogdiane. Leur nom signifiait dans la langue des Ou sun, *ancien*, *doyen*. Les tribus des Ting ling, voisins du Baïkal, et quelques autres furent soumises par les Hioung nou à la fin du troisième siècle avant notre ère. L'an 65 avant J.-C., pendant que les Chinois forcèrent les Hioung nou d'abandonner les pays de Kachghar, de Khotan et de Yarkiang, les hordes des Ting ling qui se trouvèrent au nord des Ou sun attaquèrent les Hioung nou, et leur firent une guerre qui dura pendant trois ans. Ils emmenèrent un grand nombre de prisonniers, et firent un butin considérable à la vue même d'une armée de dix mille chevaux que les Hioung nou avaient envoyée contre eux. Les Ting ling les plus occidentaux furent soumis vers l'an 48 avant J.-C. par *Tchi tchi*, Tchhen yu occidental des Hioung nou, et compétiteur de Hou han sie (*voyez* pag. 106), qui établit sa résidence dans le pays des *Kian kuen*. A l'époque de la destruction de l'empire des Hioung nou du nord (85 de J.-C.), les Ting ling ne cessèrent de faire des incursions dans leur pays. Dans la dernière moitié du second siècle de notre ère une partie des tribus Ting ling, qui occupaient dans la Sibérie méridionale les bords de l'Ob et de l'Irtyche, furent vaincus par les Sian pi. On ne sait pas combien de temps ils restèrent sous la domination de ces derniers. Il paraît pourtant qu'ils se sont bientôt délivré de ces Ting ling. 48 av. J.-C. 85 de J.-C.

joug; car, peu de temps après, on les voit figurer comme une nation puissante et belliqueuse, qui tenait ses voisins en respect. Dans la guerre que les Goei firent aux Jeou jan, les Ting ling vainquirent la horde des Hionny nou, appelée Joui joui, qui avait ses pâturages dans leur voisinage, et s'emparèrent de leur pays. Cependant, quelque temps après (507 de J.-C.), les Joui joui entreprirent de rentrer dans leurs anciennes habitations, et chassèrent à leur tour les Ting ling, qui regagnèrent l'occident. Depuis ce temps, ce peuple est souvent mentionné dans l'histoire chinoise; mais il ne paraît plus avoir eu d'influence politique sur ses voisins. Dans la suite des siècles il s'est insensiblement confondu avec les Kirghiz.

507 de J.-C.

Kian kuen, Hakas, ou ancêtres des Kirghiz.

Les *Kian kuen* sont le même peuple qui, plus tard, fut appelé *Ha ka szu* ou *Hakas*, et à la fin, *Ki li ki szu* ou *Kirghiz*. La patrie des *Kian kuen* était au nord des *Ouigour* et de *Yan khy*, ou *Kharachar*. Ils se trouvaient donc sur les bords du Ienisei, et s'étendaient au sud jusqu'à la chaîne des monts *Than man*, qui paraît être celle qu'on appelle à présent *Tang nou*. Ils portaient aussi le nom de *Khin wou* et *Ki kou*. Leurs tribus étaient mêlées avec celles des Ting ling. Les Kian kuen étaient tous de haute stature, avaient des cheveux roux, le visage blanc et la pupille des yeux verte. Une chevelure noire passait chez ce peuple pour un mauvais pronostic, et ceux qui avaient des yeux noirs étaient regardés comme descendants de *Li ling* (1), général chinois, qui, en 97 avant J.-C., s'étant donné aux Hioung nou, fut créé par eux roi des Kian kuen. On comptait chez ce peuple quelques centaines de milliers d'habitants, dont on pouvait tirer quatre-vingt mille hommes d'élite. Il naissait chez lui peu d'hommes et beaucoup de femmes. Il portait des anneaux aux oreilles. Le pays est rempli de marécages en été, et couvert de neige en hiver. Le froid y dure long-temps; les grandes rivières y gèlent à moitié de leur profondeur. C'était une nation fière et altière. Les hommes étaient très courageux et se faisaient des figures tatouées aux mains; les femmes s'en marquaient le cou après leur mariage. Les deux sexes vivaient indistinctement ensemble, ce qui produisait beaucoup de libertinage.

97 av. J.-C.

Mélange des Kian kuen avec les Turcs.

Les historiens chinois d'une époque postérieure nous apprennent que les *Hakas* ou *Kirghiz*, qui sont les descendants des *Kian kuen*, avaient la même langue

(1) Les rois de Kian kuen prétendaient être issus de Li ling.

les mêmes lettres que les Turcs *Hoei hou* ou *Ouigour orientaux*. Il faudrait donc ranger les Hakas parmi les nations turques; mais c'était sans doute un peuple d'origine indo-germanique qui, s'étant mêlé avec des tribus turques, avait insensiblement abandonné son ancien idiome pour adopter celui des derniers. Les mêmes historiens ajoutent que, pendant que les Hakas étaient soumis aux *Thou khiu* ou *Turcs* de l'Altaï, ceux-ci épousaient les filles des premiers : il est probable que, de leur côté, les Hakas prenaient des femmes turques. De pareils mélanges de deux nations d'origine différente ne sont pas rares dans l'intérieur de l'Asie, et finissent ordinairement par faire oublier à un des deux peuples sa langue maternelle.

Les Hakas appelaient dans leur langue le commencement de l'année *meous ai* (1). Trois *ai* ou *lunes* faisaient une saison. Le mot *ai* signifie encore *lune* dans tous les idiomes turcs. Ils avaient le cycle de douze ans, et chaque année portait le nom d'un animal. La troisième de ce cycle était l'année du *tigre*. Cette manière de compter les années s'est conservée chez tous les peuples de la race turque, chez les Mongols, les Mandchoux, les Japonais et les Tubétains (2).

(1) C'est vraisemblablement *mous-ai*, le mois de glace, en turc oriental.

(2) On n'est pas encore parvenu à éclaircir l'origine de ce cycle singulier, qui ne paraît pas avoir été inventé par les peuples de l'Asie centrale. Voici les dénominations des douze animaux qui le composent.

ANIMAUX.	CHINOIS.	JAPONAIS.	TUBÉTAIN.	OUIGOUR OU TURC.	MONGOL.	KALMUK.	MANDCHOU.
1. Rat,	chu,	ni,	*p*dji,	keskou,	khoulougouna,	koulougouna,	singgeri.
2. Bœuf,	nieou,	onchi,	*k*'lang,	outh,	ouker,	ouker,	ikhan.
3. Tigre,	hou,	tora,	*s*tak,	bars,	bars,	bars,	taskha.
4. Lièvre,	thou,	ou,	yoi,	tawchk'an,	toolaï,	tolaï,	goûlmakhoûn.
5. Dragon,	loung,	tats,	broûk,	loui,	loo,	loui,	moudouri.
6. Serpent,	chy,	mi,	*s*broul,	ïïlan,	mokhoï,	mogoi,	meikhé.
7. Cheval,	ma,	ouma,	*r*da,	iounad,	morin,	morin,	morin.
8. Mouton,	yang,	fitsouji,	louk,	k'oï,	khoïn,	khoïn,	khonin.
9. Singe,	heou,	saru,	*s*prè-ou,	pitchin,	metchin,	metchin,	boniou.
10. Poule,	ky,	tori,	tsa lou,	dak'ouk',	takiya,	taka,	tchoko.
11. Chien,	keou,	inou,	tchy,	it,	nokhaï,	nokoï,	indakhoûn.
12. Porc,	hai,	ï,	p'hak,	thongouz,	khakai,	gakhai,	oulghiyan.

Le roi des Hakas portait le titre d'*Ojé* ou *Ajè ;* c'était aussi son nom de famille. Près de lui flottait toujours l'étendard royal. Les membres de sa propre horde étaient habillés en rouge. Les autres hordes s'appelaient d'après les noms des familles de leurs chefs. Les gens riches aimaient beaucoup les habits garnis de martres zibelines. Pendant l'hiver, l'*Ojé* portait un bonnet fait de cette fourrure ; en été, il en avait un en filigrane d'or et pointu : ceux de tous ses sujets étaient faits de feutre blanc. Ils portaient le sabre et une pierre à aiguiser suspendus à la ceinture. Le bas peuple n'était vêtu que de peaux et allait nu-tête. Les femmes s'habillaient en drap, en serge, brocart, et autres tissus en soie, que les Hakas achetaient des marchands arabes qui venaient à *Ngan si* (Koutché) et à *Pe thing* (Ouroumtsi). L'*Ojé* avait son campement principal (1) dans les *Monts-Bleus* (Tsing chan en chinois); on le nommait *Midydjito*, et il était entouré de palissades. Les tentes de ce prince étaient en feutre, et celles de sa suite plus petites que les siennes. Ses sujets lui payaient les impôts en martres zibelines et en petits-gris. Le gouvernement civil et militaire était administré par six différents ordres d'officiers.

(1) Ce campement était éloigné de celui du khakhan des *Hoei hou* ou *Ouigour orientaux*, de quarante journées de chameau vers le nord-ouest. Ce dernier se trouvait sur la droite de l'Orkhon supérieur ; il est marqué sur notre quinzième carte. Pour se rendre de là à celui de l'Ojé, on faisait 600 ly au nord, et on rencontrait le *Sian ngo* ou la *Selengga*. Au nord-est de cet endroit de cette rivière sont des monts neigeux, et le terrain est rempli de sources et de ruisseaux. A l'orient des *Monts-Bleus* (Thsing chan), coulait une rivière nommée *Kian*, c'est le *Kem* ou *Ieniseï supérieur ;* on la passait sur deux barques jointes ensemble. Toutes ces eaux coulent vers le nord-est, traversent le pays des Hakas, se réunissent et vont au nord se jeter dans la mer. On voit, par cette description, que les *Monts-Bleus* étaient la chaîne du *Petit Altai*, et que le campement de l'*Ojé* des *Hakas* devait se trouver sur la gauche du *Kem* ou *Ieniseï*, à son entrée en Sibérie. A l'orient des Hakas étaient les *Thou khiu* ou *Turcs à chevaux de bois* (traîneaux). Ils se composaient de trois hordes nommées *Doubo*, *Milik'o* et *Odji*. Leurs chefs portaient le titre de *khieghin ;* leurs huttes étaient faites d'écorce de bouleau, et ils avaient une grande quantité de chevaux excellents. Pour passer sur la glace, ils se servaient de traîneaux; celui qui y était assis se poussait avec des béquilles faites de branches d'arbre recourbées, et se donnait par là un élan qui lui faisait faire jusqu'à cent pas en avant. A l'aide de ces traîneaux ils parcouraient les distances avec une vitesse incroyable. Ces peuples exerçaient leurs brigandages pendant la nuit, et enlevaient souvent des Kian kuen ou Hakas, pour en faire des esclaves.

Les Hakas vivaient généralement de chair et de lait de cavale; le roi seul mangeait des mets faits avec de la farine et du riz cuit. Leurs instruments de musique étaient la flûte traversière, le tambour, l'orgue chinois, la flûte droite, des cymbales et de petites cloches. Ils se divertissaient à voir des combats d'animaux et des danseurs de corde. Ils offraient des sacrifices aux génies qui président aux rivières et aux prairies; mais l'époque de ces solennités n'était pas déterminée. Leurs prêtres ou chamans s'appelaient *Gankhoun*. Les présents de noces consistaient en chevaux et en moutons; les riches les donnaient par centaines et par milliers. Durant les funérailles, ils ne se déchiquetaient point le visage; ils se contentaient de faire trois fois le tour du corps en hurlant, ensuite ils le brûlaient. Les os étaient gardés pendant un an entier avant qu'on les ensevelît; on allait de temps en temps pleurer le défunt sur sa tombe. En hiver, les Hakas couvraient leurs huttes d'écorces d'arbre. Ils avaient quelques champs cultivés qui leur fournissaient du panic, du froment et de l'orge. Pour moudre les grains, ils avaient des moulins à bras et des piloirs; ils faisaient avec ces grains des gâteaux et de l'eau-de-vie. Leur plus grande richesse consistait en chevaux d'une espèce très grande et très forte. Ils avaient aussi beaucoup de chameaux, de moutons, des moutons à grosse queue et des bœufs. Les lois de ce peuple étaient extrêmement sévères, et la peine de mort était la punition ordinaire. Si un voleur avait encore son père, on attachait au cou de celui-ci la tête du fils, et il était obligé de la porter jusqu'à la mort.

Le pays des Kian kuen ou Hakas était d'une grande étendue. Originairement ils étaient sujets des *Sie yan tho* (voyez le tableau ethnographique dans l'Atlas), qui leur envoyaient un *Khie li fa*, ou vice-roi. Les Kian-kuen avaient trois chefs, le premier nommé *Khy sy boui*, le second *Khiu cha bo*, et le troisième *Ami*, qui, d'un commun accord, administraient les affaires publiques. Ils n'avaient pas encore eu de communication avec la Chine, lorsqu'en 648, ayant appris que les *Thie le* ou *Hoei he* s'étaient soumis aux Thang, ils envoyèrent aussitôt un ambassadeur à l'empereur. Le Khie li fa, nommé *Chy bo khiu adzan*, qui était alors le chef des Kian kuen, vint en personne à la cour, où il fut très bien reçu. L'empereur érigea son palais en *fou*, ou juridiction du premier ordre, et lui donna le titre de *Kian kuen fou*. Le *Khie li fa* fut créé commandant des gardes campées à gauche, on lui donna aussi la charge de *Thou tou* ou gouverneur de province, et on le mit sous la juridiction d'un généralissime chinois. C'était de cette manière que les

Chinois rangeaient sous leur obéissance la plupart des principautés de l'Asie moyenne.

Vers l'an 709, le chef des Kian kuen envoya des présents à l'empereur *Tchoung tsoung* des Thang; ce prince les reçut avec plaisir, en disant à l'ambassadeur qui les avait apportés : « Votre royaume et le mien ont tous deux la même origine. » Il voulait dire par là que, comme le nom de sa propre famille était *Li*, et que le roi des *Kian kuen* prétendait descendre de *Li ling*, général chinois duquel j'ai parlé plus haut, ils étaient parents.

En 759 les Kian kuen furent entièrement défaits par les Hoei hou, et depuis ce temps ils ne purent plus communiquer avec la Chine. Après cet événement, les barbares septentrionaux leur donnèrent le nom de *Hakas* (Hia ka szu), qui, en langue hoei hou, signifie *visage jaune ou rougeâtre*. Ce peuple entretenait alors des relations amicales avec les *Arabes*, les *Thou fan* ou *Tubétains*, et avec les *Ko lou* ou *Go lou*; ceux-ci habitaient à l'occident du pays des Hakas. Les marchands arabes qui craignaient d'être dévalisés par les Hoei hou restaient chez les *Go lou* jusqu'à ce qu'une escorte des Hakas vînt les prendre sous sa sauvegarde. Les Arabes fabriquaient des brocarts d'une si énorme pesanteur, qu'il fallait vingt chameaux pour en porter une pièce entière. Ne pouvant pas la transporter autrement, ils la coupaient en vingt morceaux; tous les trois ans ils en donnaient un en présent au Hakas. Ce fait démontre que le commerce des Arabes dans l'intérieur de l'Asie était très florissant dans le VIIIe siècle. Les *Hoei hou* ou *Ouigour* donnaient à l'Ojé le titre de *Bi Kia toun Khie kin*, qui signifie, à ce que je crois, prince (*Khie kin*) du *Bi* et de la *Katounia*, rivières qui se réunissent dans l'ancien pays des Hakas ou Kirghiz, et forment l'*Ob*.

Aussitôt que la puissance des Hoei hou commença à tomber en décadence, l'Ojé des Hakas ou Kirghiz prit le titre de *Khakhan*. Les Hoei hou cherchèrent à le réduire, mais ils furent repoussés. Cette guerre dura vingt ans sans interruption; elle finit avec la défaite totale des Hoei hou. L'Ojé fit couper la tête à leur Khakhan, pilla son campement principal, situé sur l'Orkhon supérieur, et y mit le feu. La princesse chinoise, épouse de ce souverain, tomba entre les mains des Hakas, qui la firent partir avec une ambassade, et sous bonne escorte, pour la reconduire en Chine. Cependant les Hoei hou, qui s'étaient ralliés et avaient choisi un nouveau Khakhan, lui coupèrent le chemin, la reprirent et massacrèrent

l'escorte. Ces événements eurent lieu vers l'an 841 de notre ère. L'année suivante, l'Ojé s'approcha de la Chine, et s'empara de *Ngan-si* (Koutche), de *Pe thing* (Ouroumtsi), et du pays des Tatars. (Voyez pag. 156.)

En 843, ayant reçu la nouvelle de la mort de ses ambassadeurs, et ne pouvant avoir de communication avec la Chine, à cause des Hoei hou, qui étaient entre lui et cet empire, l'Ojé y envoya *Tihoughou,* qui avait le titre de *Kho sou* (1) ou de *brave de la gauche,* avec des lettres d'avis de ce qui s'était passé. Il proposa en même temps une alliance aux Chinois, et demanda la permission de détruire tout-à-fait les Hoei hou, et de transférer son siége au même endroit où leur prince avait auparavant eu son camp royal. Ce fut en 846 que les Hakas parvinrent à consommer la ruine des Hoei hou ; ils s'emparèrent de leur camp et de la princesse chinoise, les battirent complètement, et obligèrent le khan de se sauver chez les Toungouses à chariots noirs. Ne s'y trouvant pas en sûreté, ce prince fugitif se retira plus au nord, et chercha un asile chez les Chy goei (voyez pag. 91). Il n'y resta pas long-temps; les Chy goei furent vaincus par les Hakas en 848. C'est alors que les restes des Hoei hou, qui habitaient dans le voisinage de *Ngan si* (Koutché), vinrent demeurer à l'occident de la Chine septentrionale, dans le pays de Kan tcheou et de Cha tcheou. Les Hakas étaient alors maîtres de tout le vaste empire qu'avaient possédé les Hoei hou. La plupart des hordes de cette dernière nation furent soumises et détruites, et il n'y eut que celles qui s'étaient retirées du côté de l'occident qui subsistèrent encore pendant long-temps, et formèrent un empire assez redoutable.

Dans la suite, *Ojé khakhan* envoya demander à l'empereur les livres classiques, et peu de temps après le calendrier chinois. L'acceptation de ce dernier est regardée en Chine comme une marque de soumission; car la nation qui reçoit l'almanach du céleste empire se déclare son sujet. Le luxe que nous avons vu régner chez les Hakas, la circonstance que ce peuple avait une écriture, et le désir qu'il montrait de s'instruire, en demandant des livres aux Chinois, sont des

(1) *Kho* signifiait *brave* en langue *hakas,* qui, à ce que nous avons vu plus haut, était la même que celle des *Hoei hou* ou *Ouigour*: c'est le mot turc *k'otch. Sou* signifiait *gauche*, et correspond au mot *sol,* usité dans les autres dialectes turcs. Il faut remarquer que les Chinois ont l'habitude de supprimer les consonnes finales dans les mots étrangers, si ce ne sont pas des *ng* et des *n*, comme les seules consonnes qui ferment des syllabes chinoises.

marques qu'ils étaient déjà parvenus à un degré de civilisation qu'on n'aurait pas cherché, dans le moyen âge, chez les habitants de la Sibérie méridionale. Les anciennes inscriptions qu'on trouve encore dans le pays autrefois habité par les Hakas ou Kirghiz offrent des traits qui ressemblent assez aux *runes* de l'Europe septentrionale; on y reconnaît facilement des caractères grecs et latins. Ce fait curieux, joint à la certitude que nous avons que les *Kian kuen*, ancêtres des Hakas, avaient les yeux bleus, la peau très blanche et la chevelure blonde, fait soupçonner que les relations qui existaient jadis entre le nord de l'Asie et celui de l'Europe étaient plus fréquentes et plus intimes qu'on ne l'a pensé jusqu'à présent.

La puissance des Hakas ne paraît pas avoir été d'une longue durée. Leur khan, préférant sans doute l'ancien siége de la nation à sa résidence sur les bords de l'Orkhon, retourna, vers l'an 670, à son campement situé sur le Ienisei supérieur. Les hordes qui lui avaient été soumises regagnèrent insensiblement leur liberté, et l'accroissement du pouvoir des Khitan (voyez pag. 89), qui s'emparèrent de tous les pays situés entre la Chine et le lac Baïkal, contribua à faire rentrer les Hakas dans l'état de nullité politique où ils s'étaient trouvés avant leurs guerres contre les Hoei hou. L'histoire ne reparle pas d'eux avant l'époque de Tchinghiz khan. Ils portaient alors le nom de Kirghiz, et devinrent sujets de ce conquérant.

Alains ou Yan thsai.

Le plus ancien nom que les Chinois donnaient aux *Alains* fut celui de *Yan thsai*. Ils avaient eu connaissance de ce peuple à l'époque de la première expédition qu'ils firent dans l'occident, environ cent vingt ans avant notre ère. Le pays des Yan thsai se trouvait de quatre-vingts à cent lieues au nord-ouest de la Sogdiane; il était voisin d'un grand marais sans bords (1), c'était sans doute la mer Caspienne.

(1) C'est ainsi que les auteurs chinois s'expriment. D'après les observations récentes faites par les voyageurs russes qui ont visité les contrées situées à l'orient de la mer Caspienne, il paraît que cette mer était autrefois beaucoup plus étendue, et que le lac d'Aral en faisait partie. Le dessèchement des lacs et des rivières dans les pays de l'Asie moyenne, qui diminuent annuellement, donne beaucoup de probabilité à cette supposition; en effet, *M. de Mourawiéw* a reconnu les anciens bords de la mer Caspienne, qui se trouvent entre ses côtes et la pointe méridionale du lac *Aral*. Le *Djan daria*, ou le bras méridional et le plus fort des trois par lesquels le *Sir* ou *Iaxartes* se jette dans l'Aral, s'est desséché depuis dix ans; et le *Kouwan*

On y comptait cent mille archers, et les habitants ressemblaient pour les mœurs, les usages et l'habillement, à ceux de Khang khiu ou de la Sogdiane. Dans le premier et le second siècle après J.-C., les Yan thsai furent nommés *A lan na*, et (vraisemblablement par erreur) *A lan liao*. Ils étaient alors soumis aux Sogdiens, et habitaient dans des villes. Le climat de leur pays était chaud et peu variable; on y trouvait beaucoup de pins fort hauts et de l'herbe blanche (Pe thsao). Dans la première moitié du troisième siècle ces peuples furent appelés simplement *A lan* par les Chinois. Ils confinaient alors à l'occident avec l'empire romain, c'est-à-dire ils s'étaient déjà étendus jusqu'au Caucase oriental. Leur pays était riche en bétail et en martres. Les habitants étaient nomades et voisins du grand lac marécageux; ils s'étaient délivrés du joug des Sogdiens. De 435 à 480, ils furent nommés *Southe* ou *Sout*, et ils eurent des relations fréquentes avec les empereurs de la dynastie de Goei, qui régnait dans le nord de la Chine. On les connaissait aussi sous la dénomination de *Sou the kui mung*. Il y avait chez eux d'excellents chevaux, des bœufs, des moutons, et, entre différentes espèces de fruits, une grande quantité de raisins avec lesquels ils faisaient du vin délicieux. Le sol et l'eau étaient très bons; on y récoltait une plante céréale appelée *ta ho* (1), qui atteignait à la hauteur d'une toise chinoise. Ce pays était partagé en plusieurs petites principau-

daria, formant le bras du milieu, a diminué considérablement en cent ans. Les environs du lac Aral démontrent clairement que ses bords se sont rétrécis, et que les sables mouvants contribuent puissamment à lui faire perdre du terrain. Les mêmes observations ont été faites pour les lacs du pays appelé Baraba, situé dans la Sibérie occidentale. Il paraît aussi, d'après les auteurs chinois, qu'il existait dans le milieu de la Sibérie, il n'y a que peu de siècles, un grand lac appelé la *mer Amère*, que traversait le Ieniseï. Les débris de cette mer sont les lacs salés de la Baraba et les marais immenses qui se trouvent entre le Ieniseï et l'Ob. Tous ces faits prouvent que les auteurs anciens n'avaient pas tort de donner à la mer Caspienne une étendue beaucoup plus grande, de l'orient à l'occident, qu'elle ne l'a de nos jours, et de se taire totalement sur l'existence du lac d'Aral, qui, en effet, n'était de leur temps que la partie orientale de cette mer. A l'époque d'Hérodote, la branche principale du *Iaxartes*, qu'il appelle *Araxes*, tombait dans la mer Caspienne; trente-neuf autres bras de ce fleuve se perdaient dans des marécages, vraisemblablement desséchés à présent, et faisant parti du step des Kirghiz; c'est donc un terrain gagné par les sables sur la partie de la mer Caspienne devenue plus tard l'Aral.

(1) C'est peut-être le *djogan* de nos jours, qui est très répandu dans l'Asie moyenne.

tés, et on y comptait plus de quatre cents lieux murés. Anciennement, ajoute l'histoire de la dynastie des Goei, les Hioung nou ayant tué le roi des *A lan*, possédèrent son pays jusqu'à l'époque de *Wang hou ni* (ou du roi *Hou ni*). Autrefois les marchands *Sout* ou *Alains* faisaient un grand commerce dans les terres de *Liang* (voyez pag. 99 et 113); mais ayant commis des violences à *Kou thsang* (voyez pag. 113 et la carte 10 de l'Atlas), on les traita comme des brigands et on les arrêta. Ce ne fut que sous le règne de *Kao tsoung* des Goei (de 452 à 465) que le roi de *Sout* envoya une ambassade chargée de racheter ses sujets. *Sou y* et *Wen na cha* sont deux autres noms donnés dans l'histoire chinoise aux *A lan*, desquels elle ne fait plus mention après l'an 565 de notre ère.

Détails sur les Alains, donnés par les anciens.

Après avoir fait connaître ce que les historiens chinois rapportent des Alains, je dois donner un résumé de ce qu'on lit sur ce peuple dans les auteurs de l'antiquité. Le nom des *Alains* se trouve pour la première fois dans Denys de Charax, géographe grec, qui écrivait dans les dernières années du règne d'Auguste. Il les appelle un peuple puissant, et vante le grand nombre de leurs chevaux. Ils vivaient alors sur les bords du palus Maéotis et de la mer Noire, entre le Don et le Dniepr; ils habitaient l'ancien pays des Rhoxolans et Jazyges, qu'ils avaient poussés plus à l'occident. Les Alains étaient de la même origine que les Aorses, et Ptolémée confond ces deux nations dans une seule, qu'il appelle *Alanorses*. Outre les *Alains* et *Aorses occidentaux*, qui habitaient dans la partie méridionale de la Russie européenne, il y avait aussi des branches orientales de ces peuples, qui demeuraient à l'est du Volga et au nord de la mer Caspienne : ceux-ci étaient beaucoup plus puissants que les premiers, ils faisaient un grand commerce, qui les enrichit considérablement.

Ammien Marcellin, écrivain de la seconde moitié du IVe siècle, nous a laissé des détails précieux sur les *Alains*. « Le Danube, dit-il, augmenté par » plusieurs rivières, passe par le pays des Sauromates, lequel s'étend jusqu'aux » rives du Tanaïs, qui sépare l'Asie de l'Europe. Quand on l'a passé, on trouve » les *Alains*, habitant une grande étendue de pays dans les déserts de la Scythie. » C'est de quelques montagnes qu'ils ont reçu le nom d'Alains; plusieurs nations » qu'ils ont vaincues, adoptèrent peu à peu cette même dénomination; absolu- » ment comme c'était arrivé avec les Perses. Parmi les peuples soumis par » les Alains se trouvent les *Neures*, qui habitent au milieu des terres, près des

» coteaux fort élevés et escarpés en plusieurs endroits. Ils sont resserrés par les » glaces du septentrion. Après eux se trouvent les *Vidimes* et les *Gélons*, peu- » ples tout-à-fait sauvages, qui se font des vêtements et des caparaçons pour » leurs chevaux de la peau de leurs ennemis écorchés. Au reste, c'est une nation » belliqueuse. Les *Agathyrses* sont limitrophes des *Gélons;* ils se peignent le » corps et les cheveux en couleur bleue; le bas peuple avec des petites taches » clair-semées, mais les nobles avec des taches plus foncées, plus larges et en » plus grande quantité. Après ceux-là viennent les *Melanchlenes* et les *Anthropo-* » *phages*, répandus en différents endroits, et vivant de chair humaine. Pour cette » raison tous leurs voisins s'éloignent d'eux : c'est pourquoi toute la plage orien- » tale, jusqu'au pays des Sères, est inhabitée. De l'autre côté, à l'orient, et près » des demeures des Amazones, sont les *Alains;* ils s'étendent parmi les nations » nombreuses des contrées asiatiques, et j'ai même appris que leurs habitations » vont jusqu'aux rives du *Gange* (1), qui traverse l'Inde, et va tomber dans la mer » australe. Je ne citerai point ici les diverses nations qui composent celle des » Alains, répandus dans ces régions, dans l'une et l'autre partie du monde. Ils sont » en effet dispersés sur une grande surface de terrain, car ces nomades parcourent » un pays immense. Par la suite des temps, tous ces peuples dispersés en tant de » lieux ont été connus sous le seul nom d'*Alains*, parcequ'ils se ressemblent » pour les mœurs, pour la férocité, et pour la manière de faire la guerre. Ils n'ont ni » maisons ni l'usage de la charrue; ils vivent de chair et de beaucoup de laitages; » ils sont assis continuellement sur des chars couverts de nattes faites d'écorces » d'arbre. Quand les Alains arrivent dans un lieu où il y a de l'herbe, ils s'y arrê- » tent, et disposent leurs chariots en cercle. Ils y prennent leurs repas comme des » bêtes sauvages. Ils roulent, comme des villes mobiles, ces chariots, qui contien- » nent tout leur avoir. C'est là qu'habitent les hommes et les femmes; leurs enfants » y naissent et y sont élevés et nourris, car ce sont là leurs demeures perpé-

(1) On voit par les anciennes traditions de la Perse, conservées dans le *Chah nameh* de Firdoussi, qu'anciennement les *Alains* (*Alanân*) habitaient le versant septentrional du Paropamisus, près du pays de *Ghour* ou *Ghordjeh*. Le roi *Kai khosrou* chargea *Lohrasp* d'y combattre les Touraniens, qui, ayant passé le Djihoun, venaient faire une invasion dans l'Irân. Lohrasp chassa l'ennemi de Ghour et d'Alanân, et reçut ces deux provinces en fief, qu'il garda jusqu'à son avénement au trône.

» tuelles; et, en quelque lieu qu'ils aillent, ils regardent le chariot comme leur » maison natale. En marchant, ils font précéder les chars par le gros bétail et par » les brebis; mais ils ont le plus grand soin de leurs chevaux, qu'ils préfèrent à » tout. Là les campagnes sont toujours vertes, entremêlées de bocages et d'arbres » fruitiers; de sorte qu'on n'a pas besoin de porter des fourrages et des vivres: » c'est l'effet de l'humidité du terrain et du grand nombre de rivières qui l'arrosent.

» Tout âge et tout sexe qui n'est pas propre à la guerre se tient autour des cha- » riots, où il est renfermé comme dans une place légèrement fortifiée. La jeunesse, » accoutumée depuis l'âge le plus tendre à monter à cheval, croirait déroger en » marchant à pied. Tous sont militairement disciplinés et de bons soldats. C'est » pour la même raison que les Perses, qui sont originairement Scythes, soit si » propres au métier de la guerre.

» Les Alains sont presque tous beaux et de haute stature; ils ont les cheveux » médiocrement blonds; leurs yeux, quoique terribles, ont pourtant de la dou- » ceur. Comme ils sont armés à la légère, ils peuvent marcher très vite; ils res- » semblent en tout aux Huns, si ce n'est qu'ils mènent une vie un peu moins rude » et qu'ils sont mieux vêtus. Ils font leurs chasses et portent leurs brigandages » jusqu'aux Palus-Mæotis et jusqu'au Bosphore Cimmérien, de même que sur les » confins de l'Arménie et de la Médie. Autant le repos est délicieux pour les » hommes tranquilles et paisibles, autant les périls de la guerre ont de charmes » pour les Alains. On regarde comme heureux, dans ce pays, celui qui perd la » vie dans le combat; ceux qui vieillissent ou qui meurent d'accident sont ré- » putés lâches et chargés d'injures. Rien ne paraît plus glorieux à leurs yeux qu'un » homme tué dans un combat, de quelque rang qu'il soit. Ils conservent comme des » trophées la peau de la tête de leurs ennemis, et ils s'en font des harnais pour leurs » chevaux de bataille. Il n'y a chez eux ni temples ni lieux saints. L'épée, à la mode » des barbares, y est fichée toute nue en terre; ils la révèrent en cet état comme » d'autres nations adorent le dieu Mars. Ils prédisent l'avenir d'une manière admi- » rable, en prenant des verges d'osier, les plus droites qu'ils puissent trouver, et » les liant ensemble: puis, ayant fait dessus quelques charmes, ils y voient claire- » ment ce qui doit arriver. Anciennement ils ne connaissaient pas la servitude, » tous étant réputés de sang noble. Ils élisent encore aujourd'hui juges ceux qui » se sont rendus célèbres dans toutes les guerres. »

Massagètes, nom général.

Ammien dit expressément que les *Alains* étaient le même peuple qui anciennement fut connu sous le nom de *Massagètes*. Du temps de Cyrus, les *Massagètes* habitaient à l'est et à l'ouest de la partie supérieure de la mer Caspienne. Cyrus fit deux campagnes contre eux, dans des directions différentes, l'une à l'est et l'autre à l'ouest. C'est dans cette dernière qu'il perdit une grande bataille et la vie, aux rives de l'*Araxes*, tandis que, pendant la première, il avait fondé la ville de Cyropolis, sur les bords de *Iaxartes*.

Dans le deuxième siècle, les Alains, vivant dans de vastes contrées comprises entre le Don et le Dniepr, attaquèrent les Romains, dans le voisinage de l'Ister ou du Danube, vraisemblablement par les plaines inhabitées de la Moldavie, car les autres chemins étaient fermés et bien gardés. Dans le troisième siècle, les Goths commencèrent à se répandre dans les pays occupés par les Alains. D'après le témoignage formel de Procope, les Goths étaient de la même souche que ces derniers, qui se lièrent avec eux, et les accompagnèrent dans leurs expéditions guerrières. Après la décadence du grand empire goth, une partie des Alains se transporta sur les bords du Danube, fit cause commune avec les Vandales, et les suivit, dans leurs migrations occidentales, jusqu'en Espagne et en Afrique, où plus tard on ne distinguait plus ces deux peuples. Cependant la grande masse des Alains se retira à l'orient du Tanaïs, où elle s'accrut par la réunion de plusieurs peuplades, qu'Ammien, qui suivit en cela Hérodote, nomme *Boudiniens* et *Gélons*, mais qui, en effet, étaient les *Iaxamates* et les *Sirakes*, dont les noms disparaissent dans les temps postérieurs à cet événement. Ainsi renforcés, les Alains eurent leurs campements volants dans les pays, entre la mer Caspienne et les Palus-Mæotis, jusqu'au Bosphore, et recommencèrent, à l'instar de leurs ancêtres, les Massagètes, à faire des invasions dans les provinces septentrionales de l'empire des Perses. La première mention de ces *Alains asiatiques* se trouve sous le règne de Vespasien; ils venaient alors de l'Hyrcanie, et entrèrent en Médie par les Portes Caspiennes. Sous Tibère, Suétone les connaissait comme habitants du Caucase oriental. De là ils ne cessèrent de faire des incursions en Perse, et le monarque de cet empire demanda à Vespasien du secours contre eux. Sous Hadrien ils dévastèrent les provinces romaines, et le préfet de la Cappadoce écrivit un mémoire sur la tactique à suivre contre les Alains. Le Daghestan, appelé par les anciens *Albanie*, était donc habité par les Alains, et il

n et Alban.

est plus que vraisemblable que *Alban* et *Alan* étaient deux noms qui désignaient le même peuple. Josèphe écrit toujours *Alan* pour *Alban*, et l'empereur Julien dit, dans un discours adressé à ses troupes: « Pompée a déjà fait la guerre aux « *Albaniens* et aux *Massagètes*, que nous appelons à présent *Alains*. » Ce que nous lisons dans les historiens chinois sur la fertilité du pays des *Alan*, sur la culture des céréales et de la vigne à laquelle ce peuple se livrait, et sur le grand nombre de ses villes et de ses habitations murées, ne peut s'appliquer qu'à l'Albanie, où les Alains avaient adopté des demeures stables, tandis que leurs compatriotes, au nord du Caucase, étaient restés nomades, comme le disent les mêmes auteurs, et ceux de l'antiquité. Nous savons que les *Alains* étaient un peuple de race indo-germanique qui avait reçu son nom des montagnes qu'il habitait : or le mot *alb* ou *alp*, qui a donné le nom aux *Alpes*, signifie *montagne* dans les langues teutoniques ; on voit donc qu'*Alban* présente la même signification qu'*Alan*. Le nom des Albaniens, dans le Caucase, se perdit insensiblement, et Procope n'y connaît que les *Alains*, qui cependant habitaient la même partie de cette montagne occupée auparavant par les Albaniens.

ité des Alains des Ossètes Caucase.

J'ai démontré, dans l'édition française de mon Voyage en Géorgie (t. II, pag. 437 et suiv.), que les *Alains*, placés par Constantin Porphyrogénète (948 de Jésus-Christ) au milieu du Caucase, étaient le même peuple que les *Ossètes* de nos jours. Les auteurs arabes du moyen âge donnent aussi le nom de *pays* d'*Alan* à l'Ossétie, et celui de *porte* d'*Alan* à la fameuse porte caucasienne appelée *Daïran* ou *Dariéla* (*voy.* pag. 118) par les habitants du pays.

Vers la fin du quatrième siècle les tribus farouches des *Huns* se déchaînèrent contre l'Europe, ébranlée par la décadence de l'empire romain, et par l'agitation née des progrès d'une religion nouvelle, qui, cherchant la vertu pour appui, ne trouvait que le vice. Les Alains étaient le premier peuple exposé aux fureurs des Huns; ils essayèrent de les combattre, mais ils furent défaits, et finirent par s'allier de bon gré aux vainqueurs. Ces deux nations puissantes tournèrent leurs armes contre les Goths, qui succombèrent. Alors rien ne put résister à l'impétuosité avec laquelle les Huns s'emparèrent de la moitié de l'Europe. Depuis cette époque, l'histoire ne connaît d'autres Alains que ceux qui, fixés dans le Caucase, n'ont plus joué de rôle dans l'histoire.

Le nom de Massagètes, sous lequel les Alains furent anciennement compris,

s'appliquait, à ce qu'il paraît, à la plus grande partie des peuples de race indo-germanique qui habitaient sur les bords septentrionaux et orientaux de la mer Caspienne. Ceux qui se trouvaient à l'est de cette mer vivaient en partie de leurs troupeaux : mais ils étaient aussi agriculteurs, et habitaient dans des villes. Les auteurs chinois le remarquent expressément; et quand Alexandre entra dans la Bactriane, dans l'Hyrcanie, et dans la Sogdiane, il y trouva un grand nombre de villes et de bourgs très peuplés, de même que des pays riches et bien cultivés. Les nomades ne campaient alors que sur l'Oxus inférieur et sur le Iaxartes. Ils se divisaient en deux grandes branches: l'occidentale, appelée *Daaï*, habitait dans les plaines qui bordent la mer Caspienne; et l'orientale, composée des Massagètes et des Daces, errait sur les bords du Iaxartes. Les *Daaï* sont le même peuple appelé par les Chinois *Ta hia* (voyez le tableau ethnographique dans l'atlas). Anciennement le Iaxartes porta aussi le nom de *Tanaïs*. Alexandre ayant quitté *Maracanda*, la capitale des Sogdiens, se porta sur le Tanaïs. Arrien, l'historiographe de ce conquérant, ajoute, d'après l'autorité d'Aristobule, que ce fleuve portait aussi le nom barbare d'*Orxantes*. Il place ses sources dans le mont *Caucase*, qui ici est l'*Hindoukouch*, et le fait se jeter dans la mer Caspienne. Il le distingue de l'autre Tanaïs, mentionné par Hérodote, comme le huitième fleuve de la Scythie; celui-ci sortait d'un grand lac, et tombait dans le Palus-Mæotis. On a cru jusqu'à présent que c'était par erreur que les anciens avaient attribué le nom de *Tanaïs* au *Sihhoun*, ou *Iaxartes*; mais cette méprise apparente s'explique facilement, quand on sait que les peuples qui habitaient sur les bords des deux Tanaïs étaient de la même souche et parlaient la même langue. Celle des Alains ou des Massagètes s'est conservée dans l'idiome des Ossètes du Caucase : or, chez ce peuple, *don* ou *dan* signifie eau et fleuve. C'est de cette racine que dérivent les noms du *Danube*, du *Danastris* ou *Dniestr*, du *Danapris* ou *Dniepr*, aussi bien que celui des deux *Tanaïs*, dont l'un est le *Don* même, et l'autre le *Iaxartes*.

Peuples indo-germaniques de l'Asie centrale.

L'Asie centrale, entourée des hautes chaînes des *Monts célestes*, du *Thsoung ling*, et du *Kuen lun*, comprend la *Scythie au-delà de l'Imaüs*, et la *Sérique* des géographes anciens. Ce vaste pays comprend des vallées fertiles et des déserts affreux. Un auteur chinois, de la seconde moitié du dernier siècle, assure que la partie déserte de l'Asie centrale paraît être un ancien fond de mer, qui est bordé,

depuis Pidjan et Kachghar jusqu'à la frontière septentrionale du Tubet, par des pays susceptibles de culture. Cette triste contrée, ajoute-t-il, présente une vaste solitude impraticable, entrecoupée de marécages, de terrains dont la superficie montre la roche vive, de montagnes, de mares d'eau, de ruisseaux, d'abîmes horribles, de sources, de terrains inondés, de plaines couvertes de cailloux roulés par les vagues, de rivières qui changent souvent leur cours, de lacs et de sables mouvants. Ces derniers empiètent annuellement sur les terrains fertiles qui les avoisinent, et sur les plaines riantes qu'ils enceignent. On n'aperçoit plus qu'un immense désert là où il y avait anciennement des villes florissantes et des populations fortunées: tout a été enseveli par les sables, et dans ces plaines arides on chasse à présent le chameau sauvage.

Khotan. Les premiers habitants de l'Asie centrale que l'histoire connaît étaient de la race indo-germanique. Nous devons à M. *Abel-Remusat* l'importante découverte qu'on parlait à Khotan, avant l'ère chrétienne, le sanscrit, ou une langue qui lui ressemblait beaucoup. D'après les relations chinoises, traduites par ce savant, *Khotan* paraît avoir été dans son origine une colonie hindoue. Son nom dérive du mot sanscrit *Kou-stana* (Kiu sa tan na), qui signifie *mamelle de la terre*. La religion de Bouddha florissait déjà avant notre ère dans ce pays. C'est vraisemblablement de là qu'elle s'est répandue dans d'autres contrées voisines, et parmi presque tous les nomades de l'intérieur de l'Asie. Les *Samans* ou *Chamans*, qu'on trouve encore aujourd'hui chez ces barbares, et qui à présent ne font que le métier de prêtres-jongleurs, dérivent vraisemblablement des anciens Samanéens de l'Hindoustan, et le culte superstitieux qui leur sert à s'enrichir aux dépens des hommes crédules n'est que la dernière trace du système religieux répandu autrefois parmi leurs ancêtres. Le bouddhisme s'est conservé à Khotan, et dans les autres villes de l'Asie centrale, jusqu'au moment où les Turcs mahométans et conquérants les ont envahis. Firdoussi connaissait dans cette contrée le château et le pays de *Kenk* ou *Ghenk*, situés au-delà de Khotan dans un climat fortuné, qui furent donnés en apanage à *Siawech* quand il épousa *Ferengis*, fille du roi de Touran. Or *Kenk* ou *Kenek* désigne, en persan, les temples hindous; ce lieu était peut-être une ville sacrée, composée de temples et de couvents, comme *H'lassa* (Lassa), la capitale du Tubet, l'est encore aujourd'hui. Les environs de Khotan étaient couverts de couvents où les bouddhistes des pays orien-

taux allaient chercher les livres sacrés et les traditions de leur croyance, longtemps avant que cette religion eût pénétré dans le Tubet (pag. 148). C'était principalement par le Kachemir que les habitants de Khotan entretenaient des relations avec l'Inde ; ils avaient imité les lettres, les lois et la littérature de ce pays. Cette imitation les avait policés de bonne heure, et avait modifié leurs mœurs et leur langue, qui différait de celle des peuples voisins. Ils honoraient extrêmement *Bouddha*, et étaient si attachés à sa loi, qu'ils avaient plus de cent *Kia lan* ou couvents, dans lesquels vivaient au-delà de cinq mille religieux: tous étaient adonnés à l'étude de leur loi et de leurs mystères.

Origine miraculeuse des rois de Khotan.

Les rois de ce pays prétendaient tirer leur origine miraculeuse du dieu *Pi cha men*. Anciennement, disaient leurs annales, ce royaume était un pays désert et inhabité. Le dieu *Pi cha men* vint s'y fixer. Le fils aîné du roi *Wou yeou* (exempt de tristesse) fut aveuglé dans le royaume de *Tan tchha chi lo*. Le roi *Wou yeou*, pour se venger, chargea son ministre de faire transporter le chef de sa famille dans les vallées, au nord des montagnes neigeuses, au milieu du désert. Ces exilés, étant arrivés à la frontière occidentale de ce pays, se choisirent un chef qu'ils nommèrent leur roi. Dans ce même temps, le fils de l'empereur des terres orientales fut aussi exilé, et vint avec sa suite se fixer à la frontière de ce pays, qui est du côté de l'est, où il se fit roi. Il se passa quelque temps sans que les deux colonies eussent aucune communication ; mais enfin on se rencontra en allant à la chasse dans le désert. Bientôt il s'éleva des disputes entre les deux partis; ils étaient prêts à se battre, quand quelqu'un fit observer qu'il ne fallait pas se hâter; qu'il valait mieux achever la chasse, et prendre un jour pour se trouver ensemble dans le même lieu et y vider la querelle par les armes. Cette proposition fut acceptée; on tourna bride, et chacun retourna chez soi faire les préparatifs, exercer les chevaux, et animer les soldats et les officiers. Au jour convenu, les deux armées se trouvèrent au rendez-vous; et, dès qu'on s'aperçut, on sonna la charge. Le chef de l'occident perdit la bataille; on le poursuivit dans le nord, et on lui coupa la tête. Le prince d'orient, vainqueur, s'appliqua à réunir les fuyards, et les transporta dans le milieu du pays, où il fonda une ville qui fut construite d'une manière miraculeuse. Les murailles, ajoute l'auteur, ne sont pas plus élevées que celles d'une autre ville; mais celle-ci est néanmoins si difficile à prendre, que depuis l'antiquité personne ne s'en est jamais emparé. Le

roi bâtit encore d'autres villes; il s'occupa de gouverner le peuple en paix et de rendre son état florissant. Arrivé à un âge très avancé sans avoir d'héritiers, il envoya ses courtisans faire leur prière au dieu Tchamen, pour qu'il lui accordât un successeur. En effet, le front de la statue s'étant ouvert, il en sortit un enfant, qu'on reçut et qu'on porta au roi. Les gens du pays se livrèrent à la plus grande joie; mais l'enfant ne voulant pas téter, on craignit qu'il ne pût vivre; on retourna alors vers le dieu, et on lui adressa des prières ferventes pour qu'il voulût bien nourrir le prince. Quand on fut devant la statue du dieu, la terre s'éleva tout d'un coup en forme de mamelle, et le divin enfant se mit à téter; il grandit, et devint bientôt un prince accompli, prudent, courageux, digne en tout du dieu auquel il fit bâtir un temple pour lui rendre des honneurs comme à son aïeul. C'est de lui que descend la génération des rois qui se sont succédé sans interruption dans ce pays, et voilà pourquoi on voit dans le temple du dieu un si grand nombre d'objets précieux qui y ont été déposés en offrande, sans qu'aucun roi ait manqué de s'acquitter de ce devoir. La mamelle sortie de terre, qui servit à nourrir le fondateur de la race royale, a donné naissance au nom que porte le pays.

Rapport singulier entre les traditions asiatiques et égyptiennes.

Je ne puis m'empêcher de présenter un rapprochement singulier entre les traditions conservées dans les annales de Khotan, et de celles qui sont rapportées par Hérodote, d'après le récit des prêtres égyptiens. Une armée de *Hioung nou*, très considérable, vint faire une invasion dans le royaume de Khotan. Le roi de ce pays n'avait pas de forces suffisantes pour s'opposer à l'ennemi; il fit donc préparer un sacrifice aux rats du désert, et les supplia d'être ses auxiliaires. La même nuit il vit en songe un gros rat, qui lui dit: « Vous avez réclamé notre secours, disposez vos troupes pour livrer bataille demain matin, et vous serez vainqueur. » Le lendemain le roi attaqua à l'improviste les Hioung nou; ceux-ci, surpris, voulurent monter à cheval et endosser leur armure; mais il se trouva que les harnais de leurs chevaux, les habits des soldats, les cordes des arcs, les courroies de leurs cuirasses, tout ce qui était fait d'étoffe ou de fil avait été entièrement rongé et détruit par les rats. Ainsi privés de tout moyen de défense, ils tombèrent sous les coups de leurs ennemis; leur général fut tué, et l'armée entière faite prisonnière. Le roi de Khotan voulut témoigner aux rats sa reconnaissance pour un service si important; il construisit

un temple, fit des sacrifices, et depuis ce temps on n'a cessé d'y apporter des offrandes. — Voilà l'extrait du récit asiatique; entendons à présent celui des Égyptiens, rapporté par Hérodote (II, 141).

« A la mort d'*Anysis*, un prêtre de Vulcain, nommé *Sethos*, lui succéda. Ce » roi négligea beaucoup l'ordre des guerriers... Lorsque, peu de temps après, une » armée nombreuse, commandée par *Sannacharib*, roi des Assyriens et des Arabes, » vint attaquer l'Égypte, aucun des guerriers égyptiens ne voulut marcher. Le » prêtre-roi, inquiet de ce refus, et incertain du parti qu'il devait prendre, entra » dans le temple de Vulcain, et vint déplorer aux pieds de la statue du dieu les » malheurs qui le menaçaient. Pendant qu'il exhalait ses plaintes, le sommeil » s'empara de ses sens, et il lui sembla voir en songe le dieu debout près de lui, » qui le rassurait, et lui promettait qu'avec le secours qu'il allait recevoir il n'au- » rait rien à craindre de l'armée arabe. Le roi, plein de confiance dans cette vi- » sion, rassembla tous ceux qui consentirent à le suivre; il marcha vers Péluse, » qui est le point par lequel on peut pénétrer en Égypte, n'ayant avec lui aucun » soldat, mais seulement un ramas de marchands, d'artisans, et de journaliers. Il » était à peine arrivé, qu'un nombre infini de rats champêtres se répandirent dans » le camp ennemi, et, pendant le cours d'une seule nuit, rongèrent si bien les cordes » des arcs, les carquois, et jusqu'aux attaches des boucliers, que l'armée, privée » de toute espèce d'armes, fut contrainte de prendre la fuite le lendemain, pour- » suivie par les Égyptiens; elle perdit beaucoup de monde. En mémoire de cet » événement, on voit, dans le temple de Vulcain, une statue de pierre qui re- » présente Sethos tenant dans sa main un rat, avec cette inscription : *En me » voyant, apprenez à révérer les dieux.* »

Les premières relations que les Chinois eurent avec *Yu thian* ou *Khotan* remontent à la fin du second siècle avant notre ère. Le roi de ce pays faisait alors sa résidence dans la ville occidentale; on y comptait 2,300 maisons et 19,300 habitants. Le nombre des soldats d'élite ne s'élevait qu'à 2,400. Il y avait un premier ministre, un général de droite et un de gauche, deux chefs pour la cavalerie, un commandant de la ville occidentale et un autre de la ville orientale. Khotan a toujours été célèbre pour la grande quantité de *yu* ou *jade oriental* que roulent ses rivières. Cette pierre fait encore le principal objet du commerce

de cette contrée, car elle est extrêmement recherchée par les Chinois et d'autres peuples voisins.

En 73 après Jésus-Christ, lorsque *Pan tchao* (page 65) fut nommé généralissime et commandant des contrées occidentales, le roi de Khosan fit sa soumission. Il y avait alors dans la capitale 83,000 habitants et 30,000 soldats. Quelque temps auparavant le roi de *So kiu* ou *Iarkiang*, étant devenu puissant, subjugua le pays de Khotan et déposa le roi. Vers l'an 70, le général *Hieou mou pa* se révolta contre le prince de So kiu et prit le titre de roi de Yu thian. Son successeur, *Kouang te*, le même qui se soumit à Pan tchao, détruisit à son tour le royaume de So kiu, et rendit au pays son ancienne splendeur. Treize états, situés dans le nord-est jusqu'à Kashghar, reconnurent son autorité. Vers le même temps le roi de Chen chen, pays au nord-est de Khotan et dans le voisinage du grand lac salé, appelé actuellement *Lob*, commença aussi à devenir puissant. Depuis ce temps ces deux pays de l'Asie centrale furent les clefs de la route méridionale qui conduit des monts Thsoung ling à la Chine.

Depuis cette époque aussi les princes de Khotan et des autres états de l'Asie centrale ont toujours obéi aux Chinois, aux nations turques, aux Tubétains, ou à d'autres peuples qui dominaient dans les vastes contrées comprises entre l'Himalaya et l'Atlaï. Le bouddhisme y resta la religion dominante jusqu'au moment où ces pays furent vaincus par les Turcs Hoei hou, qui y introduisirent l'islamisme. Il paraît cependant que le culte de Bouddha s'y est conservé encore long-temps, et qu'il n'y a totalement cessé que sous les successeurs de Tchinghiz khan dans le Turquestan.

ÉVÉNEMENTS

DE LA CHINE

JUSQU'A LA FIN DE LA DYNASTIE DE THANG, EN 907 DE JÉSUS-CHRIST.

San koue, ou trois royaumes. 220 de J.-C.

Nous avons laissé l'histoire de la Chine à l'époque de la division de cet empire en trois royaumes, qui eut lieu vers l'an 220 de notre ère, et après l'extinction de la dynastie des Han.

Goei.

Le royaume de *Goei*, dont l'illustre *Thsao thsao* avait jeté les fondements, comprenait toute la moitié de la Chine située au nord du Kiang et de la chaîne des monts Peling. Sa capitale était *Lo yang* : les royaumes de l'Asie centrale qui avaient été les alliés des Han conservèrent les mêmes relations amicales avec les empereurs de Goei. Ces derniers dominèrent aussi sur le reste des hordes de Hioung nou, qui avaient leurs habitations et leurs pâturages au nord de la province de *Chen si*, au pied des monts de *In chan* jusqu'aux sources de l'*Orkhon*.

226 de J.-C.

Thsao phi, fils de *Thsao thsao* et premier empereur des Goei, mourut en 226, après un règne de sept ans. Comme il n'avait pas d'enfants, il déclara *Thiao joui*, son frère, prince héréditaire. Celui-ci monta sur le trône sans éprouver aucune opposition. Sun khinan, prince d'*Ou*, ou de la Chine méridionale, apprenant la mort de *Thsao phi*, crut l'occasion favorable pour tenter quelques conquêtes sur les terres des Goei, mais il fut battu, et contraint de se retirer avec perte. L'empereur de *Chou* ou *Chou han*, qui possédait une partie de la Chine occidentale, ou la province actuelle de *Szu tchhouan*, étant de la famille impériale des Han, se regardait par cette raison comme le véritable souverain de la Chine, quoiqu'il n'en possédât qu'un cinquième. Croyant la puissance des Goei abattue par le décès de Thsao phi, il se prépara à la guerre, et faisait continuellement exercer

Royaume d'Ou

Royaume de Chou ou Chou han.

ses troupes. Les états des *Goei*, qui depuis plusieurs années n'avaient point eu la guerre avec ceux de *Chou*, ne s'attendant pas en être attaqués, n'étaient point en état de défense. *Tchu kouo liang*, ministre et général de l'empereur des Chou han, partit brusquement avec une grande armée pour tomber sur eux au dépourvu; il jeta, en effet, une si grande terreur sur son passage, qu'il soumit plusieurs cantons sans la moindre résistance. Cependant le prince des *Goei* envoya à sa rencontre le fameux général *Szu ma y*. Cet habile guerrier mit des garnisons dans toutes les villes qui étaient le plus exposées, et, ne voulant pas risquer le sort d'une bataille, quelque artifice que pût employer son ennemi pour l'y engager, il s'enferma dans un camp, qu'il étendit le plus qu'il fut possible. *Tchu kouo liang* se vit alors contraint de camper aussi; mais il se trouvait dans un pays où il ne lui était pas aisé d'avoir des vivres, car le plan de *Szu ma y* était de laisser les troupes de l'ennemi se consumer d'elles-mêmes; Szu ma y évita donc toujours d'en venir aux mains, malgré l'ardeur dont les siens étaient animés pour combattre, malgré les reproches et les chansons satiriques qu'on faisait contre lui dans son propre camp, malgré toutes les ruses de *Tchu kouo liang*, qui le provoqua, qui l'insulta, jusqu'à lui envoyer des habits de femme; il resta inébranlable. Il ne voulut pas, pour un point d'honneur mal entendu, sacrifier les intérêts de son prince, ni perdre de vue la véritable gloire attachée au succès. Ce qu'il avait prévu arriva en partie: la disette, les défections, et les maladies, ayant épuisé l'armée des *Chou han*, *Tchu kouo liang* fut enfin forcé de se retirer. Ce grand général étant tombé malade, sentit qu'il n'en reviendrait pas: il ordonna à son successeur dans le commandement de se préparer à la retraite aussitôt qu'il aurait fermé les yeux. A peine avait-il cessé de vivre, que celui-ci, faisant défiler les troupes, mit à l'arrière-garde les étendards particuliers de *Tchu kouo liang*, pour faire croire que ce général vivait encore. Cependant le bruit de sa mort s'était répandu avec rapidité, et *Szu ma y* ne fut pas des derniers à en être instruit. Alors il sortit de son camp pour harceler les ennemis, changer leur retraite en fuite, ou leur livrer bataille s'ils voulaient l'accepter. Mais, dès qu'il aperçut les étendards de son adversaire, il crut avoir été la dupe d'un bruit que celui-ci aurait fait courir pour l'engager à en venir aux mains. Dans cette persuasion, il retourna sur ses pas, et l'armée ennemie fit tranquillement sa retraite. Cet événement eut lieu en 234 de J.-C.

Sun khiuan, prince d'*Ou*, se voyant aussi puissant que les deux autres monarques qui avaient partagé avec lui la Chine, crut qu'il pouvait, ainsi qu'eux, porter l'auguste titre d'empereur, et il le prit avec toutes les cérémonies usitées en pareille occasion; il augmenta sa cour, créa de nouveaux officiers, et se donna un cortége digne de ce rang suprême. Cette démarche fit beaucoup de peine à Tchu kouo liang, qui avait le dessein de rendre à la dynastie des *Han* son ancien éclat. Il ne voulut cependant pas se brouiller avec le nouvel empereur, crainte de s'attirer un ennemi redoutable, qui aurait pu arrêter les progrès qu'il se promettait de faire contre les *Goei*. Il envoya donc un ambassadeur à *Sun khiuan* pour le féliciter et pour renouveler l'alliance contre *Thsao joui*. Ceci eut lieu en 229 de J. C. Trois ans plus tard, Sun khiuan travailla à susciter un nouvel ennemi à l'empereur des *Goei*, dans la personne de *Koung sun yuan*, qui s'était emparé depuis long-temps du Liao toung. Mais celui-ci, craignant la puissance et le voisinage des Goei, fit couper la tête aux ambassadeurs des Ou, et accepta des titres de Thsao joui. L'alliance entre les empereurs de *Chou han* et d'*Ou* se resserra alors de plus en plus.

Ou.

229 de J.-C.

La bonne intelligence entre *Koung sun yuan* et *Thsao joui* ne fut pas de longue durée : en 237 ce dernier attaqua le prince de Liao toung. Cette guerre, qui commença par quelques revers du côté des Goei, fut cependant heureusement terminée par *Szu ma y*. Ce grand capitaine s'empara l'année suivante des états de Koung sun yuan, qui lui-même trouva la mort en voulant se faire jour à travers l'armée ennemie. Quand *Szu ma y* revint de cette expédition glorieuse, il trouva Thsao joui dangereusement malade. Ce prince, reconnaissant ses services, lui recommanda *Thsao fang*, son successeur désigné, et mourut peu de jours après.

237 de J.-C.

A la nouvelle du décès de l'empereur des Goei, *Sun khiuan* fit entrer trois corps d'armée sur leur territoire. *Szu ma y* les força de plier bagage. Ces succès ne rétablirent pourtant pas la paix avec les Ou et les Chou han. Un général des Goei voulant, en 244, s'emparer des provinces limitrophes des derniers, y essuya de grandes pertes, et fut forcé d'abandonner cette entreprise. Depuis ce temps les Goei n'osèrent plus se mesurer avec leurs ennemis. L'empereur des Chou han, qui ne se trouvait pas en force, et Sun khiuan, accablé par l'âge, avaient à la vérité adopté des sentiments plus pacifiques, et désiraient voir la Chine rendue

244 de J.-C.

à la tranquillité. Cependant le prince de Goei fut bientôt forcé de reprendre les armes. Le roi de Corée, son vassal, s'étant révolté, le força d'envoyer des troupes contre lui qui prirent sa capitale, et firent, suivant leurs ordres, main basse sur toute sa famille.

250 de J.-C. En 250, *Szu ma y*, profitant de quelques troubles et du mécontentement qui régnait à la cour de *Sun khiuan*, envoya plusieurs corps d'armée pour s'emparer de quelques villes limitrophes appartenantes aux Ou. Il aurait vraisemblablement réussi à faire d'autres conquêtes plus considérables si la mort ne l'avait pas enlevé en 251. Son fils, *Szu ma chi*, lui succéda. L'année suivante *Sun khiuan* mourut aussi.

Fin du royaume de Goei. Après la mort de ces deux grands hommes, les affaires des trois royaumes qui avaient partagé la Chine commencèrent d'empirer. Celui de *Chou han* fut

263 de J.-C. anéanti en 263 par *Szu ma tchao*, frère de *Szu ma chi* et grand général des Goei. L'empereur *Heou tchou*, après avoir régné pendant quarante-un ans, ne put résister à un ennemi si redoutable. Son fils, au désespoir de voir sa famille dépouillée d'une couronne qu'elle portait depuis si long-temps, tua son épouse, ensuite se tua lui-même, pendant que son père allait se rendre entre les mains du vainqueur, et en recevoir quelques titres inutiles.

A la cour de Goei, *Szu ma chi* et *Szu ma tchao* s'étaient emparés de toute l'autorité. Celle de l'empereur Thsao fang était nulle, eux seuls réglaient tout d'après leur volonté. Les deux frères furent cependant instruits que l'empereur avait conçu le projet de se défaire d'eux; ils le prévinrent et le firent déposer, en mettant sur le trône un de ses parents, qui n'était âgé que de quatorze

255 de J.-C. ans. En 255, *Szu ma chi* mourut, et *Szu ma tchao* lui succéda dans ses emplois. Il parvint bientôt à augmenter son influence à un tel degré, qu'il gouvernait l'empire des Goei en maître absolu. Quoiqu'il eût déjà pris le titre de prince de *Tsin*, il n'était destiné qu'à son fils de devenir le fondateur d'une nouvelle

265 de J.-C. dynastie impériale. *Szu ma yan* hérita en 265 de la principauté de son père, de ses emplois et de toute son autorité; mais, plus ambitieux que lui, il con-

Fin du royaume de Goei. traignit le dernier empereur des *Goei* de lui céder l'empire, et le relégua dans une petite ville du Ho nan. Dès qu'il fut parti, *Szu ma yan* prit le titre d'empe-

Dynastie de Tsin. reur, et donna à sa dynastie le nom de *Tsin*, d'après celui de la principauté créée pour son père. Il se trouva alors possesseur des états des *Goei* et des

Chou han. Il aurait pu facilement réduire le prince des *Ou* sous sa domination; il ne voulut cependant pas l'entreprendre au commencement de son règne: tout occupé du soin d'établir solidement sa famille sur le trône, il employa ses premières années à renouveler le gouvernement, et à faire revivre les anciennes lois et coutumes. L'affermissement des institutions, quelques révoltes, des guerres civiles, et des invasions des Sian pi, voisins septentrionaux de la Chine, empêchèrent pendant long-temps *Szu ma yan* de penser à la conquête du royaume d'Ou. Ce ne fut qu'en 280 que tous les obstacles se trouvèrent levés. La cruauté et la mauvaise administration de *Sun hao*, dernier prince d'Ou, facilitèrent l'entreprise de l'empereur des Tsin. Partout ses troupes furent victorieuses, et Sun hao demanda à se soumettre. C'est ainsi que toute la Chine fut réunie sous la domination d'une seule famille, et que finit la période appelée par les Chinois *San koue*, ou les *trois royaumes*.

Fin du royaume d'Ou, 280 de J.-C.

Le règne du fondateur de la dynastie de *Tsin*, qui dura vingt-cinq ans, fut glorieux et prospère. Les relations entre la Chine et l'occident furent rétablies, et ce fut ce prince qui en 284 reçut l'ambassade de Théodose, frère de l'empereur Héraclius, événement dont j'ai parlé plus haut (page 70). Ses successeurs, doués de moins de talents et adonnés au plaisir, ne surent pas tenir le sceptre d'une main aussi ferme que lui. Vers la fin du IVe siècle, plusieurs petits chefs Hioung nou se révoltèrent contre les Tsin. Un de ces chefs s'appelait *Lieou yuan;* il descendait des anciens Tchhen yu de ce peuple, et prétendait que le sang des Han coulait dans ses veines, parcequ'un de ses prédécesseurs avait épousé une princesse chinoise. Après avoir rempli plusieurs emplois au service des empereurs des Tsin, il finit par avoir des charges considérables jointes à une petite principauté située dans le nord de *Chan si*. A cette époque les Hioung nou n'étaient plus ces barbares qui habitaient sous des tentes au milieu de leurs troupeaux : depuis qu'ils étaient venus demeurer dans la partie septentrionale de la Chine, les principaux de la nation s'étaient policés, et, à l'imitation des Chinois, s'appliquaient à l'étude. Un des soins principaux de Lieou yuan était celui de policer ses sujets; il leur donna des lois, établit des peines pour les criminels, et sut gagner le cœur des peuples par le mépris qu'il faisait des richesses, et par le plaisir qu'il avait à les distribuer. Il obtint en 290 la charge de général d'armée et le commandement sur cinq hordes des Hioung nou, avec le titre de

224 de J.-C.

290 de J.-C.

304 de J.-C.

heou (duc). Plus tard il prit celui de *Tchhen yu.* Ce fut en 304 qu'il conçut le dessein de se servir de sa puissance pour se rendre indépendant, et pour replacer sur le trône la famille de *Han,* conservée en sa personne. Il réussit en profitant des désordes qui régnaient à la cour des *Tsin*, et des troubles qui déchiraient leurs états. Il établit sa cour à *Li chi* et ensuite à *Phing yang*, dans le Chan si, espérant se rendre maître de *Lo yang*, une des capitales de l'empire. Ses expéditions contre les états des Tsin furent presque toujours couronnées de succès. A ces guerres, qui désolaient toute la Chine, se joignit, en 309, une si grande sécheresse, que les plus grands fleuves tarirent presque tous. Quoique ces malheurs tombassent également sur les *Han,* ils ne les empêchèrent pas de ravager le pays soumis aux *Tsin,* et surtout de songer à prendre *Lo yang*. Ce ne fut pourtant que le second successeur de *Lieou yuan* qui exécuta ce grand dessein en 311. Cette résidence fut pillée et réduite en cendre. L'empereur tomba entre les mains des vainqueurs; il fut déposé, et réduit à la dignité de *koung* (comte). L'année suivante *Tchhang ngan* (page 55) fut aussi prise par les Han.

Royaume de Han ou Tchao.

Prise de Lo yang, en 311 de J.-C.

317 de J.-C.

Un prince de la famille de Tsin, nommé *Szu ma joui*, monta sur le trône en 317. Il avait refusé de se revêtir de la dignité impériale tant que vécut son prédécesseur, prisonnier chez les Han. Il établit sa capitale à *Kian khang,* qui est la ville de Nan king de nos jours. La nouvelle branche de la dynastie de *Tsin,* qui commença avec lui, reçut l'épithète d'*orientale.*

Tsin orientaux.

318 de J.-C.

Lieou yao, le dernier roi des Han, étant monté sur le trône en 318, transporta bientôt sa cour à *Tchhang ngan*, et donna à sa dynastie le nom de *Tchao.* Cependant plusieurs de ses officiers abandonnèrent son service et passèrent chez les *Tsin.* Le roi de Tchao fut obligé de marcher contre ces rebelles, et il les réduisit. Il ne put pourtant pas faire rentrer *Chy le* dans son devoir. Cet homme extraordinaire était un chef des Hioung nou: par son mérite il avait obtenu les plus grandes charges au service des *Han* ou *Tchao.* Lieou yao, au lieu de reconnaître son dévouement et sa fidélité, l'outragea par la plus noire ingratitude, qui le détermina à penser sérieusement à se former une domination indépendante. Obligé, au commencement, de cacher ce dessein, il leva le masque en 319, et se déclara souverain de la principauté de *Tchao*, qu'il posséda, et d'après le nom de laquelle Lieou yao venait de changer le nom de la sienne. Il se forma une cour, créa des officiers, et prit le train d'un empereur. Sa

Royaume de Heou tchao.

résidence était à *Siang koue* dans le *Pe tchy li*. Pour distinguer cette dynastie de celle des *Tchao* ou *Han*, on l'appelle ordinairement *Heou tchao*, ou seconds *Tchao*. Dans la suite, profitant de la faiblesse de son ancien maître, il lui enleva plusieurs provinces, le battit complètement en 328, le fit prisonnier, et ordonna sa mort. *Chy le* et ses successeurs régnèrent pendant trente-trois ans dans le nord-est de la Chine. Leur dynastie fut renversée par le roi de Goei, qui était de la même famille, et qui ne jouit que trois ans de son usurpation. Il fut défait en 352, et tué par ordre des premiers *Yan* (page 96).

328 de J.-C.

Fin des Heou tchao. 352 de J.-C.

Tandis que ces troubles, et ceux qui accompagnèrent naturellement l'établissement de plusieurs petits états, formés par des princes *turcs* et *sian pi*, désolaient les provinces septentrionales de la Chine, les princes des *Tsin* se soutinrent assez bien dans le midi de l'empire. Quelques révoltes, qui auraient pu devenir funestes, furent heureusement étouffées. Ces empereurs étaient en grande partie des princes débonnaires, qui aimaient la tranquillité, et s'occupaient plus de l'observation des préceptes de philosophie de *Lao tsu* ou de celle de la religion de *Foe* ou *Bouddha*, que des affaires, qui devenaient de jour en jour plus compliquées. A la fin du IVe siècle, *Lieou yu*, fondateur de la dynastie des *Soung*, qui succéda à celle des *Tsin*, commença à se faire connaître. Né d'une famille extrêmement pauvre, il montra, dans sa jeunesse, un esprit vif et pénétrant; il apprit, sans le secours d'aucun maître, à lire et à écrire, et augmenta bientôt ses connaissances. Cependant, dénué de tout secours, il fut obligé de vendre des souliers pour vivre. Bientôt ennuyé de ce métier, il suivit la carrière militaire, dans laquelle il se distingua, et s'acquit une grande réputation. L'an 400 il rendit des services signalés contre le pirate *Sun nghen*, qui désolait les côtes de l'empire, pillant tout, et emmenant des milliers d'habitants en captivité. Ce rebelle fut forcé de quitter le Kiang, qu'il avait le dessein de remonter jusqu'à la capitale de l'empire. *Lieou yu* resta long-temps à la tête des troupes sous le titre de grand général, et c'est en cette qualité qu'il détruisit peu à peu tous ceux qui voulaient enlever l'empire à la dynastie des *Tsin*. En récompense de ces services, il fut nommé prince de *Soung*. Il continua à servir comme auparavant, et remporta encore plusieurs victoires sur les ennemis de l'état. Il se disposait, en 418, à marcher contre le prince de *Hia*, qui menaçait *Tchhang ngang* et tout le pays de *Kouan tchoung*; mais ce projet, qui

400 de J.-C.

418 de J.-C.

eût mis le comble à sa gloire, échoua par la mauvaise conduite de ceux qui étaient alors en place, et par la faiblesse de l'empereur. *Lieou yu* en fut si indigné, qu'il conçut le dessein de se défaire de ce prince, et de lui substituer son frère. Les eunuques, gagnés par le premier ministre, étranglèrent l'infortuné prince avec sa propre ceinture. Le nouvel empereur, qui est appelé dans l'histoire *Koung ti*, ne jouit pas long-temps d'une dignité à laquelle il n'avait pas aspiré. La crainte d'un sort semblable à celui de son frère le fit descendre volontairement d'un trône pour lequel il sentait qu'il n'était pas fait. Ce fut en 420 qu'il proposa à *Lieou yu* d'y monter à sa place, et qu'il effectua, en sa faveur, son abdication solennelle.

Dynastie de Soung, fondée par Lieou yu, en 420 de J.-C.

Lieou yu prit aussitôt les rênes du gouvernement, donnant à son prédécesseur le simple titre de roi, et le reléguant dans une petite ville, avec des gardes, moins pour l'honorer, que pour être plus sûr de sa personne. L'année suivante, ayant empoisonné un vase plein de vin, il ordonna à un de ses officiers, nommé *Tchhang goei*, de le présenter à Koung-ti. *Tchhang goei* ne voulut point obéir, et avala le poison, dont il mourut sur-le-champ. Lieou yu voulut ensuite contraindre l'ex-empereur à le prendre lui-même; mais ce prince répondit que la religion de *Foe*, dont il faisait profession, lui défendait de se donner la mort. Alors des soldats le massacrèrent.

Nan po tchao, ou division de l'empire.

Après la destruction de la dynastie de *Tsin* la Chine fut remplie de troubles, dont le résultat fut l'établissement de deux empires, l'un situé dans les provinces septentrionales, et l'autre dans celles du midi. Dans ce dernier, cinq familles (*Ou tai*) régnèrent successivement en assez peu de temps; quatre occupèrent celui du nord. Deux de ces dernières étaient d'origine *sian pi*, les Goei appelés aussi *Yuan goei*, *Heou goei* ou *Pe goei*, et les *Heou tcheou*; deux autres étaient chinoises, savoir, les *Pe thsi* et les *Heou liang*.

Le fondateur de la dynastie *Soung* possédait dans un degré éminent toutes les qualités qui rendent un homme digne de commander aux autres. A la tête des troupes, il se montrait tout à la fois bon soldat et habile général : dans le cabinet, il était politique estimé, profond, et fertile en moyens pour faire réussir les plus vastes projets : dans sa vie privée, il avait la modestie, la réserve et toutes les vertus d'un particulier. Sans faste, sans ostentation, sans orgueil, il occupa le trône avec cette noblesse, cette majesté, cette

grandeur d'âme qui distinguent un grand monarque, en même temps que, par sa générosité, sa douceur, sa bienfaisance, et son attention à faire le bonheur de ses sujets, il tâchait de se rendre digne de l'auguste titre de père du peuple. Peut-être même eût-il fait oublier le double crime qui l'avait conduit à la dignité suprême, si le cours de sa vie n'eût pas été sitôt terminé. Après environ deux ans de règne, il mourut à *Kian khang*, où il tenait sa cour.

Son fils, qui lui succéda, ne régna qu'un an; il fut déposé à cause de sa mauvaise conduite, et bientôt après mis à mort. Un de ses frères fut son successeur en 424; 424 de J.-C.
il monta sur le trône sous le nom de *Wen ti*. C'était un prince accompli; pendant les trente ans que dura son règne la Chine fut souvent en proie à des troubles, mais sa considération s'augmenta dans l'étranger. Des ambassades de tous les royaumes de l'Inde, du Kaboul, et d'autres contrées occidentales, vinrent souvent présenter les hommages de leurs maîtres, et resserrer les nœuds de la bonne intelligence avec l'empire du milieu. *Wen ti* soutint des guerres glorieuses contre les *Goei*, et réussit dans la plupart de ses autres entreprises. Il aurait pu régner pendant de longues années pour le bonheur de ses peuples, si ses fils n'avaient pas conspiré contre lui. Il périt dans une révolte, exilé par son aîné Lieou chao. Ce parricide ne jouit pas long-temps des fruits de son crime. Il fut vaincu et mis à mort par un autre fils de son père, qui monta sur le trône sous le nom de *Wou ti*. Celui-ci eut encore quelques troubles à apaiser, et ne se vit paisible possesseur du trône qu'en 455. Il conçut alors le projet de mettre à l'avenir les premiers de sa famille hors d'état d'exciter des désordres. Les principaux princes des Soung possédaient de vastes domaines, ou plutôt des fiefs de l'empire, et leur train n'était guère différent de celui de l'empereur même. Ils tenaient leurs vassaux dans une dépendance si absolue, qu'ils pouvaient, quand il leur plaisait, leur faire prendre les armes et leur imposer tels tributs qu'ils jugeaient à propos. Ce système vicieux avait été la perte de plusieurs dynasties précédentes. *Wou ti*, pour engager ces princes à se démettre d'eux-mêmes de leur trop grande puissance, les fit pressentir sur la crainte qu'il devaient tous avoir qu'une autre famille que la leur ne vînt à profiter des divisions qui pourraient survenir entre eux, et n'enlevât le trône à leur dynastie, si l'empereur ne réunissait pas assez de pouvoir et d'autorité pour mettre un frein à ces dissensions, et écarter les compétiteurs. Par des négociations habiles il parvint à se faire présenter par ces

princes une requête par laquelle ils lui demandaient comme une grâce de reprendre l'autorité souveraine sur les principautés et les domaines de l'empire, et de ne laisser aux autres princes de ses états que ce qui convenait pour soutenir leur rang. L'empereur reçut la supplique, et la renvoya aux tribunaux, qui la modifièrent au gré du monarque, et en firent une loi pour l'avenir.

Sous *Wou ti*, les relations avec l'Inde et les pays occidentaux de l'Asie continuèrent; les Goei, et d'autres puissances voisines de l'empire, n'osaient plus l'attaquer: l'état florissant de la Chine augmenta principalement vers la fin du règne de ce grand empereur. Malheureusement une mort prématurée l'emporta en 465. Ses successeurs, loin de posséder les grandes qualités de ce prince, étaient tous des monstres qui contribuèrent eux-mêmes à la perte de leur dynastie, en soulevant les grands et le peuple par leurs cruautés. *Siao tao tching*, général en chef sous *Ming ti*, successeur de *Wou ti*, était parvenu, par son mérite, à la place la plus importante du palais, celle qui le mettait à la tête de la maison de l'empereur et l'approchait le plus de sa personne. Ce prince, étant tombé dangereusement malade, nomma *Lieou yu* son successeur. C'était le premier de ses fils adoptifs, car il n'avait jamais eu d'enfants. Il le recommanda particulièrement aux soins de *Siao tao tching*, qu'il revêtit de la dignité de grand général de tous ses états, et de celle de ministre principal pour la guerre. Ces deux dignités réunies rendirent Siao tao tching tout-puissant, et lui frayèrent le chemin du trône. La conduite indigne de son pupille, ses inclinations basses, et sa cruauté, forcèrent bientôt le tuteur de s'en défaire par les eunuques du palais, qui lui coupèrent la tête un soir, quand il y rentrait ivre, suivant sa coutume. *Siao tao tching* fit alors proclamer empereur un autre fils adoptif de *Ming ti*, quoique les grands lui eussent offert l'empire avec instance. Il ne tarda pourtant pas à s'emparer de la dignité suprême: après s'être défait de tous ceux qui auraient pu empêcher l'exécution de ses desseins, il obligea, en 429, ce dernier empereur des *Soung* de lui céder la couronne. Siao tao tching prit alors le titre d'empereur, et donna à sa dynastie le nom de *Thsi*.

465 de J.-C.

Dynastie de Thsi, en 429 de J.-C.

Nous avons vu, à la page 98, l'origine des empereurs des *Goei*, qui descendaient des *Tho po* ou *So theou*, famille de la race *sian pi*. Leur horde était depuis long-temps en possession de la partie septentrionale de la province de Chan si, lorsqu'en 338 son chef *Chy y kian*, dont le père avait été créé roi de *Tai* par

l'empereur *Tchhing ti* des Tsin, prit le titre d'empereur. C'était un homme extraordinaire, d'une grandeur gigantesque, brave, magnanime et prudent. Il se composa une cour à la manière chinoise, car les institutions et les usages du royaume du milieu ont toujours servi de modèle aux peuples barbares qui l'entourent, quand ces peuples ont commencé à se policer. *Chy y kian se* plaisait dans des guerres continuelles: il avait dompté presque toute la partie orientale de l'Asie moyenne; mais, la dernière année de son règne et de sa vie, *Fou kian*, roi de *Tsin* (*voyez* page 136), ayant envoyé une armée de 200,000 hommes contre lui, le défit dans deux grandes batailles, et le dépouilla de toutes ses conquêtes.

Kouei, petit-fils de *Chy y kian*, succéda à son aïeul en 377; il n'avait que cinq ans, et n'échappa que par un bonheur extraordinaire à la poursuite de Fou kian. La dixième année de son règne il se fit proclamer roi de *Tai*, et quelques mois après roi de *Goei*. Il ne prit le titre d'empereur qu'en 398. Cependant, ayant commencé à s'entourer des marques de cette dignité dès la première année de son règne comme roi de Tai, les auteurs chinois comptent le commencement de son empire, et de la dynastie dont il fut le fondateur, dès l'année 386. D'abord il essaya le peu de forces que lui avait laissées son prédécesseur contre les Turcs *Kao tchhé* (*voyez* page 125), qui alors étaient très puissants, et qui avaient leur principal campement dans le voisinage de la Toula et de l'Orkhon. Ayant augmenté son armée de leurs hordes vaincues, il revint de cette expédition pour faire des conquêtes jusqu'en Chine. Ensuite il subjugua le royaume des Yan occidentaux, et se croyant alors en état de tout entreprendre, il essaya de réduire la Chine entière sous ses lois. Il prit aussi l'habit, les coutumes et la forme du gouvernement de cet empire. Il mourut à la fleur de son âge en 409, empoisonné par un de ses fils. Sa mort fut vengée par un autre fils, qui lui succéda, et qui eut des guerres à soutenir contre Lieou yu, fondateur de la dynastie de Soung, et dont les résultats ne furent pas toujours heureux pour les armes des Goei.

Au commencement du cinquième siècle, les *Jeou jan* (page 99), peuple de la même race que les *Goei*, étant devenus puissants dans l'Asie moyenne, s'emparèrent de la plus grande partie de la Mongolie actuelle, ce qui réduisit les empereurs des Goei à la possession des provinces qu'ils avaient en Chine, sans diminuer cependant leur puissance de beaucoup. *Thai wou ti*, le troisième em-

pereur des Goei, qui monta sur le trône en 423, continua la guerre contre les Soung, qui régnaient dans la Chine méridionale. Il fut d'abord vaincu; mais il se releva aussitôt, et leur enleva plusieurs villes. Il acheva la conquête des cinq provinces septentrionales de la Chine, et reprit sur les Jeou jan plusieurs contrées de la Tatarie. Sous son règne et sous celui de ses successeurs, les Goei étaient en relations fréquentes avec l'Asie centrale et occidentale; ils reçurent des ambassades de la Perse, de la Transoxiane, des Alains et de plusieurs pays de l'Hindoustan. Au commencement du sixième siècle les empereurs des Goei transportèrent leur cour à *Lo yang*, située sur la rive méridionale du Houang ho, dans la province actuelle de Ho nan. Ils étaient presque toujours en guerre contre les dynasties qui régnaient dans le midi de la Chine. Cependant ils ne parvinrent jamais à pousser leurs conquêtes au-delà du *Kiang*.

Vers la fin de la dynastie des Goei, leur empire était rempli de troubles. On empoisonnait, on noyait et on tuait les empereurs. Le dernier, appelé *Hiao wou ti*, fuyant la puissance de son ministre *Kao houan*, avait quitté *Lo yang* et s'était sauvé à *Tchhang ngan* (page 55), où il établit sa cour. *Kao houan* fit son possible pour l'engager à revenir, mais *Hiao wou ti* refusa constamment. Alors Kao houan assembla tous les grands pour faire choix d'un autre empereur. On jeta les yeux sur le prince *Chen*. *Kao houan*, voyant la capitale *Lo yang* trop voisine de *Tchhang ngan*, séjour de son ancien maître, et du côté du midi trop resserrée par les empereurs de la dynastie chinoise des Liang, fit transporter la cour à *Po*, aujourd'hui *Tchang te fou*, dans le Ho nan. La branche des Goei qui y régnait ne compte qu'un seul empereur; elle reçut l'épithète d'*orientale*, pour la distinguer de celle qui s'était retirée à Tchhang ngan. *Kao yang*, fils de Kao houan, hérita de toute l'autorité de son père. Il fut plus heureux que lui dans l'exécution de ses projets. Son crédit augmenta de jour en jour, de sorte qu'il
550 de J.-C. parvint à déposer son souverain et à monter lui-même sur le trône. L'empereur fut réduit au simple titre de souverain, en attendant la mort, que l'usurpateur ne tarda pas à lui donner. Ce Kao yang est le même que *Wen siuan ti*, fondateur de la dynastie de *Pe thsi*.

La branche des Goei de *Tchhang ngan*, où *Hiao wou ti* s'était retiré, fut appelée l'*orientale*. Ce prince, qui avait fui les trames ourdies contre lui par Kao houan, y trouva un ministre non moins ambitieux ni moins entreprenant, qui, mécon-

tent de la conduite du prince, le fit mourir par le poison (534), et mit à sa place un autre monarque, qu'il empoisonna aussi dans la suite. La puissance des ministres a été la perte de la plupart des petites dynasties en Chine. Revêtus de toute l'autorité, ces officiers déposaient à leur gré les empereurs, pour prendre leurs places. C'est ce qui arriva à ces Goei : *Yu wen tai,* un de leurs généraux d'armée, commença par faire périr tous ceux dont le crédit lui devenait suspect, et qui pouvaient s'opposer à l'exécution de ses desseins ambitieux. *Wen ti* empoisonné, et *Fei ti* détrôné, furent l'ouvrage de *Yu wen tai.* Il était réservé à son fils *Yu wen kio* de déposer *Koung ti* en 556, et de le faire mourir : alors fut éteinte cette puissance, d'origine Tho po, qui avait été si formidable dans la Chine.

La dynastie de *Pe thsi,* qui a succédé à la branche des Goei orientaux, était d'origine chinoise. Son fondateur *Kao yang* fut proclamé empereur à *Po,* dans le Ho nan, en 550. Les Goei occidentaux voulurent s'opposer à l'établissement de cette famille, mais Kao yang les repoussa, et se rendit maître de plusieurs places importantes, entre autres de *Lo yang.* Le nom de *Pe thsi,* ou *Thsi du nord,* n'a été donné à cet empire que pour le distinguer de celui d'une autre dynastie, nommée *Thsi,* qui subsistait vers le même temps dans les provinces du midi. On peut voir sur la onzième carte de l'atlas l'étendue des pays soumis aux Pe thsi; ils avaient leur résidence à *Lo yang.* Ils étaient en relations avec les peuples toungouzes et avec la Corée. Les successeurs de Kao yang ont régné pendant vingt-huit ans; leur puissance fut détruite en 577 par les empereurs des Heou tcheou.

Ce fut *Yu ven kio,* ministre des Goei occidentaux, qui devint le fondateur de la dynastie des *Heou tcheou,* ou *seconds Tcheou.* Il descendait des anciens rois Sian pi. Ses successeurs, qui régnèrent jusqu'en 581, possédaient la plus grande partie de la province actuelle de Chen si et le Szu tchhouan, jusqu'au bord septentrional du Kiang. Ils tenaient leur cour à Tchhang ngan. *Yang kian,* ministre des empereurs de cette petite dynastie, étant devenu très puissant, avait pris le titre de roi, et finit par se déclarer empereur. Il déposa alors le dernier prince des Heou tcheou, et le fit mourir en 581.

La dynastie des *Thsi,* fondée par *Tao tchhing,* de la famille *Siao,* en 479, posséda la partie de la Chine située au sud du Kiang, et quelques districts au nord de ce fleuve. Elle occupa le trône pendant vingt-trois ans. Des troubles à la cour, excités par les membres de la famille impériale, hâtèrent la perte des *Thsi.*

Ming ti usurpa en 494 le trône, duquel il avait fait descendre *Siao tchao.* Les Goei saisirent cette occasion pour s'emparer de plusieurs provinces de la Chine méridionale; mais ils furent repoussés sur tous les points et forcés d'abandonner cette entreprise. Ils reparurent cependant, après quelques années, sur les terres des Thsi, et alors ils eurent plus de succès. *Ming ti,* un des plus grands tyrans qui aient pesé sur la Chine, mourut en 498. Son troisième fils, *Pao kiuan,* lui succéda. Ce jeune prince, avant de monter sur le trône, ne s'était occupé que de ses plaisirs, qui consistaient dans une débauche continuelle. Il ne changea pas d'inclination, et, comme empereur, devint extrêmement cruel. Un de ses généraux, nommé Siao y, qui était de la famille impériale, avait apaisé une rébellion formidable: pour le récompenser de ce service, l'empereur lui envoya un breuvage empoisonné dont il mourut. *Siao yan,* frère de *Siao y,* craignant avec raison pour sa propre sûreté, prit alors les armes, et marcha contre la capitale. Son armée augmenta de jour en jour, de sorte qu'il ne crut pas devoir différer de donner un autre maître à l'empire: il fit déclarer *Pao kiuan* incapable du trône, et le réduisit au rang du peuple; il mit à sa place le frère de ce prince, nommé *Pao young,* qui fut reconnu par toute l'armée. *Kian khang,* résidence de Pao kiuan, fut bientôt investie. Après quelques jours de blocus, ce prince fut tué par ses propres officiers, qui portèrent sa tête à Siao yan. Ce général se déclara premier ministre, et ne laissa aucune autorité au nouvel empereur. Peu de temps après il se fit déclarer roi de *Liang,* et ordonna la mort de la plupart des princes de la famille impériale des Thsi. *Pao young,* craignant le même sort, crut devoir lui céder la couronne; il envoya le sceau de l'empire à l'impératrice *Siuan chi,* afin qu'elle le remît à *Siao yan.* Celui-ci le reçut comme une chose qui lui était due, se fit reconnaître empereur par tous les grands et épousa l'impératrice, après avoir relégué Pao young dans un palais (502), où il périt bientôt, et *Siao yan* donna à sa nouvelle dynastie le nom de *Liang,* qu'il avait déjà porté comme roi.

Wou ti, tel était le titre sous lequel régna le fondateur des *Liang,* rétablit les anciens usages en Chine. L'introduction du bouddhisme et la propagation des doctrines philosophiques de Lao tsu, défigurées par les Tao szu, avaient été la cause de beaucoup de dissensions et de persécutions, qui, dans ces temps de troubles, contribuèrent à augmenter le malheur général. Wou ti remit en vi-

gueur la doctrine de Confucius, qui en Chine est regardée comme la seule véritablement utile à l'empire. Il fit construire une salle, dans laquelle on honorait la mémoire de ce philosophe; il établit des colléges publics dans toutes les villes, et notamment dans la capitale, où il rassembla des hommes habiles, pour y donner chaque jour des leçons sur l'histoire, sur la doctrine de l'antiquité, et sur les *king* ou livres sacrés de la nation. D'autres institutions utiles et de bonnes lois, exécutées avec exactitude, rendirent bientôt l'empire florissant. Sous le règne de ce prince, les relations entre la Chine et l'Asie méridionale étaient très actives, les vaisseaux chinois allaient en grand nombre à l'île de Ceylan et dans les ports de l'Inde, et y faisaient un commerce considérable. Les ambassades des différents rois de l'Indoustan, des peuples voisins de la Perse et des états de l'Asie centrale, qui arrivaient à la cour, augmentèrent l'éclat du règne de Wou ti. Ce restaurateur de la doctrine ancienne quitta, sur la fin de ses jours, la philosophie aride et peu attrayante de l'*ancien sage*, pour s'occuper uniquement de l'étude de la religion de *Foe* ou *Bouddha*, dont les principes, dépouillés de la mythologie monstrueuse qui les cache aux yeux du commun de ses sectateurs, sont sans doute plus dignes de la méditation de l'esprit humain que les fragments moraux et pédantesques de Confucius. Cependant l'attachement que l'empereur montrait pour la croyance indienne lui aliéna l'amour de son peuple. Cette disposition des esprits facilita la rébellion du général *Heou king :* celui-ci, après avoir conquis une grande partie des provinces de l'empire, vint assiéger Kian khang, la capitale, la prit, et s'arrogea l'autorité suprême. Wou ti, qui depuis long-temps menait une vie monastique très sévère, ne survécut que peu de temps à son malheur; il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, après en avoir régné quarante-huit. 549 de J.-C.

Heou king fit proclamer le fils de Wou ti; lui-même prit le titre de roi de *Han*. Deux ans après il déposa l'empereur et mit un autre prince sur le trône. Pour ôter au peuple, qui avait retrouvé son ancien amour pour le fondateur de la dynastie des Liang, tout sujet de remuer, il fit étouffer le prince déposé. Le successeur de celui-ci eut bientôt le même sort, et Heou king s'arrogea le titre d'empereur de *Han*. *Yuan ti*, un autre fils de Wou ti, envoya contre le rebelle deux de ses meilleurs généraux, qui le vainquirent en 552, et le firent prisonnier. On lui trancha la tête. Son cadavre fut exposé à toutes sortes

554 de J.-C. d'outrages, et mangé par une populace furieuse. *Yuan ti* transporta sa cour à Kiang ling; mais, quelque temps après, les Goei septentrionaux, alliés de *Tchha*, petit-fils de Wou ti, se rendirent maîtres de cette place, et firent mourir l'empereur. Les généraux *Tchhin pa sian* et *Wang sian pian*, les mêmes qui avaient vaincu Heou king, élevèrent alors *King ti* sur le trône à Kian khang. Dans la suite *Tchhin pa sian* le fit mourir, et se mit à sa place.

Liang postérieurs. *Tchha* prit le nom de *Siuan ti;* il tenait sa cour à Kiang ling, ville située sur la rive septentrionale du Kiang, dans le district de King tcheou fou, de la province actuelle de Hou kouang. Ce prince et ses descendants ne possédèrent que le nord de cette province, et quelques districts de celles de Ho nan et de Szu tchhouan. Ils y régnèrent jusqu'en 587, et leur dynastie porta le nom des *Heou liang*, ou des *Liang postérieurs.* Elle fut détruite par le fondateur de celle des *Soui.*

Dynastie des Tchhin. *Tchhin pa sian*, pendant long-temps fidèle à la cause des empereurs des *Liang*, avait même vaincu *Wang sian pian*, qui voulait changer l'ordre de la succession au trône. Par tant de hauts faits il se vit à la tête du gouvernement; il était généralissime des troupes et premier ministre à la fois. Cette autorité, presque sans bornes, ne lui suffit pas: il voulut avoir le titre de prince de *Tchhin;* l'empereur le lui accorda. Cette dignité n'était qu'un acheminement au trône. Il n'osait en faire descendre de force celui qui y était assis, et qu'il y
657 de J.-C. avait placé lui-même; il lui persuada de le lui céder de bon gré. Ce jeune prince consentit à lui abandonner l'empire par un acte solennel. *Tchhin pa sian* alla s'installer dans le palais qu'on lui avait préparé, prit le titre de *Wou ti*, et donna à sa dynastie le nom de *Tchhin.* Plusieurs grands, qui exerçaient des emplois considérables dans les provinces, refusèrent d'obéir et se déclarèrent ouvertement contre celui qu'ils traitaient d'usurpateur. Ils levèrent des troupes dans le dessein de rétablir le prince légitime, et entrèrent en campagne. Ces soulèvements n'eurent pourtant pas de suite; ils furent éteints dès leur naissance, et n'eurent d'autre effet que celui de hâter la mort de *King ti*, que le nouvel empereur jugea nécessaire à la tranquillité de l'état. Après l'extinction de la famille des *Liang*, il crut n'avoir plus rien à craindre, et ne s'occupa que du soin de gouverner l'empire. Son règne ne dura que deux ans. N'ayant point d'enfants il déclara son successeur un de ses neveux, capable de supporter le

fardeau du gouvernement. Sa dynastie posséda pendant trente-trois ans le trône de la Chine méridionale. Le dernier empereur de la famille des Tchhin, plongé dans la mollesse, était toujours renfermé dans son palais. *Yang kian*, premier ministre, tuteur et grand-père maternel du dernier empereur des Heou tcheou (*voyez* page 199), ayant déposé ce prince en 581, devint le fondateur de la dynastie des *Soui*. Il envoya bientôt ses généraux dans le midi, à la tête d'une armée nombreuse. Elle passa le *Kiang*, qui ne fut pas défendu par les Tchhin. Ces derniers furent battus en plusieurs rencontres; leurs troupes se débandèrent, et un grand nombre prit parti dans l'armée ennemie. Tous les efforts devinrent alors inutiles. L'empereur, craignant de tomber entre les mains des *Soui*, se précipita dans un puits, d'où on le retira encore vivant. La capitale fut mise au pillage. C'est ainsi que finit la dernière dynastie méridionale de la Chine, et avec elle les *Nan pe tchao*, ou la division de l'empire en deux, celui du sud et du nord. La Chine redevint à cette époque (589) une monarchie unique et puissante.

Dynastie des Soui, 581 de J.-C.

Réunion de l'empire, 589 de J.-C.

Le nouvel empereur de *Soui* avait pris le titre de *Wen ti*. La sagesse de son gouvernement le place à côté des plus grands princes qui ont régné en Chine. Il promulgua un nouveau code de lois, qui fut basé sur celui de l'antiquité; cependant il ne se montra pas imitateur aveugle de toutes les institutions établies par les trois premières dynasties qui avaient régné en Chine. Il fit même des innovations qui auraient pu avoir des suites funestes pour lui et pour ses successeurs, si la douceur de son gouvernement et sa perspicacité n'avaient pas fait échouer toutes les tentatives des mécontents. Il voulait, par exemple, introduire en Chine la division du peuple en quatre castes: elles paraissent avoir été calquées sur le modèle de celle de l'Inde, car il statua que le fils d'un marchand ferait le négoce, que celui d'un laboureur travaillerait à la terre, que celui d'un artisan apprendrait un métier, et que celui d'un officier militaire ou civil suivrait l'une ou l'autre de ces carrières. Il paraît cependant que ces distinctions n'ont jamais été suivies rigoureusement, et qu'on est bientôt revenu aux anciennes formes, qui laissaient à chacun la liberté de se choisir une occupation. *Wen ti*, surpris du grand nombre de colléges entretenus aux dépens de l'état, et de la prodigieuse quantité de lettrés subalternes dont l'empire fourmillait, ne conserva que le collége de la capitale. Il destina les bâtiments de

Division du peuple en quatre castes.

ceux qu'il avait supprimés dans les autres villes à servir de greniers publics, et ordonna que leurs revenus seraient employés à acheter des grains pour être distribués au peuple dans les temps de disette. Malgré la sévérité qu'il déploya dans cette circonstance, il ne fut nullement ennemi des lettres; il voulait seulement supprimer la foule des demi-savants, qui se croyaient en droit de prétendre aux plus hautes places dans le gouvernement. *Wen ti* n'était pas lettré; mais il estimait les livres et la littérature ancienne. Les princes de la famille des Heou tcheou avaient recueilli jusqu'à dix mille volumes d'ouvrages qui remontaient au temps des *Tcheou* et des *Han*. Le fondateur de la dynastie des *Soui* y en ajouta plus de cinq mille, fruit de ses conquêtes, ou qu'il avait fait acheter, à grands frais, dans tout l'empire.

Bibliothèque des empereurs.

Wen ti régna avec gloire pendant seize ans. Il eut des démêlés avec les Thou khiu ou Turcs, et avec le roi de la Corée; il les termina glorieusement. Il était sur le point de profiter des divisions qui régnaient parmi les premiers, lorsqu'il mourut victime de l'ambition de son second fils, qui lui succéda en 604 sous le nom de *Yang ti*. Celui-ci employa les trésors amassés par son père à bâtir une nouvelle ville à *Lo yang*, dans le Ho nan. Il y transporta sa cour et quitta *T'chhang ngan*, l'ancienne capitale de l'empire. Ses armées remportèrent d'abord des victoires décisives sur les rebelles du *Kiao tchi* ou Tonquin, et effectuèrent ensuite une invasion heureuse dans le *Lin y* ou Siam, dont ils prirent la capitale. Ils y trouvèrent des richesses immenses, et entre autres dix-huit idoles en or massif. L'empereur ne se contenta pas de bâtir partout des palais superbes, il construisit aussi des canaux pour faciliter les communications entre les provinces de l'empire. Il fit également élever de vastes magasins destinés à mettre des grains en réserve, et défendit d'y toucher, hors les temps de disette.

604 de J.-C.

Conquêtes dans la presqu'île orientale de l'Inde.

Sous son règne, le commerce intérieur de la Chine fut très florissant, et les peuples de l'Occident vinrent aussi en foule trafiquer à *Tchhang ye*, ville qui s'appelle a présent *Kan tcheou*, et qui est située dans la partie la plus orientale de la province de Kan sou. On fut obligé, pour empêcher des désordres, d'y établir des magistrats particuliers chargés de la surveillance de ces étrangers. On profita de cette occasion pour recueillir toutes les notions qu'on pouvait tirer de ces marchands sur les pays occidentaux, et on dressa une carte représentant les quarante-quatre principautés qui y existaient, réparties dans trois

Commerce avec les peuples occidentaux.

grandes divisions naturelles. Cette carte commençait à la montagne de *Si khing*, située vers le lieu où le *Houang ho*, ou fleuve Jaune, entre en Chine, et s'étendait jusqu'à la mer Caspienne. Au milieu de cette carte on voyait les hautes montagnes du Tubet septentrional, appelées par les Chinois du nom collectif de *Kuen lun*. Trois routes principales conduisaient de la Chine à l'occident: la première se dirigeait par *Y ou* (Khamil), ou par le pays des Ouigour orientaux; la seconde par celui des *Kao tchang*, qui sont les Ouigour occidentaux; et la troisième par *Chen chen*, petite principauté qui se trouvait autrefois au sud du lac *Lop*, et qui paraît depuis plusieurs siècles être ensevelie sous les sables mouvants.

Soumission volontaire de l'Asie moyenne.

L'inspection de ces mémoires et de la carte qui les accompagnait inspira à l'empereur le désir de se voir, à l'instar de ses prédécesseurs de la famille de Han, arbitre et chef suprême des royaumes occidentaux. Il chargea un des grands officiers de sa cour de négocier leur soumission; celui-ci réussit, mais au prix de sacrifices considérables en argent et en marchandises, qu'il fut obligé de distribuer parmi les princes de l'Asie centrale, pour les disposer à entrer dans les vues de son maître. En 609 *Yang ti* entreprit en personne une expédition contre les *Thou ku hoen*, qui avaient négligé de lui envoyer le tribut accoutumé. Il s'avança jusqu'aux frontières des Ouigour, et reçut les deux rois de cette nation et vingt-sept autres des pays occidentaux, qui étaient venus lui rendre hommage. La Chine reprit, sous son règne, cette prépondérance dans l'Asie orientale, qu'elle avait perdue par sa division en plusieurs états.

609 de J.-C.

Iles Lieou khieou.

L'année suivante il envoya une expédition contre les îles *Lieou khieou*, dont le roi avait refusé de se soumettre. Les Chinois le battirent, et il resta sur le champ de bataille. Plus de cinq mille insulaires des deux sexes furent transportés en Chine. *Yang ti* ne fut pas également heureux dans ses guerres contre la Corée, quoiqu'il commandât plusieurs fois son armée en personne. Malgré ces entreprises guerrières il ne perdit pas de vue la littérature et les sciences; il encouragea les lettrés de toutes les sectes. A l'exemple de son père, il augmenta considérablement la bibliothèque de la capitale; il porta le nombre des volumes à cinquante-quatre mille.

Révoltes dans l'empire.

Cependant les guerres extérieures, pour lesquelles l'empereur fut forcé de surcharger le peuple d'impôts, occasionèrent un mécontentement général; il se manifesta par plusieurs révoltes partielles, et finit par un soulèvement uni-

versel. Les différents chefs de rebelles cherchèrent à s'emparer du pouvoir suprême, et érigèrent les provinces qu'ils occupaient en autant de principautés indépendantes.

Dans cet état de choses, *Li yuan* (1), un des grands de l'empire, secondé par son fils *Li chi min*, se forma une armée considérable, battit plusieurs chefs des rebelles, et s'empara de *Tchhang ngan*. *Yang ti* s'était depuis long-temps retiré à *Kiang tou*, dans la province actuelle de Kiang nan, où il s'abandonnait au vin et aux femmes. Li yuan le déposa, et mit à la place un de ses petits-fils, qui éprouva bientôt le même sort. Il fut remplacé par son frère, avec lequel finit
619 de J.-C. en 619 la dynastie de Soui. Ce jeune prince tomba victime de l'ambition de son ministre, qui le fit empoisonner pour s'arroger la dignité impériale.

Dynastie des Thang.

Les deux derniers empereurs de la dynastie de Soui résidèrent à *Lo yang* dans le Ho nan, pendant que Li yuan régnait à *Tchhang ngan* dans le Chen si, sous le titre du prince de *Thang*. Après la destruction totale des Soui, *Li yuan*, qui avait pris le titre d'empereur, envoya *Li chi min* contre Lo yang. Celui-ci s'empara de cette capitale et soumit en peu d'années toutes les provinces de la
626 de J.-C. Chine au sceptre de son père. Il lui succéda en 626, sous le nom de *Wen wou ti*. Sous son règne la puissance de la nouvelle dynastie des *Thang* alla toujours en croissant, et l'influence de la Chine dans l'Asie centrale augmenta beaucoup par les divisions qui éclatèrent dans l'empire des *Thou khiu* ou *Turcs*. Les limites de la Chine proprement dite furent bientôt considérablement étendues vers l'ouest. En 640 de notre ère, les villes de *Khamil* et de *Tourfan*, appelées alors *Y tcheou* et *Si tcheou*, se trouvaient, avec le reste du pays des Ouigour orientaux, enclavées dans les limites de la province de *Loung si*, qui comprenait presque tout le Tangout. Pour tenir le Thou kou hoen (voyez page 97) en respect, et pour empêcher les *Thou fan* ou Tubétains (qui commencèrent déjà à déployer leur caractère entreprenant) d'avancer vers le nord, et d'interrompre par là les relations politiques et commerciales que la Chine entretenait avec l'occident de l'Asie, la cour de Tchhang ngan établit dans le centre même de l'Asie quatre *Tchin* ou gouvernements militaires; savoir,

(1) Il était de l'ancienne maison de *Li*, décorée du titre de souveraine du pays de *Liang tcheou*, dans le *Kan sou*, par les empereurs de la dynastie des *Tsin*. Elle perdit cette principauté en 422 de notre ère.

celui de *Khouei thsu* ou *Kou tche*, de nos jours, à l'ouest de Kharachar, et au sud-est d'Aksou; celui de *Pi cha*, dans le pays de Khotan; celui de *Yan khi* ou de *Kharachar*, dans le pays des Ouigour occidentaux, et celui de *Chou le* ou *Kachgar*. Ces quatre gouvernements étaient entourés par les chaînes neigeuses de *Thsoung ling* et de *Thian chan*. Les pays situés au nord-ouest et à l'ouest de ces quatre gouvernements se soumirent bientôt à la puissance chinoise; les Thang appelaient *Pa mi* les principautés qu'ils avaient prises sous leur protection. Bientôt toutes les vastes contrées situées entre la Chine et la Perse obéirent aux lois du céleste empire. Le chef suprême de cette vaste souveraineté se trouvait à la tête d'une monarchie composée de plusieurs états feudataires, dont les princes étaient censés gouverner en vertu d'un diplôme impérial, mais qui pourtant continuaient à être maîtres absolus chez eux, quoiqu'ils portassent le titre de gouverneurs chinois. Parmi ces *Pa mi* on en comptait seize du premier rang, gouvernés par des rois, et qui avaient le titre chinois de *Tou tou fou* ou de vice-roi. Soixante-douze autres états de moindre importance étaient *Ti heou*, ou district du second rang. Sous ces Tou tou fou et Tcheou il y avait cent dix *hian* ou villes du troisième ordre; on comptait en tout cent vingt-six campements militaires gardés par des troupes impériales. Les Chinois ne se mêlaient pas de l'administration intérieure des états des princes indigènes, qui s'étaient reconnus vassaux de l'empereur, en recevant de lui des patentes, des sceaux et des ceintures. Ceux-ci n'étaient tenus qu'à envoyer de temps en temps des ambassades et des présents à la cour, et à conserver la tranquillité dans leur pays. De cette manière, le commerce de la Chine avec les pays occidentaux était protégé et pouvait se maintenir dans ces contrées lointaines.

Monarchie feudataire dans l'Asie moyenne.

Les frontières de l'empire des Thang s'étendaient donc à l'ouest jusqu'à la Perse orientale et jusqu'à la mer Caspienne, et au nord jusqu'aux monts Altaï et Tangnou. La *Sogdiane*, le *Tokharestân* et une partie du *Khorassân*, et les pays traversés par la chaîne de l'Hindoukouch obéissaient à ces princes. Le règne de *Wen wou ti* fut un des plus brillants de ceux qui ont illustré la Chine. Il reçut des ambassades non seulement de tous les princes feudataires, mais même des pays les plus éloignés, tels que le *Nipâl* et le royaume de *Magadhâ* dans l'Inde; de *Jezdedjerd*, roi de Perse, qui chassé par les Arabes vint en 638 se réfugier à Ferghana, soumis à la Chine; enfin une ambassade de *Fou lin* ou de l'empire

Extension des limites de l'empire.

Ambassade romaine.

romain, de laquelle j'ai déjà parlé page 70, apporta en 643 des présents consistant en cristaux de couleur pourpre (rubis) et en émeraudes. L'histoire de la Chine remarque à cette occasion que dans ce temps les *Ta chy* ou Arabes devinrent puissants et entrèrent dans le pays des Romains. Leur général battit l'armée de ces derniers, et les força à faire la paix et à payer tribut à son maître. Vers la fin du règne de Wen wou ti, une révolution eut lieu en Corée. *Kai sou wen*, un grand de ce pays, assassina son roi en 642, et fit proclamer le neveu de sa victime. Ce ne fut que deux ans plus tard que l'empereur résolut de punir cet attentat. Il se mit à la tête de ses troupes et entra dans les provinces appartenant aux Coréens. Malgré plusieurs victoires, il fut obligé de faire rebrousser chemin à son armée, qui était sur le point de périr faute de vivres. En 648, les Chinois passèrent le Ya lou kiang, qui fait la limite de la Corée proprement dite, et battirent les Coréens. Cette guerre, qui ne finit que sous le successeur de Wen wou ti, se termina en 668 par la soumission totale du royaume de *Kao li*.

Conquête de la Corée.

L'expédition contre la Corée fut la dernière que Wen wou ti put entreprendre. La mort surprit ce grand prince à l'âge de cinquante-trois ans. Il avait le premier conçu le projet de mettre son père Li yuan sur le trône, que les derniers rejetons de la famille de *Soui* occupaient pour le malheur de la Chine. C'est encore lui qui, par ses grandes qualités, a puissamment contribué à exécuter ce dessein, de sorte qu'on peut le regarder comme le véritable fondateur de la dynastie de Thang. Ce monarque joignit un esprit supérieur à une sagesse peu commune. Il était habile littérateur, plusieurs de ses écrits qui existent encore prouvent qu'il ne méritait pas seulement de briller par ses qualités guerrières.

Introduction du christianisme en Chine.

C'est sous le règne de ce grand empereur qu'*O lo pen*, prêtre nestorien, originaire du Tha thsin ou de l'empire romain, apporta les premières notions de la religion chrétienne en Chine. Il arriva en 635 à Tchhang ngan. L'empereur envoya à sa rencontre un des grands de sa cour pour l'amener au palais, fit traduire les livres saints qu'il avait apportés, et se convainquit que la doctrine qu'ils contenaient était véritable et salutaire. Il ordonna en 638 qu'on élevât dans la capitale même un temple de la nouvelle religion, et que vingt et un prêtres y fissent le service divin. Cet événement remarquable est pleinement constaté par le célèbre monument de *Tchhang ngan*, ou *Si ngan fou*, qui fut érigé en

781, et retrouvé en 1625. Ce monument porte toutes les preuves d'authenticité désirables; il aurait été également impossible à un Chinois et à un Européen de l'inventer et de l'exécuter tel qu'il est, comme tous les juges compétents peuvent l'affirmer. Des écrivains ignares ont osé contester cette authenticité; d'autres ont été jusqu'à nier son existence, et ont accusé les missionnaires qui en ont parlé d'avoir, par une fraude pieuse, supposé ce monument. Quand cette supposition eût été praticable au milieu d'une nation défiante et soupçonneuse, dans un pays où les particuliers et les magistrats sont également mal disposés pour des étrangers, et surtout pour des missionnaires; où tout le monde a l'œil ouvert sur les moindres démarches; où l'autorité veille avec un soin extrême à tout ce qui tient aux traditions historiques et aux monuments de l'antiquité; il serait encore bien difficile d'expliquer comment les missionnaires auraient été assez hardis pour faire imprimer et publier à la Chine, et en chinois, une inscription de dix-huit cents mots qui n'auraient jamais existé; comment des gens, qui ne venaient que d'arriver en Chine, auraient-ils pu imiter le style chinois, contrefaire la manière des écrivains de la dynastie des Thang, rappeler des usages peu connus, des circonstances locales, des dates conçues dans les figures mystérieuses de l'astrologie chinoise; le tout sans se démentir un seul instant, et de manière à en imposer aux plus habiles lettrés, intéressés, par la singularité même de la découverte, à en discuter l'authenticité. On serait donc obligé de supposer qu'un lettré chinois, et un lettré des plus érudits, se serait joint aux missionnaires pour tromper ses compatriotes. Mais ce n'est pas tout: les bords de l'inscription sont couverts de noms syriens en beaux caractères stranghélo. Le faussaire savait donc le syriaque; ainsi cet homme aurait été en état de faire graver sous ses yeux, avec exactitude, quatre-vingt-dix lignes d'écriture syrienne qui était en usage autrefois, et dont la connaissance est aujourd'hui peu répandue. La liste des prêtres syriens qu'on lit sur le monument offre plusieurs noms peu connus encore à l'époque où on a placé la découverte de cette pierre, avant la publication des extraits d'Assemani. Le faussaire était donc un homme qui avait fait une étude approfondie des monuments syriaques. D'ailleurs, il ne suffirait pas d'expliquer la supposition de l'inscription dans l'édition chinoise, et dans les copies rapportées par les PP. Semedo, Martini et Boym; il faudrait encore

rendre raison de la fabrication du monument; car la pierre existe: elle a dix pieds de haut sur cinq de large; on en a pris des empreintes en y posant du papier transparent après l'avoir enduit d'encre; et la gravure réduite d'une de ces empreintes est à la bibliothèque du Roi, à Paris, et dans d'autres collections de l'Europe. De plus, ce ne sont pas les missionnaires qui l'ont trouvé dans la terre, ce sont des ouvriers chinois qui creusaient les fondements d'une maison particulière; c'est le gouvernement chinois qui l'a fait relever et placer sur un piédestal, dans un temple d'idoles du voisinage, sans se douter qu'il était la dupe d'une fraude pieuse. Ainsi il avait fallu faire composer cette inscription en chinois, par un lettré gagné à prix d'argent; y faire ajouter des lignes syriaques par un écrivain habile à tracer le stranghélo, faire bien soigneusement graver le tout sur une pierre, enfouir cette pierre sans qu'on s'en aperçût, diriger les fouilles des maisons de la ville de manière que les ouvriers pussent la retrouver. Que de fourberies, que de soins, que de peines, que de risques même, chez un peuple comme les Chinois. Et dans quel but? Pour établir d'une manière plausible, ce qu'on savait d'ailleurs, qu'aux septième et huitième siècles de notre ère les Syriens avaient construit quelques églises à Si ngan fou, et qu'un certain nombre de Chinois avaient embrassé le nestorianisme. Voilà sans doute un objet peu digne des moyens qu'on était forcé d'employer; on ne devine pas ce que le catholicisme avait à gagner dans toute cette affaire, ni comment les jésuites pouvaient se trouver récompensés de leurs peines, en voyant leur inscription placée dans un temple d'idoles au fond de la province de Chen si (1).

Hiao ti, 650 de J.-C.

Le fils de Wen wou ti monta en 650 sur le trône, sous le titre de *Hiao ti*. Ce prince, ayant conçu une passion violente pour une des dames du palais de son père, l'épousa bientôt, et l'éleva au rang d'impératrice. C'était la fameuse *Ou mei*, plus connue sous le nom de *Ou heou*. Cette femme ambitieuse s'empara entièrement de l'esprit du nouvel empereur, qui n'était doué ni du génie ni des grandes qualités de son prédécesseur. Elle gouverna la Chine en souveraine presque absolue jusqu'à la mort de son époux, arrivée en 683; elle déposa bientôt son propre fils, qui avait succédé à Hiao ti, et monta elle-

L'impératrice Ou heou.

(1) *Mélanges asiatiques*, par M. *Abel Rémusat*; Paris, 1825, vol. I, pag. 37.

même sur le trône, sous le titre de *Ou houang heou*, ou impératrice souveraine de la famille d'*Ou*. Cette usurpation excita, au commencement de son règne, plusieurs révoltes, qui cependant furent toutes apaisées. L'impératrice savait gouverner, et sa sévérité, qu'on pourrait appeler cruauté, tenait les mécontents en respect. Du temps de son époux, les Tubétains, devenus très puissants, s'étaient emparés de plusieurs pays de l'Asie centrale. Ils se trouvaient, en 692, maîtres de *Khouei thsu* (Koutché), de *Khotan*, de *Chou lé* ou *Kachghar*, et même de *Soui yé*, ville située au nord des montagnes célestes, sur les bords du *Tsoui*, dans le voisinage de l'endroit où cette rivière sort du lac Temourtou ou Issi koul. Le gouverneur chinois de *Si tcheou* (Tourfân) demanda à l'impératrice la permission de les chasser de ces contrées. Elle y consentit, et lui envoya un corps d'armée considérable, avec lequel il battit les Tubétains et rentra en possession des quatre royaumes ou gouvernements militaires de l'intérieur de l'Asie. On établit alors le gouvernement général des pays occidentaux à Koutché, et les princes feudataires qui avaient quitté le parti des Chinois furent forcés de rentrer dans l'obéissance. Dans l'orient, la cour de Tchhang ngan eut bientôt de rudes guerres à soutenir contre les *Khitan*. (Voy. pages 89 et 158.) Ceux-ci finirent par être repoussés à l'aide des Turcs. Cependant ces derniers ne cessèrent pas de faire leurs incursions accoutumées dans les provinces septentrionales de l'empire.

Conquêtes des Tubétains dans l'Asie centrale, 692 de J.-C.

L'impératrice *Ou houang heou* avait toujours nourri l'espérance de placer sa famille sur le trône, au préjudice de celle des Thang. Mais elle se convainquit avec le temps que ce plan était chimérique, puisque la nation voulait le contraire, et puisque ses voisins, les Turcs et les Tubétains, étaient animés des mêmes sentiments. Elle commença donc à faire revenir à la cour son fils, qu'elle avait privé de la dignité impériale, et le nomma de nouveau prince héréditaire. Cette mesure amena la fin de son règne; il se termina par une révolution du palais qui éclata en 705, et qui remit l'empereur *Tchoung tsoung* sur le trône. *Ou houang heou* mourut bientôt après, âgée de quatre-vingt-un ans.

705 de J.-C.

Tchoung tsoung était un prince indolent; il laissa gouverner son épouse, à l'exemple de son père, qui avait laissé les rênes de l'état à Ou houang heou. Les princesses et les dames du palais vendaient publiquement les emplois,

Tchoung tsoung.

remettaient les peines dues aux crimes, donnaient des ordres et y faisaient apposer le sceau de l'empire. L'impératrice *Ouei chi* était présente aux audiences publiques; elle s'y tenait derrière un rideau, pour entendre tout ce qui s'y disait. Tous les placets des ministres passaient par ses mains; l'empereur ne faisait rien que de son consentement. Une femme ambitieuse ne peut pas long-temps estimer un homme qui n'est que l'esclave de sa volonté. *Ouei chi* cessa donc bientôt d'avoir de la tendresse pour son mari; elle choisit pour amant *Ou san szu*, neveu de l'impératrice Ou houang heou, et se livra sans contrainte à son penchant pour lui. L'empereur resta long-temps insensible à toutes les représentations qu'on lui faisait sans cesse sur les abus dans l'administration des affaires, ainsi que sur les désordres et la vie scandaleuse de son épouse et d'autres dames du palais. Il n'ouvrit les yeux que trop tard; et avant qu'il pût faire quelque chose pour se tirer des filets des traîtres qui l'entourèrent, il mourut empoisonné par l'impératrice *Ouei chi*. Cette princesse tint sa mort cachée jusqu'à ce qu'elle eut arrangé ses propres affaires, fit écrire un ordre supposé de l'empereur, qui déclarait un jeune prince de seize ans son successeur, et elle-même régente de l'empire. Elle échoua pourtant dans son projet, et trouva la mort avant de l'exécuter. Le successeur de *Tchoung tsoung* ne régna que trois ans, et abdiqua, en 712, en faveur de son fils *Hiuan tsoung*. Ce grand empereur commença son règne par la réforme des abus nombreux qui s'étaient glissés dans l'administration civile et militaire; il réduisit les dépenses énormes auxquelles la cour avait été accoutumée, pendant le gouvernement des deux impératrices qui avaient occupé le trône; il diminua le nombre des officiers, tant dans la capitale que dans les provinces; remit en vigueur les anciennes lois, et en fit de nouvelles, conformes aux circonstances et aux mœurs présentes de la nation; il restreignit aussi le nombre des bonzes, et en renvoya plus de douze mille dans leurs familles, pour y être employés à des professions utiles. Il fit abattre un grand nombre de temples consacrés au culte de Bouddha, fit fondre les statues de cette divinité et de ses saints, et défendit d'en fabriquer de nouvelles.

L'impératrice Ouei chi.

Hiuan tsoung, 712 de J.-C.

Ces sages mesures rendirent bientôt à l'empire la prépondérance politique sur les nations voisines. Les *Thou fan*, ou Tubétains, qui avaient envahi une grande partie de l'Asie centrale, s'emparèrent, en 715, du *Ferghana*, sur

715 de J.-C.

le bord du Syr supérieur. Ils étaient alors alliés aux Arabes, et avaient un corps auxiliaire de cette nation dans leur armée. Le roi de Ferghana chercha protection et assistance contre eux chez le gouverneur chinois des pays occidentaux. Il fut puissamment secouru et rétabli dans ses états; les Tubétains, vaincus et chassés de leurs conquêtes, se trouvèrent réduits à demander la paix aux conditions qu'on voudrait imposer. Elle leur fut accordée. Le succès rapide des armées chinoises les fit craindre dans l'occident de l'Asie; les peuples de la Sogdiane et plusieurs chefs arabes se soumirent. Cependant la puissance toujours croissante des Arabes en Perse, et plus tard celle des Abassides, dans le Khorassân et aux bords de l'Oxus, les entreprises guerrières des Tubétains, qu'aucun désastre ne pouvait rebuter, et la prépondérance que les Khitan acquirent dans la partie la plus orientale de l'Asie moyenne, menaçaient de détruire le système feudataire que la Chine avait établi dans les pays situés entre l'Océan oriental et la mer Caspienne.

Affaiblissement de la puissance chinoise dans l'Asie centrale.

Plusieurs guerres contre les Tubétains et les Khitan, qui avaient fait des incursions dans les provinces limitrophes de l'empire, furent terminées glorieusement pour les Chinois. *Kao sian tchi* fut le héros qui, dans la première moitié du huitième siècle, tint en bride les Tubétains et les Arabes dans l'Asie centrale. En 747, il les chassa les premiers du royaume de *Po liu* ou Borout; deux ans après il s'empara, par ruse, de la ville de *Chy* ou *Chach* (Tachkand de nos jours), fit prisonnier le roi de ce pays, et pilla le palais et la ville. Le fils du roi parcourut les pays voisins pour avoir du secours contre le général chinois, dont la mauvaise foi et l'avarice révoltaient les princes feudataires. Tous implorèrent le secours des Arabes, et, pour se venger, ils résolurent d'attaquer les Chinois, et de leur enlever les quatre gouvernements militaires qu'ils avaient dans la petite Boukharie. *Kao sian tchi*, à la tête de 30,000 hommes, alla à la rencontre des alliés; il fit plus de soixante-dix lieues sans se reposer, et son armée souffrit beaucoup dans cette marche. Toutefois il voulait combattre l'ennemi; il fut entièrement défait, et perdit la plupart de ses troupes. Il s'enfuit pendant la nuit, et se rendit à *Ngan si* (Koutché). Cette bataille se donna sur les bords du *Talas*, qui coule presque parallèlement avec le Tchoui.

Kao sian tchi bat les Tubétains en 747 de J.-C.

Il est défait.

Cette même année fut partout désastreuse pour les armées chinoises. Le gé-

Guerres malheureuses contre les Khitan et les Nan tchao.

néral *Ngan lou chan*, favori de l'empereur et de ses reines, ayant marché à la tête de soixante mille hommes, contre les Khitan, fut totalement battu, et ne parvint qu'avec peine à se sauver avec une vingtaine de cavaliers. A la même époque les Chinois avaient une guerre à soutenir contre le roi de *Nan tchao*, dont les états se composaient d'une grande partie de la province de Yun nan et des pays adjacents. Les invasions qu'ils ne cessaient de faire sur son territoire le forcèrent de repousser ces agressions. La fortune lui fut favorable, et la guerre éclata bientôt entre les deux nations. Une armée chinoise de quatre-vingt mille hommes fut entièrement défaite, et réduite à un quart de sa force. Le roi de Nan tchao sentit pourtant que, malgré cette victoire, il ne serait pas capable, sans un appui puissant, de résister aux forces de tout l'empire; il se soumit donc aux Tubétains, dont les états confinaient aux siens. Cette alliance entre deux voisins si redoutables eut des suites funestes pour l'empire.

752 de J.-C.

En 752, le roi de *Thsao*, dans la Sogdiane, qui était resté fidèle aux Chinois, demanda à l'empereur la permission d'attaquer les Arabes qui avaient des habits noirs, c'est-à-dire les Abassides; mais elle ne lui fut pas accordée. Malgré l'échec que Kao sian tchi avait essuyé dans l'Asie centrale, l'influence des Chinois n'y avait pas beaucoup diminuée; elle y fut rétablie entièrement en 753, quand le commandant des quatre gouvernements militaires battit les peuples de Grand Borout. Cette victoire fit rentrer dans l'obéissance les petits princes tributaires, et l'année suivante plusieurs roitelets voisins de la Perse envoyèrent des ambassadeurs à la cour de Tchhang ngan.

Le règne de *Hiuan tsoung* avait commencé sous des auspices heureux : la conduite de ce prince continua pendant long-temps à être irréprochable. Durant vingt-deux ans, livré tout entier aux soins du gouvernement, il ne montra que des vertus. Tout prospéra dans l'état tant que l'empereur en tint lui-même les rênes, mais quand, amolli par les plaisirs du palais, il eut négligé le soin des affaires, les femmes et les eunuques surent bientôt écarter le petit nombre de conseillers sages qui l'aidaient à porter le fardeau de l'empire, et s'emparèrent de toute l'autorité, dont ils abusèrent de la manière la plus indigne. Hiuan tsoung, entièrement abandonné à leurs suggestions, et captivé par une confiance aveugle, eut encore le malheur de choisir pour favori le traître *Ngan lou chan*. Ce Turc, qui s'était réfugié en Chine, obtint d'abord

Ngan lou chan.

un emploi subalterne dans l'armée. Un officier général, charmé de sa bonne mine et de sa bravoure, l'adopta, et lui fit faire son chemin. *Ngan lou chan* devint bientôt général, et prouva par sa conduite qu'il n'était pas indigne de ce poste. Il se distingua dans plusieurs occasions importantes, et mérita une attention particulière de la part du souverain. L'empereur le vit, le mit au nombre de ses officiers, et en fit bientôt son favori de prédilection. Il le combla de biens, et après l'avoir fait passer successivement par les dignités les plus honorables, il l'éleva enfin à celle de prince, et lui accorda toutes les prérogatives de ce haut rang. L'ambition étant devenue la passion dominante de ce favori, il ne pensa qu'à augmenter son autorité, pour parvenir, après la mort de son bienfaiteur, à se rendre indépendant et à se former un petit état. L'empereur l'avait fait et nommé gouverneur général des provinces situées au nord du *Houang ho*, qui à cette époque se déchargeait encore dans le golfe de Peking. *Ngan lou chan* eut ainsi tout le loisir nécessaire pour travailler à l'exécution de ses projets. Des serviteurs fidèles avertirent l'empereur de ce qui se tramait contre la sûreté de l'état; quoique doutant de la vérité de ces accusations, le monarque appela pourtant son favori à la cour: celui-ci s'empressa d'y venir. Son arrivée dissipa tous les soupçons qu'on avait fait naître dans l'esprit de Hiuan tsoung. Content de cette marque d'obéissance, il renvoya le Turc dans son gouvernement, et le remit à la tête des troupes qui étaient sur les frontières.

Sa révolte en 755 de J.-C.

Ngan lou chan comprit bien que si cette fois il avait échappé à la disgrâce de son maître, il ne pouvait pas espérer de tenir toujours tête aux représentations que des ministres clairvoyants et fidèles feraient à l'avenir sur son compte. Il se décida donc de hâter l'exécution de ses plans, sans attendre la mort de *Hiuan tsoung*. Aussitôt qu'il fut arrivé dans son gouvernement, il disciplina ses troupes, en augmenta le nombre, et s'efforça de s'en faire aimer. Il fit venir de chez les Turcs et les Khitan beaucoup de chevaux pour remonter sa cavalerie. Quand il se crut en état de tout entreprendre, il publia que l'empereur lui ordonnait d'aller à son secours, à la tête de son armée, pour le délivrer de la tyrannie de ses ministres, qui, s'étant emparés de l'autorité, le tenaient prisonnier, et bouleversaient l'empire. Sa hardiesse, la réputation dont il jouissait, les faveurs sans nombre qu'il avait reçues de son maître, en imposèrent à la multitude. A la fin de l'an 755 le rebelle

se met en marche à la tête de cent vingt mille hommes; il passe le Houang ho, s'empare des villes qu'il trouve sur sa route, y place des garnisons, et se trouve maître de la partie nord-ouest de la Chine avant qu'on eût pensé à Tchhang ngan à se mettre en défense. Cependant les nouvelles de sa révolte arrivaient de tous côtés à la cour; l'empereur avait encore de la peine à y croire.

Malgré le peu de troupes que Hiuan tsoung pouvait opposer à Ngan lou chan, il trouva pourtant encore beaucoup de serviteurs fidèles, qui sacrifièrent leur fortune et leur vie pour sauver l'empire et leur souverain légitime. Pendant plusieurs mois les troupes impériales firent des prodiges de valeur; mais l'infériorité de leur nombre et la mauvaise fortune leur firent perdre presque toutes les batailles.

Prise de Thoung kouan.

Pour pénétrer du centre de la Chine, ou de la province de *Ho nan*, dans celle de *Chen si* où se trouvait Tchhang ngan, capitale de l'empire des Thang, il faut suivre une vallée étroite, qui est défendue par la fameuse forteresse de *Thoung kouan*. Les généraux de l'empereur avaient fait ce qui était possible pour empêcher les rebelles de s'emparer de cette place. Un brave officier serait vraisemblablement parvenu à les retenir; mais des ordres insensés, que le *conseil aulique de la guerre* lui envoyait de la cour, et qu'il fut forcé d'exécuter, furent la cause que les rebelles le repoussèrent sur tous les points avec une perte considérable, et que son armée, intimidée par ces échecs, se débanda presque en même temps de tous côtés. Le général ennemi tomba sur ces débris, acheva de remporter une victoire complète, à la suite de laquelle il enleva *Thoung kouan*. Le général chinois, qui s'était sauvé avec cent cavaliers, fut arrêté et conduit à Ngan lou chan, qui était à *Lo yang*; l'accueil que ce dernier lui fit l'engagea à servir sous ses drapeaux, où il n'avait pas à craindre de recevoir les ordres ineptes d'un *conseil aulique de la guerre*.

Ngan lou chan prend le titre d'empereur en 756 de J.-C.

A la première lune de l'an 756 *Ngan lou chan* s'était déclaré empereur; par la prise de Thoung kouan la route de la capitale lui fut ouverte. *Hiuan tsoung* prit la résolution de se retirer dans le pays de *Chou*, qui est la partie orientale de la province actuelle de Szu tchhouan. *Ngan lou chan*, ayant réuni toutes ses troupes, s'avança vers Tchhang ngan: il y entra sans tirer l'épée. Officiers et soldats s'y livrèrent à la débauche, ce qui donna à l'empereur le loisir d'arriver tranquillement dans le Szu tchhouan, et au prince héréditaire celui d'aller sans danger

à *Phing liang*, dans le Chen si, où il fit quelque séjour. Au milieu de tant de disgrâces Hiuan tsoung reconnut ses fautes, et se déchargea sur son fils du soin de les réparer; il lui envoya les sceaux de l'empire, et se démit de l'autorité souveraine en sa faveur. Cet évènement fut un sujet de joie pour toute la Chine; on reprit courage; les fidèles sujets des Thang accoururent se ranger sous les drapeaux du nouvel empereur *Sou tsoung;* le roi de Khotan, un des princes feudataires et alliés de l'empire, vint à son secours; tous les états de la petite Boukharie, le kakhan des Hoei he ou Ouigour, le roi de Ferghana et les Arabes envoyèrent des troupes auxiliaires contre les rebelles, dont la puissance fut bientôt brisée. *Ngan lou chan,* après avoir été battu plusieurs fois, tomba sous le fer d'un de ses propres serviteurs, et son parti fut entièrement dissipé.

Sou tsoung.

Les espérances qu'avait données Sou tsoung au commencement de son règne s'évanouirent bientôt; il suivit l'exemple de son père, et se laissa gouverner par les femmes et les eunuques. De nouvelles révolutions éclatèrent, et les troubles ne cessèrent pas pendant les six ans de son règne. Les Arabes et les Persans faisaient à cette époque un commerce considérable à Canton, appelée alors *Thsing hai*. En 758, profitant des troubles qui déchiraient la Chine, ils excitèrent une émeute dans cette ville, à la faveur de laquelle ils pillèrent les magasins, brûlèrent les maisons des marchands, puis se retirèrent par mer.

Hiuan tsoung et son fils *Sou tsoung* paraissent avoir été adonnés à la croyance des nestoriens; le premier s'était retiré dans le palais de *Hing khing koung*, qui est le même où le monument des chrétiens syriens, duquel j'ai parlé plus haut, dit qu'il avait établi une église de leur secte. La religion chrétienne fut confondue alors avec celle de Bouddha ou de Foe, c'est pourquoi il est souvent difficile à reconnaître de laquelle de ces deux croyances il est question chez les historiens chinois.

Christianisme protégé.

Sou tsoung eut pour successeur son fils *Taï tsoung*. Le chef des rebelles, qui occupait Lo yang, ayant déjoué toutes les entreprises de la cour pour l'exterminer, devint de jour en jour plus puissant. L'empereur fut donc forcé d'avoir de nouveau recours aux *Hoei he* ou *Ouigour,* à l'aide desquels il parvint en 762 à reprendre cette ville et à détruire les rebelles. Les guerres civiles avaient obligé la cour de retirer de la frontière des Tubétains les troupes chargées de la défendre contre les incursions de ce peuple. On les avait remplacées par de

Taï tsoung, 762 de J.-C.

Invasion des Tubétains en Chine, et prise de la capitale de l'empire.

nouvelles levées peu aguerries. Les Tubétains profitèrent de cette circonstance pour effectuer la grande invasion en Chine que j'ai mentionnée à la page 134, et qui finit par la prise de Tchhang ngan, la capitale. Ces étrangers furent bientôt repoussés et obligés de se retirer dans leurs frontières, mais la paix intérieure et extérieure de l'empire ne fut rétablie qu'en 766. La tranquillité fut souvent troublée pendant les dix-sept années du règne de Taï tsoung, et la guerre avec les Tubétains désola les provinces de l'ouest de la Chine. Le gouvernement de son successeur *Te tsoung*, qui dura de 779 jusqu'en 805, ne fut pas non plus très paisible. L'empereur, obligé de quitter sa capitale pour se soustraire à la fureur d'une milice révoltée par les mauvais procédés de son ministre Lou ni, eut encore le chagrin de voir ses serviteurs fidèles tourner leurs armes contre lui. Une amnistie générale, qu'il accorda en 784, fit cependant rentrer les révoltés dans leur devoir, et rétablit le calme pour quelque temps.

Te tsoung, 779 à 805 de J.-C.

Ligue contre les Tubétains.

Pendant ces troubles intérieurs la guerre avec les Tubétains continua toujours. Un des ministres de l'empereur fit voir à ce monarque la nécessité de s'allier avec les Ouigour contre ces ennemis incommodes. Il lui proposa donc d'accorder au kakhan de cette nation belliqueuse la princesse chinoise qu'il vint demander en mariage (787). On députa aussi des grands de l'empire au roi de Nan tchao, à différents princes des Indes et au khalife des Arabes, pour engager ces souverains à tourner leurs armes contre les Tubétains, dont tous avaient à se plaindre. Les Ouigour furent les premiers qui signalèrent leur zèle contre l'ennemi commun. En 790, les Tubétains furent aussi battus en Chine; mais ils devinrent de plus en plus redoutables par leurs fréquentes incursions sur le territoire des villes de la province de Chen si. Ils défirent, la même année, l'armée des Ouigour près de *Pe thing* ou *Bich-balik :* les Chinois perdirent alors presque toutes leurs possessions dans la petite Boukharie, à l'exception de la ville et de la forteresse de *Si tcheou*, qui se trouvait près de l'emplacement actuel de Tourfân. Les Tubétains devinrent très puissants par ces conquêtes.

790 de J.-C.

Les Chinois perdent l'Asie centrale.

Ambassade du khalife Haroun, 798 de J.-C.

En 798 le khalife *Ga lun* (Haroun) envoya trois ambassadeurs à l'empereur; ils se conformèrent à la cérémonie de se mettre à genoux et de frapper du front contre terre pour saluer le monarque chinois. Les premiers ambassadeurs du khalife qui vinrent à la Chine eurent d'abord de la peine à s'y résoudre. Suivant les historiens chinois, ces mahométans disaient qu'ils ne se mettaient à

genoux que pour adorer le ciel. Dans la suite, instruits de cette manière de témoigner du respect au fils du ciel, ils n'eurent aucun scrupule; c'est pourquoi les auteurs chinois, en racontant l'ambassade du khalife Haroun, observent que la cérémonie d'usage pour saluer l'empereur de la Chine fut faite par les envoyés mahométans.

Malgré ses grandes qualités, Te tsoung commit plusieurs fautes, qui remplirent son règne de guerres et de troubles. Il écoutait trop facilement ses ministres et ceux qui l'entouraient; peu attentif de ce qui se passait hors de l'enceinte du palais, il mécontenta les officiers des provinces, et accabla le peuple d'impôts, sans cependant pouvoir mettre de l'ordre dans les finances. Son fils ne régna que quelques mois; une maladie, qui lui avait ôté la parole, l'obligea d'abdiquer en faveur de *Hian tsoung*, qui lui succéda en 805. Celui-ci était un prince sage, judicieux et vaillant, toujours occupé des soins du gouvernement, mais trop confiant. La faiblesse qu'il montra pour ses favoris et pour les eunuques fut la cause de sa perte; il mourut en 820 empoisonné par les derniers, qui répandirent dans le public le bruit qu'il s'était donné la mort, en prenant le breuvage de l'immortalité. Il eut pour successeur *Mou tsoung*, l'un de ses fils, dont le règne est remarquable par le traité de paix conclu en 821 entre la Chine et le Tubet: le contenu en fut gravé sur une table de pierre, qui existe encore dans le grand temple à *H'lassa*. L'empire jouissait d'une tranquillité parfaite au dehors; l'empereur licencia la plus grande partie de ses troupes, et grossit par là le nombre des rebelles, qui continuaient à remuer sourdement. Mou tsoung but aussi le breuvage de l'immortalité, et mourut empoisonné, après avoir régné trois ans et demi. Les eunuques placèrent *King tsoung*, son fils, sur le trône, et l'en firent descendre peu de temps après, pour donner toute l'autorité à l'impératrice sa mère; mais, craignant que ce jeune prince ne trouvât moyen de se venger, ils l'assassinèrent un soir à son retour de la chasse.

Hian tsoung, 805 de J.-C.

Mou tsoung, 820 de J.-C.

Wen tsoung, frère de King tsoung, gouverna quatorze ans avec sagesse, autant que les circonstances critiques où il se trouvait pouvaient le permettre. Vers le milieu de son règne il tomba malade; depuis ce temps sa santé ne se rétablit point entièrement, et fut toujours languissante. Les eunuques, qui étaient tout-puissants, et qu'il voulait abaisser, ayant appris qu'il tramait quelque chose contre eux, ne lui donnèrent pas le temps d'exécuter ses projets; ils prirent si bien

Wen tsoung, 826 de J.-C.

leurs mesures qu'ils devinrent de jour en jour plus indépendants. Ils massacrèrent les ministres, toute la garde du prince, et ceux des grands dont ils croyaient avoir sujet de se défier. Wen tsoung, se voyant sans autorité, mourut de chagrin, en 840. Un de ses frères prit les rênes du gouvernement : l'histoire le connaît sous le nom de *Wou tsoung*. Il eût pu rétablir les affaires, si son règne eût été plus long. Il purgea les limites de la Chine de tribus turques et tubétaines, qui depuis long-temps avaient empiété sur les terres de l'empire.

Wou tsoung, 840 de J.-C.

Depuis l'introduction de la religion chrétienne par les Jacobites de Syrie, cette croyance, mêlée probablement d'idées bouddhistes, avait fait de grands progrès en Chine. *Wou tsoung* fut attaché à la religion des *Tao szu*, qui est une espèce de quiétisme pythagorico-platonique; il ne fut donc pas très favorable aux croyances étrangères qui avaient cours dans son empire. En 845 ses ministres lui firent un rapport sur le nombre des religieux, des religieuses et des temples de la religion de Bouddha, et sur les grands désordres qui en étaient la suite; en conséquence il ordonna d'abattre tous ces temples, et de n'en laisser subsister que deux à Tchhang ngan et à Lo yang, et un dans les autres grandes villes, dont les prêtres devaient être subordonnés à ceux des deux capitales. Il fit quitter aux religieux des deux sexes leurs couvents, et les renvoya dans leurs familles. Les biens immenses qui avaient appartenu aux monastères et aux temples furent soumis aux mêmes impôts que les autres terres de l'empire, et leurs serfs furent incorporés dans la masse du peuple. Les officiers chargés de faire le rapport sur les temples de Foe ou Bouddha n'avaient pas fait mention de ceux des autres religions étrangères qui s'étaient répandues en Chine : l'une était celle de *Ta thsin* ou le *christianisme ;* l'autre était celle de *Moukh* ou *Mouhoub*, c'est-à-dire la doctrine des *Mages, Mough* ou *Mobed*. Par un second édit, l'empereur ordonna que les prêtres de ces deux religions devaient également quitter le cloître, et retourner dans leurs familles. Ils furent soumis aux mêmes corvées que le peuple. L'empereur fit remettre les ministres de ces religions qui étaient étrangers aux commandants des frontières avec l'ordre de les renvoyer dans leurs pays respectifs.

Abolition des temples des religions étrangères en Chine, 845 de J.-C.

Christianisme et religion des Mages.

Le dénombrement fait à cette occasion apprit qu'il y avait quatre mille six cents temples et couvents autorisés par le gouvernement, et quarante mille bâtis par des particuliers; et que le nombre des religieux et religieuses était de

deux cent soixante mille cinq cents; celui des ministres de la religion chrétienne et de celle des Mages s'élevait à environ trois mille. La croyance des *Mough*, ou *Mages*, était, d'après les historiens chinois, en vogue dans les pays au sud et au nord de l'Oxus, en Perse et dans les pays voisins; elle s'était répandue dans la Transoxiane et dans une grande partie de l'Asie centrale, principalement dans le pays de *Kachghar*, de *Khotan* et de *Yan khi*, ou des *Ouigour proprement dits*. Les sectateurs de cette croyance nommaient l'Être suprême *Yao*; ils honoraient aussi le soleil, la lune et les étoiles; avant d'adorer *Yao*, ils pratiquaient des ablutions, et se frottaient de musc les oreilles et le nez.

Siuan tsoung, 846 de J.-C.

A la mort de *Wou tsoung*, arrivée en 846, les eunuques eurent encore assez de pouvoir pour faire exclure son fils du trône et y placer le treizième fils de l'empereur Hian tsoung, qui reçut le titre de *Siuan tsoung*. Le nouveau monarque commença son règne par un acte de vigueur et d'autorité dont on ne l'avait pas supposé capable; il cassa le premier ministre tout-puissant de son prédécesseur, parcequ'il lui déplut. Les eunuques qui avaient travaillé à l'élévation de Siuan tsoung s'en repentirent bientôt. Ce prince tint lui-même les rênes du gouvernement, et conserva les ministres qui avaient témoigné le plus de zèle pour soutenir les droits de son neveu contre ses propres intérêts. Il ne montra pas de la sévérité contre les croyances étrangères, et permit que leurs temples fussent rétablis. A cette époque, les *Hoei hou* ou *Ouigour* devinrent extrêmement faibles, et leur kakhan fut tué par ses ministres. Les *Hakas* ou *Kirghiz* (*Voyez* page 168 et suiv.) les remplacèrent dans la domination de l'Asie centrale. L'empereur accorda, en 847, le diplôme de *kakhan* au prince de cette nation, qui avait sollicité cette faveur depuis plusieurs années; il fut reconnu aussi comme étant de la race de *Li kouang li* ou *Li ling*, tige de la famille impériale des Thang.

Puissance des Kirghiz dans l'Asie moyenne.

Les Tubétains étaient toujours dans un état plus ou moins hostile contre la Chine; ils faisaient souvent des invasions et commettaient des déprédations. On parvint pourtant à les tenir en respect, et leur puissance baissa de jour en jour, principalement par les troubles intérieurs qui déchirèrent leur pays.

Depuis son avènement au trône, *Siuan tsoung* avait conçu le projet de briser le pouvoir des eunuques, qui pendant tant de règnes avaient été le fléau de l'empire et causé la perte des souverains. Son premier ministre lui traça un plan

judicieux pour empêcher que ces intrigants n'influassent désormais dans les affaires, pour leur fermer l'entrée du conseil, pour les exclure des emplois militaires, et pour diminuer leur nombre. Ce projet fut lu et approuvé par le conseil d'état. Un des membres voulait qu'on allât plus loin, et qu'on exterminât sans miséricorde tous les eunuques qui avaient d'autres charges que celles du service immédiat du palais. L'humanité imprudente de l'empereur l'empêcha de consentir à cette dernière proposition : ce fut pour le malheur de sa famille. Les eunuques se doutèrent de ce qui se tramait contre eux ; comme ils avaient un grand parti parmi les officiers civils et militaires, leur puissance devint redoutable au prince et à ses ministres. Dans un temps où l'empire fourmillait de rebelles, les mécontents pouvaient facilement se réunir ; le gouvernement fut donc obligé de dissimuler, et les choses allèrent de mal en pis. C'est ici la véritable époque de la décadence de la dynastie des Thang.

Projet d'exterminer les eunuques.

Siuan tsoung eut aussi la faiblesse de vouloir devenir immortel par le fameux breuvage qui avait occasioné la mort de tant d'empereurs avant lui ; il le prit et mourut, en 859, dans les douleurs les plus aiguës. On soupçonne les eunuques d'avoir accéléré son trépas par le poison, qui ouvre aussi les portes de l'immortalité.

Y tsoung, 859 de J.-C.

Y tsoung, fils aîné de Siuan tsoung, lui succéda. Son règne commença par une révolte dans la province actuelle de Tche kiang, qui formait alors la partie septentrionale du gouvernement de *Kiang nan toung*. Ce soulèvement à peine apaisé, une nouvelle guerre extérieure troubla le repos de l'empire. Le roi de *Nan tchao* avait plusieurs sujets de se plaindre du gouvernement chinois : jamais on ne lui avait donné la satisfaction qu'il demandait. Il prit enfin les armes, fit des excursions sur les terres de l'empire, et, en 862 et 863, conquit le nord du *Ngan nan* (Tonquin), pays qui était alors une des parties intégrantes de la monarchie. Il y laissa un corps d'armée pour le tenir dans l'obéissance, et entra à la tête d'une armée formidable dans le Kouang si : cependant, y ayant trouvé une plus forte résistance qu'il n'avait supposé, il se retira en bon ordre dans ses états. Le *Ngan nan* ne resta pas long-temps en son pouvoir, car dès 866 les Chinois le reprirent, et le roi de *Nan tchao* fut obligé de faire la paix. Elle ne fut pas de longue durée, et les hostilités éclatèrent de nouveau, après trois ans, pour une injure que ce roi avait reçue dans la per-

Guerres avec le roi de Nan tchao, 862 de J.-C.

sonne de son ambassadeur. Il dévasta le pays de *Kian nan*, qui faisait partie du Szu tchhouan actuel.

Pendant tous ces troubles, l'empereur s'amusait à voir jouer la comédie et s'occupait d'autres choses aussi frivoles; il ne s'occupait nullement de son devoir de souverain. Son fils *Hi tsoung* lui succéda en 874; au lieu de rétablir l'ordre dans le gouvernement, il le remit entre les mains des eunuques. Les folles dépenses de Y tsoung, pour ses plaisirs, avaient épuisé le trésor; les provinces de l'est avaient souffert, durant plusieurs années de suite, d'une si grande stérilité, que les denrées étaient d'une cherté extrême; les gouverneurs n'osaient en avertir la cour, et exigeaient durement les impôts, que le peuple était hors d'état de payer. Dans cette extrémité, les malheureux aimaient mieux abandonner leurs terres, et se retirer dans les montagnes, que d'être maltraités par les agents du fisc. Les premiers qui prirent ce parti furent bientôt suivis par un grand nombre d'autres. Les garnisons des petites villes, qu'on dépêcha contre eux pour les faire rentrer dans l'obéissance, étaient trop faibles: elles n'essuyèrent que des échecs ou se joignirent à eux. *Wang sian tchi*, homme audacieux et entreprenant, se mit à la tête de plusieurs milliers de ces mécontents, et leva l'étendard de la révolte à *Tchhang wan*, dans la partie méridionale de la province actuelle de Pe tchy li. *Houang tchhao*, natif de la province de *Chan toung*, et issu d'une famille marchande devenue très riche par le commerce de sel qu'elle faisait depuis plusieurs générations, réunit également un corps de troupes, et en accrut le parti de Wang sian tchi. Ils prirent plusieurs villes dans le Chan toung. Malgré quelques défaites, les rebelles voyaient journellement leur armée s'augmenter; les deux chefs agissaient tantôt ensemble, tantôt séparément, pour faire des conquêtes. Toute la Chine orientale et une partie du centre de l'empire étaient exposées à leurs déprédations. *Wang sian tchi* fut totalement battu, en 878, dans deux actions, et resta sur le champ de bataille; sa tête fut envoyée à la cour. Un corps de ses troupes vint se joindre à *Houang tchhao*, qui, bien que déjà très puissant, n'osa pourtant pas prendre le titre d'empereur, et se contenta de celui de *grand général qui attaque le ciel*. Sa puissance augmenta rapidement; en 879, il entra dans le Fou kian par les montagnes extrêmement hautes et presque impraticables qui le séparent du *Kiang nan si*, et en prit la capitale. Il y fut joint par les débris de l'armée de Wang sian tchi; ces révoltés firent

Hi tsoung, 874 de J.-C.

Rébellion de Wang siang tchi, de Houang tchhao, 875 de J.-C.

un riche butin dans les provinces de Fou kian, Tche kiang et Kiang nan. Au commencement de l'année suivante, Houang tchhao projeta une invasion dans le Kiang nan; mais il fut battu par les troupes impériales, et prit le parti d'aller dévaster la partie orientale de la province de *Ling nan*, qui est celle de Canton de nos jours. Quand son armée fut près de cette capitale, il envoya un placet à l'empereur, lui demandant le gouvernement de la province dans laquelle il se trouvait. Cette demande ne fut pas agréée: Houang tchhao, pour se venger, fit le siége de Canton et prit cette ville en peu de jours. Une maladie contagieuse s'étant mise dans son armée, il retourna vers le nord et passa dans le Hou kouang, où il s'empara de plusieurs grandes villes. Il y fut battu complètement et contraint de repasser le Kiang. Ravageant tout par le fer et le feu, il entra dans le Kiang si, et soumit presque toute cette province; son armée grossit tellement, qu'à la fin de l'année il se trouva à la tête de deux cent mille hommes, sans compter les troupes que plusieurs de ses lieutenants avaient ailleurs. Dans l'été de 880 il passa le Kiang; la cour de Tchhang ngan, effrayée de ses progrès, envoya des ordres positifs pour assembler les troupes et empêcher les rebelles de traverser le *Hoai ho*. Ces ordres furent mal exécutés, car il n'y avait pas d'union entre les généraux de l'empereur, qui cherchaient à se nuire mutuellement. *Houang tchhao* passa dans le Hoai ho sans obstacle, leva de nouvelles troupes dans le pays, s'empara de plusieurs villes et marcha contre *Lo yang*, capitale orientale de l'empire. Le général qui commandait l'armée impériale crut qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de garder le fort et le passage de *Thoung kouan* (*voyez* page 216), pour l'empêcher d'arriver à *Tchhang ngan*. Cependant le chef des rebelles avait pris le titre de *grand général aidé par le ciel*. Il s'approcha de Lo yang; le gouverneur vint au-devant de lui, à la tête de tous les mandarins, dans la posture d'un sujet devant son prince: l'armée de Houang tchhao entra dans la ville sans commettre le moindre désordre. De là il se porta devant Thoung kouan, qui se défendit assez bien, mais qui finit par se rendre. Sans perdre de temps, il s'avança contre *Tchhang ngan* avec tant de diligence, qu'il manqua d'y entrer pendant que l'empereur y était encore. A la nouvelle de son approche, le brave général qui avait si bien défendu Tchhoung kouan fit sortir secrètement l'empereur avec une partie de sa famille, et le fit partir pour Foung thsiang fou, d'où il se rendit à *Hing yuan*, ou *Han tchoung fou* dans

Houang tchhao s'empare de Lo yang, 880 de J.-C.

Il entre dans Tchhang ngan.

le Chen si. *Houang tchhao* entra alors dans la capitale de l'empire, se déclara empereur, et donna à sa dynastie le nom de *Thsi*, et aux années de son règne celui de *Kin thoung*. Il fit mourir les membres de la famille impériale qui n'avaient pu se sauver, il cassa tous les mandarins depuis le premier jusqu'au troisième ordre, nomma des ministres, des grands de l'empire et des officiers de toutes classes. Cependant la prise de la capitale ne lui fut pas d'une si grande utilité qu'il l'avait présumé; les commandants de plusieurs autres villes refusèrent de se soumettre à la première sommation, et l'empereur reçut à *Hing yuan* des secours considérables en hommes, argent et provision, qui le mettaient en état de pouvoir se mesurer avec les rebelles. Houang tchhao prévit alors toutes les difficultés qu'il éprouverait à se soutenir; une armée nombreuse qu'il envoya contre *Foung thsiang fou* fut battue complètement, et en peu de temps les troupes impériales reparurent pour l'attaquer. L'empereur s'était retiré de *Hing yuan* dans le pays de *Chou*, qui est la partie orientale du Szu tchhouan actuel; il mit tout en œuvre pour former de nouvelles armées et faire rentrer dans l'obéissance les cantons révoltés. Plusieurs corps de troupes vinrent bloquer à Tchhang ngan le rebelle, déjà battu dans différentes rencontres. Une bataille décisive qu'il perdit l'obligea de se sauver par la route de l'est. Les troupes impériales en rentrant dans la capitale commirent beaucoup de désordres, et n'observèrent nulle discipline. Houang tchhao, averti du peu de précautions que ses ennemis prenaient, rentra dans la ville, qui devint le théâtre d'un massacre général: deux tiers de l'armée impériale y périrent, et la plupart des habitants furent passés au fil de l'épée. Après cette victoire, Houang tchhao alla faire de nouvelles conquêtes dans le Ho nan.

Il prend le titre d'empereur.

Sur ces entrefaites, la cour avait accordé le pardon à *Li koue tchhang* et à son fils *Li khe young;* c'étaient deux chefs des Turcs appelés *Cha tho*, qui se trouvaient au service de la Chine. Ils avaient encouru le mécontentement de la cour et s'étaient réfugiés chez les *Ta ta* ou *Tatars*, tribu mongole qui habitait alors dans le voisinage du mont *In chan*. (*Voyez* page 156.) Les chefs des hordes des Tatars leur avaient donné dix mille hommes de leurs sujets; *Li khe young*, à leur tête, entra en Chine; les Cha tho, ses compatriotes, de même que plusieurs autres tribus turques, que les empereurs de la dynastie Thang avaient établies à la frontière de lémpire, se réunirent à lui. Avec ces renforts,

Li khe young, prince turc, vient au secours de l'empire.

Il bat les rebelles en 883 de J.-C.

et sur l'invitation spéciale de la cour, il attaqua en hiver 883, les rebelles près de *Tchhang ngan*, et les défit. Il les chassa à l'est, et les battit encore une fois. Bientôt après il parvint à livrer bataille à Houang tchhao lui-même, le força de quitter la capitale de l'empire, et de se retirer dans le Ho nan. *Li khe young* vint le chasser de cette province. Le meilleur général des rebelles se rendit alors au prince turc, et augmenta avec ses troupes l'armée impériale, qui marcha à la poursuite de Houang tchhao et le battit de nouveau. Cet homme entreprenant, voyant tout perdu, se donna la mort. Son gendre lui coupa la tête, et se remit, de même que toute sa famille, entre les mains de l'officier turc qui le poursuivait. Ainsi finit une rébellion qui aurait pu devenir funeste à la famille impériale des Thang, et donner une nouvelle dynastie à la Chine, si les peuplades turques et tatares n'étaient pas venues à son secours.

Mort de Houang tchhao.

Relation de voyageurs arabes sur cette rébellion.

C'est à dessein que je suis entré dans tous ces détails sur la rébellion de *Houang tchhao*, qui a préparé la chute totale de la dynastie des Thang. Elle fournit une preuve irrécusable de l'authenticité des relations des deux voyageurs arabes qui ont visité la Chine par mer, dans le IXe siècle de notre ère. Une traduction française de ces relations, faite sur l'original conservé à la bibliothèque du roi, à Paris, avait été publiée en 1718 par l'abbé Renaudot. Comme le contenu de cet ouvrage n'était pas tout-à-fait d'accord avec les récits des missionnaires sur la Chine, on a long-temps douté de sa véracité; on a même cru pendant quelque temps que Renaudot l'avait fabriqué, et que l'original arabe n'existait pas. Cependant il a été retrouvé par M. Deguignes père, qui a donné une courte notice de ce manuscrit.

Abou zeïd el Hassan de *Siraf*, auteur de la seconde des relations mentionnées, donne les détails suivants de la révolte de *Houang tchhao*, qu'il appelle *Bânchoa*: « Un officier considérable, dit-il, mais qui n'était pas de la famille royale, se ré» volta il y a quelque temps. Il s'appelait *Bânchoa*, et il commença d'abord par des » hostilités dans le pays, en portant ses armes en plusieurs endroits au grand dom» mage des habitants; en ayant attiré une partie par ses libéralités, il assembla » quantité de vagabonds et des gens sans aveu, dont il forma un corps de trou» pes assez considérable. Se trouvant ainsi fortifié et en état de tout entrepren» dre, il fit paraître le dessein qu'il avait de se rendre maître de l'empire. Il mar-

» cha d'abord vers *Kanfou* (1), qui est une des plus considérables villes de la » Chine, et celle où abordaient alors tous les marchands arabes. Elle est située sur » une grande rivière, à quelques jours de distance de son embouchure: l'eau y est » douce. Ceux de la ville refusèrent d'ouvrir les portes à *Bânchoa*, ce qui le fit ré- » soudre à les assiéger. Le siége dura long-temps; ce fut l'an 264 de l'hegire. En- » fin s'étant rendu maître de la ville, il fit passer au fil de l'épée tous les habitants. » Des personnes bien informées des affaires de la Chine assurent que, sans comp- » ter les Chinois qu'il fit massacrer en cette occasion, il périt vingt-six mille ma- » hométans, juifs, chrétiens et parsis, qui demeuraient dans la ville pour leur » négoce. On a su exactement le nombre de ceux de ces quatre religions qui » périrent alors, parceque les Chinois sont fort soigneux de les compter. Il fit » aussi couper tous les mûriers, et presque tous les autres arbres... Ce ravage est

(1) *Kanfou*, ou plutôt *Kan phou*, était l'ancien port de *Hang tcheou fou*, capitale de la province de Tche kiang. Ce port, autrefois *très* florissant, est à présent engorgé par les sables; il se trouve par 30° 28′ lat. N. et 117° 47′ long. E. dans le territoire de *Hai yan hian*, ville du troisième ordre du district de *Kia hing fou*; il est éloigné de Hang tcheou fou de deux lieues géographiques à l'E. N. E., et environ à trois lieues au sud de Hai yan hian. Il est situé sur la côte septentrionale de la baie de *San kiang kheou*, formée par l'embouchure du *Tche kiang*, qui donne son nom à toute la province, et qu'on nomme aussi *Thsiang thang kiang*. Une petite rivière, venant de Hai yan hian, se jette dans ce port, dont les eaux s'étendent jusqu'à la frontière S. O. du territoire de cette ville; devant le port se trouve le passage de *Wou tou men*, entre deux rochers de la baie. *Kan phou* servait déjà, en 306 de notre ère, de mouillage aux navires caboteurs. Sous la dynastie des Thang, vers 720, il y avait une amirauté. Du temps des Mongols en Chine, on y établit un tribunal de commerce, chargé de juger les différends qui pouvaient s'élever entre les négociants arrivés par mer pour y vendre leurs cargaisons. Ce port, jadis si célèbre, a disparu; il n'en reste que le nom que porte un bourg situé à moitié chemin, entre son ancien emplacement et la ville de *Hai yan hian*. Il paraît que les négociants et les auteurs arabes étendaient la dénomination de *Kan phou* ou *Kanfou* à Hang tcheou fou même : Marco Polo nomme *Gampou* le port de cette ville. Ce célèbre Vénitien, en parlant de *Quinsai*, qui est Hang tcheou fou de nos jours, dit : « A vingt-cinq milles E. N. E. de cette ville, se trouve » l'Océan; sur ses bords il y a la ville de *Gampou*, avec un très beau port, dans lequel arrivent » tous les vaisseaux chargés des marchandises de l'Inde. Le fleuve qui vient de la ville de *Quin-* » *sai*, forme ce port à son embouchure dans la mer. Les bâtiments de *Quinsai* y descendent et » remontent journellement pour porter des objets de commerce, qu'on charge sur d'autres » navires qui vont dans les différentes contrées de l'Inde et du Catai. »

» cause que la soie y a manqué, et le commerce qui s'en faisait dans le pays sou-
» mis aux Arabes a entièrement cessé.

» Après avoir ainsi saccagé et ruiné *Kanfou*, il s'empara de plusieurs autres vil-
» les qu'il attaqua l'une après l'autre, sans que l'empereur de la Chine pût s'op-
» poser à ses progrès. Il s'avança ensuite jusqu'auprès de la capitale appelée
» *Khoumdân*. L'empereur abandonna alors cette ville, et se retira en désordre jus-
» qu'à la ville de *Madhou*, qui est sur la frontière du côté de la province de Tubet.
» Cependant le rebelle, élevé par des succès si grands, et se trouvant maître du
» pays, attaqua les autres villes, qu'il ruina après avoir tué la plus grande partie
» des habitants, dans le dessein d'envelopper dans ce carnage général tous ceux de
» la famille royale, afin qu'il ne restât personne qui pût lui disputer l'empire. On
» sut les nouvelles de ces révolutions, et de la désolation générale de la Chine,
» qui dure encore à présent.

» Les choses demeuraient dans cet état, sans que le rebelle eût aucun désavan-
» tage qui diminuât sa puissance et son autorité. Enfin l'empereur écrivit au roi
» de *Taghazghaz* dans le pays des Turks, avec lequel il avait quelque alliance par
» mariage, et lui envoya une ambassade pour le prier de le délivrer du rebelle.
» Le roi de Taghazghaz envoya son fils avec une armée fort nombreuse contre le
» rebelle, et après plusieurs batailles et des combats presque continuels, il le dé-
» fit entièrement. On ne sut pas ce que le rebelle était devenu, et les uns croient
» qu'il fut tué dans un combat, les autres qu'il mourut d'une autre manière. L'em-
» pereur de la Chine revint alors à la ville de *Khoumdân*, et quoiqu'il se trouvât
» dans une extrême faiblesse, et qu'il eût presque perdu tout son courage, à cause
» de la dissipation de ses finances, de la perte de ses capitaines et de ses meilleurs
» soldats, et des misères passées, il ne laissa pas de se rendre maître de toutes les
» provinces qui avaient été conquises. Il ne toucha pas aux biens des habitants,
» mais il se contenta de ce qu'il pouvait avoir entre les mains, et de ce qui restait
» de deniers publics. La nécessité l'obligea à se contenter de ce que ses sujets lui
» voulurent donner, et de n'exiger rien d'eux que la soumission à ses ordres, sans
» les contraindre à lui fournir de l'argent, parceque les rois ou gouverneurs
» l'avaient dissipé. »

Les particularités racontées par le voyageur arabe sur cette révolte correspondent parfaitement avec le récit qu'en font les annales de la Chine. Le nom

de *Bânchoa* (بانشوا), que le premier donne à ce rebelle, et que l'abbé Renaudot avait mal lu *Baïchou*, n'est qu'une altération de celui de *Houang tchhao;* car dans plusieurs dialectes de la Chine, le *h* au commencement des mots est souvent changé en *w* ou *b*. Abou zeïd place l'expédition de Houang tchhao contre *Kanfou* l'an de l'hégire 264, qui commença le 12 septembre 877 et finit le premier du même mois de 878 de notre ère. C'est sous cette dernière année que les auteurs chinois mentionnent la prise de *Hang tcheou fou*, et par conséquent celle de *Kan phou*, qui en était le port. La fuite de l'empereur de sa capitale, telle que l'Arabe la raconte, correspond parfaitement avec le récit des historiens indigènes. Quant au nom de *Khoumdân* qu'Abou zeïd donne à *Tchhang ngan*, ou Si ngan fon de nos jours, nous savons par le monument des chrétiens syriens trouvé dans cette ville, qu'elle fut apelée ainsi par les nations de l'Asie occidentale. Il ne nous reste qu'à expliquer quel était ce roi de *Taghazghaz*, dont le fils vint au secours de l'empereur et battit le rebelle. Les auteurs arabes placent le pays de تغزغز *Taghazghaz* dans le Turkestân (1), c'est-à-dire dans la partie de l'Asie moyenne habitée par des tribus turques. A cette époque, toutes les contrées entre la pointe du nord-ouest de la Chine jusqu'aux Iaxartes faisaient partie du Turkestân. Le nom de *Taghazghaz*, se trouve écrit chez le *Cherif Edrissi* (géographe arabe du douzième siecle) بغرغر; ce qu'on doit lire, d'après la transposition des points diacritiques, *Bagharghar*. On voit donc qu'il règne ici une incertitude considérable sur l'application de ces points au corps des lettres qui forment le mot, et qu'il est probable que la leçon de *Thagazghaz* est aussi fautive que celle de *Bagharghar*. Je propose donc de ponctuer de la manière suivante يغرغز et de lire *Ighour Gouz*, ce qui signifierait les *Ghouz Ighour* ou *Ouigour*, ou les *Ghouz fédérés*. J'ai fait voir plus haut (pages 121 et 122) que les Ouigour étaient vraisemblablement le même peuple que les *Ghouz* des auteurs arabes et persans, et que leur identité avec les *Turcs Hoei hou*, du temps de Thang, était indubitable. Les *Cha tho* étaient de même origine que les Hoei hou; c'était une horde turque qui, au commencement du neuvième siècle, s'était soumise aux Thang. Ces derniers l'établirent au nord de la province de Chen si, pour protéger leur

Khoumdân est Tchhang ngan, capitale des Thang.

Sur le Taghazghaz.

Ce sont les Ighour.

Turks Cha tho.

(1) Le premier des deux voyageurs arabes dit: « Au-delà du continent de la Chine on trouve un pays appelé *Taghazghaz*, du nom d'une nation de Turks qui l'habitent, et le pays du kakhan de Tubet, qui touche au pays des Turks.

frontière. Un des princes cha tho rendit, vers 869, de grands services à la Chine; ils lui valurent de nouvelles dignités et surtout le nom de famille *Li* (qui était celui des empereurs de la dynastie des Thang) et le surnom de *Koue tchhang* (splendeur de l'empire). Cependant lui et son fils *Li khe young* encoururent plus tard la disgrâce du monarque chinois; ils furent battus et obligés de se sauver chez les *Tatar*, branche de la nation mongole, alors fixée sur le versant méridional de la chaîne des monts *Inchan*. Ce ne fut que quand l'empereur de la Chine se vit à deux doigts de sa perte, qu'il accepta les offres réitérées de leurs services, et leur pardonna. *Li koue tchhang* dépêcha alors son fils à la tête des Turcs *Cha tho* et *Hoei hue* pour secourir ce prince contre le rebelle *Houang tchhao*, et apaiser la révolte, comme nous l'avons vu plus haut. Il paraît donc que le roi de *Taghazghaz*, mentionné par l'auteur arabe, est *Li koue tchhang*, et que son fils, qu'il envoya à la tête de ses troupes pour sauver l'empire, n'est autre que *Li khe young*, que nous avons vu aux prises avec les rebelles. — Quant à la ville où l'empereur se réfugia quand il s'enfuit de Tchhang ngan, son nom se trouve deux fois dans l'original arabe; il y est écrit مذو *Madhou*. L'abbé Renaudot l'a mal lu par *Hamdou*. C'est sans doute *Tchhing tou* capitale du pays de *Chou*, où ce prince se retira effectivement

Anarchie générale. L'empire n'avait point encore été dans une si grande agitation depuis que la dynastie de Thang subsistait. Les gouverneurs, affectant l'indépendance, vidaient leurs différents par la voie des armes, sans respecter les ordres de l'empereur; plusieurs même cherchèrent à profiter de ces troubles pour s'élever jusqu'au trône (1). La ville impériale de Tchhang ngan, et surtout le palais, avaient été tellement endommagés par les soldats de Houang tchhao, que la cour ne pouvait plus les habiter : l'empereur, après les avoir fait un peu réparer, arriva de

(1) *Abou zeïd*, le voyageur arabe que j'ai déjà cité, dit de ces troubles : « La Chine se » trouva alors dans un état presque semblable à celui de l'empire d'Alexandre, après la défaite » et la mort de Darius, lorsqu'il distribua les pays conquis sur les Perses à différents princes, » qui établirent autant de royaumes ; car chacun des princes de la Chine commença à se joindre » avec quelque autre, pour faire la guerre à quelqu'un d'entre eux, sans la permission de l'em- » pereur ; et lorsque le plus fort avait défait le plus faible, et s'était rendu maître de la province » que l'autre gouvernait, il la ravageait entièrement, en emportait tout ce qui s'y trouvait, et » mangeait tous les sujets de son ennemi. Cette cruauté leur est permise, selon les lois de leur

Tchhing tou à Tchhang ngan, où il ne fit pas un long séjour. La leçon que ce prince avait reçue par le soulèvement général de son empire n'avait produit qu'une faible impression sur son esprit; son indolence le fit retomber sous le pouvoir des eunuques, il n'était que l'organe de leur volonté. Hi tsoung mourut en 888, peu regretté et même méprisé de ses sujets, réduits à la dernière misère par les guerres civiles qui dévastèrent l'empire.

Tchao tsoung, 888 de J.-C.

Son frère cadet lui succéda, sous le nom de *Tchao tsoung;* c'était un prince de beaucoup d'esprit, qui connaissait les affaires et désirait ardemment de remettre l'empire dans un état florissant; mais la force des choses l'en empêcha. Les gouverneurs des provinces se faisaient des guerres cruelles; notamment *Li khe young*, chef des *Cha tho*, qui était dans un état d'hostilités continuelles avec ceux de la partie septentrionale de l'empire. L'empereur, qui intérieurement estimait ce prince, dont la valeur avait replacé son prédécesseur sur le trône, se vit cependant, en 890, forcé par son conseil de faire marcher contre lui plusieurs corps de troupes. Des gouverneurs à moitié révoltés s'étaient joints à l'armée impériale pour combattre leur ennemi commun; mais ils n'avaient pas compté qu'ils auraient affaire à un capitaine brave et expérimenté. *Li khe young* les battit à chaque rencontre, et parvint à dissiper totalement l'armée des confédéres. Maître de marcher sur Tchhang ngan et d'humilier l'empereur, il préféra de se réconcilier avec ce prince. Cependant la faiblesse de ce dernier lui fit bientôt rompre les promesses qu'il avait faites à Li khe young. Les guerres civiles, au lieu de cesser, augmentèrent journellement et produisirent un bouleversement général dans l'empire. Le prince des Cha tho vint plusieurs fois au secours de l'empire; mais toutes ses victoires ne purent arracher Tchao tsoung des mains des eunuques, qui, l'an 900, avaient même osé le déposer, et le tenaient dans une prison étroite. Un officier

Guerre contre Li khe young, 890 de J.-C.

» religion » jusque là même qu'ils vendent la chair humaine dans les marchés. » — Il n'y a pas de doute que pendant les famines, qui sont fréquentes dans un pays aussi peuplé que la Chine, on n'ait souvent eu recours à ce moyen horrible de prolonger l'existence; aussi l'histoire chinoise fournit-elle des exemples d'anthropophagie dans les guerres civiles; c'était alors ou la famine qui y forçait, ou un excès de vengeance à laquelle les Chinois et les Malaïs sont très portés. Mais dans les temps ordinaires, et pendant que l'empire jouissait d'une tranquillité profonde, on n'a jamais mangé de la chair humaine, encore moins était-elle publiquement exposée en vente.

courageux délivra l'empereur et fit main basse sur les eunuques qui avaient tramé ce complot. Trois ans après Tchao tsoung se trouvant puissament secouru par un de ses généraux, ordonna le massacre de tous les eunuques. Ce général, dont le nom était *Tchu thsiuan thoung*, avait pris le titre de roi de *Liang;* il parvint aisément à se rendre maître de la personne de l'empereur. Il le força, en 905, de transférer sa résidence à *Lo yang*, où celui-ci fut à peine arrivé qu'il le fit assassiner : Tchu thsiuan thoung fit proclamer empereur un des jeunes fils du malheureux monarque. Ce prince monta sur le trône sous le nom de *Ngai ti*, mais le roi de *Liang* l'en fit descendre au bout de deux ans, usurpa le titre d'empereur, et adopta pour sa nouvelle dynastie le nom de *Liang*. Il fit mettre à mort son prédécesseur en 907, après avoir exterminé tous les princes de la famille impériale des Thang, qui se trouvaient dans son pouvoir. A cette époque plusieurs chefs se firent proclamer empereurs, et la Chine fut à la veille d'être encore partagée en différents royaumes.

Ngai ti, 905 de J.-C.

État de la Chine à la fin de la dynastie des Thang.

Le nouvel empereur de la Chine ne posséda pas tout ce vaste empire. Le Ho nan et le Chan toung formaient tous ses états; le reste était entre les mains d'autres généraux, qui, sur la fin de la dynastie des Thang, étaient parvenus à un si haut degré de puissance qu'ils s'étaient rendus maîtres de leurs gouvernements. *Li meou tching*, sous le titre de roi de *Khi*, régnait à Foung thsiang dans le Chen si; et *Yang wou*, roi de *Hoai nan*, dans la province de Kiang nan. *Wang kian* était établi dans le royaume de *Chou*, qui comprenait la plus grande partie du Szu tchhouan, et sa domination s'étendait jusque dans le Chen si et le Hou kouang. Le Tche kiang formait le royaume de *Ou yue*, qui appartenait à *Thsian lieou*. *Ma yn* et *Kao ki tchhang* étaient maîtres du reste de la province de Hou kouang et des environs, le premier sous le titre de roi de *Thsou*, le second sous celui de *King nan*. *Lieou yn*, roi de *Ling nan*, régnait dans le Kouang toung. Les *Turcs Hoei hou* ou *Ouigour* possédaient le Tangout et la partie la plus occidentale du Chen si. Les Khitan menaçaient d'entrer dans le nord-est de l'empire par la province de Pe tchy li; et *Li khe young* régnait dans le Chan si, sous le titre de roi de *Tsin*.

RECHERCHES

SUR

LA MIGRATION DES PEUPLES.

C'est l'agriculture qui donne une patrie aux nations; elle est la véritable source des gouvernements et des états. Les peuples qui ne subsistent que du produit de leurs troupeaux, ou de la chasse et de la pêche, ne peuvent avoir de demeure fixe. Ils périraient s'ils voulaient s'établir d'une manière stable, sans adopter l'agriculture. Les nomades, en suivant avec leurs troupeaux le cours des rivières, pour chercher des pâturages nouveaux quand les anciens ne présentent plus de nourriture suffisante à leur bétail, vivent dans une migration perpétuelle, qui ordinairement n'a lieu que dans des limites que rarement ils franchissent. La plupart des peuples pasteurs de l'Asie moyenne parcourent pendant l'hiver les plaines de leur pays, arrosées par des rivières ou des sources; en été ils se retirent dans les vallées des montagnes, où ils jouissent d'un air pur et frais, et où l'herbe n'est pas desséchée par les vents brûlants des steppes. Si cependant une nation nomade, au lieu de varier ses campements, circonscrits par des bornes quelconques, les passait et suivait une ligne droite, il en résulterait une migration des peuples. La nation voisine, contre les habitations de laquelle le premier choc serait dirigé, se joindrait vraisemblablement, si elle était nomade, à celle qui donne l'élan; mais si elle était stable, elle serait ou assez forte pour résister et repousser la force par la force, ou bien elle succomberait et finirait par être écrasée. C'est ordinairement ce dernier cas qui arrive. Une nation civilisée, ayant des habitations fixes, peut rarement résister à un peuple nomade qui s'est mis en mouvement, lors même qu'elle l'égale en nombre. Chez les nomades, tous les mâles capables de porter les armes combattent et marchent en combattant; ils ne craignent pas de perdre du terrain ni leurs propriétés; leur demeure est où ils trouvent des

pâturages pour leurs bestiaux; les localités, qui attachent l'agriculteur, leur sont indifférentes. La perspective de se voir dépourvus des premières nécessités de la vie, en dévastant le pays qu'ils veulent conquérir, ne leur cause aucune appréhension. La nation stable, au contraire, ne trouve jamais assez de bras pour s'opposer à un ennemi aussi redoutable; chez elle ce ne sont que les jeunes gens qui vont volontiers à la guerre; le père de famille craint pour sa maison, ses récoltes sa propriété, sa femme et ses enfants; le nomade amène avec lui à la guerre les siens et tout ce qu'il possède. Ces considérations expliquent comment, à l'époque de la grande migration des peuples, des nations barbares, proportionnellement peu considérables, ont pu inquiéter et renverser avec facilité des états qui paraissaient redoutables et florissants.

La partie du nord-est de l'Europe et celle du nord-ouest de l'Asie sont occupées par les peuples de la souche *finnoise*, à laquelle nous avons donné ce nom d'après celui d'une de ses plus faibles branches du nord-ouest. On pourrait l'appeler, avec plus de justesse, la race *ouralienne;* car tout indique qu'elle vient du *mont Oural*, duquel elle est descendue tant à l'ouest qu'à l'est. Il paraît qu'avant l'époque de la grande migration des peuples, les *tribus finnoises* avaient leur habitation plus au sud qu'elles ne l'ont actuellement; qu'auparavant elles s'étendaient, il est vraisemblable, jusqu'aux bords du Pont-Euxin: on les confondait avec une foule d'autres peuples sous le nom vague de *Scythes*.

Les pays qui avoisinent l'Oural sont la porte par laquelle les nomades de l'Asie moyenne ont fait leur irruption en Europe. Leurs entreprises furent plus ou moins considérables ou heureuses. Souvent les tribus venues de l'Orient s'arrêtèrent en chemin pendant un ou plusieurs siècles, et ne quittèrent point pendant quelques générations les pays qui leur offraient de gras pâturages et une chasse abondante. C'est ainsi que ces peuples asiatiques s'arrêtèrent dans les contrées fertiles de l'Oural, et se fondirent avec les peuplades finnoises qu'ils y avaient trouvées. Ces mélanges produisirent des langues et des nations nouvelles, qui restèrent dans la patrie qu'elles avaient adoptée, ou qui, poussées par d'autres peuples venant de l'est, s'avancèrent vers l'Europe. Voilà en peu de mots l'histoire de la grande migration des peuples, qui se fit sentir pour la première fois aux états civilisés de l'Europe, par le passage des Huns en 376. Ceux-ci, franchissant le Mæotis et le Tanaïs, tombèrent sur les nations d'origine

Passage des Huns en Europe.

indo-germanique qui occupaient les pays situés au nord de la mer Noire jusqu'au Danube. Ces fugitifs, rejetés les uns sur les autres, se répandirent dans les provinces de l'empire romain, et en changèrent la face. L'auteur ancien qui a le premier fait mention des *Huns* est Denys le Périégète. Ce géographe, qui écrivait probablement vers l'an 160 de notre ère, nomme quatre peuples, qui, dans l'ordre de son récit, se suivent du nord au sud sur la côte occidentale de la mer Caspienne; savoir, les *Scythes*, les *Huns* (Οὖννοι), les *Caspiens* et les *Albaniens*. Eratosthène (qui mourut vers l'an 194 avant J.-C.), cité par Strabon, place ces peuples dans le même ordre; mais au lieu des *Huns* il nomme les *Ouitiens* (Οὐϊτιοι), qui étaient probablement la tribu hunnique la plus avancée vers l'ouest. Ptolémée, qui vivait vers le milieu du troisième siècle, place les Huns (Χοῦνοι) (1) entre les Bastarnes et les Roxolans, par conséquent sur les deux rives du Borysthène. Les historiens arméniens connaissent ce même peuple sous la dénomination de *Hounk;* ils lui assignent son séjour au nord du Caucase, entre le Volga et le Don. Par la même raison ils appellent le défilé de Derbend *le rempart des Huns*. Dans la géographie faussement attribuée à Moïse de Khorène on lit ce passage: « Les Massagètes » habitent jusqu'à la mer Caspienne, où est la branche du mont Caucase qui ren- » ferme le rempart de *Tarpant* (Derbend) et une tour merveilleuse bâtie dans la » mer : au nord sont les *Huns* avec leur ville de *Varhatchan* et d'autres encore. » Moïse de Khorène raconte, dans son Histoire arménienne, les guerres que le roi *Tiridate-le-Grand*, qui régna depuis l'an 259 jusqu'en 312, soutint contre les peuples septentrionaux qui avaient fait une irruption en Arménie. Ce prince les attaqua dans les *plaines des Karkeriens* (2), les battit et tua leur kakhan, ou roi;

Premières notions sur les Huns.

Rempart des Huns.

(1) M. *Saint-Martin* fait à l'occasion de ce nom la remarque suivante. « La forte aspiration » qui commence le nom des Huns dans Ptolémée se retrouve souvent dans les auteurs latins des » cinquième et sixième siècles. On peut en voir un exemple dans le passage suivant de S. Am- » broise. « *Chunni in Alanos, Alani in Gothos, Gothi, in Taïfalas et Sarmatas insurrexerunt.* » » Il serait facile d'en citer beaucoup d'autres. Les auteurs arméniens donnent aussi une aspira- » tion à ce nom, mais moins forte. Les écrivains du Nord, qui connurent les Huns par les inva- » sions qu'ils firent en Scandinavie, ne manquent pas non plus de placer une aspiration devant » leur nom. Ils appellent presque tout le pays qui forme actuellement la Russie européenne, » *Chunigard*, c'est-à-dire la *demeure des Huns*. » — *Histoire du Bas-Empire*, par Lebeau, édition nouvelle. Paris, 1826, vol. IV, pag. 64, note.

(2) Ce sont les *Gargaréens* de Strabon, qui les place dans l'Albanie septentrionale, c'est-à-dire dans la partie du Daghestân située entre Derbend et le Terek.

alors toute leur armée prit la fuite; et il la poursuivit jusque dans le pays de *Hounk* ou *Huns*. Zonaras rapporte que, suivant l'opinion de quelques personnes, l'empereur *Carus* avait été tué (en 284) dans une expédition contre les Huns.

Récit d'Ammien Marcellin sur les Huns.

On voit donc que ce peuple était déjà connu avant son invasion en Europe, et que si Ammien Marcellin dit que cette nation était « peu connue des anciens » (*Hunnorum gens monumentis veteribus leviter nota*), il ne veut pas donner à entendre qu'on n'en avait eu aucune notion avant 376.

« Elle habitait, poursuit le même auteur, au-delà du Palus-Mæotis, sur les bords » de l'Océan glacial; elle est d'une férocité extrême. Dès qu'un enfant vient au » monde, on lui fait avec un fer des entailles profondes aux joues, afin que les » cicatrices qui s'y forment empêchent par la suite le premier poil de pousser. » Ils parviennent à un âge avancé sans avoir de barbe, et sont difformes comme » les eunuques. Ils sont trapus, ont des membres vigoureux et de grosses têtes. » Leur figure est extraordinaire; ils sont si courbés qu'on les prendrait pour des » bêtes à deux pieds, ou pour ces piliers grossièrement taillés à la ressemblance » humaine qui soutiennent les ponts. »

Zosime, qui écrivit environ un siècle après la première invasion des Huns en Europe, s'exprime ainsi : « Cette nation barbare attaqua les peuples scythiques » qui habitaient au-delà de l'Ister (Danube); auparavant elle n'était pas connue, » mais elle devint bien vite puissante. On les nommait Huns; ce sont peut-être » les Scythes surnommés Basilides (royaux), ou bien ceux qui, selon Hérodote, » habitaient sur l'Ister, et qui étaient *camus* et *laids;* ou bien ils ont passé d'Asie » en Europe. »

Récit de Jornandès.

Jornandès rapporte l'origine fabuleuse des Huns de la manière suivante : « *Filimer,* roi des Goths, dit-il, trouva parmi son peuple quelques femmes sor- » cières, qui portaient le nom d'*Aliorumna* (Alrunna); comme elles lui parais- » saient suspectes, il les chassa et les força de se retirer dans un pays désert, très » éloigné du lieu où était son armée. Les esprits impurs qui parcourent ces » lieux solitaires ayant aperçu ces femmes, eurent commerce avec elles, et » engendrèrent cette race féroce (des Huns). Originairement elle habitait dans les » marais; c'était un peuple petit, hideux et faible, qui ne montrait d'autre res- » semblance avec le genre humain que parcequ'il avait l'usage de la parole. » Voilà l'origine des Huns qui arrivèrent sur les frontières des Goths. D'après le

» récit de Priscus, cette nation sauvage s'était établie sur les bords orientaux du » Palus-Mæotis; elle ne connaissait d'autre occupation que la chasse; cependant, » étant devenue plus nombreuse, elle inquiéta ses voisins par ses artifices et ses » rapines. Quelques uns de leurs chasseurs s'étant, suivant leur usage, avancés sur » les rivages orientaux du Mæotis, remarquèrent tout-à-coup une biche blanche; » elle entra dans l'eau, et tantôt marchant, tantôt s'arrêtant, elle devint leur guide. » Les chasseurs la suivirent et traversèrent à pied le Palus-Mæotis, qu'ils avaient » jusqu'alors regardé comme une mer impossible à passer. Arrivés dans le pays » des Scythes, la biche disparut. Ces hommes, qui savaient à peine qu'il y eût » un autre monde que la contrée qu'ils habitaient au Palus-Mæotis, admirèrent le » pays des Scythes, et, comme ils sont fins, ils jugèrent que ce chemin leur avait » été indiqué d'une manière surnaturelle puisqu'ils n'en avaient eu auparavant » aucune connaissance; ils retournent donc chez eux, racontent ce qui leur est » arrivé, vantent la Scythie, et déterminent leurs compatriotes à suivre le che- » min qui y conduit et qu'ils venaient de découvrir, à attaquer les premiers » Scythes qu'ils rencontreront, et à courir la chance des combats pour les soumet- » tre. Bientôt ils traversent ce grand lac, et pillent les Alpizures, les Alzidzures, » les Itamares, les Tuncasses et les Boisces, établis sur le rivage de la Scythie. Ils » parvinrent aussi à vaincre les Alains, en les fatiguant par des attaques conti- » nuelles, quoique ceux-ci les égalassent en bravoure. Ceux qu'ils ne pouvaient » vaincre par la force des armes furent mis en fuite par la frayeur qu'inspirait la » figure horrible de ce peuple, car leur visage était d'une noirceur affreuse, il » ressemblait pour ainsi dire à une masse de chair informe, sur laquelle on dis- » tinguait plutôt des points que des yeux. Un regard farouche exprimait la férocité » de leur âme, qui se manifestait même envers leurs enfants le jour de leur » naissance; car ils tailladent les joues des mâles avec un fer, afin qu'ils appren- » nent à supporter la douleur d'une blessure avant même qu'ils aient sucé le » lait. Ils vieillissent donc sans barbe, et sont jeunes sans beauté, parceque leur » visage est ridé par le fer, et les cicatrices empêchent les poils de pousser. Quoi- » que petits, ils ne manquent pas de vigueur; ils sont agiles et excellents cavaliers. » Ils ont les épaules larges, savent très bien manier l'arc et les flèches, et dressent » fièrement leur tête. Quoique semblables aux hommes par l'extérieur, ils vivent » comme des bêtes sauvages. »

Enfin, pour compléter le portrait des Huns, je dois transcrire ici les vers dans lesquels *Sidoine Apollinaire*, évêque de Clermont en Auvergne en 472, fait la description de ce peuple.

Gens animis membrisque minax : ita vultibus ipsis
Infantum suus horror inest. Consurgit in arctum
Massa rotunda caput ; geminis sub fronte cavernis
Visus adest oculis absentibus : acta cerebri
In cameram vix ad refugos lux pervenit orbes ;
Non tamen et clausos, nam fornice non spatioso,
Magna vident spatia, et majoris luminis usum
Perspicua in puteis compensat puncta profundis.
Tum ne per malas excrescat fistula duplex,
Obtundit teneras circumdata fascia nares,
Ut galeis cedant. Sic propter prælia natos
Maternus deformat amor, quia tensa genarum
Non interjecto fit latior area naso.
Cætera pars est pulchra viris. Stant pectora vasta,
Insignes humeri, succincta sub ilibus alvus.
Forma quidem pediti media est, procera sed extat
Si cernas equites, sic longi sæpe putantur,
Si sedeant.

(*Sidonii Apollinaris carmen* II, v. 245—262.)

Voilà à peu près tout ce qu'on trouve dans les historiens contemporains sur l'origine, la physionomie et l'extérieur des Huns. Les traits qui servent à peindre la figure de ce peuple sont assez vagues. Ce qui paraît constant est que les Huns avaient les yeux petits, le nez camus, la tête grosse, et que la couleur de leur visage était jaune ou très brune. Cependant les récits que nous venons de citer annoncent que dès que les enfants mâles venaient au monde, les mères leur écrasaient le nez, afin que le casque pût s'appliquer plus exactement à leur tête; et que la difformité de leur visage venait plutôt des incisions que les parents faisaient aux joues de leurs enfants, que de sa forme primitive.

La terreur que ces barbares inspiraient à tous les peuples de l'Europe a peut-être aussi contribué beaucoup au portrait hideux que les auteurs anciens se sont attachés à leur donner. Il faut également prendre en considération une circon-

stance qui jusqu'à présent a échappé à tous les écrivains qui se sont occupés de recherches sur l'origine des Huns. Les différents peuples barbares, tels que les Lombards, les Goths, les Vandales, et autres, qui étaient venus attaquer l'empire romain avant l'invasion des Huns, étaient de la race indo-germanique; leur physionomie ne différait donc pas beaucoup de celle des nations européennes connues des Grecs et des Romains. Tout-à-coup arrivent les Huns, qui certainement appartenaient à une race différente, et dont la figure, déjà peu agréable, était encore rendue plus horrible par des moyens artificiels. Il n'est pas douteux que leur apparition n'ait dû produire un effet terrible; aussi les écrivains du moyen âge ne pouvaient-ils trouver d'expressions convenables pour décrire toute la laideur de ce peuple; ils renchérissaient les uns sur les autres pour le dépeindre sous les traits les plus affreux qu'il leur était possible de trouver.

Les Huns n'étaient pas de race mongole ou kalmuke.

Les hommes à système, et dépourvus des connaissances et de l'instruction nécessaires pour s'occuper de ces sortes de recherches, se sont empressés de reconnaître dans les Huns, les Mongols et les Kalmuks de nos jours, sans avoir d'autre appui pour soutenir cette hypothèse que les descriptions vagues de la figure des premiers. Ces auteurs auraient dû d'abord faire une réflexion toute simple, c'est que ces descriptions peuvent s'appliquer à un grand nombre de peuplades de l'Asie septentrionale, et qu'elles dépeignent aussi bien les Vogoules, les Samoïèdes et les Toungouses, que les tribus de race mongole. Nous savons d'ailleurs positivement qu'à l'époque de l'invasion des Huns, les nations qui appartiennent à cette dernière race habitaient dans la Sibérie orientale et à l'extrémité septentrionale de la Mongolie actuelle; elles étaient séparées par les tribus nombreuses des Turcs, et par plusieurs peuplades indo-germaniques, du pays des Huns, qui campaient au nord et à l'ouest de la mer Caspienne.

Se fondant sur l'hypothèse de l'origine mongole des Huns, quelques personnes versées dans la langue kalmuke ont essayé d'expliquer, à l'aide de cette dernière, les noms hunniques conservés par les auteurs du moyen âge. Malheureusement ces auteurs ne donnent pas la signification des noms hunniques; or dans ce cas toute étymologie doit devenir inutile, si elle n'est pas appuyée sur des faits historiques établissant la parenté de deux peuples, qu'on cherche de corroborer par ce moyen.

Pour faire voir comment on a cru pouvoir démontrer l'origine mongole des

Huns, je me bornerai à transcrire le passage suivant de M. Bergmann : « La » preuve la plus évidente (1), dit-il, que les Mongols descendent des Huns se trouve, » à ce qu'il me semble, dans les noms des chefs de ce peuple conservés par les » auteurs GRECS. *Jornandès* (2) (cap. XLIX) appelle le père d'Attila *Mountsak*. Ce » nom est composé des mots mongols *mou* mauvais, et *tzak* temps. A une époque » récente il y a eu un prince kalmuk, nommé *Mountsak*, qui vivait sur les bords » du Volga. Les Kalmuks ne connaissent pas le nom d'*Attila;* mais celui que ce » conquérant porte dans la langue hongroise nous ramène sur la trace de son » origine mongole. *Otrocotsi* (*Orig. hung.*, P. I, p. 39) nous apprend que ce prince » des Huns fut appelé *Athel* ou *Atzel* par les Hongrois, nom que les Huns pro- » nonçaient *Athila;* il ajoute qu'il signifie un homme puissant et distingué » (*magnas*). Dans les chroniques anciennes et chez les *minnesænger* (troubadours) » allemands, il est appelé *Etzel*. Quoiqu'il semble qu'Otrocotsi s'est trompé » quant à la véritable signification de ce mot, il paraît cependant en avoir saisi » le sens. Dans tous les dialectes mongols et turcs *Ædjil*, *Ædjel* et *Athel* servent » encore aujourd'hui à désigner le majestueux Volga. Les Mongols et les Kalmuks » ont rarement des noms déterminés; il n'est donc pas étonnant qu'un fils de » leur prince ait été nommé d'après une grande rivière. Ces peuples prennent à » leur fantaisie des noms d'êtres vivants ou inanimés. Je connais un prince » kalmuk qui a reçu son nom de l'*Oulastou*, petite rivière qui se jette dans le » Don; il n'est donc pas absolument invraisemblable, que celui qui plus tard fut » roi des Huns ait été nommé d'après le fleuve sur les bords duquel peut-être » il reçut le jour. *Dentzick*, autre nom hunnique, qu'on trouve aussi écrit *Den-* » *tsouk* et *Dentsich*, est tout-à-fait Mongol; il y a même chez les mongols une » divinité appelée *Dentsouk*. Quant à *Emedzar*, je présume que ce mot doit être » écrit *Eumniktsar*, qui dans la langue de ce peuple signifie un *bœuf sauvage*. » Le nom *Outo* (peut-être *Outou*) signifie long, haut. Faudrait-il d'autres preu- » ves pour constater l'affinité des Huns et des Mongols? Je ne le crois pas. »

Sans doute il faut d'autres preuves! Car en employant une méthode pareille, il est facile d'expliquer les noms hunniques par toute langue quelconque. Est-on

(1) *Nomadische Streifereien unter den Kalmüken.* Riga, 1804, in-8°, vol. I, pag. 129.

(2) *Jornandès* était Goth d'origine ; il écrivait en latin, que M. Bergmann prend pour du GREC.

excusable de marcher encore aujourd'hui sur les traces incertaines de ces étymologistes, qui prétendirent expliquer, au moyen de la première langue qu'ils choisissaient, les noms barbares conservés dans les auteurs anciens, noms dont ces écrivains n'ont pas donné la signification? Et cependant si l'on analyse les étymologies des noms hunniques présentées par M. Bergmann, qu'en résulte-t-il? *Mountsak* ne peut se composer de *mou* mauvais, et *tsak* temps, car ce nom se trouve aussi écrit *Moundioukhos* et *Omoundios;* et on voit par là que le *n* du milieu est de rigueur, et qu'il ne doit pas être supprimé comme le fait M. Bergmann. Le nom d'*Atel* ou d'*Attilia*, par lequel on désignait le *Volga*, n'est nullement un nom propre. *Adel* et *Idel* signifient *fleuve* ou *grande rivière* en général chez les Turks ou Tatars de Kazan, chez les Kirghiz et chez les Bachkir. Les premiers de ces trois peuples appellent le Volga *Idel* par distinction; le Viatka *Naukrad Idel;* le Kama *Tcholman Idel.* Dans le dialecte turc des Tchouvaches, qui habitent sur les bords du Volga, chaque rivière s'appelle *Adal.* Ce nom, n'étant pas particulier au Volga, n'a donc pu être donné à *Attila* (1) parcequ'il avait vu le jour sur les rives de ce fleuve (2).

Si M. Bergmann n'a pas été heureux dans les deux étymologies précédentes, il est bien plus malheureux en comparant le nom de *Dentsik* avec celui de la divinité mongole appelée *Dentsouk.* Tout le monde sait que la religion lamaïque ne s'est répandue parmi les Mongols que du temps de Tchinghiz khan et de ses premiers successeurs, c'est-à-dire dans les douzième et treizième siècles. Marco Polo même dépeint ce peuple plutôt comme adonné aux superstitions du chamanisme, que comme professant le culte bouddhique. Or, *Dentsouk* étant une divinité bouddhique, comment aurait-il pu être connu aux Huns, en supposant même que ce peuple fût d'origine mongole?

Conjecture de Deguignes sur l'origine des Huns.

Deguignes le père, savant très versé dans la connaissance du chinois et d'autres langues orientales, prenant principalement pour guides les indices fournis par les PP. *Gaubil* et *Visdelou*, entreprit d'éclaircir les ténèbres qui couvrent la

(1) L'étymologie la plus ridicule du nom d'*Attila* est celle que M. de Hammer a communiquée au monde savant; il l'a trouvé expliqué dans un livre turc, par *langue de chien;* néanmoins il ne peut désigner en turc que *langue de cheval.*

(2) C'est encore une conjecture gratuite de M. Bergmann. A l'époque de la naissance d'Attila les Huns avaient depuis long-temps passé le Mæotis, et se trouvaient déjà dans le centre de l'Europe, où leurs princes avaient leurs campements.

première origine des peuples venus d'Asie en Europe. L'idée était heureuse; la patience de celui qui l'avait entrepris égalait l'importance du travail. Cependant, malgré la facilité que l'érudition de cet écrivain célèbre lui procurait de puiser dans les auteurs chinois, arabes et syriens, il lui manquait une chose essentielle, c'était une idée juste de la parenté des nations de l'Asie. En confondant ensemble les nations turques, mongoles, toungouses, finnoises et autres, il a manqué son but, de sorte que son ouvrage n'est réellement qu'un magasin immense de matériaux précieux, entassés sans discernement. Deguignes trouvait avant et après l'époque de notre ère une nation nomade et puissante appelée par les Chinois *Hioung nou,* qui inquiétait continuellement les frontières de ses voisins. La simple ressemblance des noms lui fit conclure que ces Hioung nou étaient les *Huns* qui plus tard vinrent inonder l'Europe dans le quatrième siècle. Cependant, en lisant avec soin ce que les auteurs chinois racontent des *Hioung nou,* on ne trouve aucune raison suffisante pour en induire que ce peuple était le même que les *Huns.* J'ai donné dans le chapitre sur les peuples de la race turque (pag. 101 et suiv.) l'histoire des Hioung nou : on y voit que ceux du nord furent dispersés par les Chinois près les sources de l'Irtyche, vers l'an 91 de notre ère. Leurs débris se dirigèrent vers l'Occident pour aller en Sogdiane; mais ils ne purent arriver jusque là, et furent contraints de s'arrêter au nord de *Khouei thsu,* ou Koutché de nos jours. Ils s'y fixèrent pendant quelque temps sous le nom de *Yue po* ou *Yue pan.* Plus tard ils se portèrent vers le nord-ouest, et habitèrent, sous ce même nom, la partie de la steppe des Kirghiz, qui est traversée par les monts *Oulou tau* et *Alghin tau.* Ils y vécurent d'abord en bonne intelligence avec les *Jouan jouan;* mais ils finirent par se brouiller avec eux, et ces querelles occasionèrent des combats fréquents. En 448 ils envoyèrent une ambassade aux *Goei* pour les inviter à attaquer les *Jouan jouan* du côté de l'orient, pendant qu'eux fondraient sur ce peuple à l'occident. C'est pour la dernière fois que l'histoire de la Chine fait mention de ces Hioung nou. Deguignes, sans donner aucune preuve de ce qu'il avance, dit simplement de ce peuple, « *Ce sont les Huns* » *qui passèrent dans la suite en Europe sous le règne de l'empereur Valens.* »

Réfutation de cette conjecture.

Il faut observer à ce sujet que cette portion de la nation des Hioung nou (l'autre était restée dans la partie orientale de l'Asie moyenne) avait déjà quitté ce nom à l'époque de ses désastres en l'an 91 de J.-C. et qu'elle s'appelait *Yue po*

ou *Yue pan,* nom qui n'offre nulle ressemblance avec celui des *Huns.* Une tribu de ce dernier peuple est déjà mentionnée par Eratosthène, cité dans Strabon, comme habitant à l'ouest de la mer Caspienne, deux cents ans avant notre ère. Il la place au nord des Albaniens et du défilé de Derbend, tandis que vers cette époque les *Yue po* n'étaient pas encore arrivés aux sources de l'*Ichim,* dans la steppe des Kirghiz; ils habitaient alors, avec les autres Hioung nou, au nord de la Chine. Tous ces faits rendent leur parenté avec les Huns très problématique; et si l'on considère que les noms hunniques n'offrent presque pas de rapport avec les dialectes turcs, et que la plupart, comme *Blédas, Blidas,* ou *Bdela, Glônés* ou *Glôés, Boarex, Syrax Skotta,* et *Apsikh,* sont des mots qu'aucun Turc ne peut prononcer, à cause de l'accumulation des consonnes, qui se suivent sans être séparées par des voyelles (1), alors la prétendu parenté des Turcs et des Huns doit s'évanouir complètement.

Parenté des Huns, des Avares et des Hongrois.

Après avoir démontré que les Huns n'avaient été ni Mongols ni Turcs, il reste à rechercher à quelle race cette nation fameuse appartenait. Heureusement les historiens bysantins nous ont laissé des renseignements positifs sur ce point. Nicétas, Léon le grammairien, George Monachus, nous apprennent que les *Hongrois* étaient le même peuple que les *Huns,* et ils se servent indistinctement de ces deux noms pour le désigner. Les anciennes chroniques hongroises s'expriment de même, et donnent un nouvel appui à ce système, quoique les fables dont elles sont remplies rendent leur autorité très suspecte à d'autres égards. *Cinnamus* désigne les *Hongrois* sous le nom de *Huns occidentaux* (Οὖννοι ἑσπέριοι). A ces témoignages se réunit la ressemblance du nom de Huns et de celui de *Hongrois*, ou plutôt *Oungri.* Le nom des *Ougri, Oungri, Ongri* ou *Hongrois* se retrouve aussi dans les dénominations de plusieurs tribus des Huns, tels que les *Ogor,* les *Ounougour,* les *Outigour,* les *Koutrigour,* les *Sarogour,* et autres.

Mais les Huns étaient de la même race que les *Avares;* car Théophylacte dit, « Les *Avares* sont *Huns* d'origine, ils habitent sur l'Ister; c'est le peuple le plus » perfide et le plus avide de tous ceux qui mènent la vie pastorale. » Dans plusieurs passages de son ouvrage il applique indifféremment le nom de Huns aux Avares, et il dit positivement que ces derniers furent aussi appelés *Huns* (2). *Ménandre,*

(1) Pour cette même raison ces noms ne peuvent non plus être mongols.

(2) *Theophylacte*, pag. 12, 189, 263.

dans son *livre sur les Ambassades* (pag. 131), parle d'une entrevue de *Théognis* avec *Baïan*, khagan des Avares; il appelle à cette occasion l'interprète du dernier « *l'interprète du Hun.* » *Cedrenus* rapporte qu'en 626 Khosroës envoya Sarbar, un de ses généraux, à la tête d'une armée contre Constantinople, avec ordre de faire alliance avec les *Huns occidentaux, qu'on appelle aussi Avares*, avec les Bulgares, les Slaves et les Gépides, pour aller assiéger la capitale de l'empire grec.

On voit, par ces diverses citations, que les *Huns*, les *Avares* et les *Hongrois* étaient indubitablement des peuples issus de la même souche, et on ne sera pas étonné si j'entreprends d'expliquer les noms hunniques plutôt par la langue hongroise que par tout autre idiome. Je n'ai pu donner à cet essai plus de développement, puisque les auteurs bysantins n'ont pas conservé les significations des noms huns qu'ils citent.

Noms des Huns expliqués par le hongrois.

Noms hunniques	*Hongrois.*
Αττιλας ou *Etsel*.	*Atzél*, acier (*edzeni*, tremper le fer, *edözviz*, eau dans laquelle on le trempe).
Μουνδιουχος ou Μουντζαχ, père d'Attila	*Mentség*, protection, délivrance.
Ηρναχ, fils d'Attila.	*Hir-nagy*, gloire grande.
Δεγγιζιχ, fils d'Attila.	*Tenyészes*, fertilité (*tenyézem*, je repousse, je me reproduis).
Εδηκων, grand maître de sa cour .	*Etek*, aliment, repas.
Oktar, oncle d'Attila.	*Oktatom*, j'instruis.
Σανδιλ, prince des *Outourgour*. . .	*Sandal*, qui louche, *sanditani*, loucher.
Χινιαλος, prince des *Koutourgour*.	*Kinalas*, offre, invitation.
Σιννιων, ...	*Szinni*, colorié.
Ζαβεργαν.	*Zàvar*, verrou, serrure. *Zavaritom*, je mêle.
Κουριλαχος.	*Korül-lagy*, indulgent envers ceux qui l'entourent (*circum indulgens*).
Βαλαχ.	*Balog*, gauche.
Βαλας.	*Bal*, faisceau. *Valasz*, distinction, jugement.

Noms hunniques chez les Lesghi-Avar.

Les Huns et les Avares étaient deux branches d'une même nation. Dans le Caucase on trouve encore aujourd'hui une tribu de Lesghi qui s'appelle *Avar* et qui habite *Khoun dzakh*. Pendant mon séjour dans ces montagnes, j'ai recueilli les noms suivants, conservés chez les *Lesghi-Avar*, qui correspondent avec ceux des anciens Huns.

Noms hunniques.	*Noms chez les Lesghi-Avar.*
Attila	*Adilla*, nom d'homme très fréquent.
Ould, *Ouldin*	*Ouldin*, famille avare.
Bléda ou *Boudak*	*Boudakh-Sulthan*.
Ellak	*Ellak*.
Dingitsik	*Dingatsik*, nom de famille.
Eskam, fille d'Attila	*Eska*, nom de femme.
Balamir	*Balamir*.
Almous	*Armous*.
Leel	*Leel*.
Tsolta	*Solta*
Geysa	*Gaissa*.
Zarolta	*Zarolta*.
Beled	Les chefs des Lesghi ont encore ce titre.

Explication d'un passage de Jornandès.

Dans les dialectes des *Lesghi-Avar*, un fleuve ou une rivière s'appelle *or*, *hor*, *ouor*. — *Jornandès*, chap. LII, dit : « Pars Hunnorum in fugam versa, eas partes Scy-» thiæ petiit, quas *Danubii* amnis fluenta prætermeant, quæ linguâ suâ *Hunnivar* » appellant. » J'ai toujours pensé (1) qu'on devait lire la dernière phrase de cette manière : « Quæ linguâ suâ Hunni *Var* appellant. » Ainsi *Var* aurait été le nom du fleuve. Ma conjecture est pleinement confirmée par le manuscrit n° 5766 de la bibliothèque du roi de France ; il est du treizième siècle, et on y lit (fol. 31) : « *q̄. lingua sua huni. uar. apellant.* » — Un autre manuscrit de la même bibliothèque, n° 5873 [2] fol. 59, recto, col. 1. lit, au lieu de *Danubii*, « quas *Da-*» *napri* amnis fluenta, etc. » Ceci ne fait aucune différence pour le mot *var*, qui, dans la langue des Huns, paraît avoir désigné une *rivière;* tandis que *or*,

(1) Archiv für Asiatische Litteratur, Sanct-Petersburg, 1810, in-4°, vol. I, pag. 24. — Reise in den Kaukasus. — Kaukasische Sprachen, Berlin, 1814, in-8°, pag. 19.

hor et *ouor* ont la même signification dans l'idiome des *Avar* de nos jours (1).

Les Huns sont les Finnois orientaux, et parents des Vogouls.

Nous avons vu que le portrait que les auteurs grecs et latins nous ont fait des Huns était loin de peindre exclusivement un peuple de la race mongole. Cependant, si l'on trouvait même dans leur description quelques traits caractéristiques qui conviendraient à la physionomie kalmuke, il ne faudrait jamais oublier que le nez écrasé, les yeux de cochon et la rareté ou l'absence de la barbe se rencontrent chez une foule de nations de l'Asie septentrionale. Ce que les anciens disent des Huns s'applique parfaitement aux *Vogouls* de nos jours, qui sont de la *race des Finnois orientaux*, et dont la langue offre une affinité marquée avec celle des Hongrois. « La physionomie des Vogouls, dit un observateur éclairé, diffère » totalement de celle des Russes, et montre leur parenté avec d'autres peuples » sauvages de l'Asie. *Ils ressemblent beaucoup aux Kalmuks.* Leur regard est som- » bre et leur chevelure d'une couleur foncée ou brun rougeâtre, ils la coupent » autour de la tête; leur barbe est très clair-semée et plusieurs d'entre eux la rasent. » Leur stature n'est pas élevée, et ils sont plutôt petits que grands. Les femmes et » les filles ne paraissent pas trop laides, si l'on ne fait pas attention à leurs yeux » petits et étroits. Celles-ci ne coupent pas leurs cheveux, ne les tressent pas, » et les couvrent seulement avec un mouchoir. Les Vogouls sont très ignorants; » leur occupation principale est la chasse et la pêche. Depuis l'enfance ils ne » connaissent d'autre passe-temps que de tirer l'arc; ce qui les rend très habiles » pour la chasse. Ils courent si vite, qu'ils manquent rarement d'attraper une » bête dont ils ont la trace. » Pallas, qui avait un talent particulier de saisir les traits caractéristiques des peuples, dit des Vougouls: « Ils sont généralement » petits, ont l'air efféminé, et leur physionomie a quelque chose de kalmuke, à » l'exception de la teinte plus blanche de la peau. Leur visage est ordinairement » rond, ce qui rend les femmes assez agréables; on dit ces dernières très portées

(1) Malgré les points de contact que je viens d'indiquer entre les anciens *Huns* et les *Avar* de *Khoun dzakh* dans le Caucase, il faudrait se garder de prendre, sans autres preuves, tous les Lesghi pour des tribus *hunniques*. Ceux de *Khoun dzakh* peuvent avoir été subjugués par quelque khan des anciens Avares, qui, à la destruction de sa puissance, se serait retiré avec ses troupes dans les hautes montagnes du Caucase, où il aura fondé l'état d'*Avar*; et où les siens se sont mêlés avec les anciens habitants *lesghi*, dont ils ont adopté la langue, en conservant seulement quelques uns de leurs mots et de leurs anciens noms propres.

» à l'amour physique. Leur chevelure est longue et noire ou d'un brun foncé. » Peu d'entre eux ont la barbe rouge et des cheveux de couleur claire. En général » ils n'ont que fort peu de barbe, qui leur pousse très tard. »

Explication du nom des Huns par la langue vogoule.

A ces ressemblances avec les Huns il faut encore ajouter que, dans plusieurs dialectes de la langue des Vogouls, *houm*, *khoum* et *koum* signifient *homme*, et que ce mot ressemble assez au nom des *Huns*, qu'on doit prononcer *Houn* ou *Khoun*. Il ne faut pas non plus oublier que les Vogouls habitent les pays Ouraliens, qui dans le moyen âge étaient connus sous le nom de la *Grande Hunie*, ou de la *Grande Hongrie*. « Ayant cheminé, dit le moine *Ruysbroek* (1253), environ douze jour- » nées depuis le fleuve *Ettilia* (Volga), nous trouvâmes une autre grande rivière, » nommée *Iagag* (Iaïk), qui vient du septentrion et du pays des *Pascatir* » (Bachkir), et s'embouche dans cette mer. Le langage de ces *Pascatir* et des » *Hongrois* est le même : ils sont tous pâtres, sans aucunes villes ni bourgades. » Du côté de l'orient ils touchent à la grande *Bulgarie*. Depuis ce pays-là vers » l'orient en ce côté septentrional, on ne trouve plus aucune ville. De sorte que » la petite *Bulgarie* est le dernier pays où il y en ait. C'est de ce pays de *Pascatir* » que sortirent autrefois les *Huns*, qui depuis furent appelés *Hongrois*, et cela est » proprement la grande *Bulgarie*. »

Témoignage de Ruysbroek.

Les Hongrois sont des Huns mêlés avec d'autres races.

Ce serait tirer des conclusions fausses, si l'on prétendait que, parceque les Hongrois de nos jours sont une nation généralement belle et d'une taille élancée, ils ne peuvent descendre d'ancêtres qui étaient petits et mal faits. La tribu finnoise des Hongrois a été mêlée avec tant de peuplades d'origine turque, slave et germanique, qu'elle s'est renouvelée totalement par ce mélange, qui devient évident par sa langue, composée d'éléments finnois, turcs, slaves et allemands. Une pareille régénération a eu lieu chez les Avares du Caucase; la première colonie de ce peuple qui quitta les plaines pour se retirer dans les hautes montagnes, s'y croisa avec la belle race qui les habitait, et s'assimila par le laps des temps avec elle. Le passage de Sidoine Apollinaire que j'ai cité plus haut ne dit pas non plus que les Huns fussent si petits. Ce n'était que la figure de ce peuple que l'évêque de Clermont dépeint comme horrible, mais il ajoute,

> Cætera pars est pulchra viris. Stant pectora vasta,
> Insignes humeri, succincta sub ilibus alvus.

Il existe une suite de portraits des grands Mongols de l'Inde, dans laquelle ces princes paraissent très beaux et bien faits, et cependant nous savons positivement qu'ils descendent de ces mongols si hideux dont nous méprisons la figure dans le Kalmuk et le Bouriate. Des mélanges perpétuels avec d'autres races peuvent de même, en peu de siècles, changer considérablement l'extérieur d'un peuple, surtout s'il quitte l'état sauvage, rempli de privations, pour se civiliser, se fixer et se former dans un état stable et régulier.

Manière de vivre des Huns.

La façon de vivre des Huns était celle de tous les peuples sauvages. Ils ne mangeaient rien de cuit, et ne connaissaient nulle espèce d'assaisonnement. Ils vivaient de racines crues ou de la chair des animaux un peu mortifiée entre la selle et le dos de leurs chevaux. Jamais ils ne maniaient la charrue : les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre cultivaient la terre et prenaient soin des troupeaux. Avant leur arrivée en Europe, ils n'avaient jamais habité ni maisons ni cabanes; toute enceinte de muraille leur paraissait un sépulcre; ils ne se croyaient pas en sûreté sous un toit. Accoutumés dès l'enfance à souffrir le froid, la faim, la soif, ils changeaient fréquemment de demeure, ou, pour mieux dire, ils n'en avaient aucune, errant dans les montagnes et dans les forêts, suivis de leurs nombreux troupeaux, transportant avec eux toute leur famille dans des chariots traînés par des bœufs (1). C'était là que leurs femmes renfermées s'occupaient à filer ou coudre des vêtements pour leurs maris, et à nourrir leurs enfants. Ils s'habillaient de toiles ou de peaux de martres, qu'ils laissaient pourrir sur leur corps, sans jamais s'en dépouiller. Ils portaient un casque, des bottines de peau de bouc, et une chaussure si informe et si grossière, qu'elle les empêchait de marcher librement; aussi n'étaient-ils pas propres à combattre à pied. Ils ne quittaient presque jamais leurs chevaux, qui étaient petits et hideux, mais légers et infatigables. Ils passaient les jours et les nuits sur ces animaux, tantôt montés à la manière ordinaire, tantôt assis comme les femmes. Ils n'en descendaient ni pour manger ni pour boire; et lorsqu'ils étaient pris de sommeil, se laissant aller sur le cou de leur monture, ils y dormaient profondément. Le conseil de la nation se tenait à cheval, ils fondaient sur l'ennemi en poussant des

(1) Il est essentiel de remarquer que les *Hioung nou* n'avaient pas leurs habitations sur de pareils chariots. Les historiens chinois disent expressément qu'ils vivaient sous des tentes de feutre. Ceci fait encore une *distinction caractéristique* entre les Huns et les Hioung nou.

cris affreux : s'ils trouvaient trop de résistance, ils se dispersaient bientôt, et revenaient avec une vitesse extrême, enfonçant et renversant tout ce qui se rencontrait sur leur passage. Leurs flèches étaient armées d'os pointus, aussi durs et aussi meurtriers que le fer; ils les lançaient avec autant d'adresse que de force, en courant à toute bride, et même en fuyant. Pour combattre de près ils portaient d'une main un cimeterre et de l'autre un filet, dont ils tâchaient d'envelopper l'ennemi. Une de leurs familles avait le glorieux privilége de porter le premier coup dans les batailles; il n'était permis à personne de frapper l'ennemi avant qu'un cavalier de cette famille en eût donné l'exemple. Leurs femmes ne craignaient ni les blessures ni la mort; et souvent, après une défaite, on en trouva parmi les morts et les blessés. La barbarie de ce peuple était si enracinée, que, près de cent ans après son arrivée en Europe, il n'avait aucune idée de l'art d'écrire et n'envoyait que des propositions verbales aux princes avec lesquels il traitait.

Tribus hunniques

Les principales tribus de Huns étaient les *Huns proprement dits*, les *Akatsires*, qui sont vraisemblablement les mêmes que les *Khazar* des siècles postérieurs; les *Vittores;* les *Bourougoundi*, qu'il ne faut pas confondre avec les Bourguignons établis dans les Gaules; les *Ephthalites*, *Hayathélites*, *Abdelas*, ou *Huns blancs*, au-delà de la mer Caspienne, vers la frontière de la Perse; les *Kidarites;* les *Koutrigoures* ou *Koutourgoures;* les *Outigoures*, *Ouitigoures* ou *Outourgoures;* les *Ounnougoures;* les *Ougoures* ou *Ogôr;* les *Oultizoures;* les *Sabirs*, qui habitaient le versant septentrional du Caucase; les *Saragoures* et les *Sarselt*.

Histoire des Huns proprement dits.

En 374 les Huns proprement dits, et plusieurs des tribus que je viens de nommer, quittèrent, sous la conduite de leur roi *Balamir*, les bords du Volga et du Palus-Méotis, et assujettirent les *Akatsires*, qui, d'après le témoignage de Priscus, avaient avec eux une origine commune. Réunis à ce peuple, ils attaquèrent les *Alains*, nommés *Tanaïtes*, parcequ'ils habitaient les bords du Don. Les Alains furent vaincus et firent cause commune avec les Huns, qui en 376 entrèrent dans le pays des Ostrogoths. *Hermannrich*, roi de ces derniers, essuya une défaite complète, et se tua de désespoir. Son successeur *Vithimir* se défendit pendant quelque temps : mais après plusieurs combats, vaincu par ses ennemis, il fut tué dans une bataille qui se donna près des rives de l'*Erac*. Alors les Ostrogoths furent dispersés. *Athanarikh*, chef des Goths appelés *Thervinges*, s'opposa

en vain sur les bords du Dniestr aux progrès des Huns. Surpris par ces barbares, il fut obligé de prendre la fuite. Les Huns, s'avançant chaque jour davantage, gagnaient du terrain; les Ostrogoths se soumirent, et les Visigoths, au nombre de deux cent mille combattants, s'approchèrent du Danube et firent demander à l'empereur Valens la permission de se retirer dans la Thrace. C'est ainsi que les Huns se rendirent les maîtres des pays situés au nord du Danube, qui depuis un siècle et demi étaient sous la domination des Goths. De grandes troupes de ces derniers restèrent encore quelque temps dans le pays, mais ensuite elles prirent également la résolution de le quitter, et se transportèrent comme les autres au sud du Danube. Cette migration des Goths produisit le même effet que celles des autres barbares, c'est-à-dire que leurs premiers progrès leur fournirent les moyens de tenter de plus grandes entreprises sur les provinces situées plus au sud ou à l'ouest. Les Romains se repentirent bientôt de les avoir introduits dans leurs provinces; faute irréparable qui ouvrit aux Goths le chemin de la Grèce, des Gaules, et enfin de l'Espagne.

Balamir attaque les provinces romaines en 380 de J.-C.

Balamir, ou *Balamber*, dévasta en 380 les provinces romaines, et détruisit plusieurs villes. On parvint à l'apaiser par la promesse d'un tribut annuel de dix-neuf livres d'or. Après lui *Donatus* régna sur les Huns. Il fut assassiné vers l'an 387. Les Romains furent encore obligés de donner à son successeur *Kharaton* des présents pour l'empêcher d'entreprendre des invasions sur leur territoire. Pendant près de quarante ans après cette époque, les historiens bysantins font rarement mention des Huns. Ce ne fut qu'en 425 que plusieurs de ces barbares, sous la conduite de *Roïlas*, traversèrent le Danube, pillèrent la Thrace et s'avancèrent vers Constantinople; mais ce chef fut tué par un coup de tonnerre, et une grande partie de son armée ayant été détruite par une maladie contagieuse, le reste retourna dans son pays. Ce Roïlas doit être distingué d'un autre chef des Huns appelé *Roua* ou *Rugula*, auprès duquel se retira, en 432, Aétius, mécontent de la cour. Roua avait vécu en paix quelque temps avec les Romains, moyennant un tribut annuel de trois cent cinquante livres d'or, que l'empereur Théodose II fut obligé de lui payer; mais ayant été informé que les Amilzoures, les Itimares, les Tonosoures et les Boiskes, nations qui toutes habitaient près du Danube, avaient fait alliance avec les Romains, et que ceux-ci les avaient reçus sous leur protection, il envoya un ambassadeur à

Kharaton.

Roua ou Rugula.

Théodose II pour lui déclarer qu'il était prêt à rompre les traités si l'on n'abandonnait pas ces peuples, et si on ne les obligeait promptement de retourner dans le pays qu'ils venaient d'abandonner. Cependant *Roua* mourut l'année suivante (433), après avoir conclu la paix avec Valentinien III, empereur d'Occident. Il eut pour successeur ses neveux *Attila* et *Bleda*, fils de *Moundzoukh*, qui convinrent l'année suivante d'un traité avec Théodose II. Ce dernier s'engageait à leur payer tous les ans sept cents livres d'or. N'ayant rien à craindre de la part des Romains, les deux princes huns s'occupèrent de combattre tous les peuples barbares et d'origines différentes qui habitaient alors le centre de l'Europe ; mais il ne nous reste pas de renseignements sur leurs conquêtes au nord, et nous n'avons que peu de détails sur leurs guerres postérieures avec les Romains. En 442 ils ravagèrent la Thrace et l'Illyrie. Théodose II fut contraint de se retirer en Asie, et de conclure une paix honteuse, n'ayant pas assez de forces pour repousser ces ennemis.

Attila et Bleda, en 433 de J.-C.

Après cette guerre, *Attila*, qui voulait régner seul, se défit de son frère Bleda en 444, et se vit par là maître des Huns, des Gépides, des Goths ou Ostrogoths restés en Pannonie, des Suèves, des Alains, des Quades, des Marcomans, et d'autres peuples. Ayant solidement établi sa puissance, il entra en 447, à la tête d'une armée immense, dans les pays soumis à l'empire d'Orient, et les dévasta jusqu'aux portes de Constantinople. Théodose II, abandonné par l'empire d'Occident, ne put opposer qu'une faible résistance ; ses armées furent battues partout, et il n'obtint la paix qu'en donnant au roi des Huns six mille livres pesant d'or, et en lui promettant mille livres chaque année, et douze pièces d'or pour chaque prisonnier romain qui était rentré dans l'empire sans rançon. Deux ans plus tard on conçut à Constantinople le projet de faire assassiner Attila, et on gagna son ambassadeur *Edekon*, qui consentit à exécuter ce dessein moyennant une récompense considérable. Il retourna chez son maître, accompagné de deux envoyés de Théodose, dont l'un était dans le secret, et l'autre simplement chargé de remettre au roi des Huns les lettres de l'empereur. Cependant la conspiration fut découverte, et Attila profita de cette circonstance pour extorquer encore de l'or aux Romains.

Attila règne seul en 444 de J.-C.

Le récit de cette ambassade contient plusieurs particularités intéressantes sur les mœurs et la manière de vivre des Huns. A cette époque, on voit que ce peuple s'était civilisé considérablement pendant son séjour en Europe, et qu'il avait

Manière de vivre d'Attila.

adopté plusieurs usages dont il n'avait eu aucune connaissance cent ans auparavant. La résidence d'Attila était située au nord du *Theiss* supérieur, son palais était un grand bâtiment construit en planches de bois bien polies et surmonté de tours ; il était entouré d'une enceinte semblable, qui servait plus pour en relever la beauté que pour le fortifier. Les maisons des grands de la cour étaient bâties de la même manière et munies d'une enceinte pareille, sans cependant égaler en beauté le palais du roi. Il y avait aussi à une certaine distance du palais du roi un bain en pierres. On avait été obligé de les apporter de la Pæonie, parce-qu'on ne trouvait ni pierres ni marbres dans le pays où il était. Quand Attila retournait dans sa résidence, il y fut reçu par des troupes de jeunes filles qui chantaient des vers à salouange. Il donna un grand festin aux ambassadeurs de Constantinople. D'abord on leur présenta à boire à la santé du prince, ensuite on les fit placer sur des siéges disposés autour de l'appartement ; Attila était assis au milieu avec ses enfants sur un lit près duquel on voyait un escalier qui conduisait à sa chambre à coucher, ornée de rideaux blancs et de tapis. Les grands de sa cour étaient assis à différentes tables, où il n'y avait que trois ou quatre places. Après que ce prince eut bu à leur santé et eux à la sienne, on servit divers mets dans des plats d'or et d'argent. Attila seul, revêtu d'habits fort simples, et qui n'étaient distingués de ceux des autres que par leur propreté et leur finesse, ne mangea et ne but que dans des vases de bois ; car il méprisait tous les ornements superflus. Après le repas deux chanteurs entonnèrent des hymnes dans lesquelles ils célébraient les victoires du roi ; au autre vint ensuite, et par des récits plaisants excita le rire des auditeurs. Mais Attila conserva pendant ces divertissements une gravité imperturbable. Cette peinture de la cour du roi des Huns n'offre pas la moindre ressemblance avec les mœurs des Mongols, qu'on a voulu faire passer comme descendants de ce peuple ; elle contribue au contraire à détruire totalement cette supposition gratuite que j'ai réfutée précédemment.

Nouvelles guerres d'Attila.

La paix avec la cour de Constantinople fut rétablie par de nouveaux sacrifices de la part de celle-ci. La mort de Théodose le jeune, arrivée en 450, parut offrir une occasion favorable à Attila pour faire de nouvelles demandes. Il envoya des ambassadeurs à Marcien, devenu empereur, et exigea de lui le paiement des tributs. Celui-ci répondit qu'il avait de l'or pour ses amis et du fer pour ses ennemis. Attila fit de grandes menaces, mais n'ayant pu rien obtenir il

cessa d'inquiéter Marcien, et chercha des prétextes pour porter la guerre dans l'Occident. Honoria, sœur de Valentinien, avait, quelque temps auparavant, envoyé son anneau à Attila, dans le dessein de l'épouser. Ce prince la fit demander comme sa femme, et avec elle une partie de l'empire qui devait lui servir de dot. Après de longues négociations, Attila se désista de ses prétentions et s'occupa de préparer une expédition contre Théodoric roi, des Visigoths. Il pénétra en effet, en 451, dans les Gaules, et les ravagea. Trèves, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Besançon, Laon, Toul, Langres, Metz, et plusieurs autres villes, tombèrent en sa puissance; il fit trembler Paris, et vint assiéger Orléans. Il se rendit maître de cette place en 452; mais elle ne resta pas long-temps entre ses mains. Aétius et Théodoric le surprirent, le battirent, et l'obligèrent de se retirer du côté de Troyes. Il s'y arrêta dans les vastes plaines de Mauriac près de Châlons-sur-Marne, pour livrer bataille à ses ennemis. Elle lui fut funeste, car il la perdit, quoique Théodoric eût été tué dans l'action, et il fut obligé de retourner dans ses états pour réunir des forces nouvelles. Néanmoins il fit bientôt une irruption en Italie, ravagea la Gaule cisalpine, prit Aquilée, et pilla les villes de Milan et Pavie. Il tenta encore une expédition contre les Gaules; mais, battu par les Goths et les Alains, il fut obligé de se retirer. Toutes ces entreprises eurent lieu en 453, qui fut aussi l'année de la mort du roi des Huns. Étant à Aquilée il prit une nouvelle femme, nommée *Ildico*. Le jour de ses noces il but une si grande quantité de vin, qu'il mourut pendant la nuit, étouffé par le sang. *Ellakh*, son fils aîné, devait lui succéder, mais ses frères lui disputèrent le pouvoir et voulurent le partager entre eux. Ardarikh, roi des Gépides, saisit cette occasion pour attaquer les Huns, et en 454 leur livra une bataille dans laquelle Ellakh fut tué. Ses frères alors se sauvèrent vers le Pont-Euxin, et toute leur nation fut dispersée. *Dinghitsik*, autre fils d'Attila, se soutint encore pendant quelque temps en Hongrie; il y fut battu par les Goths en 461, et obligé de se retirer plus à l'est. Une partie des Huns passa le Danube, et reçut par les Romains des habitations dans la petite Scythie et dans la Dacie riveraine, sur les bords de la mer Noire et dans l'ancien pays des Goths. C'est de cette manière que ce peuple disparaît peu à peu de l'Europe centrale. Les historiens du moyen âge nous ont conservé plusieurs particularités sur les branches de la nation hunnique qui habitaient plus à l'orient; je les ai recueillies dans les extraits suivants.

Bataille de Châlons-sur-Marne.

Mort d'Attila en 453 de J.-C., et dispersion des Huns.

Dinghitsik. 461 de J.-C.

Autres peuples hunniques. Akatsires.

Les *Akatsires*, vraisemblablement le même peuple que les Khazar, qui occupaient les bords du Volga inférieur, quittèrent, sur l'invitation de Théodose, le parti d'Attila et se firent alliés des Romains. Cependant un de leurs chefs, appelé *Kouridakh*, mécontent de ce que les Romains ne lui faisaient pas des présents assez considérables, fit prévenir Attila de venir soumettre les Akatsires. Celui-ci envoya contre eux, en 448, une armée qui les subjugua, et tua leurs chefs, à l'exception de Kouridakh. Le roi des Huns choisit alors un de ses fils pour prince des Akatsires. Quelque temps après ce peuple fut vaincu par les *Saragoures*, les *Ouroges* et les *Hounnogoures*, chassés de leur patrie et forcés de chercher de nouvelles habitations. Plus tard l'histoire fait pour la dernière fois mention des Akatsires, en rapportant que, soumis par les Saragoures, ils firent avec ceux-ci une invasion en Ibérie et en Arménie. Cette expédition eut lieu vers l'an 470. Arrivés aux portes Caspiennes, ou au défilé de Derbend, ils les trouvèrent occupées par les Persans. Ils prirent donc un autre chemin, vraisemblablement par la vallée du Terek, et pénétrèrent en Arménie. Depuis ce temps il n'est plus question des Saragoures dans l'histoire.

Saragoures.

Onougoures.

Les *Onougoures* ou *Hounogores* formaient une branche considérable de la nation hunnique ; ils firent vers l'an 470, dans les pays situés au sud du Caucase, une invasion qui ne fut pas très heureuse. Attaqués par les Lazes des rives du Kobus, ils éprouvèrent une défaite totale. En mémoire de cet évènement les Lazes donnèrent à un château situé dans le voisinage le nom de *Onougouris ;* mais à l'introduction du christianisme dans ce pays (522), il fut changé en celui de Saint-Étienne.

Outourgoures et Koutourgoures.

Les *Outourgoures* et les *Koutourgoures* ne formaient originairement qu'un seul peuple, appelé *Huns cimmériens ;* ils furent ensuite partagés en deux tribus, celle des *Outigour* ou *Outourgour*, et celle des *Koutrigour* ou *Koutourgour*, nommés ainsi d'après leurs chefs qui étaient frères. Leurs habitations s'étendirent depuis l'embouchure du Tanaïs jusqu'au Bosphore cimmérien, sur la côte orientale du Mæotis. Comme les autres Huns, les Koutrigoures, guidés par une biche, traversèrent cette mer en masse, et occupèrent bientôt toute la plaine entre le Tanaïs et le Danube. Les Outigoures retournèrent avec leur prince en Asie, en prenant leur chemin par la Crimée, où ils rencontrèrent les Goths Tétraxites. Ceux-ci, quoique très inférieurs en nombre, leur résistèrent pourtant avec une bravoure

admirable. Ne pouvant vaincre ces adversaires, les Outigoures conclurent avec eux un traité; ces Goths s'obligèrent à les accompagner en Asie, pour se fixer sur l'autre rive du Bosphore. Ils y vécurent comme amis et alliés des Outigoures, sans néanmoins leur être soumis; et comme ils craignaient leur prépondérance, ils recherchèrent l'amitié des Romains. Depuis cette époque, les Outigoures habitèrent la contrée comprise entre le Tanaïs et le pays des Sagides, dans le voisinage de Pityas et de Sébastopolis, le long de la mer Noire; à l'est ils s'étendaient jusqu'au Volga.

Les Koutourgoures, que le Danube seul séparait des Romains, traversèrent souvent ce fleuve, et firent des irruptions dans les provinces de l'empire. En 551 les Gépides contractèrent une alliance avec eux pour se fortifier contre les Longobardes; mais ils les envoyèrent ensuite dévaster et piller le territoire romain. L'empereur Justinien, se sentant trop faible pour s'opposer à leurs déprédations, envoya des présents aux Outigoures, et les disposa, en leur faisant espérer un butin considérable sur les Koutourgoures, à se prononcer en sa faveur. En conséquence, les Outigoures passèrent le Tanaïs sous la conduite de *Sandil* leur prince, et, renforcés par les Goths tétraxites, attaquèrent les Koutourgoures dans leur pays, et retournèrent avec un nombre immense de prisonniers. Cet évènement força les Koutourgoures de faire la paix avec les Romains, et Justinien en établit en Thrace deux mille d'eux, qui avaient pu avec leurs femmes et enfants échapper aux Outigoures. Cette mesure indisposa beaucoup ces derniers. Huit ans plus tard (en 559), une armée nombreuse de Koutourgoures, sous la conduite de *Zabergan*, passa le Danube couvert de glace, et mit tout à feu et à sang sur le territoire romain. Ils envoyèrent même des expéditions en Grèce, dans la Chersonèse. Ils furent vaincus par Bélisaire, déjà très avancé en âge; défaite qui fut due plutôt à la ruse qu'à la bravoure des troupes romaines. Zabergan retourna dans son pays, non sans emporter des sommes considérables, qu'il avait extorquées de Justinien. Cet empereur, prévoyant que ces barbares ne resteraient jamais tranquilles, chercha un moyen pour les exterminer. Il envoya une seconde ambassade aux Outigoures, et réussit à leur faire entreprendre une nouvelle guerre contre leurs compatriotes. En effet, Sandil se mit aussitôt en marche, attaqua les Koutourgoures qui revenaient de leur incursion dans l'empire romain, les battit totalement, et leur arracha le butin qu'ils avaient fait. Depuis

ce temps, la guerre entre ces deux peuplades hunniques fut presque perpétuelle, et les affaiblit tant, que les Avares n'eurent pas beaucoup de peine à les subjuguer.

Kidarites.

Les Huns appelés *Kidarites* habitèrent dans le voisinage des portes Caspiennes, et furent anciennement tributaires des Perses. Un de leurs princes, qui régna vers l'an 460, refusa de payer le tribut et attaqua les Perses. La guerre dura encore sous son fils *Kounkhas*. *Perozes* ou *Firouz*, le roi de Perse, voulut la terminer par une ruse, et promit de donner sa sœur en mariage à Kounkhas ; mais il la remplaça par une autre femme. Kounkhas, instruit de cette imposture, se vengea par le supplice de trois cents seigneurs perses qu'il avait demandés pour commander ses troupes. Les hostilités éclatèrent donc de nouveau ; enfin les Kidarites furent vaincus, et *Bala*, leur capitale, tomba au pouvoir des Persans. *Bala* est vraisemblablement la même ville que *Balkh*, souvent mentionnée dans l'histoire persanne de Derbend; elle était située sur la rive droite du Koïsou, au même endroit où l'on voit à présent les ruines de l'*ancien Endery* ou *Andreeva*, dans le pays des Lesghi.

Sabires ou Savires.

Les Huns appelés *Sabires*, *Sabinores*, ou plutôt *Sabir-ougores*, formaient une nation puissante, composée de plusieurs tribus. Vers 456, ils habitaient déjà au pied septentrional du Caucase, avec d'autres peuples de même origine. A cette époque ils furent chassés de leur pays par les Avares, et tombèrent à leur tour sur les Ouroges et les Onougoures. En 516 ils pénétrèrent par les portes Caspiennes, firent des incursions en Arménie, et dévastèrent la Cappadoce, la Galatie et le Pont, jusqu'à *Euchatia*, dont ils ne purent pourtant pas s'emparer. Douze ans plus tard, *Boarex*, veuve de *Balakh*, régna sur les Sabires. Ils occupèrent alors leur ancien pays au pied du Caucase, et furent voisins des Zykhes. Boarex fit alliance avec les Romains, et vint habiter leur territoire, avec cent mille des siens. *Glônes*, ou *Gloës*, et *Styrax*, marchèrent, à la tête de vingt mille hommes, au secours des Perses, contre les Romains; Boarex les attaqua et les tailla en pièces. Styrax fut tué dans la bataille, et Glônes envoyé prisonnier à l'empereur Justinien I. Cette princesse resta jusqu'à sa mort fidèle aux Romains. Bientôt après (531), les Sabires repassèrent les portes Caspiennes et firent une nouvelle irruption sur le territoire romain; ils pillèrent l'Arménie, l'Euphratésie, la seconde Cilicie et Kyrrhestika. A la cour de Bysance on soupçonna qu'ils avaient été excités à cette invasion par *Kabades* ou *Kobad*, roi de Perse; mais ce monarque se justifia de ce reproche. Dorotheus, qui commandait les troupes

romaines en Arménie se mit enfin en marche contre les Sabires : ceux-ci n'attendirent pas qu'il les attaquât, et se retirèrent dans leur pays avec un butin immense. Ils y habitaient encore en 546, et occupaient le Caucase au-delà des Alains, des Abasges et des Zikhes: il paraît aussi qu'ils avoisinaient la mer Noire. En 555, deux mille Sabires, commandés par leurs chefs Balmakh, Koutilzis et Iliger, vinrent au secours des Romains contre les Perses; un an après ils étaient alliés de ces derniers contre les Romains. A cette époque les Sabires étaient encore très puissants; mais ils penchaient vers leur déclin, car en 558 ils furent totalement défaits par les Ouar et Khounni, peuples ogores, qui avaient passé le Volga. Les faibles restes des Sabires se réfugièrent en Albanie. Ils y furent attaqués, en 575, par une armée romaine, qui avait l'ordre de les exterminer. Comme leur roi était absent, les Sabires se soumirent et donnèrent des otages. Ils envoyèrent une ambassade à Bysance; elle y fut très bien reçue par Tibère César, qui leur donna un subside double de celui qu'ils recevaient ordinairement des Perses. Cette bonne intelligence fut de courte durée. Leur roi, entièrement voué aux intérêts des Perses, refusa de ratifier l'alliance conclue avec les Romains. Ceux-ci les attaquèrent de nouveau, et les obligèrent par des négociations de quitter la contrée qu'ils occupaient, et de se fixer sur le territoire de l'empire au-delà du Cyrus, ou Kour. C'est la dernière fois qu'il est question de ce peuple dans l'histoire; cependant on trouve encore que, vers l'an 585, il y avait des troupes sabires dans l'armée romaine.

Ephthalites ou Huns blancs.

Les peuples hunniques habitaient non seulement à l'ouest de la mer Caspienne; plusieurs de leurs tribus occupaient aussi des contrées situées à l'orient de cette mer. Au commencement du cinquième siècle, une partie du Mawarannahar et le Kharizm étaient occupés par les *Huns blancs*, connus sous le nom des *Ephthalites*, *Abdela*, ou *Nephthalites*. Par la couleur de leur visage et leur manière de vivre, ils différaient de ceux qui demeuraient plus au nord et en Europe : le teint de ceux-ci était basané. Beaucoup plus policés que ces derniers, les Ephthalites vivaient dans des villes, faisaient le commerce et contractaient des alliances avec leurs voisins; ce qui contribua beaucoup à les dépouiller de cette barbarie, que les autres avaient conservée. A la fin du cinquième siècle les Ephthalites n'étaient pas même en relation avec les Huns occidentaux. Les écrivains orientaux les nomment *Hayateleh*, et plus communément *Turcs*. La différence mar-

quée qui existait entre eux et les autres Huns, donne sujet de croire que c'était un peuple turc, gouverné par des princes d'origine hunnique; cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, qu'à la même époque les Turcs des *Tchhy le* ou *Thie le* s'étendaient jusqu'au Djihoun et à la mer Caspienne : leur nom est vraisemblablement caché sous celui des *Hayateleh*. Ces derniers habitaient au sud-ouest jusque dans le voisinage de *Gorgo*, ville limitrophe du territoire des Perses, appelée aussi *Korkandj*, et qui est le *Chorasmia* des anciens. Bahram-gour, pour les punir d'une invasion qu'ils avaient faite en Perse, passa, en 420, le défilé de Derbend, et, suivant le bord de la mer Caspienne, les surprit dans le Kharizm, où il les attaqua si brusquement qu'il en tua un grand nombre avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense. Les Huns abandonnèrent leur roi, qui fut tué dans sa tente par Bahram-gour, et se sauvèrent en désordre. On les poursuivit jusqu'au Djihoun, et le roi de Perse conclut avec eux un traité par lequel ce fleuve fut reconnu pour la limite entre les deux nations. *Perozes* ou *Firouz*, petit-fils de Bahram-gour, périt, en 488, avec toute son armée, dans le voisinage de *Gorgo*, dans une expédition contre eux. *Palach*, fils de Firouz, qui était resté en Perse, fut proclamé roi. Pendant deux ans il reconnut la souveraineté des Hayateleh, et leur paya le tribut convenu par le traité fait par *Soukhra* ou *Soufrai*, marzban ou gouverneur du Zablestân, de Ghiz et de Bost sur les frontières de l'Inde. Dans la suite ce même *Soukhra* délivra la Perse de ce tribut; il passa le Djihoun à Kachmahin, attaqua *Khouch navaz*, chef de ces Huns, et le vainquit. Une des conditions auxquelles il leur accorda la paix fut qu'ils rendraient *Kobâd*, fils de Firouz, et les autres prisonniers. Palach, s'étant fait haïr par ses sujets, fut obligé de remettre le pouvoir suprême à Kobâd; mais celui-ci ne le conserva pas long-temps. Il avait fait mourir *Soukhra*, son libérateur, et s'était attaché à la doctrine de Mazdak, qui prétendait réformer la religion de Zoroastre, et voulait que toutes les femmes fussent communes. Les grands de la Perse convinrent donc unanimement de déposer Kobâd, et de mettre à sa place son frère *Djamasp*; leur complot réussit, et Kobâd fut renfermé dans une prison. Sa sœur, qui était en même temps sa femme, l'en ayant tiré par un stratagème, il parvint à se sauver dans le pays des Hayateleh. Le roi de ce peuple lui donna une armée de trente mille hommes, à la tête desquels il rentra en Perse, et reprit les rênes du gouvernement sans coup férir.

Les historiens persans, qui nous ont conservé ces détails sur les relations que leurs rois ont eues avec les Huns-Hayateleh, distinguent soigneusement cette nation de celle des Turcs, gouvernée par un *khakan*. Quelques auteurs bysantins ont confondu les *Turcs*, ou *Thou khiu* de l'Asie centrale, avec ces *Huns;* Menandre, dans son livre sur les ambassades, établit avec raison une distinction entre ces deux peuples, en nous apprenant que les Sogdiens avaient été soumis aux Ephthalites avant de devenir sujets des Turcs. Théophylacte nous a transmis des renseignements sur l'asservissement des Ephthalites par les Turcs. « Au commencement de l'été de l'an 599 (16e du règne de Maurice), dit-il, le khagan des » Turcs envoya des ambassadeurs à l'empereur Maurice. Il soumit le prince de la » nation des *Abdela*, appelés aussi Nephthalites, et s'empara de leur royaume. »

Abus de la dénomination de Huns.

Il faut aussi remarquer qu'Aboulfaradj, dans sa Chronique syriaque, abuse souvent du nom de Huns (*Hounnâ*), en l'appliquant aux peuples d'origine turque. Il indique cependant la première invasion des véritables Huns dans les provinces romaines, à l'époque où elle eut lieu. A l'occasion de leur irruption en Thrace et en Illyrie (en 442), sous la conduite d'Attila et de Bleda, il les désigne sous la dénomination vague de barbares; mais il ne fait nulle part mention d'Attila. Il décrit très bien les démêlés qui eurent lieu entre le roi de Perse *Firouz* et les *Ephthalites*, qu'il nomme simplement *Huns*. Il rapporte que, sous le règne de *Justin* (de 518 à 526), le roi de Perse exigea de cet empereur cinq cent cinquante quintaux d'or (?), qui lui avaient été promis pour défendre les portes du Caucase contre les Huns. Justin ayant refusé d'accéder à sa demande, il envoya les Arabes, ses alliés, dévaster le pays des Romains. Mondar, le roi de ces Arabes, pilla plusieurs contrées de la Mésopotamie et de la Syrie. Aboulfaradj place une entreprise des Huns et des Slaves contre Constantinople dans la 31e année du règne de Justinien (558); il ajoute qu'ils avaient déjà brisé la muraille extérieure de cette capitale. En effet, dans cette même année que les Huns passèrent le Danube sur la glace, et vinrent fondre dans la Mœsie, dans la Thrace et dans la Grèce, ils menaçaient d'assiéger Constantinople, d'où ils se retirèrent après une négociation avec Bélisaire, qui leur donna de l'argent et leur promit le paiement d'un tribut annuel. Jusqu'ici Aboulfaradj n'a parlé que des véritables Huns; mais lorsqu'il dit qu'en 280 de l'hégire (893 de J.-C.), Ismaël, fils de Ahmed, entra à la tête des Arabes dans le pays des Huns,

y prit leur roi avec sa femme, pilla leur capitale, et emmena avec lui dix mille Turcs prisonniers, et beaucoup de moutons et autre bétais, il est évident qu'il donne le nom de Huns aux Turcs qui habitaient au-delà de l'Oxus En parlant (sous l'an 1036) de l'origine de la puissance des Seldjoukides, le même auteur appelle *Huns-Gouz* la tribu de ces Turcs. Dans cet endroit, l'édition arabe de son ouvrage est beaucoup plus exacte, car elle donne le nom de *Turcs gouziens* à la tribu commandée par la famille de Seldjouk.

Boulgares, nation hunno-ogorique.

Les *Boulgares*, qui, après la destruction de l'empire d'Attila, devinrent puissants et célèbres dans l'Europe orientale, furent aussi un peuple d'origine hunnique. Moise de Khorène les appelle *Boulgharkh*, et les place au nord du Caucase. Nicéphore et Théophane nous donnent la certitude que ces Boulgares étaient des Huns, et le dernier dit positivement qu'ils appartenaient à la même race que les Koutrougoures. Il rapporte aussi que les *Onougoundoures*, les *Boulgares* et les *Kotrages* (1), occupaient originairement les pays situés au nord du Pont-Euxin et les bords du Palus-Mæotis, entre l'*Atalis* et le *Tanaïs* (Don), et qu'ils habitaient principalement entre le Mæotis et le *Kouphis* (Kouban), dans lequel on pêchait le *poisson boulgare* appelé *xystus*. Ici, ajoute-t-il, est l'ancienne Grande-Boulgarie, qu'on appelle le pays des *Kotrages* (Koutrigoures) et des *Boulgares*, qui sont de la même race. Dans un autre passage, il parle encore des *Huns-Boulgares*. Nicéphore répète le même fait en disant: « A présent je dois parler des habitations primitives des Huns, qu'on appelle aussi Boulgares. Sur le Palus-Mæotis et les bords du *Kophines* (Kuban), est située la *Grande-Boulgarie*, et la nation qu'on appelle *Kotrages*, qui sont de la même origine. »

Nicéphore Gregoras nous apprend que les *Boulgares* avaient reçu leur nom du fleuve *Boulgan* (Volga), sur les bords duquel ils avaient originairement habité. En effet, le nom de la Grande-Boulgarie désigne, chez les autres historiens bysantins, le pays situé entre le Don et le Volga, et ne se borne pas seulement à la contrée à laquelle Théophane et Nicéphore l'attribuent. Les anciens noms propres de ce peuple, conservés par les auteurs du moyen âge, n'offrent aucune analogie avec ceux des peuples slaves; ils se rapprochent au

(1) Ce sont sans doute les *Koutrigoures*; il paraît en général que *Boulgar* fut pendant quelque temps la dénomination générale de toutes les peuplades *hunno-ogoriques*.

contraire du hongrois. Les grands, chez les Boulgares, portaient le titre de *boïlad*, qui convient parfaitement avec celui des chefs lesghi, appelés encore aujourd'hui *beled* (voyez aussi page 245).

Les Boulgares passèrent pour la première fois le Danube, l'an 487 de notre ère; mais ils furent complètement battus par Théodoric, roi des Ostrogoths, et leur prince *Bousas* resta sur le champ de bataille. Ce désastre les retint pendant quelque temps; cependant ils firent, en 493, une nouvelle invasion en Thrace, et dévastèrent ce pays d'une manière terrible. Six ans après ils y revinrent, et y exercèrent des cruautés inouïes. Une armée romaine, conduite par Aristus, qui voulut s'opposer à ces barbares, fut totalement défaite: depuis ce moment, rien ne fut capable d'arrêter les incursions des Boulgares. En 502 ils firent une nouvelle irruption sur le territoire romain; elle fut si soudaine, que déjà la Thrace et l'Illyrie étaient envahies par l'ennemi, avant qu'on en eût la nouvelle à Bysance. L'armée romaine était alors occupée à combattre les Arabes qui étaient entrés en Syrie. Jusqu'alors les Boulgares n'avaient été que les ennemis des Romains, à présent ils commencent à servir dans leurs armées. Un corps considérable de ce peuple marcha, en 505, sous la conduite de *Sabinien* contre les Ostrogoths en Pannonie; mais il fut battu à plate couture sur les bords de la Morava en Servie, par Moundo et Pitsia, capitaines de Théodoric. Quand *Vitalien*, gouverneur de la Thrace, se révolta, en 514, contre Anastase; il avait parmi ses troupes des Huns et des Boulgares. Avec leur aide il força l'empereur à souscrire aux conditions qu'il lui plut de prescrire.

Passage des Avares en Europe, 558 de J.-C.

Les *Avares* passèrent en Europe vers l'an 558, après avoir vaincu plusieurs autres peuples; ils attaquèrent et soumirent aussi les Boulgares; ceux-ci restèrent les vassaux des Avares, jusqu'à l'époque où leur roi *Koubrat*, nommé aussi prince des *Hounogoundoures*, secoua le joug et chassa les oppresseurs. Cet évènement arriva entre 634 et 641. Koubrat conclut aussitôt une alliance avec l'empereur Héraclius, et y resta fidèle. Après sa mort ses cinq fils, agissant contre sa volonté expresse, partagèrent son peuple. *Batbaï* l'aînéresta avec les siens dans son ancienne patrie; il y fut, peu de temps après, subjugué par les Khazars. *Kotrag*, le second, passa le Tanaïs et se fixa sur son bord occidental. Le quatrième et le cinquième frère passèrent le Danube; le dernier poussa jusqu'à Ravenne en Italie, et l'autre s'établit en Pannonie et se réunit aux Avares. Le

troisième enfin, nommé *Asparoukh*, franchit le *Danastris* (Dniestr) et le *Danapris* (Dniepr), et se fixa sur les bords d'une autre rivière, dans un lieu que les Boulgares appelaient dans leur langue *Ongl*. Ces Boulgares commencèrent bientôt à infester le territoire romain. L'empereur Constantin Pogonate marcha, en 678, contre eux, pour les punir; mais, après avoir hésité à leur livrer bataille, il fut forcé, par une maladie qui lui survint aux pieds, de quitter l'armée; ses soldats, regardant son départ comme une fuite, le suivirent en désordre. Les Boulgares, commandés par leur roi *Terbel*, les poursuivirent, passèrent le Danube, et firent la conquête de la *Mœsie-Inférieure*; ils rendirent tributaires les Slaves qui habitaient ce pays, auquel on donna bientôt le nom de la *Boulgarie*.

Conquête de la Mœsie-Inférieure par les Boulgares en 678 de J.-C.

On voit par ce récit que les Boulgares, qui se fixèrent dans la Mœsie-Inférieure ne formaient qu'à peu près le cinquième de toute la nation. Les autres disparurent insensiblement avec les Avares, ou bien tombèrent sous le joug des Khazars, qui devinrent puissants à cette époque. La tribu de Terbel, quoiqu'elle eût soumis les Slaves de la Mœsie, leur était cependant très inférieure en nombre; avec le temps elle se fondit entièrement avec eux, oublia sa langue, adopta celle des vaincus, et ne garda que le nom de *Boulgares*. Cette fusion paraît avoir été complète vers le milieu du neuvième siècle, car depuis cette époque les noms propres de ce peuple, conservés par les historiens bysantins, commencent à être tout-à-fait slaves. L'histoire de ces Bulgares n'a aucun rapport à l'Asie, et je dois la passer ici sous silence.

Avares ou Ouarkhonites.

J'ai déjà cité (pages 243 et 244) plusieurs passages par lesquels on voit que les *Avares* étaient des Huns. *Paul Warnefrid*, d'origine longobarde et diacre d'Aquilée, qui écrivait vers l'an 770, dit que les Avares portaient originairement le nom de *Huns*, mais qu'ils furent appelés *Avares* d'après celui d'un de leurs rois. Nous savons aussi, par les historiens bysantins, que ce peuple s'habillait comme les Huns, et qu'il parlait la même langue avec eux. Théophylacte Simocatta nous a laissé les meilleures notices sur ce sujet. D'après lui la nation des *Ogor* habitait au nord du Caucase. Deux de ses tribus, les *Ouar* et *Khounni*, qu'on appelle ordinairement d'un nom commun *Ouarkhonites*, étaient les *Avares* qui arrivèrent en Europe. Nous connaissons déjà, par les noms de plusieurs peuplades hunniques, la dénomination d'*Ogor* ou *Ougour*; elle paraît dériver du mot iougrien qui signifie *haut*; car, dans la langue des Ostiakes (qui forment, avec les

Vogouls, la race *iougrienne* des Finnois orientaux), *ougor* ou *ogour* et *ogor*, expriment l'idée de *haut* et de *hauteur*. Vraisemblablement les tribus hunniques avaient adopté cette dénomination quand ils habitaient encore dans les hautes montagnes de l'Oural, d'où ils sont venus passer le Volga et se répandre vers l'occident pour envahir l'Europe centrale. Ce que je viens de dire relativement à la descendance ogore des Avares s'applique cependant principalement à ceux qui vinrent habiter plus sur le bord du Danube; car les *véritables* étaient restés, d'après le même Théophylacte, à l'est du Volga, ce qui n'empêche pas qu'ils ne fussent de la même race que les occidentaux. Les *Ouar* et *Khounni* ou *Ouarkhonites* habitaient, du temps de Justin Ier, à l'orient du fleuve *Til*. Ils avaient reçu leurs noms de ceux de deux de leurs anciens chefs, et furent, à cette époque, soumis au khagan des Turcs. Vingt mille de leurs familles s'affranchirent, en 557, de ce joug, et se sauvèrent à l'occident. Les Sarselt, les Ounougoures, les Sabires et autres tribus hunniques, furent épouvantés de cette migration: prenant ces fugitifs pour les véritables Avares, ils leur envoyèrent des cadeaux précieux pour fléchir l'esprit farouche de ce peuple. L'année suivante les Ouar et Khounni attaquent les Sabires, qui furent battus et presque entièrement détruits; les débris se sauvèrent, comme nous l'avons vu, en Arménie. Les Ouarkhonites se glorifiaient d'être de la même race que les *Avares;* car ce peuple passait pour être le plus ingénieux de toutes les nations scythiques. En peu de temps ils soumirent plusieurs tribus hunniques, telles que les Outigoures et les Koutourgoures; les derniers paraissent s'être soumis volontairement à eux. Un des chefs des Koutourgoures disposa les Avares d'attaquer la nation slave des Antes. Ils suivirent ses conseils, et dévastèrent le pays de ces derniers. Les Antes envoyèrent alors des ambassadeurs aux Avares pour proposer l'échange des prisonniers; mais les Avares les tuèrent et ravagèrent derechef le territoire des Antes. Tous ces évènements eurent lieu entre 560 et 562. Déjà en 557 les Avares avaient tâché de se mettre en relation avec les Romains, par l'entremise de *Sarosius*, prince des Alains caucasiens: ils reçurent en effet la permission d'envoyer une ambassade à Constantinople. Elle vanta beaucoup le nombre et la valeur de ses compatriotes, et offrit leur alliance à la cour de Bysance. En revanche, les Avares demandèrent un revenu annuel et un pays fertile pour s'y établir. Justinien Ier les combla de présents, et envoya Valentin avec leurs ambassadeurs pour conclure un traité

avec le khagan des Avares, et pour le disposer de faire la guerre aux ennemis des Romains. Leurs entreprises contre les tribus hunniques furent une suite de cette alliance. Sous le règne de Justinien II, en 565, les Avares envoyèrent à Bysance pour recevoir les présents stipulés; ils tentèrent par des menaces d'engager l'empereur de leur accorder plus, mais celui-ci tint ferme, et les choses restèrent sur l'ancien pied. Bientôt après, ce peuple inquiet, voyant qu'il ne pouvait rien extorquer de plus aux Romains, quitta les frontières de l'empire oriental, et se rendit dans le pays des Francs. Les Avares y conclurent une alliance avec le roi Sigebert, et se réunirent aux Longobardes contre les Gépides; ils retournèrent, en 568, aux bords du Danube. Quoique alors Justinien II ne les reçût pas mieux que la première fois, ils n'osèrent cependant pas attaquer les Romains, et se contentèrent de les faire inquiéter par les Koutourgoures. Après que ces derniers avaient soumis les Outigoures et les Gépides, les Avares devinrent plus exigeants, et demandèrent que l'empereur leur cédât Sirmium avec l'île ou le territoire de cette place, c'est-à-dire tout le pays situé entre le Save, le Drave et le Danube, qui fait partie de l'Esclavonie actuelle; ils répétèrent en même temps la demande d'un tribut annuel.

Les Avares se rendent dans le pays des Francs, 566 de J.-C.

Guerre contre les Romains, 573 de J.-C.

En 573 les Avares attaquèrent et vainquirent les Romains; cependant la paix avec eux fut bientôt rétablie. En 581 ils firent, sur l'invitation de l'empereur Tibère, une irruption dans le pays des Slaves qui dévastaient le territoire romain. Ils étaient d'autant plus disposés à cette expédition, que les Slaves avaient tué l'ambassadeur de *Baïan*, khagan des Avares. Mais l'année suivante ils rompirent le traité conclu, et essayèrent de s'emparer par ruse de la ville de Sirmium. Bientôt après une guerre ouverte éclata, elle finit en 582; les Romains furent forcés de céder cette ville et s'engagèrent à payer un tribut annuel. *Tourouxanth*, prince des Turcs, auquel Tibère avait envoyé, en 579, une ambassade, se plaignit, entre autres, de ce que cet empereur, dans le moment où il recherchait son amitié, avait fait une alliance avec les Ouarkhonites, ou Pseudo-Avares, qui étaient les serfs des Turcs; en même temps Tourouxanth menaça les Romains d'une invasion sur leur territoire. Il connaissait très bien, disait-il, les pays arrosés par le Danastris, le Danube et l'Hébrus, et cita aux Romains l'exemple des Alains et des Ounigoures; quoique ces peuples, ajouta-t-il, eussent été braves, puissants et courageux, ils n'ont pourtant pu résister aux Turcs, qui les

avaient soumis à leur domination. Tourouxanth ne se borna pas à ces démonstrations. Pendant que les ambassadeurs romains étaient encore chez lui, il fit conquérir par *Bokhan* la ville et le territoire de Bosphore.

Puissance des Avares étendue jusqu'à l'Elbe.

Depuis la dernière paix conclue entre la cour de Constantinople et les Avares, la puissance de ceux-ci s'accrut de jour en jour. Presque tous les ans ils demandaient une augmentation de tribut, et néanmoins ne cessaient pas d'inquiéter les frontières des Romains. Vers la fin du sixième siècle, les Avares avaient déjà subjugué les Slaves qui habitaient l'Allemagne orientale : ils les traitaient avec une cruauté extrême. A la même époque, ils demandèrent à d'autres Slaves, occupant les bords de la mer Baltique, des troupes auxiliaires contre les Romains orientaux. Il paraît en effet qu'ils ont poussé leurs conquêtes jusque dans les pays situés à l'est de l'Elbe : à l'ouest de ce fleuve, ils dévastèrent souvent la Thuringe. Au commencement du septième siècle, ils firent la conquête de la Dalmatie, qu'ils occupèrent depuis l'Istrie jusqu'au Timmok. Ils s'étaient renforcés de nouvelles tribus venues de l'Asie, et parmi lesquelles Théophylacte nomme les *Tarniakh* et les *Kotsaghires*, qui, s'étant soustraites à la domination des Turcs, arrivèrent en Europe ; il nomme aussi les Zabender, forts de dix mille familles, qui accoururent également pour se réunir aux Avares. Toutes ces peuplades étaient de la race des Ouar et des Khounni. Mais la puissance des Avares touchait à son terme : les coups les plus rudes leur furent portés par les Koutrougoures et les Boulgares, qui habitaient encore au nord de la mer Noire et du Palus-Mæotis. Ces tribus hunniques, quoique dépendantes des Avares, avaient toujours été gouvernées par des princes pris dans leur sein.

Destruction des Avares par les Francs.

Cependant les Avares, soutenus par les Slaves, les Boulgares et les Gépides, leurs vassaux, avaient encore mis, en 626, le siége devant Constantinople. Depuis ce temps ils s'affaiblirent de plus en plus, et perdirent la prépondérance qu'ils avaient exercée. Ils infestèrent encore de temps en temps les provinces de l'empire, et incommodèrent surtout les peuples voisins du Danube et de la Pannonie, dont ils étaient maîtres. Charlemagne résolut de les subjuguer : il passa l'Ems en 791, et porta le ravage dans leur pays. La division se mit alors parmi les chefs des Avares, et leur état de faiblesse facilita, cinq ans plus tard, à Henri, duc de Frioul, la prise de leur principal campement ou *Ring* ; il y trouva des richesses immenses. Teudon, un de leurs chefs, se rendit auprès de Charlemagne, embrassa le

christianisme, puis fut renvoyé dans son pays, situé sur le Rab; mais étant retombé peu de temps après dans l'idolâtrie, il fut tué par les Francs. Les autres Avares, qui s'étaient choisi un nouveau roi, furent vaincus par Pepin; et les Francs devinrent maîtres de tout le pays depuis le Rab jusqu'à la Drave et au-delà du Danube; une grande partie des Avares furent tués, et le reste repoussé au-delà du Theïss. Ceux qui habitaient plus à l'est furent anéantis par les Boulgares en 802.

Avares orientaux.

Tout ce qu'on vient de lire ne s'applique qu'aux *Avares occidentaux*, ou *Ouar* et *Khounni;* la grande masse de la nation, ou les *Avares proprement dits*, n'a jamais passé le *Til*, auquel les Turcs donnaient le nom de fleuve Noir. Ce fut en 597 que le khagan des Turcs vainquit ces Avares: une partie d'entre eux se sauvèrent à *Taugas* (1). C'était une colonie florissante des Turcs, éloignée de quinze cents stades de l'Inde; ses habitants étaient très braves et nombreux, et surpas-

Taugas, la Chine sous les Soui.

(1) Ce que Théophylacte, qui écrivait vers 610, raconte à cette occasion de *Taugas* (Ταυγας) est trop curieux pour que je le puisse passer sous silence. « Le khagan des Turcs, dit-il, après » avoir heureusement terminé la guerre civile qui avait éclaté dans son pays, conclut une al- » liance avec les *Taugas*. Le prince de ce pays s'appelle *Taïssan* (Ταϊσαν), ce qui signifie *fils* » *de Dieu*. Ce royaume n'est jamais troublé par des désordres intérieurs, parceque la succession » des princes est héréditaire; on y adore des idoles; les lois sont justes et les habitants sobres. » D'après une ancienne coutume qui a force de lois, les hommes ne portent jamais d'orne- » ments d'or, quoiqu'il y ait chez eux beaucoup d'or et d'argent, qui y est attiré par le grand » commerce qu'ils font. Taugas est divisé par un fleuve considérable qui autrefois séparait deux » peuples nombreux, dont l'un portait des habits noirs et l'autre des rouges. De nos jours, et » sous le règne de Maurice, ceux qui étaient habillés en noir passèrent le fleuve pour attaquer » les habillés en rouge, les vainquirent et les subjuguèrent.

» Les barbares racontent que la ville de Taugas avait été bâtie par Alexandre, après qu'il eut » soumis les Sogdiens et les Bactriens et détruit 120,000 barbares par le feu.

» Les épouses du roi, parées d'or et de pierres précieuses, montent des chars dorés, dont » chacun est traîné par une jument richement ornée d'une bride d'or et de pierreries. Le prince » a sept cents concubines. Les femmes des nobles se servent de voitures suspendues et argentées.

» On raconte aussi qu'Alexandre fit construire une autre ville, qui n'est éloignée de Taugas » que de peu de milles; les barbares l'appellent *Khoubdan* (Χουβδαν). Après la mort du roi ses » épouses se rasent la tête et portent un deuil perpétuel; d'après les lois elles ne doivent jamais » quitter son tombeau. *Khoubdan* est partagé par deux larges rivières bordées de cyprès. On dit » que ces Indiens septentrionaux ont le teint blanc. On trouve chez eux beaucoup de vers à soie.

saient tous les autres peuples de l'univers. Le reste des Avares se retira chez les *Moukrit* (1), qui, dit-on, habitaient près de Taugas, et qu'on dépeint aussi comme un peuple très valeureux.

Deguignes, en prenant les Turcs Hioung nou pour les Huns qui sont venus dévaster l'Europe, pouvait au moins appuyer cette conjecture sur une ressemblance de nom. Un pareil secours lui manqua, lorsqu'il soutint que les *Jeou jan* ou *Juan juan* (*voy.* page 99) des historiens chinois avaient été le même peuple que les *Avares*. Les *Jeou jan* furent entièrement défaits, en 555, par le *Moukan-khan*, empereur des Turcs; et leur roi, avec le débris de ses sujets, fut obligé de se retirer chez les *Goei occidentaux* (*voy.* page 115). *Moukan*, qui était plus puissant que ces derniers, exigea de l'empereur de Goei qu'on lui remît les restes des Jeou jan, au nombre d'environ trois mille; il les fit tous égorger avec leur roi. Les Jeou jan, qui habitaient au nord de la Chine, ne peuvent donc pas être le même peuple que les Avares, établis dans le voisinage de la mer Cas-

Les Avares ne sont pas les Jeou-jan.

»qui fournissent une grande quantité de soie de différentes couleurs. Ces barbares sont très »habiles à les élever et à tirer parti de ce qu'ils produisent »

Taugas est évidemment la Chine, réunie dans un seul empire sous le sceptre des *Soui*. (*Voyez* page 203.) Le fleuve qui partageait le pays de Taugas est le *Kiang* que les *Soui* passèrent pour attaquer et détruire les *Tchhin*. Cet évènement eut lieu en 588, ainsi précisément sous le règne de l'empereur Maurice (de 582 à 602), comme Théophylacte Simocatta l'observe. Le titre des princes de Taugas *Taïsan*, qui signifiait *fils de Dieu*, est le chinois *Thian tsu*, qui a la même signification; car *thian* est *ciel* et *Dieu*, et *tsu* fils. Dans *Taïsan* l'*n* et l'*i* sont transposés; si on remet ces lettres à leur place, on aura *Tiansa*, mot qui ne diffère pas essentiellement de *Thian tsu*. Tout le reste de la description de Taugas dépeint bien la Chine; la splendeur de la cour, le nombre des concubines de l'empereur l'attestent; et même la remarque que les Chinois sont blancs en comparaison avec les Hindous est exacte.

Khoubdan est le même nom que *Khoumdan* (*voyez* page 229); c'est celui que les peuples turcs, ceux de l'occident de l'Asie et les chrétiens syriens donnaient à *Tchhang ngan* ou *Si ngan fou* de nos jours, qui fut la capitale des Soui. L'*Ouei choui* coule au nord de cette ville, et s'y partage en deux bras, qui se rejoignent après l'avoir parcourue; ce sont les deux rivières dont Théophylacte parle. Le récit de cet auteur donne une preuve de son exactitude et démontre la véracité de l'histoire chinoise.

(1) Ce sont vraisemblablement les *Mekrit*, peuplade d'origine douteuse, qui, du temps de Tchinghiz-khan, habita dans les monts Altaï, et Tangnou, aux sources du Sélenga et de ses affluents.

pienne et du Volga, et qui, dispersés par les Turcs trente-sept ans plus tard, ne furent jamais totalement exterminés.

Parenté des Avares avec les Finnois orientaux et les peuples du Caucase, démontrée par leur langue.

Les Avares, comme peuple hunnique, appartenaient à la branche iougrienne de la souche des Finnois orientaux. J'ai démontré dans mon *Voyage au Caucase* et dans mon *Asia polyglotta*, que les langues des Lesghi et des Mitsdjeghi, peuplades caucasiennes, offraient des analogies frappantes avec les idiomes des Finnois orientaux; on doit donc chercher le peu de mots avares, que les écrivains du moyen âge nous ont conservés, ou dans le Caucase, ou chez les habitants des pays ouraliens. En effet, le mot *til*, qui signifiait *noir* chez les anciens Avares, se retrouve chez plusieurs tribus des Lesghi; car dans les dialectes d'Antsoukh, de Tchar et chez les Andi, *dir* est *noir*. Chez les anciens Avares, *vokolabras* signifiait *grand-prêtre;* chez les Ingouches, tribu des Mitsdjeghi, *voko*, et chez les Lesghi d'Antsoukh, *vôkhoula*, veulent dire *grand*. Parmi les noms propres avares que nous connaissons, ceux de *Baïan*, *Samour*, *Solakh* et *Kokh* se retrouvent encore aujourd'hui chez les Lesghi et les Mitsdjeghi. Le plus puissant prince des premiers porte le nom d'*Avar-khan*, et réside, comme je l'ai déjà remarqué, à *Khoundzakh*. Ces ressemblances sont si frappantes, qu'on ne peut s'empêcher de croire que ces peuples caucasiens ne soient, ou de véritables Avares, ou du moins fortement mêlés avec les débris de cette nation, qui pendant long-temps vécut dans le voisinage des montagnes qu'ils habitent.

Khazars ou Khozars.

Dans les annales russes, les *Khazars* ou *Khozars* sont aussi appelés *Hongrois blancs*. Dans la dernière moitié du second siècle de notre ère, cette nation habitait déjà au nord du Caucase, sur les bords de la mer Caspienne, comme nous l'apprenons par le récit de Moïse de Khorène. D'après cet auteur, les *Khazars*, réunis aux *Barsiliens*, sous le commandement de leurs rois *Vénaseb* et *Sourhag*, forcèrent, vers l'an 178, les gorges de Derbend, passèrent le Cyrus et firent une invasion en Arménie. *Vagharch*, roi de ce pays, se mit aussitôt à la tête de ses troupes, et marcha contre eux; il les vainquit, les contraignit de repasser le Cyrus, et leur livra une seconde bataille auprès du défilé de Derbend. Cette fois la fortune lui fut contraire; son armée fut défaite, et lui-même périt dans la mêlée. Son fils *Khosrov* lui succéda et vengea sa mort. Il rassembla de grandes forces, passa le Caucase, et alla attaquer les Khazars jusque dans

leur pays; il les battit complètement, fit élever sur leur territoire un monument avec des inscriptions arméniennes et grecques, pour conserver le souvenir de sa victoire; il emmena un grand nombre d'otages, pour être assuré à l'avenir de la tranquillité de ces barbares.

A l'époque de l'invasion des Huns, les Akatsires (Khazars) devinrent les alliés de ce peuple; Attila les subjugua en 449, et leur donna son fils pour roi. La mort de ce conquérant fut l'époque de leur délivrance; ils retombèrent pourtant bientôt (en 462) sous le joug des Ounougoures, Boulgares et Saragoures.

Khazars soumis aux Huns, en 449 de J.-C.

Khosrou Anouchirvân, roi de Perse, qui régnait entre 531 et 579, fit la paix avec le khakan des Khazars, et éleva la fameuse muraille de Derbend, dont on voit encore les ruines; elle devait empêcher ce peuple de faire des irruptions dans ses provinces. Il y établit un marzban, chargé de garder ce rempart contre les barbares du nord. Cependant les Khazars le franchirent de temps en temps pour faire des incursions en Perse et en Arménie. Dans les historiens byzantins, les Khazars paraissent pour la première fois sous le nom de *Turcs orientaux*, sous le règne de l'empereur Héraclius. Ce prince les excita en 626, par des présents et par des promesses, à faire une invasion en Perse. Une armée nombreuse de ce peuple entra alors par les portes Caspiennes, et se réunit à l'armée romaine. Héraclius honora leur khagan d'une manière toute particulière, lui mit son propre diadème sur la tête, lui donna le nom de son fils, et lui promit pour épouse sa fille Eudoxia, dont ce prince avait admiré le portrait. D'après l'alliance conclue entre les deux souverains, le khagan laissa à l'empereur une armée de quarante mille hommes, sous le commandement de son grand général Ziebel, et retourna dans ses états. Les Romains et les Khazars pénétrèrent dans l'Adzarbaidjân, prirent plusieurs villes et détruisirent les temples du feu. A l'approche de l'hiver les Khazars commencèrent à quitter l'armée, et finirent par retourner dans leur pays.

Khazars nommés Turcs orientaux, 626 de J.-C.

Après le milieu du septième siècle, les Khazars sortirent tout-à-coup de la *Berzilie intérieure*, ou du pays des *Barselkh*, comme le nomment les historiens arméniens; ils soumirent les Boulgares qui, sous la conduite de *Batbaï*, étaient restés au-delà du Don (*voyez* page 261), et inondèrent toutes les contrées qui s'étendent jusqu'à la mer Noire. Vers 700 ils s'emparèrent de la plus grande partie de la Crimée, occupée jusqu'alors par des tribus ouguriennes, qui s'a-

Les Khazars sortent de la Berzilie.

vançaient jusqu'au Bog. Les Khazars les soumirent toutes, et devinrent, par cette conquête, voisins des Slaves établis sur le Dnieper et sur l'Oka, des Polianes, des Séveriens, des Viatitches et des Radimitches; ils parvinrent, avec le temps, à se rendre tributaires tous ces peuples. Ils avancèrent à l'ouest jusqu'en Dacie. La puissance de ce peuple devint très considérable.

Guerres des Khazars avec les Arabes, 690 de J.-C.

A la même époque les Arabes ayant subjugué la Perse, se trouvèrent voisins des Khazars. Mahomet, frère du khalife Abdulmalek, et gouverneur de l'Adzarbaidjân, de la Mésopotamie et de l'Arménie, envoya, en 690, cent mille hommes contre eux; mais toute cette armée périt par le glaive ennemi, et les Khazars entrèrent en Arménie, où Mahomet, à la tête de quarante mille hommes, les battit complètement. Un grand nombre de fugitifs se sauvèrent dans les églises, et y furent brûlés. Après cette victoire, *Muslema*, fils du khalife, poussa, avec quatre-vingt mille hommes, jusqu'aux portes Caspiennes, qu'il occupa, et les ferma aux barbares du nord.

728 de J.-C.

En 728, les Khazars entrèrent en Médie et en Arménie, et y remportèrent une grande victoire sur les Arabes. Alors l'empereur Léon l'Isaurien maria son fils Constantin, qui parvint après lui au trône, avec la fille du khagan des Khazars (1). Ce dernier avait toujours sa résidence principale sur les bords de la mer Caspienne, qui portait à cette époque le nom de *mer des Khazars*. Sa capitale se trouvait sur le Volga, et s'appelait d'*Atel* ou *Balandjar*.

Pendant tout le reste du huitième siècle, les Khazars ne cessèrent pas de renouveler leurs incursions en Arménie et dans d'autres provinces des khalifes; et y commirent des déprédations et des cruautés inouïes. Ils inquiétèrent même les pays mahométans situés au-delà de la mer Caspienne, car en 799 leurs troupes avancèrent jusque dans le Mavarannahar. Depuis ce temps les historiens orientaux ne rapportent plus rien des invasions de ce peuple, qui paraît être devenu plus pacifique. Ils avaient alors un gouvernement régulier, fixe et bien organisé. L'effet de plusieurs croyances religieuses, telles que le *judaïsme*, le *christianisme*, et vraisemblablement une des branches de la religion de l'Inde, répandues à la fois parmi eux, avait adouci leurs mœurs. Plus tard l'*islamisme*

799 de J.-C.

(1) Elle se fit chrétienne, reçut le nom d'*Irène* et devint mère de *Léon*, qui parvint au trône et reçut le surnom de *Khazare*.

eut aussi de nombreux sectateurs chez ce peuple. La bonne intelligence entre les Romains orientaux et les Khazars ne fut presque jamais interrompue.

Fort de Sarkel, 839 de J.-C.

En 839 le khagan de ces derniers et leur *beg* envoyèrent une ambassade à l'empereur Théophile, pour le prier de leur faire bâtir une forteresse sur le Don inférieur; elle reçut le nom de *Sarkel*, c'est-à-dire *habitation blanche* (ασπρον ὀσπιτιον); elle protégeait leur frontière contre les Petchneghes. Une autre ambassade khazare arriva en 858 à Constantinople; elle demanda à l'empereur Michel de leur envoyer quelqu'un qui les pût instruire dans la religion chrétienne. Les juifs et les mahométans tâchaient à cette époque de convertir ce peuple à leurs croyances respectives. Cette mission fut confiée à Constantin de Thessalonique, homme docte et éloquent. Après avoir appris à Kherson la langue des Khazars, il alla chez eux et convertit tout le peuple, même ceux qui avaient adopté les croyances juive et mahométane. Ils voulurent le combler de présents, mais il refusa tout, et se contenta de demander la liberté des esclaves grecs qui se trouvaient dans le pays des Khazars. C'est le même Constantin qui devint aussi l'apôtre des Moraves et des Boulgares, et qui inventa l'alphabet esclavon.

Christianisme introduit chez les Khazars, 858 de J.-C.

Déclin de la puissance khazare.

La puissance des Khazars ne commença à décliner qu'à l'époque de la fondation de la monarchie russe par les *Warèghes*. Dans les premières années du onzième siècle ils perdirent la Crimée, appelée d'après eux *Khazarie;* alors ils ne dominèrent plus que sur les bords occidentaux de la mer Caspienne, et sur le pays arrosé par le Volga inférieur. Ils y restèrent jusqu'à l'époque où ils tombèrent sous la domination des Comans et des Ouzes ou Polovtses. Alors leur nom disparut de l'histoire.

Les Khazars sont des Finnois orientaux, ainsi que les Huns.

La dénomination de *Hongrois blancs*, donnée par les chroniques russes aux Khazars, et l'identité de ces derniers avec la tribu *hunnique* des Akatsires, nous montre déjà que cette nation était de la race des Finnois orientaux, de même que beaucoup d'autres qui ont figuré dans la grande migration des peuples. Le nom de la forteresse de *Sarkel*, qui dans leur langue signifiait *habitation blanche*, nous en donne une plus grande certitude. Plusieurs savants, présumant que les Khazars étaient originairement des Turcs (1), ont cherché à expliquer ce nom par le turc. Mais, dans cette langue, *blanc* est rendu par *ak;* et *kel* n'y signifie pas

(1) Moi-même j'ai partagé cette opinion, séduit par un passage fautif de la géographie persane, qui passe pour être une traduction de l'ouvrage d'Ibn H'aukal. Il y est dit que la langue

habitation. Ce dernier mot ressemble plutôt à *kala'h*, d'origine arabe et usité dans les dialectes turcs. Feu M. Lehrberg, auquel nous devons un mémoire très intéressant sur la véritable position de *Sarkel*, a proposé de traduire ce nom par *forteresse jaune* (sari kala'h). Cette explication, bien loin d'être satisfaisante, diffère trop de l'idée d'*habitation blanche*. D'ailleurs le mot *kala'h* ne s'est introduit chez les tribus turques que par l'islamisme. Mais la plus grande difficulté se montre dans le mot *sar*, qui doit signifier *blanc*, et non pas *jaune*. Une explication plus naturelle et conforme aux données historiques que nous avons sur les Khazars est offerte par les dialectes des *Vogouls* de la Iougrie dans la Sibérie occidentale. Dans ces dialectes, *sar* et *sarni* signifient *blanc;* la racine en est *s-r* avec une voyelle entre ces deux consonnes; elle sere trouve avec la même signification chez plusieurs tribus samoïèdes dans les mots *syr*, *sirr* et *siri*. Une *maison* ou *habitation* s'appelle dans les différents dialectes vogouls *kell*, *huel*, *koual*, *kol*, et dans la langue des Tchouvaches *kil*.

Explication du nom sarkel.

Khazars gouvernés par des Khazars turcs.

Quoique les Khazars fussent un peuple d'origine finnoise, plusieurs raisons concourent à faire penser qu'ils étaient gouvernés par une famille d'origine turque. La dénomination de *Turcs orientaux*, que les historiens de Bysance leur donnent, indique déjà ce fait; il devient plus vraisemblable par le titre de *khagan* que portait le roi des Khazars, et par celui de *beg* ou *pekhk*, affecté aux grands de la nation. Ces titres sont turcs, de même que *hatoun*, qui était celui de la reine; ils nous ont été conservés par les Bysantins et par la cosmographie arménienne attribuée à Moïse de Khorène.

Les auteurs chinois font mention d'un usage singulier qui se pratiquait à l'installation d'un nouveau kakhan des Turcs.

« Quand on proclamait un kakhan, disent-ils, les grands le portaient sur un » feutre et lui faisaient faire neuf tours, suivant le cours du soleil; à chaque tour » il était salué par tout le monde. Après ces tours faits, on le mettait à cheval, et on » lui jetait autour du cou une pièce de taffetas avec laquelle on le serrait si fort » qu'il était près d'expirer. On le relâchait, et on lui demandait combien de temps » il comptait régner. Le trouble de son esprit ne lui permettait pas de répondre

des Khazars est la même que celle des Turcs. L'original arabe d'Ibn H'aukal dit expressément le contraire, savoir : « La langue des Khazars diffère de celle des Turcs et des Persans, et la langue d'aucun peuple ne correspond avec elle. Les Khazars ne ressemblent pas aux Turcs.

» au juste à cette demande. On regardait cependant sa réponse comme une pré-
» diction de la durée de son règne. »

Il est très remarquable qu'*Ibn H'aukal* rapporte que le même usage se pratiquait chez les *Khazars*. « Quand un prince, dit-il, devient khakan, on le fait » sortir et on lui serre le cou si fortement avec une pièce de taffetas qu'il peut à » peine respirer. Dans le même moment on lui demande combien de temps il » compte régner; il répond alors, tant d'années. On le relâche, et il devient » khakan des Khazars. S'il ne meurt pas avant le terme qu'il a fixé lui-même, on » le tue aussitôt que le temps qu'il a déterminé pour son règne s'est écoulé. »

Khazars gouvernés par des khakans turcs.

Quant aux titres des rois et des personnages éminents chez les Khazars, il n'est pas difficile d'en découvrir la source, si on se rappelle que les Turcs de l'intérieur de l'Asie avaient déjà, au milieu du sixième siècle, étendu leur puissance jusque dans l'Europe occidentale. Il n'est donc pas invraisemblable qu'à l'exemple d'Attila, les empereurs turcs aient installé une branche de leur famille comme khahans des Khazars, et que ces derniers, quoique d'une origine différente, aient obéi pendant plusieurs siècles à une dynastie turque. De cette manière les titres de *khagan*, *khatoun*, et *pech*, usités chez les Khazars, paraissent faciles à expliquer. Un passage de Massoudi, auteur arabe qui écrivait vers l'an 943 de notre ère, nous apprend qu'alors les Khazars étaient gouvernés en même temps par un *roi* et par un *khakan* héréditaire. Ce dernier n'avait en réalité aucun pouvoir; le roi s'arrogeait même le droit de le sacrifier à la première demande du peuple, quand celui-ci croyait que le khakan portait malheur au pays. On pourrait présumer que l'autorité des *khakans* d'origine turque s'était considérablement affaiblie dans le dernier temps de la monarchie khazare. Des espèces *de maires du palais*, après avoir usurpé le titre de roi, étaient devenus les véritables souverains du pays, et tenaient le khakan légitime dans une dépendance absolue.

Hongrois.

Théophylacte Simocatta, qui nous a transmis des notions si précieuses sur les peuples de l'Europe orientale et de l'Asie occidentale, raconte que le khakan des Turcs, après avoir dispersé les Avares en 597, soumit les *Ogor*, nation très nombreuse et très brave. Les Ogor habitaient à l'est des rives du *Til*, que les Turcs appellent la *rivière noire*. Une partie de ce peuple avait pris les noms de *Ouar* et de *Khounni*, d'après ceux de deux de leurs anciens princes. Le khagan employa

toutes ses forces pour réduire les Ogor, et tua leur roi nommé *Kolkh*. Le carnage fut si grand, que les cadavres de plus de trois cent mille ennemis couvrirent une étendue de quatre journées de chemin.

Il faut faire ici distinction entre les Ogor et la partie de ce peuple qui portait les noms de *Ouar* et de *Khounni*. Nous avons vu plus haut que vingt mille familles de ces derniers entrèrent en Europe sous le nom d'Avares; le reste de la nation ogore, subjuguée par les Turcs, ne quitta pas ses anciennes habitations, comprises dans les contrées ouraliennes; car les Ouar et les Khounni avaient passé le Volga pour venir en Europe. Il n'est pas facile de déterminer quelle était la *rivière Noire* ou le *Til*, mais je pense qu'on ne se tromperait pas beaucoup, en supposant que c'était la *Kama*, qui coule à l'est du Volga, et vient du pays appelé dans les chroniques russes *Ougor*, *Yougra* ou *Yougoria*. L'eau de la Kama est d'ailleurs trouble et d'un brun foncé, circonstance qui peut bien lui avoir fait donner le nom de *rivière Noire;* tandis que son affluent le plus considérable porte encore aujourd'hui le nom de *Bélaïa* ou *blanche*. Il est, en effet, très ordinaire, dans l'Asie septentrionale, de voir distinguer deux branches d'une même rivière par les surnoms de *blanche* et de *noire*.

Passage des Hongrois en Europe.

Nestor, le plus ancien historien russe, appelle les Hongrois *Ougry;* il parle aussi d'une montagne nommée, d'après eux, *Ougorskoïe*. Une inscription latine, très curieuse, qui est citée par Coxe, et qui se trouvait sur une des portes du *Kreml* à Moskou (1), nous apprend que la Yougrie, ou le pays qui avoisine la chaîne de l'Oural, portait encore à la fin du quinzième siècle le nom d'*Ongaria*. Ruysbroek nomme cette contrée *Grande-Hunnie*, ou *Grande-Hongrie*, et ajoute

(1) L'an 7007, le grand-duc *Ivan Vassiliewitch* envoya son armée dans le pays d'Ougor contre les *Gougoulitches* (Vogouls); leurs villes et leurs terres furent prises, leurs princes furent vaincus et faits prisonniers, et conduits à Moskwa. Les troupes russes défirent les restes des *Ougres* et des *Gougoulitches*, et revinrent bien portantes vers le grand-duc. Voyez le *Steppennaïa kniga*.

JOANNES VASILII, DEI GRACIA, MAGNUS DUX VOLODIMERIÆ,
MOSCOVIÆ, NOVOGARDIÆ, TIPERIÆ, PLESCOVIÆ, VETICIÆ,
ONGARIE PERMIIE BUOLGARIE ET ALIAR. TOTIUS Q.
RAXIÆ DOMINUS, ANNO TERTIO IMPERII SUI, HAS
TURRES CONDERE FCT. STATUIT PETRUS ANTONIDES SOLARIUS
MEDIOLANENSIS, ANNO NAT. DOMINI 1491 K. JUNI.

que c'est de ce pays de *Pascatir* que sortirent les *Huns*, qui depuis furent appelés *Hongrois*.

Noms des Hongrois.

Le nom d'*Ogôr*, *Ougor* et *Ougri* se prononce aussi *Oungri*, comme nous le voyons par les historiens bysantins, par le nom d'*Ounger* que les Allemands donnent aux Hongrois, et par celui de *Vengri* ou de *Venghertsi*, qui, en russe, désigne actuellement le même peuple. Il se retrouve, comme je l'ai déjà observé, dans ceux de plusieurs tribus hunniques, telles que les *Ougoures*, *Ounougoures* et *Ouitigoures*. Les Hongrois ne se le donnent pas à eux-mêmes; ils s'appellent *Madgyar* (prononcez *Madjar*), d'après une de leurs tribus que Constantin Porphyrogénète nomme *Megeri* (Μεγερη). Il paraît très vraisemblable que c'est le même mot que *Bachghird*, véritable nom des *Bashkir* ou des *Pascatir*, et le *Bachard* de Ruysbroek et Plan Carpin, les labiales *m* et *b* étant souvent confondues chez les peuples asiatiques. Les Bachkir habitent d'ailleurs une grande partie du pays *ougrien* ou *ïougrien* dans l'Oural; et, quoiqu'ils aient adopté la langue turque, ils ressemblent plutôt par le caractère de leur physionomie aux tribus finnoises qui les avoisinent qu'à une peuplade turque. Les *Mestcherèkes*, qui forment une tribu particulière des Bachkir, habitent avec eux le même pays; leur nom ressemble aussi beaucoup au *Madjar* des Hongrois. La plus ancienne notice sur les Bachkir nous a été conservée par Yakouti, géographe arabe. Elle est d'Ibn Foslan, et remonte au commencement du dixième siècle; nous devons sa publication à M. de Frœhn de Saint-Pétersbourg. « *Bachghird*, dit Yakouti, est aussi écrit *Bachdjird* et *Bachkurd*; c'est un pays situé entre Constantinople et la Boulgharie (sur le Volga). » Ibn Foszlan, envoyé en 922 par le khalife Moktadir Billah au roi des Boulgares, pour l'affermir dans la croyance musulmane, alla aussi dans le pays des *Bachghird*, peuple turc qui passait pour être le plus dangereux et le plus puissant de cette nation. Quand les Bachghird avaient tué un ennemi, ils lui coupaient la tête et l'emportaient. Ils se rasaient la barbe et mangeaient des poux; ils taillaient une pièce de bois en forme de membre viril, quand ils se mettaient en route, et avant de combattre l'ennemi, ils baisaient cette figure en disant : « O mon maître, donne-moi ce que je désire. » Plusieurs entre eux admettaient douze dieux pour l'hiver, l'été, la pluie, le vent, les arbres, les hommes et les bêtes de somme, l'eau, la nuit, le jour, la mort, la vie et la terre. Ils croyaient cependant à une divinité supérieure, qui habitait le ciel

Bachkir ou Bachdjird.

et qui gouvernait le monde, en écoutant les conseils des autres. Quelques Bachghird adoraient des serpents, des poissons et des grues.

Yakouti (treizième siècle) ajoute à ce récit d'Ibn Foszlan qu'il avait vu à *Alep* un grand nombre de Bachghird; ils avaient les cheveux et le teint rouges, ils étudiaient la loi d'après la doctrine d'Abou H'anifa. Un d'eux lui apprit que leur pays était situé au-delà de Constantinople, dans le royaume d'une nation de Francs (ou d'Européens), qui portait le nom de *Houngar*. Nous sommes mahométans, disait-il, et nous habitons trente villages, qui ressemblent à de petites villes; mais le roi des Houngars, qui nous craint, ne permet pas que nous les entourions de murs. Nous nous trouvons au milieu des pays chrétiens: au nord nous avons les Slaves, au sud les pays du pape, qui est le chef des Francs et le vicaire du Messie; à l'ouest est l'Espagne, et à l'est le pays des Grecs. Nous avons la même langue et les mêmes usages que les Francs, et nous faisons la guerre avec eux, contre tous ceux qui ne suivent pas la loi de l'islamisme. Il ajoutait que sa nation avait été convertie par sept mahométans venus de la Boulgarie. Il était venu avec ses compatriotes à Alep pour étudier la loi du prophète. Ceux des Bachghird qui servaient dans l'armée des Francs se rasaient la barbe. D'Alep à Constantinople il comptait deux mois de chemin, et autant de cette dernière ville jusqu'à son pays.

Cette notice, quoique un peu obscure, montre pourtant qu'il y avait dans le treizième siècle parmi les Hongrois une tribu appelée *Bachghird* (ou peut-être *Madjird*), mais on a raison de douter qu'elle ait été tout entière convertie à l'islamisme; les Bachghird que Yakouti rencontra dans Alep se disaient peut-être mahométans pour y acquérir plus de considération.

Grande-Hunnie ou Grande-Hongrie.

La *Grande-Hongrie*, ou l'ancien pays des Hongrois, des moines du moyen âge, comprenait la partie septentrionale du gouvernement d'Orenbourg et celui de Perme. C'est là qu'habitaient, dans le seizième siècle, les Ogôrs subjugués par les Turcs, et gouvernés vraisemblablement après cette époque par des princes de cette nation. C'est de cette circonstance que dérive la dénomination de *Turcs*, par laquelle les historiens bysantins désignent souvent les Hongrois.

L'origine d'un peuple barbare, et qui ne connaît pas l'art d'écrire, ne peut être éclaircie qu'à l'aide des livres de ses voisins plus civilisés. C'est le cas pour les Hongrois, qui, arrivés en Europe vers la fin du neuvième siècle, ne furent

convertis à la religion chrétienne qu'après l'an 973. Avant cette époque et peut-être plusieurs années après, ils ne savaient pas écrire, et probablement restèrent long-temps sauvages; car en 1150 ils passaient encore l'été et l'automne sous des tentes. Aussi n'ont-ils pas conservé la moindre tradition des évènements qui leur ont fait quitter les pays ouraliens; du moins les chroniqueurs hongrois ne les ont pas conservées. Ces derniers ont préféré de remplir les premiers chapitres de leurs annales des fables les plus grossières, qui ne méritent pas que l'historien s'en occupe. On est donc obligé de chercher, sur les premières migrations des Hongrois, les notions éparses chez les annalistes grecs, latins et russes. Malheureusement nous ne trouvons chez ces écrivains aucun renseignement sur l'époque à laquelle ce peuple quitta l'Oural pour venir en Europe; et l'histoire ne fait connaître les Hongrois que dans leur seconde patrie, au nord de la mer Noire.

Les Hongrois passent devant Kiev.

Nestor raconte « qu'en 898 les *Ougres* (ou Hongrois) passèrent devant Kiev » et traversèrent une montagne qu'on appelle l'*Ougorienne*. Ils arrivèrent sur le » Dniepr, et y campèrent en *vejes* (camps), car ils marchaient comme » les Polovtses. Ils venaient de l'orient, et franchissant tout-à-coup les hautes » montagnes qu'on nomme *Ougoriennes*, ils firent d'abord la guerre aux Vlaques » et aux Slaves, qui habitaient ces monts; car autrefois les Slaves s'y étaient » fixés, puis les Vlaques étaient venus s'emparer du pays slave. Plus tard, les » Ougres en chassèrent les Vlaques et occupèrent leur pays avec les Slaves qu'ils » avaient subjugués. Depuis ce temps, il fut appelé *pays ougorien*. Les Ougri » commencèrent alors à guerroyer contre les Grecs, et leur firent beaucoup de » prisonniers dans la Thrace, dans la Macédoine et à Thessalonique. »

Nestor parle ici de la seconde migration des Hongrois, lorsqu'ils quittèrent le pays situé entre le Don et le Dniepr. Il se trompe cependant, en plaçant cet évènement sous l'an 898. Il est évident qu'il était antérieur à cette époque; car en 888 ce peuple se trouvait déjà, sous le nom de Turcs, sur les bords du Danube. L'empereur Léon lui envoya des présents, pour l'engager à attaquer les Boulgares. Une alliance fut conclue avec *Arpad* et *Koursan*, chefs de la nation: ceux-ci passèrent le Danube, battirent les Boulgares, et leur enlevèrent un grand nombre de prisonniers, qu'ils vendirent à l'empereur grec. Quelque temps après, les Boulgares s'unirent aux Petchenèghes; ces derniers chassèrent les Hongrois de la

Transylvanie. Les historiens francs racontent que les Hongrois arrivèrent en Europe en 889; en 892, Arnoulf les appelle à son secours contre Sviatopolk, qui avait conquis la *Grande-Moravie;* en 893, ils firent une invasion en Bavière; en 894, les Petchenèghes les forcent de reculer jusqu'en Moldavie; en 895, ils battent les Boulgares; en 896, les Petchenèghes les chassent de la Moldavie; en 897, ils se fixent en Pannonie; en 898, ils font la conquête de la Grande-Moravie; et en 899, ils entreprennent déjà une expédition contre l'Italie.

La seconde migration des Hongrois est donc antérieure à l'an 898, époque indiquée dans la plupart des manuscrits de Nestor, et même à 888, comme on le lit dans un seul. Cet évènement eut lieu en 883, comme nous le verrons bientôt.

Première apparition des Hongrois en Europe, 750 de J.-C.

Un passage très curieux des *Acta Sanctorum* nous apprend que les Hongrois (*impia gens Hungarorum*) passèrent en 750 le Danube, et qu'ils s'avancèrent jusque dans le pays des Grisons. Ils y pillèrent et détruisirent le couvent de *Dessertina*, fondé par saint Sigebert, dans le voisinage du bourg actuel de Dissentis, sur le Rhin antérieur. En 838, on trouve encore des Hongrois sur le Danube inférieur. *Krumus I*, roi des Boulgares, obtint de grands succès dans ses guerres contre les Romains orientaux. En 814, il prit Andrinople, enleva les habitants de cette ville et de son territoire et les transporta dans la partie de la Boulgarie située au nord du Danube. Les Macédoniens y restèrent pendant vingt-quatre ans, sous la domination des Boulgares; ils avaient cependant un commandant de leur propre nation. *Kordylis*, qui occupait cette charge en 838, réussit à se sauver à Constantinople, et disposa l'empereur Théophile à expédier à l'embouchure du Danube une flotte pour en ramener ses anciens sujets, qui désiraient de rentrer dans leur patrie. Les Macédoniens, inquiets de ne pas voir arriver assez vite ces vaisseaux, prennent la résolution de passer le Danube et de retourner sur le territoire romain à travers le pays de leurs oppresseurs. Les Boulgares leur disputent le passage; et en essayant de traverser le fleuve pour les attaquer, ils sont repoussés. Une armée nombreuse d'Oungres (Οὔγγροι, et plus bas Οὖννοι et Τουρκοι) vint alors au secours des Boulgares, mais la flotte grecque parut en même temps. On se prépara aussitôt à combattre. Cependant les Oungres offrirent aux Macédoniens de les laisser passer librement, s'ils voulaient leur livrer toutes leurs richesses. Ceux-ci refusèrent cette condition. Les deux armées

restèrent pendant trois jours vis-à-vis l'une de l'autre sans s'attaquer; enfin les Oungres fondirent sur les Macédoniens, mais ils furent repoussés à plusieurs reprises; ceux-ci s'embarquèrent sans être inquiétés et parvinrent heureusement à Constantinople.

En 862, on voit les Hongrois (*Ungri*) parmi les ennemis de Louis-le-Germanique; ils firent alors une invasion dans les états de ce monarque, les pillèrent et y commirent les dévastations les plus cruelles. Auparavant ils étaient inconnus dans le royaume d'Allemagne. C'est vers cette époque que de grands dérangements survinrent dans la position des tribus turques de l'occident; alors tout changea de face dans le voisinage de la mer Noire, du Palus Mæotis, du Don et entre le Volga et le Don. Cette révolution fut occasionée par la destruction du dernier grand empire des Turcs appelé par les Chinois *Tou khi chi*. Les *Hoei hou* ou *Turcs-Ouigour* (*voyez* page 121) s'emparèrent des pays possédés par cette nation, qui s'étendait des bords de la rivière d'Ili, dans l'est, jusqu'au Volga, à l'ouest; elle fut forcée de reculer à l'occident et de s'avancer vers l'Europe. Les steppes situées entre le Iaïk (Γεηχ) et le Volga (Ατηλ) furent alors occupées par un peuple nombreux et nomade, d'origine turque, qui se donnait à lui-même le nom de *Kangar* ou *Kangli*, et que les auteurs slaves et bysantins désignent par celui de *Petchenèghes* ou *Patsinakites*. Les *Khazars* étaient leurs voisins à l'ouest, et les *Ouzès* ou *Comans* au sud et au sud-est; ces derniers parlaient la même langue que les Kangar. Déjà en 839 les Petchenèghes avaient poussé leurs excursions jusqu'aux sources du Donets; et en 867 ils firent la guerre aux Slaves de Kiev. Les Ouzes occupaient alors les bords occidentaux de la mer Caspienne, au nord du Caucase; et les Khazars étaient plus à l'ouest sur les rives du Palus Mæotis. Ces deux nations se réunirent contre les Petchenèghes, les vainquirent et les chassèrent de leurs pays. La plupart des Petchenèghes prirent la fuite; le reste se soumit aux Ouzes. Ceux qui s'étaient sauvés cherchèrent de nouvelles habitations; parvenus dans le pays des Hongrois, ils les attaquèrent entre le Don et le Dniepr et les défirent totalement; une partie de ces derniers passa le Don et alla se fixer à la frontière de la Perse; le reste s'enfuit à l'ouest, passa le Dniepr à Kiev, traversa les monts Karpathes, qui alors reçurent le nom d'*Ougouriens*, et se hâta d'arriver sur les bords du Danube.

862 de J.-C.

Des tribus turques se dirigent à l'occident et tombent sur les Hongrois.

Cet évènement, raconté en partie par Nestor, comme nous l'avons déjà vu,

arriva en 883. Les Hongrois étaient depuis trois ans sous la domination immédiate des Khazars; ils n'avaient pas de princes de leurs nations : ils étaient gouvernés par des chefs qui portaient le titre slave de *vaïvodes*. Un des plus remarquables entre ceux-ci fut un certain *Lebedias*. Le khagan, qui l'avait distingué pour son mérite, lui avait donné une femme khazare pour épouse. Le pays habité par les Hongrois avant que les Petchenèghes les eussent mis en fuite avait reçu le nom de ce chef célèbre, et s'appelait *Lebedias*. Il était arrosé par le *Khingyl* et le *Khidmas*. La première de ces deux rivières est vraisemblablement la même que Constantin Porphyrogénète appelle dans un autre endroit *Syngoul;* c'est l'*Ingoul* de nos jours, un des affluents de la gauche du *Boug*, un peu au-dessus de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Noire. Il y a encore aujourd'hui, dans le gouvernement de Kharkov, une ville nommée *Lebedin ;* mais comme *Lebed* en russe signifie *cygne*, il serait possible qu'elle n'eût rien de commun avec le Lebedias des anciens Hongrois. Ceux-ci quittèrent leurs pays sous la conduite de ce chef, et allèrent habiter entre le Boug et le Danube. Cette nation, dit Constantin, ne s'appelait pas alors Turcs, mais *Sabartoïasphales* (Σαβαρτοιασφαλοι). Elle fut bientôt rejointe par une tribu khazare, nommée *Kabar*, qui, s'étant brouillée avec ses compatriotes, se retira vers l'ouest. Les *Kabars* apprirent aux Hongrois le dialecte khazare, et se familiarisèrent en même temps avec l'idiome de ceux-ci. Toute la nation hongroise se composait alors de sept tribus : c'étaient, indépendamment des *Kabar*, les *Neké*, les *Megheré*, les *Kurtygermat*, les *Tarian*, les *Ghenak*, les *Karé* et les *Kassè*. Avec le temps, ces huit tribus se fondirent ensemble, et toute la nation adopta le nom de *Madjar*, que Constantin Porphyrogénète rend par Μαζαροι.

Lebedias, vaivode des Hongrois.

Sabartoïasphaloi.

Tribus des Hongrois.

A l'époque où Constantin écrivait, c'est-à-dire vers le milieu du dixième siècle, le pays que les Hongrois fugitifs occupèrent portait le nom d'*Atelkouzou*, Ατελκουζου. Il était compris entre le Boug et le Danube inférieur, et s'étendait jusqu'au pont que Trajan avait construit sur ce dernier fleuve. La nation turque des Patsinakes l'occupait dans le dixième siècle. Je pense qu'il faudrait lire le nom de ce pays Ατελ καὶ Ουζου, *Atel* et *Ouzou* (1); car je présume que le mot *Atel*, qui désigne dans les dialectes turcs occidentaux une *grande rivière*, a été appli-

Atelkouzou, pays entre le Danube et le Boug.

(1) Dans un autre endroit de l'ouvrage de Constantin on lit ce nom écrit Ατελ καὶ Κουζου, mais c'est encore une faute du copiste.

qué par les Patsinakes au Danube, tandis que l'*Ouzou* est le *Boug*, qui s'appelle encore aujourd'hui chez les Turcs de Constantinople et chez les Nogay, *Ouzi-sòu* (*sou* ou *soui* signifie *eau, rivière*). Cette contrée était arrosée par le *Baroukh*, le *Koubou*, le *Troullos*, le *Broutos*, et le *Seretos*. On reconnaît dans les noms des deux dernières rivières le *Pruth* et le *Sereth*. Le *Troullos* est sans doute le *Dniestr*, appelé encore *Tourla* par les Turcs. Quant au *Baroukh* et au *Koubou*, on doit, d'après l'ordre de l'est à l'ouest suivi par Constantin, les chercher à l'orient du Dniestr, et entre ce fleuve et le Boug. Ce sont vraisemblablement le *Tili-goul* et le *Kouelnik* de nos jours.

Le khagan des Khazars, voulant donner un roi aux Hongrois, proposa à Lebedias de l'investir de cette dignité. Celui-ci la refusa, et les Hongrois choisirent pour leur prince *Arpad*, fils d'*Almoutz*. Il fut, suivant l'usage des Khazars, élevé sur un bouclier et proclamé roi. C'est le fondateur de la dynastie qui a régné sur les Hongrois, et qui s'éteignit avec *André*, mort à Venise en 1301.

Arpad, fils d'Almouts, premier roi des Hongrois.

Depuis Arpad, les Hongrois se répandirent toujours davantage vers l'occident; pendant long-temps ils furent la terreur de leurs voisins; mais leur histoire postérieure appartient exclusivement à l'Europe; je m'abstiens donc de m'en occuper, puisqu'elle sort du cercle de mes recherches.

Récapitulation.

Avant de terminer, je dois placer ici un aperçu du contenu de mon travail sur la migration des peuples. Je crois avoir réussi à démontrer, 1° que tous les peuples qui ont pris part à cette grande révolution, tels que les Huns, les anciens Boulgares, les Avares, les Khazars et les Hongrois appartenaient à une seule et même grande souche, celle des *Finnois ouraliens* ou *orientaux;* 2° que les débris des Huns et des Avares se sont retirés dans le Caucase, où ils se mêlèrent avec les peuples lesghi et mitsdjeghi, qui vraisemblablement étaient de la même origine qu'eux, mais arrivés, par une migration antérieure, dans les hautes montagnes qui bordent une partie de la mer Caspienne à l'ouest. Il ne faut pourtant pas croire que les nations *ouraliennes*, que je viens de nommer, ne formaient qu'une seule branche de la grande souche finnoise et parlaient absolument la même langue : on doit au contraire supposer que leurs idiomes étaient aussi différents entre eux, que le sont l'allemand, le danois, le suédois et l'anglais. Le mélange avec d'autres tribus produisit nécessairement cette diversité dans les langues des anciens Finnois orientaux, comme il a causé celle qui

existe entre les dialectes des Tcheremisses, des Mordvines et des Tchouvaches de nos jours. La manière dont j'explique plusieurs points de la partie ethnographique de l'histoire de la migration des peuples sera peut-être susceptible de quelques corrections; toutefois, je crois avoir prouvé que les *Huns* n'étaient ni des *Mongols* ni des *Turcs*, et que par conséquent les hypothèses du savant Deguignes, sur l'origine de ce peuple et sur celle des *Avares*, doivent être regardées comme étant sans fondement.

CONCLUSION.

Le texte qui accompagne cet *Atlas historique de l'Asie* ne devait pas contenir un récit complet de tous les évènements qui ont eu lieu dans cette partie du monde. Mon intention était principalement de donner un *Aperçu ethnographique et historique* des différentes nations qui ont formé des empires considérables, et qu'on avait jusqu'à présent confondues ensemble, sous des noms généraux et très mal choisis, tels que ceux de *Tatares*, de *Peuples de la race mongole*, etc. Des recherches nouvelles étaient nécessaires pour dissiper les ténèbres qui couvraient encore la filiation des peuples de l'Asie moyenne. *Visdelou*, *Gaubil* et *Deguignes* avaient déjà mis à contribution, pour cet objet, les immenses richesses de la littérature chinoise; mais ils n'avaient pas pensé à classer, d'après les différentes familles ou souches, les peuples dont ils écrivaient les fastes. On ne peut cependant blâmer ces savants d'avoir négligé un point si essentiel, quand on fait réflexion qu'à l'époque où ils composaient leurs ouvrages, les connaissances ethnographiques de l'Asie moyenne n'étaient ni assez exactes, ni assez répandues, pour être d'un grand secours à l'histoire. L'art de retrouver la parenté des peuples par le moyen de la comparaison des langues, sur laquelle Leibnitz insistait si fortement, était encore dans son enfance; et les matériaux existants pour faire cette comparaison étaient si défectueux et si inexacts, qu'il devenait impossible de s'en servir pour former un système qui ait offert quelque solidité. C'est par la publication du Dictionnaire comparatif des idiomes de l'Europe et de l'Asie, ordonnée par l'immortelle *Catherine II*, par le *Mithridate* commencé par le célèbre *Jean-Chrétien Adelung*, et terminé par le savant professeur *Vater*, et, je peux le dire, principalement par les *Recherches* de M. *Abel Rémusat*, et par mon *Asia polyglotta*, que l'on est parvenu à connaître avec précision la parenté et à distinguer les familles des peuples asiatiques de nos jours: ces secours, et celui des livres chinois, donnent la facilité de suivre leurs filiations à travers le moyen âge, en remontant jusque dans les siècles qui précèdent immédiatement notre ère.

Il résulte de ces recherches une nouvelle classification des peuples de l'Asie

centrale, que je distingue d'après leurs degrés de parenté en Toungouses, Sian pi, Turcs, Turcs-Ouigour, Mongols, peuples blonds de la famille indo-germanique, et nations hunniques ou ogoro-finnoises. Ce sont principalement ces derniers qui, sortant de leurs anciennes habitations dans les monts ouraliens, vinrent fondre sur l'Europe, et produisirent l'immense révolution que nous appelons ordinairement la grande migration des peuples.

J'ai cru nécessaire de donner un double aperçu de l'ancienne histoire de la Perse; l'un d'après Firdoussi, ou d'après les traditions vagues et poétiques qui ont survécu au ravage général produit en Perse par l'invasion des Arabes; l'autre d'après les auteurs de l'antiquité. Il ne me paraît guère possible de mettre jamais ces deux récits en harmonie. Tous les auteurs qui l'ont essayé ont été plus ou moins malheureux dans cette tentative hasardeuse. Je pense donc qu'il faut abandonner les anciennes traditions des Persans aux mythologistes, qui y trouvent un vaste champ à parcourir dans un demi-jour si favorable pour quiconque aime à s'égarer. L'histoire des successeurs d'Alexandre en Perse et celle des Arsacides a été jusqu'à présent traitée d'une manière bien peu satisfaisante. J'ai préféré de laisser la dernière de côté plutôt que de répéter le peu de notions incomplètes que nous avons sur ce sujet; le lecteur m'en saura gré, car il en sera amplement dédommagé par les savantes *Recherches sur les Arsacides*, de M. *Saint-Martin*, ouvrage dont on attend la publication avec une juste impatience. Les matériaux pour rétablir l'histoire des Sassanides, sont encore plus incomplets que ceux que nous possédons pour rétablir les fastes de la dynastie qui les avait précédés. Les Sassanides furent anéantis par les Arabes, et depuis cette époque l'histoire de la Perse appartient à celle des dynasties mahométanes, exclues du plan de mon ouvrage.

Quant à l'histoire de la Géorgie, j'ai cru devoir la conduire jusqu'à la dynastie khosronienne d'origine persanne; mon but n'étant que de donner une notion succincte de l'origine de la nation géorgienne, et de l'état qu'elle a fondé entre la mer Noire et la Caspienne. Dans l'édition allemande de mon voyage au Caucase, j'ai donné un aperçu complet de l'histoire de la Géorgie jusqu'à nos jours. J'ai l'espérance de recevoir bientôt des matériaux précieux pour augmenter ce travail, que je compte alors publier séparément et en français.

Je n'ai conduit l'histoire de l'Arménie que jusqu'à l'an 232, époque à laquelle

ce pays fut conquis par Ardechir, fondateur de la dynastie sassanide. Il est réservé à M. Saint-Martin de nous instruire de tous les évènements qui sont arrivés en Arménie, ce savant ayant si bien décrit le pays qui en fut le théâtre. Il rendra par là un service essentiel à la littérature, et fera disparaître, dans nos connaissances historiques, une lacune qui, sans lui, ne sera pas remplie de long-temps.

L'histoire de la Chine est d'une haute importance, non seulement pour celle de l'Asie, mais aussi pour celle de l'Europe; je n'ai donc pu me dispenser de la traiter un peu plus en détail que les autres. J'ai glissé sur les temps fabuleux, et sur les évènements des trois premières dynasties historiques. Pendant le règne de ces derniers, les Chinois n'ont presque pas eu de contact avec les peuples voisins de leur empire. Ce n'est que sous la dynastie de Thsin que commença l'effet de l'influence exercée par la Chine sur l'Asie moyenne. Chi houang ti battit les Hioung nou; les Han détruisirent la puissance de ces Turcs, et parvinrent à pousser leurs conquêtes jusqu'aux parties supérieures des cours du Iaxartes et de l'Oxus. Leurs armées s'avancèrent bientôt plus à l'ouest, jusque dans le voisinage de la mer Caspienne; et des relations directes s'établirent entre la Chine et les Romains. Souvent, sous les dynasties suivantes, l'empire chinois s'étendit aussi loin du même côté; et sous les Thang une grande partie de la Transoxiane et les provinces limitrophes de la Perse furent soumises au céleste empire. Les rapports de la Chine avec l'occident avaient été interrompus pendant quelque temps par les troubles qui déchirèrent ce pays, après la chute des Thang. Sous les Soung, qui commencèrent à régner en 960, ils se rétablirent. Les empereurs de cette dynastie reçurent des ambassades fréquentes de Khotan, des khalifs, de différents pays de l'Inde, et, en 1081, une de Michel Ducas, empereur de Constantinople (Voy. p. 70). Cependant l'établissement du royaume khitan des Liao, au nord de la Chine, dut gêner beaucoup les communications entre les Soung et les peuples de l'Asie centrale; ces communications furent tout-à-fait interceptées par la puissance des Kin, peuple de la famille toungouse, qui s'empara, vers le milieu du douzième siècle, de la partie septentrionale de la Chine, et força l'empereur des Soung de se retirer au sud, et d'établir sa résidence dans la ville connue actuellement sous le nom de Hang tcheou fou, et qui est la capitale de la province de Tche kiang.

Le seul chemin pour arriver alors en Chine était par mer; aussi le commerce

dans les ports de l'empire était très considérable. Il y attira les navires des Arabes, des Parsi et de tous les peuples maritimes de l'Inde, de même que ceux de Sumatra, de Java, de Borneo et des Philippines, tandis que le grand commerce qui se faisait auparavant par les caravanes, en traversant toute l'Asie moyenne pour arriver à la frontière de la Chine, était presque anéanti.

Les Soung furent remplacés par la dynastie mongole de Yuan; celle-ci fut assez puissante pour rétablir les anciennes liaisons avec l'occident. Alors la Chine fut découverte de nouveau par Marco Polo et d'autres voyageurs européens.

Le manque total de matériaux m'a forcé de passer sous silence l'histoire et les antiquités de l'Inde. La géographie politique de ce vaste pays, même longtemps après qu'il eut été occupé par les mahométans, nous est encore très peu connue. Ce n'est que sous le règne des souverains qu'on appelle ordinairement les Grands Mogols, qu'on commence à mieux discerner les faits: or les évènements qui tombent dans cette époque sortent du cadre dans lequel j'ai renfermé mes récits; ainsi je n'ai pu m'occuper de l'histoire de l'Hindoustan: j'ai de même été obligé de laisser cette contrée de l'Asie à peu près en blanc, dans la plupart des cartes de l'atlas. K.

Paris, ce 20 mars 1826.

NOTE

POUR LE CHAPITRE QUI TRAITE DES PEUPLES TUBÉTAINS

(PAGE 130).

Dans le chapitre qui traite de la famille tubétaine (pag. 130 et suivantes), j'ai regardé comme lui appartenant la nation des *Yue tchi*, qui, dans le troisième siècle avant notre ère, occupait le pays situé à l'ouest de la province chinoise de Kan sou. Les historiens chinois connaissent trois peuples portant le nom de *Yue tchi;* ils les distinguent par les dénominations de *Grands Yue tchi*, de *Petits Yue tchi* et des *Yue tchi de Houang tchoung*. Le savant *Thou chi*, qui composa son *Thoung tian* dans le neuvième siècle de notre ère, place les Yue tchi de Houang tchoung parmi les tribus des *Khiang* ou *Tubétains* orientaux; et il dit expressément qu'ils avaient presque le langage et les coutumes de ces derniers. Cet auteur range au contraire les Grands et les Petits Yue tchi avec les nations de l'Asie occidentale, et ne dit rien de leur langue. D'un autre côté, nous voyons, par les annales de la Chine, que ces deux branches de la nation Yue tchi, qui ne formaient qu'une seule souche, habitaient anciennement à l'occident de la Chine, avec les *Ou sun*, nation blonde qui sûrement n'était pas d'origine tubétaine. Les *Petits Yue tchi* furent séparés des autres pendant la fuite de toute la nation vers le nord-ouest; ils se retirèrent alors dans les montagnes qui bordent le Tubet au nord, et s'y mêlèrent avec les Khiang. Les Yue tchi de Houang tchoung paraissent, au contraire, n'avoir jamais quitté le pays montagneux qui est au sud des villes de Kan tchéou et de Sou tchéou de nos jours; ils y étaient voisins des tribus Khiang, occupant les mêmes montagnes, et en contact continuel avec elles. Cette proximité de deux peuples d'origine différente peut avoir produit une fusion complète, et comme les Yue tchi y étaient vraisemblablement les moins nombreux, ils finirent par adopter entièrement la langue et les mœurs des Khiang. Cette supposition acquiert plus de solidité par ce qui va suivre. Mais je dois avouer d'abord que je me suis probablement trompé en disant que les *Yue tchi* appartenaient à la *famille tubétaine* (1). Cette erreur paraîtra excusable, si l'on fait réflexion que les auteurs chinois nous ont fourni bien peu de renseignements ethnographiques sur ce peuple.

Dans les annales chinoises le nom des *Yue tchi* est écrit 氏月 et 支月.

(1) Il faut supprimer la note (1) à la page 132; j'y ai confondu les *Petits Yue tchi* avec les *Yue tchi* de *Houang tchoung*.

Dans ces deux transcriptions les deux derniers caractères se prononcent *tchi;* cependant on rencontre le même mot écrit très souvent 氏月, ce qui doit se prononcer *Yue ti.* L'écriture des Chinois est peu propre à marquer et à conserver les sons des mots; et il est constant que, dans la suite des siècles, la prononciation des caractères a changé fréquemment : les grammairiens chinois citent une foule d'exemples qui démontrent que le *t* a été souvent remplacé par un *tch :* le mot de *Yue tchi* paraît en fournir une nouvelle preuve; en effet, il est probable que sa prononciation primitive a été *Yue ti*, comme l'indique la troisième manière de l'écrire, que je viens de citer en caractères chinois : or *Yue ti* est le même mot que *Yut.* Les *Yue ti* ayant conquis une grande partie de l'Hindoustân septentrional, et principalement les pays arrosés par l'Indus (voyez pages 133 et 134), les anciens chinois donnaient communément à l'Inde le nom de *Royaume des Yue ti* ou des *Yut.*

Quoique l'histoire de l'Inde soit encore couverte d'un voile épais, nous savons pourtant, par des inscriptions sanskrites et d'autres monuments, que les *Yut* ou *Jut* ont fondé, à l'époque indiquée par les auteurs chinois, de puissants empires dans l'Hindoustân; qu'au cinquième siècle, des princes de leur race régnaient dans le Pendjâb septentrional, et que, vers l'an 1000 de notre ère, ce peuple opposa sur l'Indus une résistance opiniâtre à Mahmoud le Gnaznevide; mais qu'il fut repoussé au-delà du *Setledj.* Nous avons vu aussi que les *Yue ti* reçurent plus tard le nom de *Ye ta.* Ils sont sans doute le même peuple que les *Gètes*, vaincus par Tchinghiz-khan et par Timour. Les descendants des anciens Yue ti existent encore de nos jours dans l'Inde. Dans la partie nord-est de la province de Goudjerat, on trouve le territoire de *Jutvar*, ou pays des *Jut*, *Jhut* ou *Yut;* il s'étend le long du grand marais appelé Rann, et il est traversé, pendant la saison pluvieuse, par plusieurs bras du Banass, par le Seresvati et le Roupeyne. Les Yut s'étendent bien au-delà de ce pays désigné par leur nom; car les provinces de l'empire des Afghans, situées sur la rive gauche de l'Indus, sont habitées par une peuplade de *Hindiki* nommée *Yut;* tous les paysans mahométans du Pendjâb appartiennent à la même souche : ce peuple forme la population principale du Sindi; il est mêlé aux Baloutchi, dans le Baloutchistân, où il est aussi connu sous le nom de *Jugdall.* Les Yut qui habitent le *Jutvar* sont originaires du Sindi : c'est un peuple inquiet et adonné au brigandage; dans certaines saisons, ils poussent leurs incursions à une grande distance de chez eux. Ils sont mahométans, tuent les vaches et les bœufs, et préfèrent la chair de ce dernier animal à toutes les autres. La physionomie de ce peuple ressemble à celle des Européens, et son profil rappelle ordinairement celui des Grecs.

Les *Yue tchi* ou *Yue ti* des Chinois n'étant pas d'origine tubétaine, je suis porté à

croire qu'ils appartenaient à la race blonde, parcequ'ils vivaient mêlés avec les *Ou sun*, qui étaient blonds; or, il est rare que deux peuples nomades, d'origne différente, habitent long-temps ensemble sans se brouiller, et que l'un ne devienne pas sujet de l'autre. Le nom des *Yue ti* ou *Yut* rappelle celui des *Yuts* ou Goths, qui sont venus en Europe: il serait très possible que les *Yutes*, arrivés en Scandinavie avec Odin, aient été le même peuple qui, trois siècles avant notre ère, habitait encore au nord du lac *Khoukhou noor* et à l'ouest de la province chinoise de *Kan sou*. Ceci supposerait l'émigration des Goths de l'Asie centrale postérieure à celle des autres peuples germaniques.

SOMMAIRES

DU TEXTE

ACCOMPAGNANT LES TABLEAUX HISTORIQUES DE L'ASIE.

INTRODUCTION. Page 1

HISTOIRE DE L'ANCIENNE PERSE, d'après Firdoussi.

Dynastie des Pichdadiens. 4

Dynastie des Kaïaniens. 13

HISTOIRE DE LA PERSE JUSQU'AUX TEMPS D'ALEXANDRE-LE-GRAND, d'après les auteurs grecs. 23

HISTOIRE DE LA CHINE, jusqu'à la fin de la dynastie des Thsin, 207 avant notre ère. 29

Évènements de la Chine, jusqu'à la division de l'empire, en 220 de notre ère. 54

Évènements de la Chine, jusqu'à la fin de la dynastie des Thang, en 907 de notre ère. 187

ÉVÈNEMENTS DE L'ASIE OCCIDENTALE, depuis la mort d'Alexandre jusqu'en 226 après notre ère. 38

ÉVÈNEMENTS DE LA GÉORGIE, jusqu'au milieu du troisième siècle de notre ère. 43

ÉVÈNEMENTS DE L'ARMÉNIE, jusqu'à l'an 232 de notre ère. 50

ÉVÈNEMENTS DE LA CORÉE, jusqu'à la fin du neuvième siècle après J.-C. 74

ÉVÈNEMENTS DU JAPON, jusqu'en 399 de notre ère. Page 78

APERÇU HISTORIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE DES PEUPLES DE L'ASIE MOYENNE, jusqu'à l'an 1000 de notre ère. 81

Peuples de race toungouse. 83

Peuples de race sian pi. 93

Peuples de race turque. 101

Turcs-Ouigour. 121

Peuples de race tubétaine. 130

Peuples de race mongole. 153

Note sur les Khitans. 159

Peuples de l'ancienne race blonde de l'Asie centrale. 161

RECHERCHES SUR LA GRANDE MIGRATION DES PEUPLES DE RACE FINOISE ORIENTALE. 233

Huns et tribus hunniques. 234

Boulgares primitifs. 260

Avares ou Ouar et Khounni. 262

Khazares. 268

Hongrois, ou Ogores et Ongres. 273

NOTE AU CHAPITRE QUI TRAITE DE LA RACE TUBÉTAINE. 287

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

FIN DES SOMMAIRES.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

DS 33 .K63
Tableaux historiques de l'Asie
Stanford University Libraries
3 6105 041 478 822

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6063
(650) 723-1493
greencirc@stanford.edu

All books are subject to recall.

DATE DUE

MAR 1 6 2006
FEB 1 6 2006